

JOURNAL  
LITTÉRAIRE  
DE LAUSANNE:  
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

---

*Adimit quo ipse refulget.*  
Il emprunte ailleurs ce qui fait son éclat.

---

T O M E II.

JUILLET.

N°. 7.



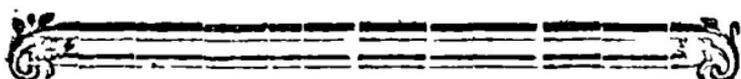
À LAUSANNE,  
Chez J. P. HEUBACH & Comp. Lib. Imp.

---

1794.







# JOURNAL LITTÉRAIRE.

*J E S S I D. Conte Persan.*

**C**OSROÉE mourut ; après 70 jours de deuil & de retraite dans le tombeau de son père , Jessid monta sur le trône. Les montagnes qui domoient Ispahan , retentirent des cris de joie du peuple. *Vive Jessid, jouissance de la Perse !* s'écrioit la multitude, en se prosternant dans la poussière aux pieds de son souverain. Les princes de l'empire entouraient les marches du trône, & rendoient hommage à leur jeune monarque : au-dessous d'eux étoit le vénérable Hafaf. Jessid acceptoit les hommages de son peuple avec cet air candide d'une ame innocente , les yeux brillans de l'ambition satisfaite , & le battement de cœur d'une ame sensible & généreuse, remplie du dessein d'être bon & juste.

Il appelle Hafaf : Hafaf le suit dans son palais. Là, le jeune monarque se jettant dans les bras du vieillard, lui dit : “ Tu fus l'ami, l'instituteur de mon père ; sois aussi le mien. ” Hafaf se prosterne : “ Je suis au bord du cercueil, seigneurs,

» bientôt l'ange de la mort me conduira vers  
 » ton père ; que lui dirai-je de ta part ? »

Jeffid réfléchit un moment — « Dis-lui, répon-  
 » dit-il enfin , que je veux faire des heureux &  
 » devenir heureux moi-même. — Que le Tout-  
 » puissant te l'accorde, répondit Hafaf ; tu es roi  
 » pour faire des heureux ; sois homme , si tu  
 » veux le devenir toi-même. » — Jeffid, en sou-  
 riant, tendit la main au bon vieillard qui la baïsa,  
 les yeux mouillés de larmes. — « Il est plus  
 » difficile que tu ne le crois, dit-il au monarque,  
 » d'être homme & roi en même tems. — Pour  
 » le fils de Cosroée & l'ami d'Hafaf, répondit  
 » Jeffid en souriant, cela ne peut être difficile. »

Hafaf vécut encore un mois : il répéta d'une  
 voix expirante : *Sois homme , Jeffid , si tu veux  
 être heureux.* Le jeune monarque baïsa les lèvres  
 décolorées du mourant , & Hafaf lui remit des  
 tablettes cachetées : « Tu ne les ouvriras , lui  
 » dit-il , qu'au moment où , mécontent de ton  
 » fort , tu chercheras le bonheur ; elles contien-  
 » nent les directions par lesquelles ton père y  
 » parvint. Puisses-tu vivre heureux ! . . . . »  
 L'ame d'Hafaf s'envola en finissant ces mots , &  
 Jeffid désolé ferme les yeux du sage vieillard &  
 répète encore sur sa tombe le serment de faire  
 des heureux.

Fidèle à cet engagement sacré , il ne prenoit  
 pas seulement le titre de père du peuple dans

les édits qu'il faisoit publier, mais ce nom précieux se gravoit dans les cœurs de ses sujets par les bienfaits de leur monarque. Les provinces les plus éloignées en ressentoient l'influence ; deux fois l'année il parcouroit son empire : & malheur aux grands contre lesquels il se formoit quelques plaintes ! Vengeur sévère du pauvre, Jessid étoit un juge terrible de l'oppressé insolent. La misère cachée dans la cabane la plus abjecte, lui étoit aussi connue que le brillant appareil de ses appartemens, & ne se bornant pas à la connoître, il s'empressoit à la soulager. La flatterie n'inventoit pas des réjouissances illusoires à l'honneur de Jessid, dans le but d'étouffer les cris des malheureux ; mais chaque jour étoit un jour de fête pour la Perse entière, par le bonheur universel dont elle jouissoit ; & après quelques années de règne, par-tout où Jessid promenoit ses regards, il n'appercevoit que des hommes heureux qui l'appelloient avec raison le créateur de leur félicité. Les voyages annuels qu'il faisoit dans son empire, ne furent plus au bout de ce tems-là qu'une marche de triomphe. Au milieu de contrées cultivées, de villes florissantes & de villages où régnoit l'allégresse, on entendoit de tous côtés des millions d'êtres heureux s'écrier avec l'enthousiasme du sentiment : *Père Jessid !* Et Jessid de retour à Ispahan, se prosternoit sur la tombe d'Hafaf, en disant avec

la plus vive émotion : *J'ai rendu les Perses heureux, & je le suis devenu moi-même.*

Jeffid se croyoit heureux en effet, ou plutôt toujours occupé des soins qu'exigeoit son empire, le travail continuel auquel il s'étoit livré pour le bonheur des autres, l'avoit empêché de faire des retours sur lui-même ; & dans la multitude d'objets qui l'avoient occupé, il n'avoit point encore vécu pour lui. Peu-à-peu cependant l'exaltation qu'avoit occasionnée dans l'ame de Jeffid, l'amour de ses peuples qu'il croyoit posséder, & qu'il avoit en effet si bien mérité, prit chez lui le caractère d'une satisfaction tranquille. Les affaires devinrent moins continues, moins pressantes ; car le bonheur du peuple bien établi, & la sage administration de quelques seigneurs qui avoient élevé Jeffid, & qui l'aideroient dans ses opérations, allégeoit ses travaux. Se trouvant alors des heures de loisir, Jeffid, jeune encore, commença à sentir le besoin de quelques jouissances personnelles.

Conduit quelquefois par l'habitude dans son ferrail, rempli des plus belles femmes de l'Orient, il n'y avoit pas encore été appelé par l'amour, & ses occupations l'avoient même éloigné très-souvent de cette agréable demeure : moins occupé, il y alloit plus fréquemment, il y restoit plus long-temps. Les belles odalisques s'efforçoient, à l'envi, d'attirer à elles les regards du

sultan; leurs yeux annonçoient l'amour respectueux & timide; Jessid y croyoit: il étoit heureux. — Une année s'écoula ainsi, & Jessid commença à s'appercevoir d'un ennui & d'un trouble qui le poursuivoient malgré lui au milieu des plaisirs qu'on s'empressoit à lui procurer. Se taxant d'ingratitude, & mécontent de lui-même, il parcouroit un matin les jardins de son ferrail. Tout-à-coup un soupir qui retentit à son oreille, lui fait tourner ses pas du côté d'un berceau d'ou le son lui paroît venir. Zaïde, jeune esclave à laquelle il n'avoit jamais fait attention, étoit assise dans ce lieu solitaire sur un banc de gazon, la tête appuyée sur une de ses mains & paroissant plongée dans la plus profonde tristesse. Jessid la considère en silence : son ame est pénétrée & les pleurs de Zaïde, la pâleur intéressante qui couvrent ses joues, la rendent plus belle aux yeux du sultan que ne le fut jamais pour lui le coloris du plaisir.

*Qu'as tu, Zaïde ?* lui demanda-t-il. Rappelée à elle-même par cette question, & à la vue du sultan, Zaïde se lève avec précipitation. De son voile elle essuye ses larmes, & s'efforce de sourire. « *Qu'as-tu, Zaïde ? répète vivement* » le sultan; quel est l'objet de ton chagrin? — » Qui pourroit avoir du chagrin en ta présence, seigneur? répond Zaïde; & quelle autre » peine pourrais-je éprouver que celle de n'a-

» voir point attiré l'attention de Jessid? — Ah!  
 » pourquoi, seule entre mes odalisques, n'as-tu  
 » rien fait pour la fixer? reprend le monarque,  
 » en souriant & en saisissant la main de Zaïde. »  
 A ces mots, Zaïde baisse les yeux, retire dou-  
 cement sa main de celle de Jessid: *Je ne suis  
 point accoutumée*, dit-elle d'un ton moitié badin,  
*à mandier des cœurs.*

Vivement agité d'un sentiment nouveau, qui  
 prouve ce que Zaïde vient de dire, le sultan la  
 regarde & se tait un moment; mais reprenant  
 bientôt la main de cette jeune beauté: *Hé bien!*  
 dit-il, *c'est moi qui te demande le tien.* — Zaïde  
 soupire, se tait, & après un moment de silence,  
 répond à demi-voix: *Il faut le mériter.*

Aussitôt Jessid en cherche les moyens: les  
 présens les plus précieux, les fêtes les plus  
 magnifiques, les attentions les plus recherchées  
 sont prodiguées par lui à cet objet de sa tendresse,  
 & toutes les femmes du ferrail reçoivent l'ordre  
 de l'honorer.

Zaïde cependant conservoit sa tristesse; mais  
 sans espoir de revoir jamais l'objet secret de ses  
 soupirs, (l'aimable Selim) & vaincue par la re-  
 connoissance que lui inspirent les soins que lui  
 rend le sultan, il obtient d'elle l'aveu qu'il mé-  
 rite son cœur & sa tendresse. Jessid, transporté, ne  
 met pas un moment en doute qu'il ne l'ait obte-  
 nue; il nage dans une mer de félicité. “ A pré-

„ sent, s'écrie-t-il, à présent Hafaf je connois  
 „ le bonheur : il consiste à être aimé ; Zaïde  
 „ m'aime ; je suis heureux. „

Entre les rivales de Zaïde, *Roxane*, la plus adroite & la plus effrayée des progrès qu'elle faisoit sur le cœur du sultan, trouve un jour le moyen de faire naître le soupçon dans l'ame de Jessid. Elle paroît instruite de l'histoire & des sentimens de cette jeune beauté : la curiosité du sultan s'enflamme, il veut être éclairé : alors Roxane, fixant son attention sur la mélancolie secrète qui perce chez Zaïde, jusques dans les bras du sultan, l'attribue à l'amour le plus tendre, le plus constant. Mais Jessid n'en est pas l'objet. Selim, son esclave, est en possession de toute sa tendresse ; séparée de lui par les ordres cruels de ses parens, elle n'a plus l'espoir d'être unie avec lui : elle ignore même s'il existe ; mais elle lui conserve son cœur. — A Selim ? s'écrie le monarque en interrompant Roxane... Il se nomme Selim, le misérable auquel la perfide me sacrifie?... Qu'on l'appelle. — Selim vient. — Jessid s'étoit calmé : Tu aimes, lui dit-il, une de mes esclaves ; où as-tu fait sa connoissance ? — Elle est la fille d'Abdallah, mon voisin, répond Selim avec une noble assurance. Nos jardins, nos maisons se touchoient ; & avant l'instant cruel où l'ambition d'un père la ravit à mes vœux, nous nous voyions jour-

nellement. — Tu lui plaisois, reprit Jessid d'un ton amer : mais par quoi captivas tu sa tendresse ?

“ Comment puis-je te répondre, seigneur ? reprit Selim avec émotion... Je l'adorois ; elle vit mon respect, mon silence éloquent, les transports de mon ravissement lorsqu'elle me sourioit, ma vive inquiétude au moindre nuage qui alteroit sa sérénité ; elle sentit qu'elle étoit tout pour moi, que mon cœur étoit tout à elle... & elle me donna le sien. — Quoi ! s'écria Jessid... Eh ! si elle t'étoit infidelle ? — Non, par le prophète, elle ne l'est pas, répondit tranquillement Selim : mais..., si elle l'étoit je ne me soucie plus de vivre. ”

Jessid fronça le sourcil ; il fit appeller Zaïde : “ Choisis, lui dit il d'un air sombre, choisis entre Selim & moi... ” A ce nom, à la vue de son amant qu'elle avoit cru à jamais perdu pour elle, Zaïde pâlit ; elle jette un humble regard sur le monarque ; puis reportant sur Selim des yeux où se confondoient les expressions du plaisir de la tendresse & de la crainte, elle se jette aux genoux de Jessid : “ Oui, seigneur, lui dit-elle en sanglotant, „ oui, j'aime Selim plus que ma vie ; „ puisqu'il existe encore, je ne puis être qu'à lui, „ Mais pardonne-lui, grand roi, roi magnanime ; „ laisse le vivre, & que ma mort te réconcilie „ avec lui „ — En disant ces mots, elle tire un poignard ; mais plus prompts que l'éclair, Selim

& Jessid se précipitant sur elle, l'empêchent de s'en servir.

Ils restèrent tous trois dans le silence pendant un moment. — “ Tu aimes donc Selim ? demande enfin le sultan avec froideur. Mais quels furent ses titres pour obtenir ton amour ? — Il me donna le sien, répondit Zaïde : & comment pourroit-on être aimé sans aimer à son tour ? — Ah , Zaïde ! interrompit Jessid d'une voix altérée, pourquoi fus-tu donc insensible à ma tendresse ? — Insensible , seigneur !... Connois mieux l'ame de Zaïde .. Je t'honorois comme un ange du ciel , je te révérois comme le prophète ; j'osois même t'aimer comme on aime un maître magnanime & bon : tes bienfaits ont excités ma plus vive reconnoissance , tes bontés ont touchés mon ame ; mais Selim est mon amant... L'amour seul peut payer l'amour... Pardonne, seigneur ; mais tes sentimens pour moi n'en avoient pas le caractère ; & malgré tes bontés, tu n'aimois pas Zaïde... »

“ Ciel ! s'écria Jessid , qu'oses-tu me dire ? Je ne t'aimois pas !... — Non ; du-moins pas comme Selim, reprit timidement Zaïde... Comment exprimerois-je cela ? ta grandeur , ta majesté, ... que te dirois je, seigneur ? Même en descendant jusqu'à moi , tu restois mon souverain , l'objet de mon respect... Mais cette douce familiarité qui règne entre Selim & moi , cette

tendre confiance qu'il m'inspire, ... peut-être faut-il, pour que deux cœurs s'entendent, qu'ils soient placés dans la même sphère, & que.....

« Non, interrompit vivement le sultan; non, Zaïde: si cela étoit, serois-je aimé de mes autres odalisques? ne suis-je pas leur maître comme je suis le tien? tu le fais... Quel soupçon!... Crois-tu que plus ambitieuses que tendres, elles n'aiment en moi que le monarque? Parle.—

« Je ne puis juger que de mon propre cœur, répondit Zaïde.— Hé bien, reprit Jessid, qu'il décide de ton sort.. Vas, emporte mes dons; fais la femme de Selim... Et toi, jeune homme, qui me fais éprouver pour la première fois ce que c'est que l'envie, rends-toi digne du bien que tu possèdes. Allez, soyez heureux. »

En prononçant ces mots, Jessid se détourne pour leur cacher son émotion, que partagent en le quittant Zaïde & Selim. Resté seul, le sultan s'abîma dans ses réflexions. « Par Alah, s'écria-t-il, Hafaf a raison; il est bien difficile d'être roi & d'être heureux... J'ai cru posséder le cœur de Zaïde, je n'ai obtenu que sa reconnoissance; & s'il falloit l'en croire, si mes femmes en effet n'aimoient en moi que le monarque, si.... mais il faut s'éclaircir. »

Dès le matin suivant, Jessid se précipite dans la chambre de la sultane Fakia; c'étoit celle de ses femmes qui lui témoignoit la plus vive ten-

dressé : « Caches-moi , s'écrie-t-il avec l'accent de la terreur ; on en veut à ma vie. » Aussitôt Fakia s'empresse ; elle fait entrer le sultan dans un cabinet ignoré. A peine l'y a-t-elle introduit, qu'un bruit affreux se fait entendre : deux grands de Perse entrent impétueusement dans l'appartement ; ils poursuivent Jessid , & de leur glaive formidable ils menacent les jours de la sultane elle-même , si elle ne leur déclare où il s'est retiré. « Il faut qu'il meure , s'écrient-ils avec l'emportement de la rage : montre-nous sa retraite, ou crains pour toi-même. — Ici, répond précipitamment Fakia ; là vous le trouverez ; satisfaites votre vengeance , mais laissez-moi la vie... En disant ces mots, elle les conduit à l'endroit où elle avoit placé le sultan. — Voilà donc des preuves de ton amour pour moi , dit Jessid en s'avançant vers elle d'un air froid & méprisant : va , & ne fouille plus par tes fausses protestations le nom sacré de l'amour. »

Le même jour Jessid congédia toutes ses femmes : elles quitterent avec joie le ferrail , parce qu'il leur permit d'emporter les trésors qu'elles tenoient de ses largesses. *Hafaf, Hafaf*, disoit ce prince en les voyant partir , *le bonheur n'habite pas sur le trône !* — Livré à lui-même, retiré au fond de son palais , Jessid s'écrioit cent fois le jour : *Avec quel plaisir ne donne-rais-je pas tout l'éclat qui m'environne , pour*

*acquérir un cœur qui s'entendit avec le mien ?*

En vain Jessid chercha-t il ce trésor, en vain méritoit-il de l'obtenir, il ne le trouva point. Soit qu'il fût trop difficile sur la nature du sentiment qu'il exigeoit ; soit qu'il fût devenu trop pénétrant pour s'en laisser imposer, il découvroit dans tous les yeux de l'empressement à plaire à un monarque, mais pas un cœur qui s'attachât à Jessid : " Il faut donc renoncer au bien suprême d'avoir une compagne qui m'aime pour moi-même, s'écria-t-il douloureusement ! O Zaïde ! tu avois raison : je ne trouve nulle part cette douce familiarité, cette tendre confiance qui t'unit à Selim, & les moindres de mes sujets jouissent d'une félicité à laquelle je ne puis atteindre. »

Peut-être l'amitié eût-elle pu consoler Jessid des peines de l'amour : mais tout aussi exalté dans l'idée qu'il s'en formoit, tout aussi difficile envers ses amis qu'il l'étoit avec ses maîtresses, il fut convaincu après plusieurs épreuves, que le devoir chez le plus petit nombre, l'ambition & l'intérêt chez le plus grand, étoient les seuls liens & les seuls mobiles de l'attachement qu'on témoignoit au monarque. En se voyant obligé de renoncer à la douce chimère qu'il avoit poursuivie, Jessid se flattoit au moins de posséder le cœur de son peuple ; mais il se trompoit encore ; & malgré tous ses droits à l'amour des Persans,

malgré la tendre sollicitude qu'il marquoit journellement pour leur félicité, ce peuple léger & ingrat, qui avoit encensé son monarque, commençoit à oublier ses bienfaits, à méconnoître ses vertus, à relever ses défauts, à lui attribuer enfin tous les maux auxquels Jessid ne dessoit de chercher des remèdes. Ces dispositions dangereuses, semées & fomentées par tous les vicieux que choquoient les sévères vertus du monarque, ou qui étoient intéressés à provoquer le désordre, s'accroissoient de jour en jour; & la bonté de Jessid, regardée comme foiblesse, enhardissoit tous les complots qu'on formoit contre lui. — Ils éclatèrent enfin de tous côtés dans l'empire: tous les freins rompus, la Perse offrit bientôt un vaste théâtre de carnage & d'horreur; & Jessid, à qui la seule idée de répandre le sang du moindre de ses sujets faisoit éprouver mille morts, fut réduit à se dérober par la fuite à celle que lui préparoit ce peuple, pour le bonheur duquel il avoit tout sacrifié.

Suivi d'un seul esclave, qui portoit une petite cassette de pierrerie, Jessid, arrivé en Arabie, s'arrête dans une vallée ombragée de palmiers. Son ame, oppressée du poids de ses peines, se sent un peu soulagée en arrivant dans cet endroit solitaire; & osant enfin se livrer sans contrainte à toute l'amertume des sentimens qu'il éprouve: "Vollà donc, s'écrie-t-il, la récompense

de mon amour pour mon peuple , des travaux que m'ont coûtés son bonheur ! Les monstres ! me forcer à les fuir !.... Sans doute je leur épargne un crime de plus : non , ils n'étoient pas dignes de mes veilles , de mes peines , pour les rendre heureux. Je leur suis inutile ; car mon cœur n'est pas fait pour régner sur des tigres altérés de sang... C'est ici , ajouta Jessid , que je veux vivre , éloigné des hommes.... O Hafaf ! tu me l'avois dit ; il est difficile d'être roi & d'être heureux. Je dis plus encore , cela est impossible. » .

Un peu revenu à lui-même & résolu à se fixer dans ce lieu , Jessid congédia l'esclave , qui lui avoit construit une cabane sous quatre palmiers ; & en lui donnant , avec sa liberté , une partie des bijoux qu'il possédoit , le sultan trouva dans la cassette qui les renfermoit , les tablettes que le sage Hafaf lui avoit remises sur son lit de mort. Vivement affecté à cette vue , Jessid , resté seul , ouvre avec émotion les tablettes de son ami & y lit ces mots :

« Jessid , que le Tout-puissant exauce mes vœux  
 » pour toi ; qu'il remplisse l'espoir que tu me  
 » donnes.— Je voudrois que tu ne lusses ja-  
 » mais ce que ma main trace ici ; car lorsque  
 » tu le lira , tu seras mécontent de ton sort.  
 » Comme roi , Jessid , tu veux faire des heu-  
 » reux ; comme homme , tu veux l'être toi-  
 » même.

même. — Je te l'ai déjà dit ; c'est un art  
 difficile & presque impossible sur le trône, ...  
 au milieu de l'éclat dont il t'environne , des  
 biens étrangers à l'homme dont il te rend le  
 dispensateur , ton cœur est ta seule propriété,  
 & tout l'or du Pérou ne lui procureroit pas  
 la jouissance des doux & purs sentimens d'a-  
 mitié & d'amour , qui font, avec la vertu , les  
 trois choses auxquelles l'Être suprême a at-  
 taché la félicité humaine. — Presque toujours  
 obligé , comme roi , à te renoncer toi-même,  
 il faut te contenter du noble avantage d'être  
 l'ange protecteur & bienfaiteur de tant de  
 millions d'hommes , dont tu n'es le monarque  
 qu'en *raison des volontés de l'Être suprême ;*  
*qui les a confiés à tes soins.* Tu seras un roi  
 juste , en remplissant les devoirs que ce titre  
 t'impose ; mais tu seras un roi bon en te sa-  
 crifiant à la félicité de tes peuples. L'Être des  
 êtres t'a donné un cœur capable de ce géné-  
 reux courage ; cependant , ô Jessid ! pour at-  
 teindre ton but , il faut encore que ton peu-  
 ple veuille être heureux. Contrains - le de  
 le devenir : ce n'est point assez d'être pour  
 lui un père tendre ; il faut , en lui faisant  
 oublier que tu es son maître , l'obliger à te  
 respecter comme son roi. N'attends aucun  
 retour de la multitude pour tous les biens que  
 tu lui fais , aucune récompense de tes travaux

» que celle que tu trouveras dans ton propre  
 » cœur : c'est par lui seul que tu peux être heu-  
 » reux , puisqu'il est indépendant des méchans  
 » & des ingrats. — Comme roi, travailles donc  
 » Jessid, au bonheur de ton peuple , & la mort  
 » t'apparoîtra un jour comme l'ange rayonnant  
 » du paradis. — Mais si tes sujets s'opposoient  
 » eux-memes à leur félicité , alors abandonne  
 » le trône & viens dans la retraite que te pré-  
 » pare ton ange gardien ; tu y trouveras , avec  
 » les vertus & les sentimens qui font le bou-  
 » heur , les trésors que je reçus de Cosrée ton  
 » père, pour soulager l'indigence. Adieu Jessid.»

La lecture des tablettes d'Hafaf avoit été sou-  
 vent interrompue par le torrent des réflexions  
 qu'elles inspiroient à Jessid. — “ O Hafaf ! s'é-  
 cria-t-il enfin , après les avoir relues plus d'une  
 fois, du haut de ta demeure céleste tu lis dans  
 mon ame... Quel monarque désira jamais plus  
 que moi le bonheur de son peuple ! aucun sacri-  
 fice ne m'a coûté pour l'obtenir. „ Jessid repas-  
 sant alors sur tous les événemens, sur toutes les  
 actions de son règne, sa bienveillance envers  
 ses sujets se retrace dans son ame, son cœur se  
 rappelle les bienfaits dont il les a comblés , &  
 regrette de ne pouvoir les en combler de nou-  
 veau. — “ Que n'ai-je point tenté , dit-il , pour  
 m attirer leur amour ? Eh ! quelle est ma récom-  
 pense !... Cependant , si je pouvois encore leur

être utile !... Peut être sentent-ils ma perte...  
 Ah ! un seul souvenir reconnoissant de leur part  
 me dédommageroit de tout ce qu'ils m'ont re-  
 fusé. „

Cette dernière pensée absorba tellement toutes les autres , par la satisfaction qu'elle donnoit à l'ame sensible de Jessid, qu'il résolut de retourner incognito en Perse ; & s'étant travesti d'une façon méconnoissable, il se rendit à Ispahan sous le faux nom de Hulkem , ( déjà connu de nos lecteurs par ses vertus sublimes : ils verront ici, sans doute avec plaisir, qu'elles peuvent se trouver réunies à une illustre origine.) Arrivé dans sa capitale , Jessid se crut dans un repaire de bêtes féroces , inondé de sang & regorgeant de cadavres. Différentes factions s'entredéchioient, & le despotisme cruel de l'anarchie réduisoit aux abois cet Etat naguères si florissant. Entre les différens partis qui se disputoient l'empire , très-peu d'individus desiroient le retour de Jessid. L'intérêt personnel dictoit le blâme ou l'éloge de ses détracteurs ou de ses apologistes ; sans aucun égard à ses vertus , à son caractère , aux circonstances où il s'étoit trouvé : & tous ceux qui gagnoient à sa fuite , la liberté de dominer ou plutôt d'opprimer le peuple , donnoient à ce vertueux monarque le titre de tyran. Jessid , le cœur brisé , espéroit que sa m'moire seroit du moins honorée, par tant de milliers d'etres, objets

de ses bontés. — Mais , avec une douloureuse surprise, il n'en trouva qu'un dont la reconnoissance lui eût fait un ami : ce fut *Selim*.

Après avoir éprouvé les plus violentes convulsions, n'être sorti d'un abîme que pour retomber dans un autre plus profond & plus dangereux, les Persans convaincus qu'il leur falloit un chef qui les tirât de ce cahos, s'occupoient du choix de ce nouveau monarque. Aussitôt *Selim* fait entendre sa voix : seul, il s'oppose à toutes les factions, empressées à faire tomber ce choix sur leurs créatures. *Jessid* vit encore, s'écrie-t-il ; le trône n'est point vacant ; pourrions-nous choisir mieux ? Il rappelle les vertus, les sacrifices de ce monarque. Le peuple s'émeut, *Selim* presse, conjure. Il ne veut qu'un délai : il paroît prêt à l'obtenir ; mais la faction dominante, aidée de ses satellites, répand la terreur, & proclame un nouveau roi. « Si je ne puis te rétablir, *Jessid*, s'écrie alors *Selim* hors de lui-même, je puis du moins te venger ; » & plus prompt que l'éclair, en prononçant ces mots, il se précipite, le poignard à la main, sur l'usurpateur, auquel il arrache la vie. — Le peuple furieux, se jettant sur *Selim*, le déchire en morceaux ; & *Jessid* inconnu, ne remporte des inutiles efforts qu'il prodigue pour le sauver, que le danger de périr lui-même, & la profonde douleur d'avoir découvert un ami pour se voir ap

même instant l'occasion de sa mort. Les yeux baignés de larmes, il précipite ses pas vers la maison de Selim, & y arrive au moment où l'on racontoit à Zaïde le sort funeste de son époux.

« Allah soit béni, répond-elle ; que ne puis-je, »  
 „ comme lui, mourir pour Jessid, le meilleur »  
 „ des hommes & des rois ! „

Anéanti par tant de coups rapides, Jessid étoit tombé sans sentiment au pied d'une colonne de la maison de Selim : la sœur de Zaïde (Zulima) en sort ; hors d'elle-même, elle se jette sur le corps sanglant de Zaïde, l'embrasse & reste inanimée & sans connoissance : on se rassemble autour d'elle, mais on n'ose secourir la belle-sœur de Selim. Jessid rappelé à lui-même par ce touchant spectacle, s'éveille, la prend dans ses bras, d'un pas rapide il la transporte hors d'Ispahan ; & arrivé près d'une citerne ombragée, il y dépose son fardeau précieux, qu'il rappelle à la vie par les plus tendres soins.

Revenue à elle-même, Zulima porte languissamment ses beaux yeux sur son libérateur ; ils peignent avec la douleur des pertes qu'elle vient de faire, l'étonnement qu'elle éprouve de se trouver hors d'Ispahan ; mais les larmes données par Jessid à ceux qu'elle pleure, la rassurent bientôt. Il se fait connoître à elle sous le nom de Hulkem ; & l'engageant à fuir avec lui ces horribles contrées, il la conduit dans la retraite qu'il est résolu d'habiter.

En s'éloignant d'Isbahan, Hulkem abandonnoit sans peine le trône peu digne de ses regrets; mais, l'ame déchirée, le cœur oppressé, il emportoit avec lui la douloureuse image des maux d'un peuple qu'il aimoit encore, malgré son ingratitude.

De retour dans son champêtre asile, le calme de la nature en rendit cependant un peu à son cœur agité; & plus capable de réflexion, il relut avec attention les tablettes d'Hafaf; elles ranimèrent en lui l'espoir du bonheur, & d'un bonheur indépendant des méchans & des ingrats; puisque le sage lui disoit qu'il le trouveroit dans son propre cœur. Ce qui flatta sur-tout le bien-faisant Hulkem, ce fut d'appercevoir qu'il auroit même dans sa retraite des moyens de contribuer encore au soulagement de l'humanité: c'étoit un besoin pour lui, qui lui rendoit précieux le trésor de Cosroés que lui indiquoit Hafaf.

En suivant ces renseignemens, Hulkem trouva ce trésor déposé dans une caverne fort écartée du lieu de sa demeure, & s'occupa du soin de le transporter dans une autre grotte qu'il avoit creusée lui même proche de sa cabane, aidé de Zulima, qui, distraite par les occupations qu'elle partageoit avec lui, avoit bientôt recouvré sa tranquillité. L'ame de Zulima, aussi simple que belle, n'avoit aucune idée du mal: tous les hommes n'étoient pour elle qu'une grande famille; en croyant n'agir que pour elle-même,

elle s'oublioit toujours. Des bras d'une tendre mère elle avoit passé dans la maison de sa sœur, qui réunissoit pour elle l'attachement maternel & fraternel. Ainsi élevée par l'amour & par l'amitié, elle ignoroit ce que c'étoit que le malheur, & ses premières larmes furent occasionnées par la mort de Zaïde.

Les soins délicats que prenoit Hulkem pour procurer à sa compagne des commodités & des agrémens, lui parurent donc tout naturels ; elle en eût fait autant pour lui. Il la conduisit un jour dans un bosquet de rose qu'il avoit planté & cultivé pour elle ; & Zulima, en se récriant sur la beauté du lieu, ne songea qu'au plaisir d'y passer la journée. Souvent Hulkem, après avoir fait pour elle quelques petits ouvrages dont elle paroïssoit enchantée, lui demandoit : " Retournerois-tu volontiers à Isphahan, si Zaïde & Selim vivoient encore ? — Avec transport répondoit simplement Zulima. — Tu me quitterois donc, reprenoit Hulkem ? — Non, tu pourrois m'y suivre. — Je ne le pourrois pas. — Hé bien, tu viendrois de tems en tems. — Hulkem se taisoit, s'en alloit tristement, & accusoit Hafaf de l'avoir trompé, en lui faisant espérer le bonheur dans sa retraite. Ainsi préoccupé, Hulkem ne remarquoit pas combien Zulima lui étoit déjà attachée ; il ne voyoit pas son ennui dans son absence, l'impatience qu'elle avoit de son retour,

la joie avec laquelle elle venoit à sa rencontre, l'empressement qu'elle témoignoit à le mettre de toutes ses récréations : il ne s'appercevoit pas qu'elle ne désiroit le retour de Zaïde à la vie que pour pouvoir lui parler sans-cesse de Hulkem ; mais il l'entendoit nommer souvent Selim & Zaïde, & tout le reste lui échappoit.

Quelquefois Hulkem, assis auprès de Zulima, pressoit sa main sur son cœur ; Zulima fourioit avec satisfaction : il se tenoit debout devant elle & la considéroit avec l'attention de l'amour inquiet. Zulima alors de ses grands yeux bleus parcouroit avec un regard serein la figure de Hulkem, & finissoit par éclater de rire de l'attention avec laquelle il la fixoit.

L'ame sensible d'Hulkem avoit cru trouver dans Zulima ce cœur si nécessaire au sien ; & la peine secrète qu'il ressentoit de sa froideur prétendue, influa sur sa santé ; il devint malade. Qu'as-tu ? lui dit Zulima.— Hulkem lui tendit la main, & mécontent de la tranquillité avec laquelle elle faisoit cette question, *je suis malade, & je vais mourir*, lui dit-il. A ces mots Zulima pâlit, elle reste immobile ; ses genoux se débent sous elle ; l'air paroît lui manquer ; un torrent de larmes s'échappe enfin de ses paupières : « Hulkem, Hulkem ! s'écria-t-elle, si tu meurs je te suis.... » Hulkem transporté la serre dans ses bras, la console & parvient à la tran-

quilliser. — L'idée de perdre Hulkem avoit éveillé le sentiment de l'amour & l'avoit séparé de celui de son bonheur habituel : " Que ferois-je sans toi , lui disoit-elle , Hulkem ? tu es tout pour moi ; " & les plus tendres attentions le prouvoient en effet.

Hulkem étant rétabli , les deux amans devinrent époux. Au bout de l'année , une fille , gage de leur tendresse , cimentait cet heureux lien ; & le vertueux Hulkem , partageant sa vie entre ces objets chéris & les infortunés qu'il secouroit , commença à croire au bonheur. — Le plus proche voisin des deux époux étoit un Arabe ; Hulkem alloit le voir de tems en tems , & revenoit toujours avec le desir d'y retourner encore. Leur conversation rouloit sur la morale & sur la vertu. Les opinions d'Abul différoient en plusieurs points de celles d'Hulkem. Abul prétendoit que la vertu ne devoit avoir d'autre motif que celui d'atteindre à la perfection divine : l'amitié & l'amour étoient , selon lui , des illusions vaines ; & qu'il croyoit plutôt des obstacles à la vertu que d'être des vertus eux-mêmes : " Je vis bien avec ma femme , disoit-il , mais sans amour pour elle , & uniquement par le sentiment de cette bienveillance universelle qui m'attache à tous mes semblables. Je n'ai point d'amis ; si j'en avois , je les sacrifierois , sans hésiter , à mon plus mortel ennemi , du

moment que l'intérêt général le demanderoit. »

Cet amour universel pour tous les êtres paroïssoit à Hulkem un attribut de la Divinité elle-même. Il soutenoit que l'homme étoit trop borné dans ses facultés actuelles pour atteindre à cette perfection, & que le cœur humain ne pouvoit aimer qu'individuellement; peut-être même, ajoutoit-il, cette bienveillance générale bien approfondie est inventée par l'égoïsme, pour n'aimer que soi.

Souvent dans la chaleur de leur dispute, Hulkem & Abul se séparoient, résolus à ne plus se revoir, & des le lendemain ils se retrouvoient ensemble. Abul qui n'aimoit pas Hulkem plus que tout autre homme, & qui n'aimoit en lui que sa qualité d'homme, établit un soir sa demeure tout près de celle d'Hulkem; & Hulkem, en assurant toujours qu'il ne pouvoit aimer un homme qui, en aimant tout le monde n'aimoit personne, parut hors de lui-même à l'occasion d'une maladie qu'Abul essuia. Un événement imprévu leur ouvrit à tous deux les yeux sur la vraie nature de leur sentiment.

Les Perses avoient attaqué une caravane arabe & tué tous les Arabes dont elle étoit composée. Par une cruelle vengeance les Arabes mettoient à mort tous les Perses innocens ou coupables qui se rencontroient sous leurs pas. Un soir Abul hors d'haleine accourt chez Hulkem;

Sauve-toi, lui dit-il ; Ma tribu a juré ta mort : demain tu périras. Zulima jette un cri, embrasse son époux ; sa fi le tombe aux pieds de son pere, il se rend à leurs frayeurs. On charge un chameau des trésors de Hulkem ; Abul les conduit au-delà des frontières. “ J’ai rempli mon devoir envers l’homme , dit-il en le quittant ; mais que je ne te revoie pas : ceux que j’ai à remplir comme citoyen me sont tout aussi sacrés ; je ne te cacherois pas : adieu. Sois heureux, ajouta-t-il, les larmes aux yeux, en se retournant plusieurs fois pour avertir Hulkem, d’une voix émue & tremblante, qu’il le livreroit lui-même à sa tribu. „

Hulkem resta deux jours dans sa nouvelle retraite : le troisième il partit à mi li, & se trouva à la nuit vers la tente d’Abul ; il entre : Abul jette un cri de joie & se précipite dans ses bras. “ Me voilà, dit Hulkem : tu peux me livrer à ta tribu. — Moi, s’écrie Abul, te trahir !... Non, Hulkem ; j’éprouve depuis ton départ combien les idées different du sentiment : je t’aime plus que moi meme : tu risques ta vie pour me revoir, & je quitte la terre de liberté, pour jouir de celle de voir mon ami. „ A ces mots ils s’embrassent. Abul avoit déjà fait les préparatifs de son départ, & le matin suivant ils se trouverent au-delà des frontières. Ils établirent leur séjour dans les contrées de Bagdad : la, ces deux fa-

milles vécutrent dans la plus intime union, & devinrent les bienfaiteurs de toute la contrée. Ils firent bâtir un caravansérail, où tous les nécessiteux trouvoient un asile, la nourriture & des consolations : les portes de ce bâtiment étoient toujours ouvertes.

Moins brillante que cet hospice, la demeure des deux amis étoit située dans la plus délicieuse contrée de l'Asie. D'année en année ces êtres heureux resserroient le cercle de leur société, en étendant celui de leurs bienfaits. Hulkem déjà vieillard, rendit les derniers soins à Abul & a Zulima : il unit sa fille à un jeune homme qui avoit eu la noble émulation de vouloir surpasser Hulkem en bienfaisance : celui-ci employa ses derniers momens à tracer à son beau-fils, nommé *Hassan*, la voie du vrai bonheur ; & il mourut content, par l'idée qu'il laissoit sa fille, ses trésors & les malheureux de Bagdad, au vertueux & sage *Hassan*.

Le tombeau d'Hulkem est au bord du chemin qui conduit de Bagdad à Ispahan ; on y lit cette inscription : *La vertu, l'amour, l'amitié, m'ont rendu heureux*. Un buisson de rose entoure la pierre qui couvre le tombeau ; elle est creusée en citerne, qui reçoit tranquillement une eau fraîche & limpide qui s'y précipite d'un rocher voisin.

---

---

*Annales de l'Histoire de la Grande-Bretagne, année 1788; par M. d'Archenholtz, ci devant capitaine au service de Prusse. Pour servir de suite à l'ouvrage intitulé : De l'Angleterre & de l'Italie, du même auteur. Un Vol. in-8°. avec le portrait de M. Pitt. Se trouve à Brunswick.*

**C**ET ouvrage qui se continue toujours, & dont il paroît un volume par année, jouit en Allemagne d'une réputation distinguée; & l'auteur est déjà connu, même en France, par la traduction de son précédent ouvrage.

Selon le plan très-vaste de l'auteur, chaque volume, divisé en sections, présentera au lecteur l'histoire annuelle du parlement, du gouvernement, de la nation, (subdivisée en trois sections); celle des tribunaux, de la littérature, des arts & des mœurs, subdivisée aussi en trois sections.

Par la subdivision des sections principales, le premier volume que nous avons sous les yeux, en contient douze; & la première, comme une espèce d'introduction, offre au lecteur la peinture brillante de l'Etat florissant de l'Angleterre à la fin de l'année 1787.

Le récit des affaires qui se sont traitées dans le parlement Britannique depuis le commen-

cement de l'année 1788 au 11 Juillet de la même année, époque où le roi le prorogea, remplit la seconde section. On y lit avec plaisir les détails que donne l'auteur des débats occasionnés par l'affaire du commerce des Nègres, & par celle de M. Hastings; & les rapprochemens qu'il fait entre les divers motifs & les différens discours prononcés pour ou contre ces deux questions, déjà si connues par les feuilles publiques, y répandent un nouvel intérêt.

Il nous paroît cependant que, dans la relation du proces de sir Waren Hastings, commencé cette année là, Mr. Archenholtz a plus écouté ses accusateurs que ses défenseurs; des témoins oculaires, & dignes de foi, de la conduite qu'a tenu aux Indes ce célèbre accusé, nous ayant assuré qu'il étoit fort éloigné de mériter les graves accusations intentées contre lui.

L'histoire du gouvernement, objet de la troisième section, nous le présente fort occupé cette année là, tant des affaires étrangères que de l'administration intérieure. On voit le cabinet de St. James employer tous les ressorts d'une sage politique pour conserver une exacte neutralité entre les Turcs & les Russes. On le voit conclure deux traités d'alliance, l'un avec la Hollande, l'autre avec la Prusse; être médiateur entre la Suede & le Dannemark; lever

enfin les obstacles qui s'opposoient aux vœux formés dès long-temps par la nation pour un traité de commerce entr'elle & les Etats-Unis de l'Amérique, traité sanctionné par une déclaration royale en faveur de la libre entrée des productions Américaines dans les ports Anglois, soit sur des vaisseaux Anglois, soit sur des bâtimens Américains.

Des détails sur le ministère & les membres qui le composoient dans chaque département, suivis du tableau des revenus de l'Etat & des forces maritimes, ainsi que de l'armée de terre Angloise, finissent cette section. Nous ne suivrons pas l'auteur dans chacun de ces objets, mais peut-être nos lecteurs verront-ils avec plaisir le portrait de M. Pitt, tracé par un auteur, qui s'annonce lui-même comme grand partisan de l'opposition.

“ Dans un âge, dit Mr. d'Archenholtz, dans  
 „ lequel on possède à peine (selon les loix)  
 „ la capacité de diriger ses propres affaires,  
 „ dans un puissant empire, dont l'adminis-  
 „ tration est aussi épineuse que l'est celle du  
 „ gouvernement Anglois, l'on peut ranger au  
 „ nombre des phénomènes politiques de notre  
 „ siècle, de voir un jeune homme à la tête  
 „ du ministère, & de lui voir remplir avec  
 „ honneur ce poste éminent. Le jeune Pitt,  
 „ duquel la nation connoissoit à peine l'exis-

» tence, qui n'avoit pas même encore eu le  
 » temps de former des projets ambitieux, &  
 » de connoître le chemin rempli d'écueils qui  
 » conduit aux hautes dignités de l'empire, ce  
 » jeune homme, à peine sorti des mains de  
 » son gouverneur, avant qu'il aie pu former  
 » un desir, ou le regarder comme un espoir  
 » vraisemblable, se voit au bout de cette im-  
 » mense carrière, au sommet le plus élevé  
 » de la gloire à laquelle peut atteindre un  
 » sujet Britannique. Il y arrive doué de grands  
 » talens, de solides connoissances & de gran-  
 » des vertus; ses mœurs sont encore pures,  
 » mais son expérience est nulle, & aucune  
 » force d'esprit ne peut y suppléer: celle qu'il  
 » possède lui donne au contraire une trop  
 » grande confiance en lui-même; & le jeune  
 » homme, qui croit pouvoir se passer de la  
 » précieuse expérience de l'âge, décide sou-  
 » vent sans examen; il parle dans les séances  
 » publiques d'une manière déterminée de cho-  
 » ses qu'il n'entend pas; il se roidit contre  
 » la conviction, & prend cette opiniâreté pour  
 » de la fermeté. Ses flatteurs l'encouragent dans  
 » cette illusion dangereuse, tandis que les hon-  
 » nêtes gens considèrent avec douleur le grand  
 » homme jettant volontairement une ombre  
 » sur son caractère. Sans ce défaut, très-grand  
 » dans un ministre, M. Pitt, duquel les vertus  
 » subjuguent

» subjuguent le respect de la nation , auroit en-  
 » core captivé son attachement. »

» Son extérieur n'a rien d'agréable ; & par  
 » ses manieres gênées & son air froid , il est  
 » plutôt repoussant qu'attrayant. L'ambition  
 » paroît l'avoir rendu , dès sa tendre jeunesse ,  
 » insensible à l'amour. Aucun plaisir , aucune  
 » récréation n'a de charmes pour lui. Il est  
 » pensif & concentré en lui-même , jusques  
 » dans les repas d'amis , ainsi que dans les  
 » cercles les plus animés , & avec les indivi-  
 » dus les plus sociables. Sa plus grande , son  
 » unique jouissance est dans les affaires de  
 » l'Etat , auxquelles il consacre toutes ses  
 » heures , sans prendre jamais aucun repos.  
 » Fort exalté dans ses principes , l'exactitude  
 » avec laquelle il les observe excite l'admira-  
 » tion. Le désintéressement le plus rare forme  
 » un des traits distincts de son caractère ; d'où  
 » il résulte que n'ayant aucun avantage à la  
 » distribution des emplois qui dépendent de  
 » lui , il les donne au mérite. Pauvre au mi-  
 » lieu de richesses immenses , il vit œconomi-  
 » quement dans sa maison , & est avare du  
 » trésor national. Quoiqu'il n'ait hérité qu'une  
 » partie du talent qu'avoit son grand-pere de  
 » gouverner une assemblée populaire , aucun  
 » Anglois de ses contemporains ne l'égalé sur  
 » ce point.

„ Considéré comme orateur, Mr. Pitt est  
 „ clair & concis ; malgré le feu de son élo-  
 „ quence, il n'oublie jamais aucun argument,  
 „ & parle long - temps sans devenir prolix.  
 „ Froid & sérieux dans le commerce journa-  
 „ lier, mais chaud & pressant dans les débats  
 „ du parlement, il choisit toujours la figure la  
 „ plus propre à l'art oratoire, s'adressant tantôt  
 „ à la raison, tantôt à l'imagination de ses au-  
 „ diteurs. Tels sont, ajoute M. d'Archenholtz  
 „ en finissant, quelques traits principaux tra-  
 „ cés par une main impartiale, des défauts  
 „ & des vertus du ministre actuel de la grande  
 „ Bretagne. „

Sous le titre d'histoire de la nation, la  
 quatrième section de ce premier volume donne  
 des détails intéressans des colonies Angloises, &  
 de l'augmentation de leur population & de leurs  
 propriétés. Mr. d'Archenholtz entre dans cha-  
 que branche de commerce, ancienne & nou-  
 velle, cultivée par les Anglois dans les quatre  
 parties du monde ; il indique les projets éten-  
 dus, les spéculations nouvelles, les entrepri-  
 ses hardies, formées soit par la nation, soit  
 par les particuliers, après la perte de l'Amé-  
 rique, époque que l'esprit public Anglois sem-  
 ble, dit-il, avoir attendue pour développer  
 tous les genres de ressource & d'industrie. Il  
 faut lire dans l'ouvrage même les observations

de M. d'Archenholtz sur les banques Angloises, Ecoissoises & Irlandoises, chef-d'œuvre de finance, dit l'auteur, & le seul établissement Anglois dont on cache avec soin les ressorts secrets aux yeux du peuple, mais le seul aussi qui, par sa nature, demande cette précaution. L'on connoissoit les capitaux de la banque Angloise, son crédit, sa solidité, la régularité de ses opérations, & la mesure de ses liaisons avec le gouvernement. L'on avoit calculé ses revenus & ses opérations mercantilles : l'on crut avoir soulevé le rideau ; mais quelle ne fut pas la surprise de ceux qui s'en flattoient, lorsque les directeurs de la banque appellerent, le 20 de Mars de cette année (\*), les intéressés, & par un dividende inattendu leur augmentèrent d'un pour cent leurs intérêts. Il y eut des particuliers qui gagnèrent, par cette opération, 15,000 & jusqu'à 20,000 l. st.

Passant ensuite aux manufactures & fabriques Angloises, Mr. d'Archenholtz remarque qu'elles ont beaucoup prospéré depuis la fin de la guerre d'Amérique ; il attribue leur état florissant actuel à la grande perfection donnée en Angleterre aux arts mécaniques, & à la simplicité des méthodes qu'on employe dans ces divers établissemens. Une expérience faite au printemps de 1787 sert de preuve à son

---

( ) 1787.

assertion. Il s'agissoit d'appuyer sur des faits une adresse que les manufacturiers de Manchester vouloient présenter au parlement. On remit, en présence de quelques députés de la magistrature, une piece de toile de coton grise, de 28 aunes angloises à un blanchisseur nommé *Baker*; il l'avoit reçue après le diner, & la rendit blanchie le soir du même jour. Le lendemain elle fut imprimée en diverses couleurs; & le troisieme jour elle se trouva prête à être mise en vente.

Le produit des manufactures de laine & de coton augmente annuellement, selon les calculs de Mr. d'Archenholtz; & malgré d'énormes banqueroutes, occasionnées par des spéculations frauduleuses, qui entravèrent pendant quelque temps toutes les opérations de commerce, la valeur des marchandises travaillées en Angleterre, en laine & coton, pendant l'année 1787, fut de huit millions de l. st., somme si exorbitante, qu'elle égale presque les revenus de la couronne, qu'on taxe à neuf millions; & en y comprenant l'Ecosse & l'Irlande, on calcula que le produit de la laine travaillée montoit à dix millions de l. st.

L'industrie angloise croissant toujours en proportion du luxe, s'étendit sur toutes les professions. Les savans, les artistes, les artisans, s'appliquoient à chercher de nouvelles

inventions. Entre celles qu'indique l'auteur des annales, la plus utile fut la découverte d'un préservatif pour garantir les bâtimens du feu. Deux expériences faites en présence de savans, d'architectes, de magistrats, pour constater la chose, avoient eu un plein succès : on en fit une troisième au mois de Septembre à Wimbleton, à laquelle le roi & la famille royale assistèrent, & qui fut toute aussi heureuse ; & quoiqu'on eût rempli la maison construite pour être allumée de matieres combustibles, & que les flammes parussent prêtes à la dévorer, elles n'y causerent aucun dommage, & n'y laisserent pas la moindre trace lorsqu'elles furent éteintes.

Cette découverte importante, due à Mr. *Hartley*, homme riche & distingué, a le mérite de consister dans un moyen fort simple, celui de garnir certaines parties d'un nouveau bâtiment de plaques de cuivre très-minces, par lesquelles l'action du feu est totalement arrêtée.

Toujours sous le titre d'histoire de la nation, la section cinquieme de ce volume est destinée à nous donner une idée de l'esprit national & public qui regne en Angleterre, esprit qui, chez les Anglois, ne se borne point à de stériles déclamations, mais qui se montre dans l'activité avec laquelle le plus grand nom-

bre travaillent eux-mêmes à contribuer au bonheur & à l'augmentation de la propriété nationale.

On voit dans cette section avec le plus grand intérêt le tableau des nombreux instituts & sociétés vraiment phylantropiques par lesquelles l'Angleterre se distingue des autres nations. La plupart de ces établissemens ont pour but de soulager par des secours réels l'humanité souffrante. Telle est la société phylantropique, institut de bienfaisance, dont les membres s'augmentent de jour en jour. Au repas d'anniversaire, qu'elle célèbre annuellement dans le *London tavern*, on vit, l'année 1787, autour de la table du festin une procession de quarante personnes (\*) toutes arrachées à la mort par les sages mesures de cette société, & qui venoit mêler les larmes de la reconnoissance à celle que la sensibilité arrachoit à leur bienfaiteur.

Unique en Europe dans son espèce & par son objet, la société instituée l'année 1772, dans le but de secourir les débiteurs infortunés détenus pour de petites dettes, a déjà, depuis sa fondation jusqu'en Mai 1788, délivré de la prison 35,369 malheureux.

Toutes les classes, tous les états, profes-

---

(\*) Entre lesquelles se trouvoient vingt-sept enfans.

sions ou métiers, sont les objets de quelques instituts formés dans la vue de leur être utiles. Celui qui a pour but de secourir les savans pauvres, infirmes ou âgés, fut établi l'année 1787; de même que celui qui, sous le nom de caisse générale d'assurance, protège & conserve les propriétés. Moyennant une contribution annuelle proportionnée à la valeur des choses, cette société garantit les maisons, les meubles, la vaisselle, les vêtemens & les choses de mode. Les marchands & les épiciers peuvent se faire assurer leurs provisions de magasin, ou de boutique, leurs cargaisons, ou le transport par voiture; le paysan, ses chevaux & son bétail; les maîtres, les objets qu'ils confient à leurs domestiques; enfin jusqu'aux montres, aux bijoux ou argent comptant qu'on porte sur soi, tout peut s'assurer, soit contre la subtilité, soit contre la violence.

Outre les établissemens fondés sur des bases déterminées d'utilité, de bienfaisance, de charité, les Anglois en ont beaucoup d'autres, qui ont pour but d'étendre leurs connoissances en tout genre. Mr. d'Archenholtz fixe l'attention de ses lecteurs sur la société formée cette année là, & dont l'objet est de contribuer aux intéressantes découvertes qui restent à faire dans l'intérieur de l'Afrique. Nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permet-

sent pas de transcrire le discours qui se tint à l'ouverture de la société; il est digne d'être conservé dans les annales d'un peuple solidement éclairé; & l'on ne peut qu'attendre beaucoup d'un établissement présidé par lord *Rawdon*, évêque de Landaf, sir *Joseph Bank*, président de la société royale des sciences, & MM. *Beaufort* & *Stuart*, tous remplis de lumières & de zèle pour l'avancement des sciences.

M. d'Archenholtz s'occupe dans la sixième section, des événemens remarquables & nationaux qui se sont passés pendant l'année 1787; & quoiqu'on y remarque peut-être un peu trop clairement la partialité de l'auteur pour le parti de l'opposition, on lit avec plaisir les faits qu'il raconte, & l'on y voit des anecdotes intéressantes, entre lesquelles il s'en trouve qui forment un contraste frappant avec ce qui se passe dans un pays voisin de l'heureuse Angleterre. Telle est, par exemple, la résolution prise unanimement cette année-là, dans une assemblée d'évêques protestans d'Ecosse, d'adopter le rituel dans lequel on prie pour le roi, & qu'ils avoient si long-temps rejeté.

L'administration publique de la justice est en Angleterre une des bases de la liberté. Ainsi, dit l'auteur des annales, la notice des causes qui occupent les tribunaux est non-seulement nécessaire pour connoître le caractère

du peuple Anglois, mais elle est aussi très-instructive, considérée simplement comme supplément à l'histoire du cœur humain, puisque par elle les loix, la façon de penser, les vertus & les vices d'un peuple se montrent sans fard comme une galerie de portraits négligemment pris dans la nature. C'est cette notice que M. d'Archenholtz nous donne dans la septième section de ce premier volume; & quelque succincte qu'elle soit, puisqu'elle ne roule que sur les incidens portés devant les tribunaux pendant une année, elle présente cependant des traits dignes d'être saisis par un esprit observateur, & dont l'ensemble honore les tribunaux Anglois, en prouvant la modération & l'humanité avec laquelle ceux qui les composent (quel que soit d'ailleurs leur caractère individuel) traitent les coupables.

C'est au célèbre George Forster, conseiller intime de S. A. S. l'électeur de Mayence, qu'on doit l'histoire de la littérature & des arts, contenus dans les deux sections suivantes, qui sont la 8<sup>e</sup> & la 9<sup>e</sup> de ce premier volume. Nous ignorons par qui sera remplacé à l'avenir ce savant mort à Paris l'année dernière.

Les circonstances ou les relations politiques & morales d'un peuple, ont toujours une influence plus ou moins directe sur les progrès de ses sciences & de ses productions littéraires; & M.

Forster partant de ce principe, prétend que, dans un examen approfondi de la littérature moderne angloise, on apperçoit assez clairement les traces de sa liaison avec l'histoire moderne de cette île.

Sans avoir éprouvé un changement essentiel, la langue Angloise s'est considérablement enrichie par une quantité de mots étrangers, qu'ont introduit les guerres de la mere patrie avec ses colonies, le commerce étendu de l'Angleterre avec les nations étrangères, la connoissance de nouveaux objets dans les pays les plus éloignés, & sur le theatre de la guerre, l'importance toujours croissante des affaires de l'Inde, les découvertes savantes, & enfin les nouvelles inventions mécaniques. Le procès de M. Hastings seul demanderoit un nouveau dictionnaire, & les expressions qu'il a fait naître, répandues par les gazettes, leur doivent une existence durable.

Si *Steele* & *Adisson*, ces deux grands écrivains, pouvoient revenir pour entendre un *Burk* ou *Sheridan*, haranguant le sénat Britannique, ils confesseroient avec surprise que leur langue leur est étrangère; tandis que des savetiers seroient en état de leur expliquer des mots incompréhensibles pour eux, & de servir de commentateurs vivans à ces véhémens orateurs.

Quelque éphémère que soit l'existence des

mots introduits par le luxe ou par la mode, il en est toujours quelques-uns qui, échappant à leur sort, remplacent l'esprit dans les cercles du bon ton, dont la quintessence est d'adopter les tournures françoises; aussi jouent-elles un rôle fort important dans la belle littérature angloise: les écrivains dramatiques, satyriques & les romanciers, desquels l'art principal consiste à peindre d'après nature les mœurs du jour, faisoient ces expressions caractéristiques & les consacrer par-là.

Les savans, & à leur tête le célèbre littérateur *Johnson*, l'Aristarque du siècle, ouvrirent encore une autre source de richesse pour la langue angloise, qui, remplie de monosyllabes ou de mots de deux syllabes, leur paroïsoient manquer d'harmonie. *Johnson* choisit, pour obvier à ce défaut, le seul moyen que lui offroit l'analogie, & ajoutant des terminaisons angloises à des substantifs & à des verbes latins composés de plusieurs syllabes, il réussit à donner à ses périodes un rythme sonore, inconnu jusqu'alors; & malgré les justes critiques qu'il s'attira pour ces mots intercalaires, on ne peut refuser à cet homme célèbre d'avoir procuré aux écrivains qui le suivirent un magasin de matériaux par lesquels ils se formerent un stile énergique & élégant.

A la suite de ces observations sur la langue &

sur le stile, M. Forster recherche les causes des progrès qu'ont fait en Angleterre les lumières, les sciences & la littérature : il la trouve, dans le caractère des Anglois, toujours original & pensant par eux-mêmes, dans leur esprit inventif, dans le ton national, enfin dans les richesses de la nation & l'aifance des particuliers.

Il n'est aucun pays où la lecture soit généralement un besoin comme chez les Anglois ; aucun dans lequel on aie poussé aussi loin le goût & la magnificence des éditions, en impression, papier, ornemens. M. Forster appuie cette observation de faits, & il entre dans de grands détails sur le commerce de librairie, sur les richesses qu'acquierent les libraires, par l'immense débit qui se fait annuellement, & par la sûreté de leur propriété ; deux choses qui les mettent en état de payer, par des sommes immenses, l'acquisition des manuscrits des auteurs célèbres. Cadell donna 8000 liv. sterl. de l'ouvrage immortel du célèbre Gibbon ; & Faulde, plus riche encore ou plus généreux, paya mille guinées pour deux volumes in-8 de la philosophie politique & morale de l'archidiacre Paley. C'est dans la même mesure que sont récompensés les plus petits efforts du génie ; & Greatheed obtint de son libraire 150 guinées pour le manuscrit de sa tragédie. (\*)

---

(\*) Intitulée *le Régent.*

Il ne peut exister de plus noble usage des richesses que les établissemens & fondations par lesquelles les personnes même mal aisées peuvent acquérir des connoissances dans les sciences. L'Angleterre fourmille d'établissemens pareils. M. Forster en donne une notice abrégée, & il parcourt rapidement chaque département des sciences, des arts, de la littérature, en présentant à ses lecteurs les moyens multipliés qu'on trouve en Angleterre pour les cultiver, & les noms de ceux qui se sont rendus célèbres par leurs travaux scientifiques ou littéraires, leurs découvertes & leur génie. En nous réservant de revenir sur cette partie du premier volume des annales lorsque nous parlerons des autres volumes, nous nous bornons ici à transcrire le jugement porté par M. Forster, & solennellement confirmé par toutes les feuilles périodiques allemandes, sur le fameux ouvrage du célèbre Gibbon. La première partie de ce chef-d'œuvre avoit porté l'attente du public au plus haut degré d'impatience & de desir d'en voir la suite. Elle parut en trois volumes cette année là (\*); mais l'enthousiasme & l'esprit public de l'éditeur retarderent la publication du dernier volume jusqu'au 8 de Mai, dans la vue de célébrer en même

---

(\*) 1787.

temps l'anniversaire de l'illustre auteur & la publication des productions de son génie. Ce jour arrivé, il invita M. Gibbon avec quelques-uns des savans les plus célèbres de l'Angleterre : la muse de Hayley couronna l'historien. L'ouvrage parut, & l'on vit s'accomplir la prophétie que contenoient les vers du poète, car l'admiration ferma la bouche des critiques judicieux ; & lorsque la tourbe croissante voulut attaquer ce modèle de perfections, dont elle ne pouvoit sentir les beautés, le public considéra son blâme comme les efforts impuissans de petits esprits envieux qui, dans le sentiment de leur médiocrité, ne peuvent se résoudre à rendre hommage à la vraie grandeur. Le sentiment enthousiaste de la reconnoissance & de l'admiration avec lequel on honoroit un homme qui faisoit l'ornement de sa patrie, ne peut étonner chez un peuple jaloux de sa gloire, épris de sa grandeur, & qui s'enorgueillit du mérite de ses grands écrivains.

Dire que l'ouvrage de Gibbon l'emportoit sur tout ce qu'avoit produit la moisson littéraire de cette année, seroit trop peu dire, puisque la publication de ces trois volumes completa un monument historique qui, dans aucun siècle ni dans aucune langue, n'avoit jamais été surpassé. Le style, les expressions, le plan, le choix & la disposition des maté-

riaux qui composent cet ouvrage ; le développement de la liaison des causes & des effets, tout annonce un génie qui découvre le ressort secret des événemens, un esprit observateur & critique, tel que le demandoient les sources obscures des siècles barbares. On y voit la philosophie de la vie, de la législation, du gouvernement : tout y respire l'égalité d'ame d'un scrutateur impartial de la vérité, la connoissance approfondie du cœur humain, le jugement d'une saine raison. Avec un vrai mépris & une juste indignation contre l'intolérance dogmatique des temps dont il fait l'histoire, Mr. Gibbon montre le respect le plus soutenu, l'admiration la plus chaude pour la morale divine de l'Évangile. (\*)

---

(\*) Nous ne pouvons traduire ceci & nous refuser au desir de citer un fait inconnu, dont nous avons été témoins. Un auteur soumettoit au jugement de M. Gibbon un ouvrage qui, dans son premier plan, devoit être une traduction combinée de l'ouvrage du savant Brüker, avec celui plus moderne du professeur Adelung, traitant l'un & l'autre de l'histoire de la philosophie de tous les peuples depuis l'origine du monde. Dans la section dont les Hébreux sont l'objet, M. Adelung employoit quelques expressions dont la tournure légère choquoit le traducteur ; & celui-ci avoit mis en note des remarques dans lesquelles il cherchoit à rectifier son original. Mr. Gibbon sourit. Le lecteur se méprenant à se sourire, lui dit : " Ma remarque ne vous

C'est avec de telles dispositions & de pareilles facultés qu'il trace le récit des événemens, qu'il entraîne le lecteur dans le tourbillon des parties du monde, alors en fermentation; qu'il leur présente un tableau magique de la constitution politique des Etats dans différens siècles, & des peuples qui se succèdent sur le même théâtre; qu'enfin ses pinceaux, aussi chauds que brillans, leur donne la peinture des mœurs des peuples, du caractère des souverains, des hommes d'état, des héros, des prêtres & des savans, sans perdre jamais un moment de vue le but sublime de l'histoire. Tout, tout, ajoute Mr. Forster en finissant, porte dans cet ouvrage l'empreinte

---

» plait pas ». « Elle est fort bonne, répondit le grand  
 » écrivain en reprenant son sérieux, mais c'est le feu,  
 » le ton qui y regne, qui m'a fait sourire. Je vous l'ai  
 » déjà dit à l'occasion des autres peuples, ce que je  
 » critique le plus dans votre travail, c'est que vous  
 » ne mettiez pas les remarques à la place du texte.  
 » Croyez-moi: soit traduction, soit original, on est  
 » toujours fâché d'avoir écrit des choses qui scanda-  
 » lisent ». Suivant le conseil de cet excellent & sévère  
 Aristarque, le traducteur abandonna son premier plan,  
 composa son ouvrage; & la remarque qu'on y trou-  
 vera (qu'il n'existe aucun livre dogmatique dans le  
 monde qui porte plus certainement l'empreinte de  
 l'ancienneté, de l'originalité, de la vérité, que nos  
 livres sacrés) est de M. Gibbon.

de la plus grande perfection possible à laquelle les forces de l'esprit humain puissent atteindre ; & l'on peut ajouter avec conviction , que l'année dans laquelle se publia un tel modele , sera immortelle dans les annales de la Grande-Bretagne.

Les trois sections qui finissent ce volume contiennent en trois divisions l'histoire des mœurs ; & les traits épars qu'a rassemblés Mr. d'Archenholtz , offrent un tableau agréable & animé , du caractère , des mœurs , des vertus , des coutumes & des usages de ce peuple aussi estimable que singulier.

Des anecdotes piquantes , & beaucoup d'usages provinciaux peu connus , rendent ces trois sections aussi instructives qu'intéressantes. En nous réservant d'y revenir lorsque nous rendrons compte des autres volumes de ces annales , nous terminerons ici cet extrait.

## N É C R O L O G I E.

Stuttgart 1 94

**L**A protection accordée aux sciences pendant tant d'années , par notre feu duc Charles-Eugene , son zele pour épurer le goût , enfin la diversité des connoissances qu'il possédoit , méritent que les arts & les sciences decorent

son monument d'une double couronne ; & cet hommage de reconnoissance , si souvent l'expression de la flatterie quand il est adressé a des princes vivans , ne peut être envisagé sous ce point de vue , lorsque discerné après leur mort , il sauve leurs noms de l'oubli , qui , deviendroit leur partage , comme il est celui des autres hommes , s'ils n'avoient possédé que la grandeur & la puissance.

Charles-Eugene nâquit à Bruxelles le 11 février 1728 , parvint à la régence de ses Etats le 3 de février 1744 ; & après 49 ans de regne , il mourut le 23 octobre de l'année dernière.

Suivant le ton de ces temps - là , son éducation fut pédante & sévère (\*), & les méthodes qu'on employoit avec lui peuvent avoir influé sur les idées d'éducation qu'il développa dans la suite. L'art de la guerre , l'architecture , & plusieurs langues vivantes furent les principaux objets des instructions qu'il reçut. Il avoit une mémoire prodigieuse , la conception facile pour tout , & une confiance à toute épreuve pour atteindre au plus haut degré

---

(\*) L'excès de sévérité reprochée avec raison aux anciens instituteurs , a produit un tel excès d'indulgence chez les instituteurs modernes , que c'est actuellement l'enfance ou la jeunesse qui pretend gouverner l'âge mûr.

possible le but qu'il s'étoit proposé; mais lorsqu'il y étoit parvenu, la préférence qu'il avoit accordée à cet objet sur tout autre cessoit entièrement. Ses grandes dispositions à saisir dans chaque partie des beaux arts les objets de goût, commencèrent à se développer durant le séjour qu'il fit à Berlin, étant encore mineur. Il resta deux ans à la cour du grand Frédéric (\*), qui dans ce temps-là le distinguoit singulièrement; & lorsque le jeune duc partit de Berlin pour se rendre à Vienne, dans la vue d'obtenir d'être déclaré majeur à quinze ans, Frédéric le recommanda à l'empereur comme un jeune prince de grande espérance, & déjà fort au-dessus de son âge par les belles qualités qu'il possédoit.

Le rassemblement qui se trouvoit à la cour, en connoisseurs ou artistes de tout genre & des plus distingués, les fêtes généralement admirées, & si nouvelles en Allemagne, dont il étoit l'ordonnateur & le directeur; enfin la magnificence & le goût de ses bâtimens, parcs & jardins, sont des témoignages parlans du goût qu'il avoit pour la musique, & pour tous les beaux arts, tels que la peinture, le théâtre dans toutes ses parties, la danse,

---

(\*) Surnommé depuis quelque temps par les Allemands, *Frederic l'unique*.

comme pantomime, la belle architecture, & la sculpture. Quoique les sommes dépensées par le duc pour satisfaire ses goûts, fussent un des objets du blâme qui accompagna les premières années de son gouvernement, nous ne croyons point qu'elles eussent pesé sur un aussi riche pays que le Wirtemberg; si une politique étrangère mal entendue pendant la guerre de sept ans, la vaine magnificence d'avoir, sans aucune utilité, une cour nombreuse, & beaucoup de noblesse étrangère à son service; les prodigalités de quelques favoris & autres personnes étrangères; & enfin les projets de quelques ministres sans expérience sur la vraie constitution du Wirtemberg, n'avoient fourni au jeune duc des occasions de dépenses bien plus ruineuses, & par le torrent desquelles il se trouva entraîné au dérangement qu'il éprouva dans ses affaires.

Ceux qui, par leur âge, sont à même de se rappeler ce qu'étoit le Wirtemberg avant la révolution produite par le duc dans les arts & le goût, conviendront sans doute sans peine que, prise dans le total, elle ne fut point trop coûteuse à l'Etat. Ce fut à ce prince que le Wirtemberg dut sa première académie des arts, de peinture, de sculpture, d'architecture. Il la fonda en l'année 1761 à Stuttgart.

Alors sous la direction de Guibal, elle est actuellement sous celle de Harpner.

Lorsque Charles-Eugene commença à gouverner par lui-même, & qu'il mit tacitement à profit les leçons que lui donnerent les événemens, les arts ne furent plus son unique occupation. Il avoit déjà, en 1756 & 1757, fait de petits séjours à Tubingue; mais quelque'avantageuse que fût sa présence pour cette université, l'influence de ses soins se développa d'une manière bien plus directe, lorsqu'en 1767 il se fit élire recteur de l'académie. Entre les productions imprimées sous le nom de ce prince, les premières sont deux discours, qu'il prononça en 1770 & 1773, pour donner plus de solennité à des fêtes académiques.

Avec la facilité de conception qui distinguoit le duc, la quantité de leçons académiques & d'exercices savans auxquels il assista, (sur tout depuis la fondation de l'académie militaire (\*)) lui donnerent vraisemblablement les connoissances par lesquelles il étoit en état d'entrer rapidement dans les détails les plus secs, les plus minutieux, de chaque branche de sciences, & de se mêler, comme il le faisoit souvent, des disputes & examens

---

(\*) En 1770.

académiques. Les belles lettres, qui commençoient à se former, eurent moins d'influence sur lui, sans doute parce que dans son enfance les muses ignoroient encore l'allemand. Choqué cependant du style dur & roide qui régnoit dans sa chancellerie, il ne se contenta pas de le bannir de ses édits, proclamations & ordonnances, & de soigner ses expressions dans le discours, mais il s'attacha encore à choisir pour la chaire de sa chapelle des orateurs instruits & éloquens, ainsi qu'à épurer le style des liturgies allemandes.

Pendant ses fréquens voyages, dont les premiers n'avoient eu que les arts pour objet, son étude la plus suivie fut celle des savans, des instituts d'éducation, des bibliothèques, & en général de toutes les collections scientifiques. Quoique peu bigot, il séjournoit souvent dans les couvens, s'amusant à en fouiller les antiquités & les bibliothèques. Il visita toutes les grandes universités allemandes pour faire la connoissance des savans; & dans ses voyages en Hollande, en France, en Angleterre, les arts & les sciences furent son unique occupation.

La bibliothèque publique établie par lui à Ludv. bourg, ensuite transportée à Stuttgart (en 1775) dans un bâtiment construit exprès sur la place du marché, monta en peu d'an-

nées à plus de 100,000 volumes, & renferme les collections les plus intéressantes en tout genre, entre lesquelles, celle de toutes les bibles existantes est une des plus curieuses, quoique la moins considérable.

L'établissement par lequel le duc Charles se fit le plus connoître des savans, fut celui déjà indiqué plus haut, l'académie militaire. Lorsqu'on la transporta de la s litude à Stuttgart en 1775, il s'y trouvoit d'jà 300 élèves. Le privilege d'université, qu'elle obtint en 1782, la porta à son plus haut point de splendeur. Sans des fonds immense; elle ne pouvoit se soutenir par elle-même, & le duc suppléoit chaque année de sa propre caisse, aux revenus peu suffisans des pensionnaires.

Nous ne suivrons pas l'auteur de cet éloge dans les longs détails où il entre, sur la nécessité & l'utilité dont est cet institut pour le Wurtemberg. L'université de Tubingue ne s'occupant que de sciences spéculatives, & celle-ci remplissant tous les objets de sciences pratiques, il espere que les successeurs du duc conserveront cet établissement précieux.

L'université de Tubingue fixa de nouveau l'attention du duc dans les dernières années de sa vie; il s'occupa de projets avantageux pour elle, & fit publier en 1793 les statuts de la faculté de théologie, qui, renouvelés

& améliorés, exigeoient, pour être remplis, des réparations aux bâtimens qu'occupe cette faculté, lorsque très-près du moment où l'on alloit célébrer le jubilé de son règne, le duc fut enlevé de ce monde au milieu de ses projets de réparations.

Peut-être s'écoulera-t-il encore bien des années avant que l'histoire porte un jugement équitable des qualités personnelles, véritablement extraordinaires, de ce prince, ainsi que du cercle étendu dans lequel son activité sembloit se multiplier. L'auteur de cet article ne doute pas cependant que l'historien observateur dont s'honore le Wurtemberg, & qui a déjà rassemblé quelques in-folio pour servir à l'histoire de ce prince, n'en publie bientôt une qui sera digne de lui.

*ORIGINE & Histoire de la Diète Suisse, nommée Diète de la légitimation des envoyés de France.*

*Extraît d'un manuscrit contenu dans le Musée Suisse, intitulé, Relation historique du cérémonial observé entre la France & le Corps-Helvétique, relativement à leurs envoyés respectifs.*

**L**E but de l'auteur de cet écrit, fait avant la révolution, paroît avoir été de relever la prérogative de la Confédération Helvétique, qui,

felon lui, trop négligée par elle, a perdu dans différentes époques de la dignité à laquelle elle pouvoit prétendre, fur-tout depuis que, par la paix d'Osnabruck, presque toutes les puissances de l'Europe l'ont solennellement reconnue comme Etat souverain & indépendant. Mais trop indifférens pour les titres, loin de profiter, comme d'autres Etats, d'un moment aussi favorable pour augmenter les leurs, ce fut précisément l'époque où les cantons Suisses parurent volontairement négliger quelqu'unes des prérogatives essentielles aux représentans des Etats libres. Les premiers envoyés de France en Suisse furent, comme tous les envoyés de ce temps-la, des ambassadeurs extraordinaires, qui la plupart se rendoient dans les lieux où se tenoit la diète, & n'y restoient que le temps nécessaire pour remplir la commission dont ils étoient chargés. Avant François I, qui ne négligeoit aucun des moyens de resserrer ses liaisons avec les Suisses, on ne voit point d'ambassadeurs ordinaires ou envoyés se succédant les uns aux autres.

Il n'est pas douteux qu'on ne rendit quelques honneurs à ces ambassadeurs du monarque François, lorsqu'ils arrivoient soit à Soleure, soit dans d'autres lieux, soit enfin à la diète même; mais ni dans les archives, ni dans les registres de congé, il ne se trouve rien qui

puisse nous instruire en quoi ils consistoient. L'origine des diètes, appellées *légitimation de l'ambassadeur de France*, ne date qu'au milieu du siècle dernier. Avant ce temps-là, lorsqu'un nouvel ambassadeur arrivoit à Soleure, il envoyoit au moment ses gentilshommes, ou secrétaires d'ambassade, porter sa lettre de créance générale pour tous les cantons, à celui de Zurich, demandant en même temps la tenue d'une diète extraordinaire, que Zurich, en sa qualité de chef-canton, convoquoit aussi-tôt par des lettres circulaires, en vertu desquelles les députés de la Confédération Helvétique se rassembloient, soit à Baden, soit à Soleure, ou tout autre endroit, mais toujours aux fraix de l'ambassadeur pour lequel cette diète étoit convoquée. Aussi-tôt rassemblée, elle *mandoit* (tel est le terme employé sur les registres) l'ambassadeur devant elle pour recevoir les complimens d'étiquette, & pour connoître l'objet de sa commission. Après quoi l'assemblée envoyoit le jour suivant une députation chez l'ambassadeur, chargée de répondre pour elle à ces deux objets.

Le maréchal de Bassompierre fut le premier auquel on donna le titre de noble seigneur & d'excellence; mais ce fut en vertu de sa haute naissance, de sa qualité d'ambassadeur extraordinaire, de son emploi de colonel général des

Suisses, & de ce qu'il étoit entre les courtisans de son temps celui qui, soit par sa figure & ses manieres, soit par la dignité de son caractère moral, méritoit le plus la considération & les égards qu'il savoit inspirer. Il fut aussi le seul qu'on excepta de la regle établie; & lorsqu'il vint en Suisse en 1620 en qualité d'ambassadeur extraordinaire, & qu'il demanda la convocation de la diète à Soleure, les députés assemblés dans cette ville ayant mis en délibération le cérémonial qu'ils observeroient envers le ministre, il fut conclu que, vu sa naissance, ses hautes dignités & son attachement à la nation Suisse, il convenoit d'aller le complimenter & recevoir chez lui au nom de leurs commettans; ainsi ils lui demanderent la première audience, & ce ne fut que le jour suivant que l'ambassadeur parut à la diète.

Cette exception aux regles usitées n'eut alors point de suite. Mr. de Chateauneuf, qui vint en Suisse en décembre de la même année, & dans la même qualité que Mr. de Bassompierre, fut reçu selon l'ancien cérémonial. Le maréchal de Bassompierre lui-même, dans la seconde ambassade extraordinaire qu'il remplit en Suisse en 1630, s'y soumit aussi; & tous les deux, après avoir demandé la convocation

de la diète extraordinaire, reçurent d'elle leur première audience.

Comme ces diètes extraordinaires ne se tenoient cependant pas toujours à Soleure, mais quelquefois à Baden ou d'autres lieux, plusieurs cantons envoioient, soit avant, soit après son rassemblement, des députations chargées de complimenter séparément en leur nom l'ambassadeur, dans les bonnes graces duquel ils cherchoient à s'influer par cette attention, pour obtenir par son secours la réussite de leurs affaires particulières.

Une telle démarche indisposant les autres cantons, qui la trouvoient préjudiciable à leurs intérêts, ils cherchèrent à prévenir qu'elle ne devint un usage; & lorsque Mr. de Caumartin vint en Suisse l'année 1641, & qu'il envoya sa lettre de créance à Zurich, sans y ajouter la demande faite par tous ses prédécesseurs, d'une convocation de diète, le canton de Zurich, dans la vue de profiter de l'occasion qui s'offroit de remédier aux députations séparées, convoqua de son propre mouvement une diète extraordinaire, en représentant aux Etats collectifs de la Confédération les abus & les désordres qui s'étoient introduits dans le cérémonial usité à la réception des ambassadeurs; & en ajoutant, qu'il ne voyoit d'autres moyens de les redresser que celui de se

réunir en corps pour complimenter le nouvel ambassadeur. Sur ces remontrances, les cantons envoyèrent leurs représentans à Soleure, & ceux-ci conclurent qu'il ne falloit plus, comme on l'avoit pratiqué jusqu'alors, *mander* l'ambassadeur, mais qu'il falloit aller chez lui le complimenter & le *recevoir* au nom du Corps Helvétique. Quelque singulière que fût cette décision, les députés, selon notre auteur, ne pouvoient en prendre d'autres, puisqu'ils se trouvoient à Soleure, sans que Mr. de Caumartin, qui n'avoit aucune affaire à traiter à la diète, eût demandé sa convocation. Aussi ne lui témoigna-t-il pas même les égards de la plus simple politesse, qui eût exigé qu'il lui eût demandé une audience, ou du moins qu'il eût rendu une visite aux députés.

C'est de là que date l'origine de ces diètes extraordinaires, nommées depuis lors, *diètes de légitimation de l'envoyé de France*, & qui sont, selon notre auteur, si peu convenables à la dignité d'un Etat souverain, que le Corps Helvétique doit regretter de les avoir lui-même introduites. Il auroit cependant dépendu de lui de remettre les choses sur l'ancien pied, lorsque Mr. de la Barde, successeur immédiat de Mr. de Caumartin, vint en Suisse. Mais bien éloigné d'y penser, les cantons réformés décidèrent entr'eux, même avant son arrivée,

que Zurich convoqueroit une diète générale pour sa réception ; & Zurich , en communiquant aux cantons confédérés la lettre de créance que lui avoit envoyé cet ambassadeur , convoqua en effet une diète à Soleure , en ajoutant cependant dans sa circulaire , qu'on pourroit attendre , selon l'ancien usage , à s'assembler , que l'ambassadeur l'eût demandé , & lui laisser alors le choix du temps où l'on s'assembleroit. Cela ne put avoir lieu. Mr. de la Barde n'ayant aucune affaire à traiter à la diète , ne voulut pas en demander une. « Si » cependant , écrivoit-il à Zurich , les députés » des cantons veulent venir me complimenter » selon l'usage , chaque canton choisira le » jour qui lui conviendra le mieux. » Malgré cette réponse , dont les cantons pouvoient profiter pour remettre les choses sur l'ancien pied , la crainte des députations séparées fut si forte , qu'une diète générale fut convoquée , & qu'à la pluralité des voix il y fut décidé que , suivant ce qui s'étoit pratiqué envers Mr. de Caumartin l'an 1641 , actuellement & à l'avenir le compliment de réception se feroit en corps au nom de tous les cantons confédérés , & en vertu de cette résolution , les députés qui composoient l'assemblée se rendirent chez Mr. de la Barde en commençant leur session , & à leur

clôture , sans que l'ambassadeur demandât d'audience ou rendit de visite.

Depuis cette époque , ce cérémonial fut constamment observé , & de Mr. de St. Romain , successeur de Mr. de la Barde , jusqu'à Mr. le chevalier de Beauteville , les ministres Français , lorsqu'ils faisoient remettre leur lettre de créance générale au canton de Zurich , y joignoient une lettre par laquelle ils invitoient les cantons d'envoyer leurs députés à Soleure , pour qu'ils pussent , tel étoit le tour adroit qu'ils donnoient à la chose , leur remettre les lettres de créance particulières à chaque canton.

Telle est , selon notre auteur , l'origine & l'histoire de l'assemblée nommée depuis 1641 , *diète de légitimation de l'envoyé de France*. Avant qu'elle fût introduite , les diètes extraordinaires , convoquées à l'occasion des ministres étrangers , avoient plus de dignité , puisqu'elles donnoient la première audience aux ministres étrangers , cérémonial encore conservé cependant dans les diètes générales , qui n'envoyent jamais de députés , & n'entrent point en conférence avec aucun ministre étranger , à moins qu'il ne se présente en personne pour avoir audience , ou qu'il n'écrive à l'assemblée si quelque indisposition l'empêche de se présenter lui-même.

---

*Annonce littéraire Allemande.*

*[Voyages de J. C. Ildebalde dans le pays de la liberté l'année 1780, traduit d'un manuscrit Anglois, 1er vol. Berlin 1793.]*

Sous le masque de la traduction, cet ouvrage, véritable original allemand, est d'un très-grand mérite. L'auteur, quel qu'il soit, y développe un homme de tête, qui a beaucoup de connoissances; & ce qui est presque miraculeux de nos jours, un homme qui, dans sa fiction politique, ne s'attachant à aucun parti, considère ces objets importans avec liberté sous toutes leurs faces, & présente naturellement le résultat de ses observations.

Le héros de ce roman philosophi-politique est un Allemand. Selon la phrase commune, il a trouvé le bonheur à Pétersbourg par un riche mariage, mais sans y trouver le vrai contentement. Devenu veuf, & la guerre de l'Amérique, qui commençoit alors, lui ayant donné le goût des spéculations politiques, il quitte le commerce pour se livrer entièrement à des recherches sur la liberté & sur la meilleure forme de gouvernement. Les conversations qu'il se procure sur ces deux objets avec les meilleures têtes de chaque parti, loin de lui  
aider

aider à affermir ses idées, les rendent encore plus vagues, plus indéterminées; & un repas philosophique qu'il donne à un Américain, un Anglais, un Vénitien, un Russe & un Turc, finit si peu philosophiquement, qu'il se résout enfin à découvrir, si possible, par l'expérience, ce que la spéculation ne peut lui apprendre.

Les discours que l'auteur fait tenir aux acteurs du repas, & dans lesquels chaque interlocuteur démontre les avantages de la constitution de sa patrie, sont de la plus grande sagacité.

Ildebalde se met en route pour voyager autour du monde, & y chercher le pays dans lequel domine la vraie liberté. Supposant que, si elle est un droit naturel de l'homme, elle doit se trouver là où ils vivent encore dans l'état de nature, il commence ses courses par le Groënland; de là il passe chez les Esquimaux; il parcourt l'Amérique du nord au midi, Siam, les îles Moluques, une partie de l'Asie & de l'Afrique. Sans trouver ce qu'il cherche, chaque jour il se dépouille de quelques préjugés, & il apprend quelque chose qui redresse ses idées, en lui montrant le peu de valeur de principes spéculatifs, trop légèrement adoptés dans la pratique; & son voyage, qui n'est point fini avec le premier volume, la

le lecteur dans la plus vive impatience, & l'attente la plus curieuse. Peut-être pourroit-on deviner le résultat de ce pèlerinage. Ildebalde apprendra sans doute que les meilleures choses ont leurs mauvais côtés, & que les plus mauvaises peuvent en avoir de bons; que dans le pays le plus libre il y a de l'esclavage & des esclaves, tout comme il se trouve de la liberté & des hommes libres dans les Etats les plus despotiques. Vérité qui, au moment qu'elle devient conviction, est plus consolante, plus utile, & moins dangereuse que toute révolution, quelle que soit sa nature.

*TRAITÉ analytique de la méthode, par EM. DEVELAY, suffragant de la chaire de mathématiques & de philosophie dans l'Académie de Lausanne. — Lausanne 1794.*

AU milieu des scènes affligeantes qui nous entourent, il est consolant d'avoir à vous parler d'un ouvrage de goût ou de philosophie, & de reposer un instant vos regards sur des tableaux moins déchirans. On trouve plus doux le parfum d'une fleur d'hiver qui croît parmi la neige & les glaçons.

Heureux Helvétiens! tandis que la foudre gonde à deux pas de vos paisibles retraites, vous fouriez à l'orage, & cultivez à loisir les

lettres & les beaux arts. Ces enfans fortunés de la paix se sont exilés en pleurant des rives ensanglantées de la Seine. C'est à vous de leur ouvrir un nouvel azyle. Hâtez-vous donc de recueillir ces débris précieux, & de rallumer par vos soins un flambeau prêt à s'éteindre.

Mais revenons à l'ouvrage de Mr. *Develay*. Il a bien senti qu'il eût été très-inutile d'ajouter ce nouvel essai aux mille & une logiques entassées déjà dans nos bibliothèques, s'il n'avoit voulu que parcourir servilement le cercle étroit dans lequel se sont roulés avec persévérance la plupart de ses prédécesseurs. Il a donc eu le courage de se frayer une route nouvelle. Mais ce n'étoit pas assez : il prend, pour ainsi dire, l'étudiant en philosophie par la main, & fait avec lui les premiers pas. Il lui met sous les yeux, non pas un recueil de préceptes arides, mais une galerie de tableaux intéressans & d'expériences instructives.

Une expérience bien faite n'est elle pas en effet la plus utile leçon de logique pratique ?

En suivant cette marche, & en nous donnant une logique vivante, si j'ose m'exprimer ainsi, & toute en action, Mr. *Develay* a trouvé sans doute le plus sûr moyen de répondre victorieusement aux injustes détracteurs de cette science. C'est ainsi que Diogenes confondit je ne sais quel sophiste Grec qui nioit l'existence

du mouvement : au lieu de s'amuser à le réfuter, il se mit à marcher devant lui.

Notre auteur s'attache sur-tout à démontrer que l'analyse, comme l'a si bien dit *Condillac*, est le véritable levier de l'esprit. Cette vérité est sensible. Notre vue est si courte, nos facultés si bornées, que le seul moyen d'acquérir une idée complète d'un objet, c'est de le décomposer, & d'en examiner successivement les diverses parties.

Avouons cependant que *Condillac*, en proscrivant trop sévèrement la synthèse, & en donnant tout à l'analyse, est allé un peu trop loin. Les exemples que cet auteur donne ne paroissent pas tous également concluans. N'en citons qu'un, celui de la maison de campagne. *Condillac*, qui a si bien fait l'analyse de cette maison, avoit oublié les maçons & l'architecte, qui avant lui en avoient fait la synthèse.

On sent que cette observation ne porte point sur notre auteur, qui détermine avec beaucoup de sagacité le petit nombre de cas où l'on doit accorder la préférence à la synthèse. Voici même comment il s'exprime à ce sujet : " Ce n'est donc point la faute de la synthèse si on l'a chargée de ces superfluités ; c'est la faute de ceux qui ont voulu employer cette méthode avant de s'en être fait des idées justes. »

Nous invitons nos lecteurs à suivre dans l'ouvrage même la manière vive & pressante dont Mr. *Develay* fait sentir les vices, ou tout au moins l'inutilité de cette prétendue méthode géométrique, dont plusieurs philosophes, entr'autres le célèbre *Wolf*, ont fait un si déplorable abus, & qui ne marchoit jamais qu'échafaudée sur un ridicule échaffaudage d'axiomes, de divisions, de définitions & de demandes.

Au reste, M. *Develay* a gardé un milieu difficile à saisir, entre les formes trop sèches de la doctrine scholastique & le fait trop facile de quelques-uns de nos philosophes modernes qui, sous prétexte de vouloir se mettre à la portée de tout le monde, ont trouvé le secret d'écrire en style de conversation des phrases trop souvent plates & insignifiantes. *Condillac* lui-même n'a pas toujours été à l'abri de ce reproche.

Mr. *Develay* a sagement évité ce double écueil. Plus ferré, plus précis que *Condillac*, il a, comme ce philosophe, le mérite rare de réunir à une extrême clarté le véritable esprit philosophique, je veux dire celui dont la marche est constamment éclairée par le flambeau de l'analyse & de l'expérience.

Cet essai de méthode est très-court; il suffit cependant pour faire attendre avec impatience le cours complet de logique que M. *Develay*

nous promet, & pour nous autoriser à annoncer à la Suisse Française un écrivain distingué de plus.

C..... l'aîné.

*Annonce de livre..*

*Histoire de la guerre de trente ans, par M. Frédéric Schuller, traduite de l'allemand, & ornée d'un portrait de Gustave-Adolphe, roi de Suede, 2 vol. in-8°. Berne, chez Emanuel Haller, libraire.*

LA réputation dont jouit M. Schüller en Allemagne, comme écrivain, comme historiographe, est connue de tous les amateurs de la littérature allemande; & l'ouvrage dont nous annonçons la traduction y a eu le plus grand succès. La littérature française s'enrichit donc véritablement par cette acquisition. Elle est d'autant plus précieuse, qu'il nous paroît que les traducteurs ont eu le talent de la naturaliser en français, & que les éditeurs desirant de rendre cet ouvrage complet, ont ajouté à la fin du second volume un précis du traité de Westphalie, omis par M. Schüller, parce que les bornes qu'il s'étoit prescrites dans cet ouvrage, principalement destiné à l'instruction du beau sexe & de la jeunesse, ne lui avoient pas permis de l'y insérer. On est satisfait de voir cette omission réparée, puisque cet important traité

termina cette guerre , & qu'il est devenu un des principaux fondemens du droit public de l'Allemagne & de l'Europe entiere. Nous ne doutons point de l'empressement avec lequel le public accueillera cette traduction , sur laquelle nous nous réservons de revenir lorsque nous serons moins gênés par l'abondance des matières que nous ne le sommes aujourd'hui.

---

Vers à l'Empereur FRANÇOIS II,

*A l'occasion de la maniere touchante & sentimentale avec laquelle il rend compte de la bataille sanglante du 22 Mai , dans son bulletin publié de Tournai le 23.*

**B**RAVE dans le combat , humble dans la victoire ;  
 Sa tendre humanité réhausse encor sa gloire.  
 Je l'entends deplorer ses immortels succès ;  
 Ses lauriers à ses yeux font autant de cyprès.  
 Chef , il guide les siens dans le champ des alarmes ;  
 Homme , à leur sort funeste il accorde des larmes.  
 Leur malheur est senti ; la vanité se tait ;  
 Et l'homme dans François montre un prince parfait.

---

*LE LIEVRE ET LE FUSIL. Fable.*

**S**ous la feuillée un chasseur s'endormit ,  
 Et suspendit  
 A des rameaux voisins l'instrument de carnage.  
 Qui le croiroit ! un lievre eut le courage

D'en approcher à petits pas.  
 Que fais-tu là , chétive creature ,  
 Dit le fusil ? Ne fais-tu pas  
 Que je vomis la foudre & le trépas ? ..  
 Je te crains peu , je t'en assure ,  
 Tant qu'à ton maître il plaira de dormir ,  
 Reprit l'autre en dressant l'oreille ;  
 Et je n'attendrai pas tes ordres pour partir  
 Si par hazard il se réveille.

On brave ainsi les loix quand le juge sommeille.

Par M. de V.

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'Énigme est *noblesse* ; celui du Logo-  
 griphe est *fauteuil* , où l'on trouve *eau* , *feu* , *fiel* ,  
*fi* , *lait* , *île* , en Provence , près de Marseille , *lieu* ,  
*faute* , *fat* , *fuite* , *arbre* , *il* , *lui* , *fa* , *ut* , *lit* ; celui  
 de la Charade est *main* , *tien*.

### E N I G M E.

**J**E fixe & suis parlant , quoiqu'aveugle & muet.

### L O G O G R I P H E.

**L**E gros animal que je suis !  
 Je veux offrir un doute à la raison humaine ;  
 Et je dis bêtement qu'un de mes pieds demis ,  
 Chacun peut m'avaer sans peine.

### C H A R A D E.

**U**N fleuve est le premier , le second est un autre ,  
 Le tout est à ma table , & sans coute à la vôtre.

---

*LE CIMETIERE de B\*\*\**

L'ÉGLISE de B\*\*\* est située sur une petite éminence qui domine toute la contrée d'alentour, & qui reçoit dans son sein la dépouille mortelle des habitans du village. Ce lieu ne présente point l'aspect triste & dégoûtant d'un cimetière; il est planté de beaux arbres, aux pieds desquels sont les tombes éparées, recouvertes d'un gazon toujours verd. On n'apperçoit aucuns débris d'ossements. Souvent les moutons viennent pour y paître; souvent les enfans du village viennent pour danser à l'ombre des noyers & des cerisiers. Ainsi cette place, qui devoit être consacrée au silence, au recueillement & à la tristesse, retentit des ris de joie d'une jeunesse enfantine & du bêlement des brebis qui y trouvent leur pâture.

Au revers de l'éminence, autour de laquelle on a pratiqué un chemin, est placé un banc, qu'ombrage un jeune tilleul. Ses rameaux flexibles forment un berceau, qui met à l'abri des rayons du midi le laboureur fatigué, & le promeneur solitaire. Le premier jette les yeux sur les vastes & fertiles campagnes dont il est entouré; il a bientôt découvert les champs qu'il cultive à la sueur de son front; il soupire; mais l'espérance, au visage riant,

lui promet la récompense de ses pénibles travaux : son ame s'ouvre à ce flatteur espoir. Avec quelle satisfaction il recueillera les productions de ces prairies verdoyantes, de ces champs couverts d'épis affaissés sous leur propre poids ! Ah ! sans doute, le sentiment de la fatigue s'évanouit à cette douce perspective ; il retourne gaiement au travail. En s'asseyant au pied du tilleul, le *promeneur* solitaire n'a d'autres projets que celui de se reposer d'une course fatigante ; mais étonné à la vue d'un spectacle brillant qui s'offre à ses regards, son ame cède au charme de la contemplation ; la nature étale devant lui ses nombreux trésors. A ses pieds est une vaste plaine couverte de riches moissons. Elle est terminée par un grand bois planté d'arbres différens, dont les feuillages variés offrent un agréable contraste. Des sapins dominant dans le fond. Quoique très-élevés, ils résistent aux orages, & ne sont point ébranlés par les vents impétueux : leurs feuilles piquantes, leur écorce résineuse, empêchent les petits oiseaux d'y établir leurs nids. Le corbeau vorace, la triste chouette, le cruel oiseau de proie, y fixent seuls leur domicile. Trop élevés pour craindre d'être troublés dans leur retraite, ils jouissent en paix de leurs rapines, & ne sont point éclairés par les rayons du soleil, dont

ils craignent l'éclat, comme tous les êtres mal-faisans.

Au milieu du bois on voit des chênes, dont les rameaux s'étendent au loin. En se joignant, ils forment une voûte de verdure, au travers de laquelle la chaleur du jour ne pénètre jamais. La gentille fauvette, le fémillant char-donneret au plumage varié, le gai pinçon, voltigent sous des ombrages frais, & font entendre leurs chants divers & animés; mais à peine le soleil a-t-il quitté l'horison, que retirés chacun dans leurs nids, ils se taisent, ou écoutent en silence le rossignol, dont les sons pleins d'harmonie & de langueur, charment toute la nature, & portent l'ame à cette douce émotion, qui plaît si fort aux cœurs sensibles. Le peuplier toujours agité, le cerisier, dont la feuille se colore; le faule vert, si pâle, qu'il paroît couvert d'une subtile poussière; le noyer, dont le sommet forme une couronne; ces arbres plantés au bord du bois, & çà & là dans la plaine, ajoutent encore à la magie du coup-d'œil.

A droite les yeux du *promeneur* se reposent sur des vergers plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers, qui fléchissent sous le poids de leurs fruits. Il voit les enfans du possesseur doucement se glisser au travers de la haie, chercher à atteindre la prune, dont la fleur

est si passagère ; & la pomme colorée ; les faire tomber , les ramasser , & s'échapper furtivement , de crainte d'être surpris.

Des vignes cultivées avec soin s'offrent ensuite à ses regards. Le cri de la grive, le sifflement du merle , annoncent que le raisin tend à sa maturité. Des collines s'élèvent au-delà : quelques troupeaux y paissent. La flèche du clocher , les tourelles du château d'un village voisin , s'élèvent dans les airs. Des hameaux , des maisons éparées , animent ce tableau enchanteur. Un lac immense le termine ; ses eaux paisibles réfléchissent les hautes montagnes qui le bordent. Des neiges , des glaces perpétuelles , couvrent le sommet de la plus élevée ; au milieu des chaleurs de la canicule elle rappelle sans cesse l'idée des frimats.

Après avoir admiré en silence les grands objets dont il est entouré , le solitaire reconnoît son néant , adore & bénit la puissance créatrice & conservatrice de toute la nature ; il s'écrie : comment ne pas reconnoître une Providence , un Être Suprême ? Ah ! malheureux est celui qui doute ! il ne sent pas les délices de la reconnoissance.

Cependant il détourne ses yeux de ce brillant spectacle : un sentiment de mélancolie le porte vers le séjour de la mort ; il pense avec effroi qu'il foule peut-être à ses pieds la cendre

d'un être semblable à lui. Il se leve, & gravissant la petite éminence, il arrive auprès des tombes ; il en apperçoit une nouvellement remuée. Hélas ! elle renferme la dépouille d'une femme jeune encore ; elle est morte en donnant le jour au premier fruit d'un doux hymen. Elle aspirait au bonheur d'être mere ; elle l'entrevoit ; mais la mort, la cruelle mort, vient l'arracher à cette douce félicité ; & l'enlevant au milieu de sa carrière, la frustrer de l'espoir dont elle s'étoit flattée, de nourrir, d'élever, de former à la vertu l'enfant dont la naissance lui coûte la vie. La tombe à droite est celle d'un jeune homme, l'espérance de ses parens, enlevé à la vie à la fleur de son âge par une maladie cruelle, suite d'un exercice violent ou d'un travail forcé ; il étoit l'unique soutien d'un pere âgé, d'une mere infirme : la moitié de leur existence est dans le tombeau qui renferme leur fils bien-aimé ; l'autre moitié ne fait que végéter, & ne tardera pas à le rejoindre.

Assez près du porche de l'église est une tombe réverée par les habitans du village : rien ne la distingue cependant ; mais leurs cœurs la reconnoissent toujours. C'est celle d'un homme vertueux, le soutien de sa famille, le protecteur des malheureux, le conseil, l'arbitre de la communauté. Ce n'est point sur le

marbre qu'est gravé son éloge ; mais il est dans toutes les bouches , & sa mémoire survivra aux monumens que l'opulence & l'orgueil élèvent aux grands du siècle.

Quelle est cette petite tombe , couverte de bouquets fraîchement cueillis , dans lesquels le fouci & la scabieuse dominant ? C'est celle d'un jeune enfant que sa mere allaitoit encore : c'est un hommage que sa tendresse lui rend. Elle-même a cueilli ces fleurs , pour en décorer la dernière demeure de l'objet de ses tendres regrets , dont elles font l'emblème. Brillantes le matin de l'éclat de la fraîcheur la plus vive , le soir flétries & desséchées , elles offrent l'image de la destruction ; mais leurs élémens rendus à la terre produiront encore d'autres fleurs ; de même l'ame innocente & pure de ce jeune enfant animera un autre corps , jouira d'une existence plus prolongée ; ou bien retenue dans le sein de l'Eternel , elle goûtera une félicité suprême. Console-toi donc , mere affligée : ton fils , l'objet de ton amour , de tes vifs regrets , vit encore , & vit pour son bonheur , qui ne s'altérera jamais. Oui , vous vous réjouirez ensemble dans les régions célestes.

On découvre encore de ce côté du cimetière plusieurs tombes éparfes. Ici repose un pere dissipateur , là un enfant prodigue ; plus

loin une personne de distinction , qui a désiré que ses cendres fussent mêlées avec celles des paisibles habitans du village. Sa charité , sa bonté , égaloient son humilité , & ses vertus méritoient plus un monument que les faits brillans , mais sanguinaires , du guerrier.

A gauche , en détournant un peu le regard , le solitaire apperçoit une tombe un peu plus élevée , au pied du noyer le plus touffu , dominant le banc du tilleul ; elle couvre les restes d'une jeune personne enlevée au printemps de ses jours. Victime d'une obéissance cruelle & d'un malheureux amour , elle s'est vue dépérir dans un âge où l'existence acquiert une nouvelle vigueur ; elle a quitté la vie sans regret : les liens qui la lui faisoient chérir n'existoient plus. Une mere exigeante & barbare , après les avoir formés elle-même , les avoit rompus ; car si l'on ne suit pas au village les loix arbitraires de la convenance , on y écoute la voix de l'intérêt : il y a des autels comme à la ville , & la malheureuse Justine lui fut sacrifiée.

Dès son enfance elle aimoit le jeune Bastien ; elle en étoit aimée : leurs familles alliées par le sang , voyoient sans peine cet attachement innocent. Justine & Bastien alloient ensemble garder les troupeaux de leurs parens ; & quoiqu'ils ne demeurassent pas dans

ce même village, Bastien habitant un hameau voisin, ils se trouvoient toujours réunis dans la prairie. Là ils s'exerçoient à la course, ou ils treffoient le jonc & le coudrier, pour en faire de petites corbeilles. Celles que travailloit Justine étoient pour Bastien, comme celles de Bastien étoient pour Justine. Ce doux échange de leur ouvrage leur étoit plus précieux que les plus beaux présens. Quelquefois en entendant les premiers chants des jeunes linotes, Justine desiroit de les avoir en sa possession, pour les entendre encore mieux. Plus agile qu'un écureuil, Bastien escaladoit l'arbre sur lequel étoit leur nid, se balançoit sur les branches flexibles, rioit de la frayeur de Justine, qui, tremblante de peur que la branche ne rompît, le conjuroit de descendre. Dirigé par le gazouillement des petits oiseaux, il avoit bientôt découvert leur demeure, s'en faisoit avidement, & fier de sa conquête, il l'apportoit à sa jeune compagne. Comme elle étoit contente de le voir échappé au danger ! Comme elle apprécioit le don qu'il lui faisoit ! Combien elle avoit soif de ces jolis oiseaux ! Avec quel plaisir elle les nourrissoit, les élevoit ! Mais bientôt les gémissemens du pere & de la mere, qui s'étant éloignés pour chercher la nourriture de leurs petits, reviennent & ne les trouvent plus, pénétroient son cœur. Oh ! Bastien, disoit-elle, entends-tu

ces cris douloureux ? Vois-tu l'agitation de ces pauvres petites linotes ? C'est sans doute les auteurs de leurs jours ; ils seroient malheureux, & mon plaisir leur coûteroit trop cher. Va les remettre doucement où tu les as pris ; mais surtout prends garde de ne point tomber. Bastien obéit ; & bientôt il est récompensé de ses peines, par les chans de joie des linotes & de leurs petits, qui sembloient exprimer leur bonheur d'être réunis.

Si dans les jours de fête, la jeunesse du village se réunissoit pour danser, Bastien ne dansoit qu'avec Justine. Justine trouvoit que les autres garçons dansoient mal, & préféroit toujours son ami. Alloit-il au marché de la ville voisine, il lui rapportoit un lacet, un ruban ; & sa jeune amie se déroba souvent à ses regards , pour lui faire des bas de la laine des moutons qu'ils avoient gardés ensemble. Ce fut son premier ouvrage, & l'on assure qu'ils étoient mieux travaillés que ceux qu'elle fit depuis pour sa mere ou pour elle. Cependant ils avançaient en âge, & ne se doutoient pas du genre de sentiment qui les attachoit l'un à l'autre. Bastien avoit une sœur contemporaine de Justine , elles s'aimoient tendrement. Justine croyoit aimer Rose autant que son frere, & celui-ci confondoit son amie avec sa sœur. Mais si , au retour des champs, il les rencon-

troit portant des fardeaux , il se chargeoit d'abord de celui de Justine , l'aidoit à passer un ruisseau , une barriere , & il auroit oublié Rose , si Justine ne l'eut fait appercevoir qu'elle étoit avec eux. J'aime bien ma sœur , disoit Bastien à Justine ; mais je ne fais pourquoi je t'aime encore mieux. On me dit souvent qu'elle est plus jolie que toi. Gros-Jean le disoit l'autre jour. Mais tiens , ma Justine , je te trouve cent fois plus belle ; aussi bien je ne la regarde pas plus que les autres filles du village : tu es mieux à mes yeux que toutes les autres. Pourtant , quoique je t'aime bien , je ne voudrois pas que tu fusses ma sœur , mais plutôt ce que ma mere est à mon pere. Justine fourioit : & moi aussi je t'aime mieux pour mon ami que pour mon frere. Cependant ils ne se permettoient jamais ces caresses qu'autorisent souvent l'exemple & la liberté avec laquelle on vit aux champs. Qu'on ne s'étonne point de cette délicatesse dans les manieres & dans les sentimens , si rare chez les payfans , qui regardent la réserve & la décence comme des entraves au plaisir , & qui , presque abandonnés à la nature , laisseroient présumer que la pudeur est une vertu que donne l'éducation. Justine en avoit reçu une meilleure que ses compagnes. Comme elle étoit assez jolie , une

Dame, qui résidoit à B \* \* \* dans la belle saison, enchantée de l'air de douceur & de sensibilité qui la distinguoit, l'attiroit souvent chez elle, lui avoit appris à lire & à travailler, & Justine, sans perdre cette naïveté, cette candeur qu'on ne trouve plus qu'au village, & remplacées à la ville par l'usage du monde, avoit profité des leçons de retenue & de modestie que M<sup>me</sup>. de Saint-Almane lui avoit données. Sans doute les garçons la trouvoient fière & méprisante, parcequ'elle ne les recevoit pas à la veillée, comme les autres filles. Mais Bastien, qui pensoit comme elle, aimoit mieux qu'elle fût, même avec lui, trop réservée que trop familière.

Malheureusement ils étoient sans fortune; mais ils ne pensoient point qu'ils pussent jamais manquer de rien. Leurs parens subsistoient bien, sans être à charge à la paroisse; ils travailleroient comme eux. Cateau, la mere de Justine, lui disoit souvent: J'aime Bastien, c'est un brave garçon; il n'est pas libertin comme les autres jeunes gens du village. Je vois que vous vous aimez, j'en suis bien aise, & j'espère que le cousin Simón ne s'opposera pas plus que moi à votre mariage; mais vous êtes encore trop jeunes, il faut attendre quelques années. Justine rougissoit, & pensoit

que s'il ne tenoit qu'à Bastien, le vœu de Cateau seroit rempli. Mais, hélas ! ses jours de bonheur étoient passés : cette mere, qui paroïssoit disposée à le faire, le détruisit pour jamais.

Justine fut priée par une de ses amies, d'assister à ses nœces. Bastien aussi invité, ne put y aller : son pere étoit malade ; il ne voulut pas le quitter ; mais il fit promettre à Justine quelle y porteroit le dernier ruban qu'il lui avoit donné, & que sur-tout elle n'écouteroit pas les cajoleries des autres garçons. Elle le promit sans peine, & ils se séparèrent le cœur gros de soupirs, & les yeux baignés de larmes.

La nôce se célébroit dans un village éloigné ; elle y passa quelques jours, & comme les époux étoient riches, il y eut des fêtes & des divertissemens. Justine uniquement occupée de Bastien, ne prenoit point part à cette joie bruyante : on la railloit de sa tristesse ; sans doute elle regrettoit quelque bon ami. Elle rougissoit, & cet aveu tacite l'exposoit à de nouvelles plaisanteries.

‡ Cependant elle plut à un vieux garçon très riche, qui, ennuyé du célibat, voulut se donner une compagne. Sachant que Justine étoit pauvre, il ne douta pas qu'elle ne fût

charmée de l'épouser. Il lui en parla; elle répondit qu'elle étoit trop jeune pour se marier; il l'assura qu'il l'en aimeroit davantage. Comme elle revenoit le lendemain auprès de sa mere, elle se persuada qu'il l'oublieroit, & qu'il n'en seroit plus question.

En effet elle revint à B\*\*\* avec le plus grand empressement, & rencontra Bastien qui venoit au devant d'elle. Avec quel plaisir ils se revirent ! Que le temps de cette absence leur avoit paru long ! As-tu toujours porté mon ruban, demanda Bastien ? — Tu le vois, il est presque tout terni ; il ne m'a quitté que la nuit, encore l'ai-je caché sous mon chevet : on le trouvoit si joli ! j'avois peur qu'on ne me le dérobat. — Et les garçons. . . ils t'ont trouvé bien jolie ? — Je n'en fais rien, ils ne me l'ont pas dit, & je crois qu'ils ne m'ont trouvé que triste. Je l'étois tant de ne plus te voir ! Cependant il y en a un bien riche, qui m'a dit qu'il avoit envie de m'épouser. Et qu'as-tu répondu, demanda Bastien avec émotion ? — Que je ne voulois pas me marier. Je l'ai tant rebuté, que je crois qu'il ne pense plus à moi. Oh ! mais . . . ce seroit bien . . . puisque, si je me marie, ce ne fera jamais qu'avec mon cher Bastien. Ma mere jdit aussi qu'elle voudroit que tu devinsses son gendre. — Et mon pere seroit

enchanté que tu devinsses sa belle-fille. Tu le feras, ma Justine, puisque nous sommes tous d'accord. Il se porte mieux mon père, & se réjouit de te revoir.

Comme pour aller à B\*\*\* il falloit passer par le hameau où demeuroit Bastien, Rose qui étoit devant la porte de la maison, pria Justine d'entrer un moment. Elle s'arrêta quelque temps à leur raconter ce qu'elle avoit vu ; elle leur donna aussi des gâteaux, qu'elle apportoit de la nœce. Bastien alla lui chercher du lait chaud. Elle étoit si contente de revoir ses amis, qu'elle s'oublia avec eux. Il étoit nuit quand elle arriva chez elle. Sa mere s'inquiétoit de ce qu'elle ne venoit point. Viens donc, lui dit-elle en la voyant entrer : j'étois en peine de toi ; mais tu te feras arrêtée chez le cousin Simon. Justine fut bien surprise en voyant auprès de Cateau le vieux garçon avec lequel elle avoit fait connoissance. Résolu de l'épouser à tout prix, n'étant point rebuté par ses refus, il étoit parti de bon matin pour venir la demander à sa mere avant qu'elle l'eût prévenue. Elle frémit... Bastien, qui l'avoit suivie dans la chambre, espérant de veiller un peu avec la mere & la fille, comme il le faisoit ordinairement, lui demanda tout bas quel étoit cet étranger ? C'est celui, répondit-elle, dont je t'ai parlé. Ah ! je crains bien... Bon

soir , Bastien , dit Cateau ; je ne vous propose pas de veiller avec nous. Justine est fatiguée : il faut qu'elle se couche. Le pauvre Bastien , qui ne s'attendoit pas à cet accueil , en fut affligé ; mais n'osant pas insister , il se retira en poussant un profond soupir.

C'est le fils d'un de mes parens , dit la mere au vieux garçon. Ma fille & lui s'aiment comme s'ils étoient frere & sœur. C'est un brave garçon , qui trouvera sûrement quelque riche parti. Quant à toi , Justine , ajouta-t-elle tout de suite , voilà cet honnête homme qui me dit que tu lui plais , & qu'il veut t'épouser. Il a beaucoup de bien ; ( il s'approcha de Justine , qui le repoussa ) il a du sens , continua Cateau , & je suis sûre que tu seras heureuse avec lui. Il m'a dit qu'il t'avoit déjà parlé de son projet , & que tu lui avois répondu que tu étois trop jeune ; mais c'est un défaut dont on se corrige tous les jours ; & d'ailleurs il a de l'âge pour lui & pour toi ; il vous fait trop d'honneur. Je ne me doutois pas que tu serois aussi riche un jour que ceux qui nous méprisent. Si seulement tu restois au village pour les humilier à ton tour. Mais tu ne réponds rien ? Qu'as - tu donc ? Je crois que tu pleures ? Hélas ! la pauvre Justine suffoquée par sa douleur , lui donnoit essor en répandant un torrent de larmes. Elle voulut parler : les sanglots lui

couperent la voix. Ce n'est rien, elle se calma, dit Cateau ; je lui ferai entendre raison. Il faut vous coucher, Mr. André ; vous devez être fatigué ; demain Justine sera plus raisonnable. André se retira plein de cette confiance que donnent à l'homme intéressé ses richesses.

Cependant la vieille Cateau restée seule avec sa fille, la gronda de la manière dont elle avoit agi avec André. Mais, ma mere, dit Justine en essuyant ses larmes, n'aurois-je pas eu tort de le tromper en lui faisant un bon accueil, puisqu'il auroit pu croire que j'étois bien aise de le voir, & que j'en suis au contraire très-fâchée ? Fâchée ! fâchée ! reprit sa mere en colere : il vous appartient bien d'être fâchée ; vous vous défacherez. Mais voyez un peu cette impertinente ; elle n'a que son Bastien dans la tête. Ah ! il faudra bien qu'il en sorte ! — Il n'y a pas huit jours, ma mere, que vous me disiez que vous seriez bien aise qu'il pensât à m'épouser. Que vous a-t-il donc fait pendant mon absence ? Il m'a fait... qu'il n'est pas assez riche, & que je ne veux plus le revoir ici. Qu'il y revienne seulement !... Et vous, pensez à ne pas faire la mine demain, comme vous l'avez faite ce soir, & d'être honnête avec Mr. André. La petite sottise ! s'aviser de le refuser, tandis qu'il nous fait trop d'honneur ! Oh ! mais il a bien fait de s'adresser  
à

à moi. Je vous ferai marcher droit, & nous verrons beau jeu si vous ne m'obéissez pas.

La pauvre Justine ne répondit rien, se mit au lit & n'y trouva aucun repos. Couchée à côté de sa mere, elle n'osoit se livrer à toute sa douleur. L'idée de ne plus revoir son ami, déchiroit son cœur. Comment lui apprendre cette funeste nouvelle ? Que deviendrait-il, quand il faudroit renoncer à sa bonne amie, & qu'il la verroit forcée d'épouser André ? En y réfléchissant beaucoup, elle pensa qu'elle pourroit au moins se soustraire à ce dernier malheur. Elle demanderoit la permission à sa mere de quitter le village, & d'aller servir pendant quelque temps à la ville voisine. André persuadé qu'elle ne l'aimoit pas, renonceroit peut-être à son projet ; & si sa mere exigeoit qu'elle renonçât à Bastien, au moins elle ne seroit pas à un autre. Cette dernière idée sur-tout la consola. Elle résolut d'en faire part à son ami, & sous le prétexte d'arranger la maison, de préparer le repas du matin, elle se leva plutôt qu'à l'ordinaire. L'espoir de rencontrer Bastien, l'engagea d'aller querir de l'eau à une fontaine située entre les deux villages. Elle ne fut point trompée ; elle le vit de loin, auprès du tilleul, qui s'acheminait lentement, une bêche sur l'épaule. Il alloit au travail, & dès qu'il aperçut Justine,

il hâta sa marche. Ah ! ma chere Justine, dit-il en lui ferrant la main, combien tu es changée ! Tu as pleuré, je le vois ? Et toi aussi, répondit-elle, tes yeux sont rouges. — Oui, cela est vrai ; ta mere me renvoia hier si durement ! il y avoit huit jours que je ne t'avois vue ; je me réjouissois tant de veiller avec vous deux ! . . . Et cet homme m'inquiéta ; je crains qu'elle n'accepte ses propositions ; car il n'est pas venu ici pour rien. Dis - moi la vérité, ma chere Justine : asseyons - nous un moment sur ce banc. — Ma mere s'apercevra de mon absence, & me grondera. Ah ! mais, n'importe ; j'ai besoin de te conter tous mes chagrins, & de te demander un conseil. — Si c'est pour refuser cet André, tu fais bien ce que je te conseillerai. — Justine alors lui raconta ce qui s'étoit passé la veille, & lui fit part de son projet. Il l'approuva, & s'engagea à son tour de n'être jamais qu'à elle. Comme il n'osoit plus revenir chez Cateau, & qu'assurément elle empêcheroit sa fille d'aller chez Simon, ils se promirent de se voir sous le tilleul tous les matins au lever du soleil, & se renouvelerent devant Dieu le serment de s'aimer toujours.

Cateau cherchoit sa fille, & la gronda d'avoir autant tardé à revenir. André, qui étoit sur le seuil de la porte, voulut la débarrasser

de son fardeau ; elle le repoussa , ce qui lui attira de nouveaux reproches de sa mere. Justine profita d'un moment qu'elles étoient seules pour lui faire sa proposition , & l'assurer que jamais elle n'épouserait André. Cateau se mit en colere. Oh ! que oui , dit-elle , que je consente que , lorsque tu peux avoir du pain chez toi , tu ailles en service : vraiment il seroit beau voir , que pouvant avoir une servante , tu le fusses toi-même. Non , tu épouseras André : c'est un parti pris ; & tu me remercieras de ne t'avoir pas écoutée. — Mais ma mere... — Mais , ma fille , vous êtes une petite sotte ( en lui donnant un soufflet ) ; je fais mieux que vous ce qui vous convient.

La dureté de Cateau révolta Justine ; elle fut tentée de fuir , d'aller bien loin du village demander du service ; mais elle étoit si jeune ! on ne la prendroit pas ; d'ailleurs son extrême timidité l'empêchoit même de se présenter. Si du moins M<sup>ne</sup> de St. Almane étoit à B\*\*\* , elle auroit couru l'implorer , lui demander son assistance ; mais elle n'y étoit pas encore venue : on ne l'attendoit que dans un mois ; elle n'étoit pas même à la ville. Cette ressource manquant à Justine , que va-t-elle devenir ? Elle ne fait que pleurer. André rentre , veut lui faire une caresse. Elle s'échappe de ses mains , & court se renfermer dans un réduit

obscur, d'où elle ne sortit que lorsqu'il eut quitté la maison. Cateau alla informer ses parens de la bonne fortune de sa fille. Elle fut chez Simon ; il parut surpris. Je croyois, lui dit-il, qu'elle épouserait mon Bastien ; ils s'aiment tant ; ils se conviennent. Je l'avois bien pensé aussi, répondit-elle ; mais voyez-vous, cousin Simon, ce garçon qui la demande est riche, & nos enfans n'ont rien. D'ailleurs il a de l'âge ; il convient mieux à Justine qu'un jeune homme. Bastien peut trouver aussi un meilleur parti. Je l'aurois préféré sur tous les garçons du village, mais il est naturel que je prenne le mieux où je le trouve. A présent il ne faut plus qu'il vienne chez moi, cela détournerait Justine de m'obéir. Vous le lui direz, cousin ; aussi bien cela ne menerait à rien qu'à la désoler toujours plus, car je vois bien qu'elle n'aimera jamais André comme elle aime Bastien ; mais quand elle se verra bien à son aise, elle sera toute consolée. Adieu, cousin Simon ; j'espère pourtant que vous viendrez à la nôce. Elle étoit si pressée de conclure, qu'elle ne voulut pas que la journée se terminât avant qu'on eût écrit les bans. La pauvre Justine tenta vainement de se défendre de les signer ; persécutée, poussée à bout par sa mere, par ses parens ; trop foible, trop timide pour résister long-temps ; sûre que rien

au monde ne feroit changer la résolution de Cateau, elle céda, & mit fa signature au bas du papier qui l'engageoit à jamais. Bravant alors la défense de fa mere, n'écoutant plus que fa douleur, elle courut en larmes chez Simon; elle trouva Rose, qui venoit de ramener les troupeaux. . . . Ah ! ma chere Rose, fi tu favois; ils m'ont forcée . . . Je ne pourrai plus être ta sœur. Que dira Bastien ? . . . Ah ! s'il pouvoit imaginer combien j'ai été tourmentée ! . . . Je voudrois le revoir . . . lui dire . . . Mais . . . oh ! que lui dirai-je ? Il ne me croira pas. Encore ce matin je lui avois promis que je n'épouferois jamais cet André. Il ne voudra pas croire que j'aie efluyé tant de persécutions. Il pensera peut-être que l'envie d'être riche . . . Oh ! ma chere Rose, dis-lui bien que, quand même je serai à un autre, je n'aimerai jamais que lui . . . Mais le voici . . . Oh ! mon Dieu ! je n'ose pas le regarder.

Bastien revenoit en effet des champs; il avoit appris de son pere que Cateau vouloit absolument donner sa fille à André. Il étoit résolu de la voir avant qu'elle s'engageât; de parler à sa mere, de la conjurer de ne pas faire un mariage qui ne pouvoit rendre sa fille heureuse, & qui peut-être causeroit sa mort. Lorsqu'il approcha des deux jeunes filles, Justine cacha son visage dans le sein de Rose,

& lui tendit la main en sanglottant. Ah ! ma chere Justine , lui dit-il , tu as bien du chagrin ? Il ne faut pas nous désoler. Je parlerai à ta mere ; je lui promettrai de te rendre heureuse. Il est trop tard , reprit Rose , & la pauvre fille n'a pu résister . . . Bastien frappé comme d'un coup de foudre , retira sa main ; & reculant en arriere : *Il est trop tard !* répéta-t-il ; est-il bien vrai , Justine ? Elle souleva péniblement sa tête : Oh ! Bastien , mon cher Bastien , pardonne-moi : Rose te contera tout ; tu verras que j'ai été bien malheureuse , que je le suis encore . . . & que je le ferai toujours. — *Il est trop tard !* Tu es donc engagée ? Tu épouseras André ! Et c'est là ce que tu m'avois promis ce matin ! Ah ! Justine , Justine , je te croyois plus de fermeté ; je pensois que tu m'aimois autant que je t'aime ; j'aurois bien su résister , moi ! Comment as-tu le courage de lui faire des reproches , dit Rose à son frere ? Regarde sa désolation ; elle devrait bien plutôt te faire pitié . . . Oh ! oui , elle me fait pitié , dit Bastien en se rapprochant d'elle & prenant sa main ; & nous sommes tous les deux bien à plaindre. Chere Justine , regarde-moi , dis-moi toi-même que c'est à regret que tu as pris l'engagement d'être à un autre : il me semble que cette assurance calmera mon chagrin . . . Cependant puisque je te perds , & que je

ne puis faire ton bonheur, il n'en est plus pour moi; mais je ne veux pas être témoin de celui d'André..... Mon parti est pris, je quitte le village..... je veux aller loin, bien loin..... Ah! si je pouvois, en m'éloignant, oublier mes chagrins!..... Mais ils sont là au fond de mon coeur, ils y sont avec toi, ma Justine, & tu y feras toujours.... Peut-être feras-tu heureuse.... mais, non; car tu m'aimeras sans cesse. Ah! ta mere, comme elle est cruelle! Elle se repentira un jour de nous avoir séparés. Justine, toujours appuyée sur Rose, ne répondoit que par ses larmes, & s'appercevant que la nuit approchoit, elle se leva : adieu, Bastien, lui dit-elle, adieu. Je veux pour la dernière fois te dire & te prouver que je t'aime.... elle passa tendrement ses bras autour de son cou, & lui donnant un chaste baiser : conserve-toi, mon cher Bastien, pour l'amour de Justine, elle ne t'oubliera jamais; mais il ne faut plus nous revoir, adieu..... Bastien la serrant contre son coeur, ne vouloit pas la laisser aller. Encore un instant, ma Justine; c'est la dernière fois, dis-tu. Ta mere, André même, auroient pitié de nous, s'ils nous voyoient. Que je te reconduise au moins jusqu'au banc du tilleul. Nous devons nous y revoir tous les jours; nous ne nous

y reverrons plus ; car demain , oui , demain , je quitte le village , & je ne te reverrai plus , Justine ; non , je ne voudrois plus te revoir. Ils arriverent au banc ; Justine voulut s'y reposer un moment , & se tournant du côté du cimetiére : écoute , dit-elle , je crois que je ne vivrai pas long-temps , quand je mourrai , je demanderai à être enterrée sous ce noyer : nous nous y sommes si souvent amusés dans notre enfance ! Oh ! mon cher Bastien , quel souvenir !..... nous étions heureux alors..... Il me semble que je mourrai contente , si j'ai l'espoir d'être enterrée ici. Tu y viendras tous les Dimanches ; tu penseras à Justine : & si , comme nous le disoit l'autre jour M. le ministre , nos ames vivent après notre mort , la mienne viendra peut-être sous ce noyer ; elle te verra & t'entendra : cette idée me console de ne plus te voir en ce monde : car , je te le répète , il ne faut plus nous revoir. Tiens , voilà une petite boîte : je l'achetai l'autre jour , pour te la donner à la fête. Garde-la en mémoire de moi ; je conserverai aussi le dernier ruban que tu m'as donné , & je veux qu'on le mette sur ma tête , quand je serai morte. Bastien trop ému pour répondre , prit la petite boîte , défit un de ses boutons de manche , & le donna en échange à Justine :

tu le porteras toujours, lui dit-il. — Oh! toujours, je te le promets. Adieu, Bastien. Adieu, Justine, adieu. Elle s'éloigna lentement de celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Il étoit nuit, elle avoit peine à distinguer son chemin, & regrettoit de ne l'avoir pas laissé venir plus loin : il lui sembloit entendre les voix des morts lui crier : *Adieu, Justine* : c'étoit celle de Bastien qui, monté sur le banc, lui envoyoit encore un dernier adieu. Effrayée, elle n'osa tourner la tête, & arriva toute tremblante chez elle. Sa mere trop occupée de l'événement qui se préparoit, ne s'étoit pas apperçue de son absence. Comme elle étoit assurée de son obéissance, puisque les bans étoient écrits, elle n'eut pas l'air de remarquer sa tristesse, & la traita même avec assez de douceur.

André étoit parti pour faire les préparatifs des noces : ce fut une espee de consolation pour la pauvre Justine. Le lendemain Rose vint lui dire que son frere étoit allé à la ville, qu'elle craignoit que ce ne fût pour s'enrôler. Il avoit pleuré toute la nuit, & le matin il avoit dit à son pere qu'il ne pouvoit pas rester au village, & qu'il le prioit de permettre qu'il allât un peu voir du pays. Simon l'avoit conjuré de rester auprès de lui, car il lui étoit fort nécessaire pour les tra-

vaux de la campagne. Bastien avoit répondu qu'il sentoît qu'il mourroit de chagrin s'il ne s'en alloit pas ; qu'il reviendroit dans quelque temps , mais qu'il falloit absolument qu'il s'éloignât. Il avoit chargé Rose de dire à Justine que , dans quelque'endroit qu'il allât , toujours , toujours il penseroit à elle , & qu'il espéroit qu'André feroit tout pour la rendre heureuse. La pauvre Justine sentoît bien qu'elle ne le feroit jamais ; elle s'affligea avec Rose du départ de Bastien. Il redoubla son chagrin ; & quoiqu'elle ne voulût pas le revoir , l'idée qu'il alloit faire un grand voyage , qu'il seroit peut-être bien malheureux , acheva de briser son cœur.

Sa mere alloit à la ville choisir , acheter ce qu'il falloit pour son trousseau. André avoit donné beaucoup d'argent : il falloit le faire bien brillant , prendre ce qu'il y avoit de meilleur , de plus beau. Tout cela te distraira , lui disoit-elle ; tu verras que de beaux habits , un mari riche , valent bien un amant pauvre. Le cœur de Justine lui disoit le contraire ; mais puisqu'elle ne pouvoit plus ni voir , ni entendre son cher Bastien , elle se soumit à tout ce que Cateau exigea d'elle ; seulement elle auroit voulu ne pas aller à la ville ; elle s'en rapportoit à sa mere pour le choix des étoffes ; ce n'étoit plus pour Bastien qu'elle se pareroit

à l'avenir : tout lui étoit égal ; mais Cateau insista : il fallut obéir. Elles trouverent André à la ville ; ils la parcoururent ensemble ; & entrés chez les marchands , André ne trouvoit rien d'assez beau pour sa jeune épouse , quoiqu'il fût peiné de l'indifférence qu'elle témoignoit pour tout ce qu'on lui présentoit. Comme c'étoit un jour de foire , il y avoit beaucoup de monde à la ville. Justine pensoit que peut-être elle rencontreroit Bastien , & cette idée lui donnoit un air distrait ; mais elles alloient partir , & son espérance ( car malgré sa résolution de ne le plus revoir , elle ne pouvoit s'empêcher de le désirer ) son espérance , dis-je , avoit été trompée. Comme elles sortoient de la ville , il passa une vingtaine de soldats ivres , dont la joie bruyante les effraya. Justine un peu éloignée de sa mere , s'en rapprocha & la pria d'entrer dans l'allée d'une maison pendant que la troupe joyeuse défiloit. Elle se rappella ce que lui avoit dit Rose du projet de Bastien , & son cœur fut agité en pensant qu'il étoit bien près d'elle ; mais l'idée qu'il auroit pu , le jour où il l'avoit quittée , s'adonner à la débauche , lui qui étoit si sobre , la révolta ; elle regardoit passer les soldats , qui pouvoient des cris de réjouissance , & paroissoient hors de sens. Un seul suivoit lentement , son chapeau rabattu sur son front ; il

ne prenoit aucune part à la joie de ses camarades ; il s'arrête , ôte son chapeau , regarde la cocarde qui le décore , fait un mouvement comme pour l'arracher. Justine a bientôt reconnu Bastien ; elle jette un cri , & veut s'élançer au-devant de lui , mais elle est retenue par sa mere. Bastien (car c'étoit lui) entend ce cri ; il retentit jusqu'à son cœur ; & s'approchant de Justine , il lui dit tristement : Je n'espérois pas te revoir ; console-toi , ma chere Justine ; je pars : adieu ; je ne t'oublierai jamais. Il ne dit rien à Cateau ni à André. Justine éleva ses mains vers lui , voulut dire quelque chose , mais la parole expira sur ses levres. D'ailleurs le sergent inquiet de ce qu'il n'étoit pas avec les autres soldats , l'appella & le gronda de s'être arrêté. Bastien regarda derriere lui , vit encore le geste de Justine , & s'éloigna.

Depuis ce moment la malheureuse fille fut plongée dans la plus profonde tristesse ; elle ne quittoit la maison que pour aller sur le banc du tilleul ; elle y restoit jusqu'à la nuit , croyant toujours entendre ces mots : *Adieu , Justine* ; elle les répétoit sans cesse : sa seule consolation étoit de voir Rose , & de parler de Bastien.

Cependant le jour des noces arriva. M<sup>me</sup>. de Saint-Almane venue à B\*\*\* la

veille, voulut présider à la toilette de Justine: Elle la fit venir. Son air triste & abattu, lui fit impression. Elle avoit entendu dire qu'elle faisoit un bon mariage; mais elle comprit que le cœur n'y entroit pour rien, & qu'elle étoit sacrifiée à l'intérêt. La sensible Justine lui raconta sa petite histoire, avec une naïveté touchante. M<sup>me</sup> de Saint-Almane partageant vivement sa douleur, témoigna la plus grande indignation contre Cateau & contre André, & fut désolée d'avoir été absente, dans un moment où elle auroit pu être si utile à sa jeune protégée. Mais comme le mal étoit sans remède, elle conseilla à Justine de se résigner à son sort. Il le faut bien, dit la jeune fille en soupirant; mais j'ai dans l'idée que je ne le supporterai pas long-temps. Elle ne voulut d'autre ornement sur sa tête, avec sa couronne, que le ruban que lui avoit donné Bastien. Au moment qu'elle alloit partir pour la cérémonie, on vit entrer Rose, qui, fondante en larmes, vint se jeter dans ses bras, & lui apporter un bouquet. Tiens, ma chere Justine, lui dit-elle à demi-voix; Bastien avoit planté ces fleurs, & te les avoit toujours destinées: mais il ne pensoit pas que ce fût pour t'en parer le jour de tes nœces avec un autre. On les sépara, & Justine fut conduite à

L'Autel , comme une victime dévouée au sacrifice.

Ses jeunes compagnes la suivoient en pompe , & toutes envioient son sort. Elle avoit de si beaux habits ! Elle n'auroit pas besoin de travailler à la terre : oh ! quel bonheur ! Les meres en souhaitoient un pareil à leurs filles , & chacun s'étonnoit de la tristesse de Justine.

Après la cérémonie , André , au comble de ses vœux , emmena sa jeune épouse dans son village , qui étoit assez éloigné de B\*\*\*. La pauvre Justine , livrée à sa douleur , trouvoit tout odieux dans sa nouvelle position. Rien ne pouvoit lui faire oublier son cher Bastien ; & dans sa profonde mélancolie , elle dépérissoit à vue d'œil. Les vives couleurs de son teint eurent bientôt fait place à une pâleur effrayante. Ses yeux ne brilloient plus de l'éclat de la fraîcheur & de la gaieté. Foible , exténuée , & se soutenant à peine , elle désira fortement de revenir passer quelques jours à B\*\*\* chez sa mere. André , riche , mais avare , qui regrettoit déjà beaucoup la dépense que lui causoit cette maladie , ne voulut point d'abord consentir à ce voyage , qu'il regardoit pour le moins comme fort inutile. Mais enfin il ne put résister aux pressantes sollicitations de Cateau , qui , tou-

chée de compassion pour l'état déplorable où elle sentoit sa fille, n'avoit rien négligé pour lui arracher son consentement.

Quelques jours après son arrivée, Justine parut mieux ; elle eut même la force d'aller avec Rose jusqu'au banc du tilleul ; elle y resta long-temps, se rappella tout ce que lui avoit dit Bastien à cette place, & sur-tout l'engagement qu'il avoit pris de venir visiter sa tombe. Rose lui ferma la bouche à ce discours : tu ne mourras point, ma chere Justine, & peut-être tu feras heureuse avec mon pauvre frere. — Jamais, non', jamais, Rose ; & je ne puis le desirer : il faudroit que quelqu'un mourût, & je ne dois souhaiter d'autre mort que la mienne. Mais ton pere n'a-t-il pas des nouvelles de ce pauvre Bastien ? — Oui, il lui a envoyé une longue lettre par un de ses camarades ; il est bien loin ; il a passé la mer, & ils sont dans un vilain pays ; mais tous les lieux lui sont égaux, dit-il, puisque dans aucun il ne peut voir Justine. — Il aime donc toujours Justine ? — Oh ! toujours, à ce qu'il paroît. Son camarade nous a dit qu'il s'étoit fait aimer de tout le monde, que les officiers & les sergens disoient que s'étoit le plus brave soldat du régiment. Il n'est point débauché comme les autres ; mais il est si triste, si maigre, qu'il fait pitié à

voir. Quand on le raille de sa tristesse, il ne répond rien, & va se renfermer dans sa petite chambre, d'où l'on a bien de la peine à le faire sortir. Il demande de tes nouvelles; il dit qu'il espère qu'André te rend heureuse. Mon pere veut lui écrire, & moi aussi; mais nous ne lui dirons pas que tu es si malade, cela l'affligeroit trop. Qui fait même s'il ne désferteroit pas pour venir te voir? Et à quoi cela serviroit-il? — Oh! tu as raison, dit tristement Justine, cela ne serviroit à rien, car il ne me trouveroit plus. Pauvre Bastien!.. Dis-lui pourtant que je pense toujours à lui; que je le prie de se consoler, & de se conserver pour votre bon pere.

Depuis cette conversation, le mal de Justine alla toujours en augmentant. Sa mere sentit son tort, & se repentit, mais trop tard d'avoir forcé son inclination. Elle comprit enfin que les richesses & une situation aisée, ne constituent pas le bonheur. Sa pauvre fille expira en prononçant le nom de Bastien. Ses dernieres paroles furent une priere à sa mere, de la faire enterrer sous le noyer qu'elle désigna. On le fit, & si dans une belle soirée d'été, éclairée par la douce clarté de la lune, l'amant ou l'amante sensibles passent auprès de sa tombe, ils croient entendre, dans le frémissement des feuilles agitées,

agitées, les derniers accens de la tendre & malheureuse Justine.

Le solitaire assis sous le noyer, auprès de cette tombe, savoit l'histoire de l'infortunée qu'elle renfermoit, & s'attendrissoit sur son sort, & sur celui de Bastien plus à plaindre sans doute, puisqu'il étoit encore exposé aux peines de la vie. Lorsqu'il vit arriver une jeune femme avec un jeune homme en habit d'uniforme, il ne douta pas que ce ne fût Rose & son frere. Il ne se trompoit point. Arrivé depuis une heure, le tendre & fidel amant de Justine, conjura sa soeur de le mener sous le noyer; elle y consentit. Le *promeneur* s'éloigna, & se plaça cependant de maniere à pouvoir les entendre. Rose pleuroit; les yeux de Bastien étoient secs; mais ils avoient, ainsi que toute sa phisionomie, l'expression de la plus sombre mélancolie. Il s'approche de la tombe qui renfermoit les précieux restes de son amie, & s'appuyant contre le noyer: Est-il bien vrai que tu sois là, ma chere Justine? Est-il bien vrai que je ne te verrai plus?... Mais tu es heureuse, je ne dois point te regretter. Tu m'as promis que ton ame seroit toujours auprès de moi, quand je visiterois ta derniere demeure. Ah! elle y est sans doute! elle veillera sur moi, jusqu'à ce que

la mienne la rejoigne, & tirant une boîte, je conserverai toujours ce dernier présent qu'elle me fit. Viens, Rose, retirons-nous : je me sens mal, l'air que je respire ici, pese sur mon cœur, & le suffoque. Ah ! Justine, Justine, c'en est donc fait, je ne pourrai donc plus te revoir !

Ils s'éloignèrent tristement, & le *promeneur* solitaire quitta cette place, l'âme affaïssée sous le poids des différentes sensations qu'il avoit éprouvées. Quoiqu'il ne craignît point la mort, & qu'il ne la regardât que comme le passage d'un état mêlé de biens & de maux, à un autre dont ces derniers sont bannis pour jamais, il ne pouvoit cependant se défendre d'une espèce d'effroi, quand il pensoit que dans une année, dans un jour, dans une minute peut-être, il pourroit devenir la proie du tombeau. Il rentra dans sa demeure, pénétré de cette idée, & résolu d'agir de manière à ne pas trop redouter ce moment.

*La RAISON, la BEAUTÉ, l'HONNEUR,*  
allégorie tirée de l'allemand.

LA Raison resta long-temps solitaire, se nourrissant & s'entretenant de profondes réflexions. Elle se résolut enfin à quitter sa tranquille

solitude , & à ~~vater~~ voir comment elle seroit reçue par les hommes. La Beauté & l'Honneur avoient de leur côté formé ce même projet , & chacune de ces personnes poursuivirent seule le chemin que leur traçoit l'esprit scrutateur, la curiosité , ou la fantaisie.

La Raison, femme sérieuse & entre deux âges, écoutoit tout, observoit tout, & blâmoit hautement ce qui lui paroissoit reprehensible. Jusques-là respectée du commun des hommes, elle ne flattoit point, disoit beaucoup en peu de mots, & toujours la vérité. Ses preuves & ses autorités étoient toutes tirées du principe-même des choses. Elle favoit discerner & réfuter les plus argutieux sophismes politiques, religieux ou moraux. Elle jugeoit aussi librement le sansculote que le monarque , & humilioit également l'orgueil de la noblesse & celui des bourgeois. Son voyage en Allemagne ne fut pas fort agréable : pour un bon accueil, elle en recevoit cent mauvais. Dans plusieurs grandes villes, on la mit à la porte dès la première entrevue. Mieux reçue & mieux accueillie à son arrivée dans quelques petites villes, il y eut même des maisons où elle fut fêtée d'abord avec enthousiasme, où elle étoit considérée, & où on lui portoit même

envie. Dès le second jour on la trouva déjà trop libre, & l'on faisoit tout bas des observations très-malignes sur ses moindres propos. Le troisieme, on la déclara insupportable, & enfin le jour suivant la, bêtise, l'envie, la légéreté, le faux esprit se révolterent, & se liguant ensemble, la firent chasser de ces maisons.

Bien moins heureuse encore, ou, pour parler plus juste, bien plus maltraitée dans son voyage, la Beauté, jeune fille sans expérience, enchaîna d'abord, il est vrai, tout le monde à son char. Les hommes de tous les états & de toutes les classes lui faisoient une cour assidue, & se l'arrachoiert à l'envi. Les intendans des plaisirs des riches lui présentoient de l'or, pour l'engager à donner quelques heures à leurs maîtres, & toutes les portes s'ouvrieroient pour elle.

Mais enivrée de l'encens que lui prodiguoient ses prétendus adorateurs, elle n'eut point assez de force pour résister aux tendres & perfides sollicitations dont elle étoit assaillie de toutes parts. C'étoit-là que l'attendoient ces vils séducteurs, qui, abusant de sa jeunesse & de son inexpérience, se jouerent de sa vertu, firent rougir son innocence, &

terminerent enfin par mettre à la porte cette pauvre enfant.

L'Honneur, non ce vain & frivole honneur qui doit son origine à notre siècle prétendit philosophique, mais ce fils chéri de l'antique vertu que vénéroient nos peres, l'Honneur, déjà d'un âge mur & sérieux, cheminoit gravement & d'un air recueilli. Son maintien étoit noble & fier; sa démarche n'avoit rien de trop précipité, afin que chacun pût l'atteindre; mais elle n'étoit point assez lente, pour ressembler à la paresse. Sa taille, son regard, son air majestueux attiroient tous les yeux sur lui. Bientôt cependant les cercles oisifs du beau monde le trouverent trop âgé, trop défiant, trop étudié, & trop compassé. Il demandoit un gîte, & peut-être l'eût-il obtenu; mais il avoit la prétention d'exiger que son hôte le protégeât contre ses ennemis, ( qui étoient légions, ) qu'il combattit pour lui, non - seulement contr'eux, mais encore quelquefois contre lui-même.

Fort peu de gens se soucioient de ce combat, parce qu'en général on ne se sentoit point en état de le soutenir, & d'en sortir avec gloire. Il demandé trop, disoient les uns; il n'a pas le sens commun, s'écrioient les autres: il est bien roide & bien affecté, ajoutoient ceux-ci; s'il n'toit pas si dffi-

cile, ou s'il étoit plus brillant, pensoient ceux-là, nous pourrions le recevoir. Ainsi très-peu de personnes avoient assez de bon sens pour priser l'Honneur selon ses mérites. Mais ce qui lui attiroit sur-tout une foule de détracteurs, & même de persécuteurs, c'étoit la délicatesse de ses sentimens qui ne lui permettoit ni calomnies, ni propos indé-cens, ni mensonges, & qui l'empêchoit de préconiser le vice, de railler la vertu, & plus encore d'être injuste dans ses actions. En casuiste sévère, il blâmoit tout ce qui méritoit de l'être, démasquoit la méchanceté, & la punissoit par-tout. Il fuyoit la société des hommes vils & crapuleux, parce qu'on ne pouvoit les corriger; & ferme dans ses principes, il méprisoit les insultes grossières de la populace, comme les sarcasmes piquans des gens du bon ton, & continuoit tranquillement sa route.

De son côté, la Raison étoit arrivée dans un pays renommé par ses lumières, où chacun se disoit philosophe. La bienveillance universelle, l'humanité, les noms sublimes de ces vertus, se trouvoient dans toutes les bouches : on y annonçoit le regne du bonheur, celui de la raison. Ah ! comme je vais être accueillie ici, disoit notre voyageuse ! Remplie d'espérance, elle se rend droit à la ville

capitale. En y entrant , les débris entassés d'un superbe édifice la font reculer d'effroi. Elle voit une foule empressée à démolir le reste de ce bâtiment : de petits nains , montés sur ces décombres , l'excitoient à ce travail , en lui montrant des morceaux brillans d'une fragile glace qui devoit servir de base à un nouvel édifice. Une multitude d'aveugles se précipitoient dans différens abîmes , en s'extasiant sur la beauté de la route où ils se cafoient le cou. Un peu plus loin , d'autres petits nains , habiles opérateurs , s'occupoient à mettre toutes les tailles au niveau des leurs. Une multitude d'êtres sans cœur & sans tête , spectateurs de cette opération , en admiroient l'utilité & la sagesse , mais ils jettoient les hauts cris aussi-tôt qu'à leur tour il falloit la subir.

Dans le tumulte occasionné par ces scènes diverses , la Raison n'avoit point été remarquée , mais vivement frappée par des objets si nouveaux pour elle , elle s'adresse à un spectateur oisif , & le prie de lui expliquer le but de tout ce qu'elle vient de voir. — D'où sortez-vous , Madame , lui répond-il ? Ignorez-vous que nous nous régénérons ; que le foyer des lumières , établi depuis long temps chez nous , vient enfin , par une heureuse explosion , d'embrâser nos têtes , & que , re-

nonçant à toute humanité, nous allons présider aux destins de l'univers ? Déjà maîtres de toutes les idées, nous avons décrété qu'il n'existe d'autre divinité que la Raison. C'est son sublime empire que nous venons d'établir. Voyez ce temple, ajouta-t-il ; & puisqu'enfin je vois que vous êtes étrangères, venez, je vous y conduirai.

La Raison souriant du contraste de l'hommage qu'on lui rendoit avec ce qu'elle venoit de voir, suivit son guide.

Sur un trône resplendissant de faux or & de fausses pierreries, siégeoit une figure surchargée d'ornemens, auxquels elle devoit un faux éclat. De dessous le bandeau qui couvroit ses foibles yeux, s'échappoit un regard arrogant & louche. Décidée & tranchante, la Déesse aidée de son ministre *Faux-savoir*, condamnoit au feu les livres qui jusques-là avoient fait le bonheur des humains. Tous deux, la plume à la main, écrivoient sur des monceaux de cadavres, un nouveau code d'humanité, de justice, de morale & de bonheur. Ciel ! s'écria la Raison, après en avoir lu quelques lignes, quelle erreur est la vôtre ! Mortels aveuglés, vous croyez rendre hommage à la Raison, & c'est la présomption fille de l'orgueil & de la fausse lumière que je vois sur ce trône. Loïn

d'exiger de l'encens ou de s'ériger en Divinité, la véritable Raison, connoissant ses bornes & ses limites, se soumet avec confiance à ces livres sacrés qui lui servent de guide. Elle adore leurs divins décrets, desquels dépend le bonheur des hommes. Elle attend avec une ferme conviction l'effet de leurs promesses consolantes pour une autre existence, & supportant, sans murmure & sans révolte, les maux inséparables de la foiblesse humaine, elle n'exige jamais des hommes une perfection incompatible avec leur nature.

Modeste dans ses décisions, équitable dans ses jugemens, réservée dans ses entreprises, tous les principes qu'elle établit, sont simples, & toujours d'accord avec ses conséquences. En un mot, ajouta la Raison elle-même, cette femme vous en impose, c'est moi qui suis la Raison. Vous ! s'écria en éclatant de rire celui à qui elle adressoit la parole : allez, vieille radoteuse, nous ne vous connoissons pas. Mais si l'on veut m'en croire, moi qui suis la politique, on changera en effet l'inscription de ce temple ; & pour contenter tout le monde, je minute un décret, qui, en permettant l'existence d'un Etre suprême & l'idée de l'immortalité, deviendra le complément de nos sublimes principes. A ces mots, la Raison frémissant d'horreur & de pitié, s'enfuit

à grands pas, & ne s'arrêta que lorsqu'elle fut sortie des frontières de ce malheureux pays. Plongée dans de profondes réflexions, elle s'étoit assise à l'ombre de quelques arbres, & au bord d'un ruisseau dont le doux murmure rétablissoit le calme dans son ame; lorsque la Beauté qui sortit d'une forêt voisine, interrompant sa rêverie, fixa son attention. Elle leve les yeux : Où vas-tu, la belle-enfant, dit-elle à la charmante voyageuse ? Je cherche, répondit la Beauté, un lieu où je sois toujours aimée & prisée. Jusques-ici, par-tout où j'ai porté mes pas, je n'ai joui du bonheur que pour en être plus malheureuse. L'amour qu'on me marquoit, n'étoit qu'un prétexte pour me maltraiter; & je n'ai été bien reçue que pour sentir plus douloureusement l'affront de me voir honteusement chassée.

La Raïson pénétra tout le sens de ces mots. Où vas-tu donc ainsi seule, lui répéta-t-elle en augmentant d'intérêt ? — Le destin me conduit par ce chemin, & je le suis . . . Aussi-tôt la Raïson tendant amicalement la main à la Beauté, elles s'approchèrent ensemble d'une maison champêtre, dont tous les alentours annonçoient la laborieuse activité de ses habitans. Passons la nuit ici, dit la Raïson à sa compagne, en entrant avec elle dans une cham-

bre où, dès la première vue, on appercevoit la paix, la concorde & l'amour. Un respectable & vigoureux vieillard, assis avec une aimable vieille, étoient à une table, entourés de leurs douze enfans. Ils accueillirent les deux dames avec une bienveillante cordialité. Soyez les bien-venues, leur dit l'honnête vieillard, & partagez avec nous les fruits de nos champs. Vous me paroissez d'anciennes connoissances, ajouta-t il; & quand je considère cette aimable figure, (ses yeux, en parlant, se portèrent sur la Beauté) je crois encore voir ma chere Amélie telle qu'elle étoit il y a quarante ans; & cette physionomie (en fixant la Raïson) ne m'est point inconnue. Ciel ! s'écria tout-à-coup la bonne vieille, avec quel plaisir le voyageur arrivé chez nous depuis un moment, ne trouvera-t-il pas ici cette charmante société ! Elle finissoit à peine ces mots, que l'Honneur entra dans la chambre, & les deux époux remarquerent bientôt au coup-d'œil qu'il jetta sur les deux dames, que ces trois étrangers étoient amis ou parens.

La joie fut générale. Ce champêtre azyle sembloit un temple, où les trois voyageurs célébroient une fête, qui se termina par la résolution de continuer ensemble leur voyage. Eveillés dès l'aube du jour, ils prirent congé des hôtes qui les avoient si bien accueillis,

en leur laissant des souvenirs de leur reconnaissance. Nos trois voyageurs éprouverent bientôt les grands avantages attachés à leur réunion. Par-tout où ils arrivoient, ce trio respectable étoit reçu, si ce n'est avec empressement, du moins avec estime. Il étoit considéré par les hommes raisonnables, qui recherchoient leur société avec toutes les marques de la plus sincère inclination.

Le bonheur dont jouissoient ces trois êtres dans leur réunion, n'étoit troublé que par la crainte qui s'élevoit quelquefois dans leur ame, d'une séparation forcée. Mes amis, dit un jour la Raison aux deux autres, si un fort contraire anéantissoit notre félicité, en nous séparant, & que le desir de nous réunir nous engageât à nous chercher, où pourrions-nous nous retrouver ?

A cette question, l'Honneur & la Beauté ne répondirent d'abord que par les larmes de la sensibilité la plus intéressante. Mais rompant enfin le silence, la Beauté s'écria : Ah ! s'il doit jamais nous arriver cet affreux malheur, alors je ne veux d'autre retraite que dans les formes agréables de la belle nature, dans le coloris que donnent la santé & l'innocence, & dans les grâces d'une naïve pudeur.

J'ai aussi des places favorites, dit la Raison.

Vous pourrez me trouver dans tous les Gouvernemens où l'on fait allier la douceur à une juste fermeté, chez ces hommes dont le sage génie évite également le bigotisme & l'incrédulité, & enfin dans les écrits qui, traitant des vérités utiles & pratiques, contribuent à rendre l'homme meilleur, & par conséquent heureux.

La tête baissée, l'Honneur marchoit entre ses deux amies, qui attendoient avec impatience qu'il leur donnât à son tour les renseignemens qu'elles desiroient : mais il se taisoit. Mon digne ami, lui dit enfin la Beauté, seul, feras-tu assez cruel pour nous céler le lieu où nous pourrions te retrouver, si par un fort malheureux nous venions à te perdre. Jettant alors un tendre regard sur ses deux compagnes, l'Honneur les ferra dans ses bras, & d'un ton qui se sent, & ne peut s'exprimer, il leur dit : " Mes sœurs, si vous m'aimez  
 » autant que je vous aime, si depuis notre  
 » liaison vous avez appris à connoître com-  
 » bien je vous suis nécessaire, ah ! je vous  
 » en conjure, éloignez par des soins redou-  
 » blés chaque accident par lequel je pourrais  
 » vous être enlevé, car m'avez-vous une fois  
 » perdu, vous ne me retrouvez jamais.

---

*BIOGRAPHIE de Jean Holbein*, traduite  
des hommes célèbres.

QUOIQUE le pere d'Holbein fût établi à Bale, Grönstad & Ausbourg disputent à cette ville l'honneur d'avoir vu naître dans leurs murs cet artiste célèbre. On s'accorde cependant à placer sa naissance en l'année 1498. Aussi maltraité de la fortune qu'il avoit été doué de talens par la nature, Holbein passa sa premiere jeunesse dans un état de pauvreté & d'abaissement, qui lui ôtoit tous les moyens de se former le goût & les mœurs ; & par la mauvaise éducation qu'il reçut, & le commerce des gens crapuleux avec lesquels il vivoit, il contracta une rudesse de manieres, & s'habituâ à des écarts de conduite, qui répandirent un nuage sur la gloire qu'il s'acquirit par son talent. Erasme, son amî particulier, avoit écrit en plaisantant le nom d'Holbein au bas d'une figure qui représentoit la débauche, & qui avoit pour inscription, *Epicuri de grege porcus*. Son goût pour la boisson, son penchant à la débauche, étoient si forts que, malgré son talent, il se trouvoit souvent dénué d'argent, & obligé d'entreprendre les ouvrages les moins dignes de lui pour s'en procurer. On montre à Bâle une maison dont il

a peint la façade. Ses fréquentes séances au cabaret impatientant le propriétaire, dont l'ouvrage n'avançoit pas à son gré, il venoit à chaque instant voir si Holbein travailloit. Celui-ci ennuyé de cette surveillance, peignit sur son échaffaudage deux jambes qui avoient un air si naturel, que trompé par cette ruse, le maître de la maison croyoit le peintre à son travail, pendant qu'il se livroit au cabaret à son goût favori.

Son pere, peintre médiocre, fut son premier maître dans l'art de la peinture. Souffrant tous deux des premiers besoins, n'ayant jamais ni l'un ni l'autre vu aucun chef-d'œuvre, & ne trouvant aucun secours dans la ville qu'ils habitoient, qui pût suppléer à l'ignorance du maître, ou aider aux talens du disciple, il fallut le génie hardi de Holbein pour surmonter tous ces obstacles. Très-jeune encore, il peignit Erasme avec un succès étonnant; & les scènes plaisantes décrites par cet auteur dans son éloge de la folie, qu'on venoit de publier, enflammerent tellement l'imagination du jeune peintre, alors âgé de dix-huit ans, qu'il les dessina en marge avec la plume.

On conserve encore avec soin cet exemplaire original dans la bibliothèque publique de Bâle. Charles Patin grava ces figures en 1676, pour les réunir aux œuvres d'Erasme,

& depuis lors, on les trouve toujours jointes, même aux traductions de cet auteur. Elles sont sur-tout très-exactement gravées dans l'édition allemande donnée en 1780 par W. G. Becker.

Erasme à qui les dessins du jeune Holbein avoit causé la plus grande satisfaction, cherchant à lui fournir des occasions de cultiver les talens qu'il annonçoit, le recommanda à un jeune anglois voyageur, qui retournoit à Londres pour qu'il le prit avec lui; & il ajouta à ce bon office celui de donner à son protégé une lettre de recommandation pour le grand chancelier Morus, en lui envoyant par la même occasion, son portrait qu'Holbein avoit peint.

Le Biographe ne nous apprend point par quelle aventure Holbein se trouva, tout d'un coup, seul à Anvers, où s'arrêtant quelques jours, il donna des preuves si extraordinaires de ses talens, qu'e'les lui procurerent de nouvelles recommandations pour Londres de la part de P. Ægidius. Arrivé dans cette ville, le jeune artiste fut très-bien reçu du chancelier, qui le logea chez lui à Chelsea, où il resta incognito pendant deux ans; parce que Thomas Morus craignoit que le Roi ou quelque grand seigneur ne s'emparât du jeune peintre, avant que celui-ci n'eût fait

tous les ouvrages qu'il desiroit de lui. Lorsqu'ils furent achevés, le chancelier invita le Roi & les principaux seigneurs de sa cour, & leur montra les tableaux d'Holbein, entre lesquels se trouvoit celui de la famille du chancelier : Holbein lui-même fut présenté au Roi, qui voulut connoître le peintre après avoir vu l'ouvrage, & de ce moment il entra au service du Monarque, qu'il peignit plusieurs fois, ainsi que la Reine, la famille royale & les principaux seigneurs de la cour.

L'admiration qu'avoit le Roi pour les talens de l'artiste, le rendoit indulgent sur la grossièreté de ses manières. Un jour que Holbein travailloit chez ce prince à un ouvrage qui ne devoit être vu que fini, un jeune comte impétueux, étourdi & curieux, entra brusquement dans la chambre : le peintre fâché l'ayant pris par les épaules, & lui ayant fait sauter l'escalier, le comte vint se plaindre au roi, qui lui répondit en riant, qu'il pouvoit faire des comtes, mais qu'il ne pourroit jamais faire un Holbein. Les mœurs de celui-ci & son goût s'épurèrent cependant un peu, par son intimité avec Erasme, d'Amersbach & Morus.

Après un long séjour en Angleterre, Holbein revint à Bale, où il s'occupa du sort de sa femme & de ses enfans ; & l'ayant amélioré, il prit congé d'eux pour retourner à Londres,

où il jouit d'un sort aussi heureux que brillant. Son bonheur fut cependant interrompu par la perte qu'il fit de son ami & protecteur le chancelier Morus, décapité en 1535; & par la mort de son bienfaiteur Henri VIII, qui lui fut enlevé l'année 1547. Enfin, il mourut lui-même de la peste, en 1554, à l'âge de 56 ans.

Londres & Bâle se disputent l'honneur de conserver les originaux de ce peintre célèbre; & c'est dans la première de ces villes que l'on en trouve un plus grand nombre; dans le cabinet du roi, dans la salle des chirurgiens, & dans le palais de Pembrok. Entre ces chefs-d'œuvres, on remarque le grand tableau de famille du chancelier Morus, conservé d'abord dans la collection d'Arundel, & qui a passé ensuite dans le musée du docteur Meads; & l'excellent portrait de l'archevêque Warsham, qui se trouve dans le palais de Lambeth. Il paroît que Holbein avoit le talent de saisir la ressemblance, car le chancelier lui parlant un jour d'un lord Anglais qu'il avoit connu à Bale, & dont il avoit oublié le nom, Holbein prit un pinceau, & traça une esquisse si frappante, que le chancelier s'écria: Ah! c'est le comte d'Arundel, fils du duc de Norfolk.

La danse des morts, qui se voit dans le cimetière des prédicans du fauxbourg St. Jean, se

montre toujours aux étrangers comme un ouvrage de Holbein ; mais dans le fait , Mr. Horace Walpole , & d'autres juges tout aussi peu recusables , ont prouvé jusqu'à l'évidence , que non-seulement cette danse a été faite avant la naissance de Holbein , & pour conserver la mémoire de la peste qui ravagea Bâle pendant la tenue du célèbre concile convoqué en 1431 par le pape Eugene , mais que Holbein n'a pas même été employé à la réparer. Il est probable , à la vérité , que c'est dans cet ancien monument qu'il a pris l'idée de ses fameux dessins sur le même sujet , & dans lesquels il a déployé une richesse d'imagination si surprenante , tant de jugement dans la maniere de grouper ses figures , & tant d'esprit dans leur exécution , que Rubens se plaisoit à étudier ses dessins avec une attention particulière.

On les conserve dans la bibliothèque de Bâle , avec beaucoup d'autres originaux de ce peintre célèbre , dans la salle au-dessous de celle où sont les manuscrits. C'est-là qu'on voit entr'autres chef d'œuvres de ce peintre , un tableau de la famille du chancelier Morus que Holbein peignit pour Erasme. Un Christ mort , ou *Corpus Domini* , singulièrement admiré des connoisseurs , & dont on a offert deux mille ducats. Mais ce tableau nous

paroît plus propre à inspirer l'effroi que la dévotion. Selon la tradition, Holbein l'a dessiné sur le modèle d'un juif noyé dans le Rhin. Les huit tableaux qui représentent les différentes parties de la Passion de N. S., sont encore d'une plus grande beauté. Maximilien, électeur de Bavière, voulut en donner 30,000 florins. Le dernier souper du Seigneur, lorsqu'il institua l'Eucharistie. Le portrait de la femme de Holbein & de son enfant peint avec beaucoup de vérité. Enfin le profil d'Erasme son protecteur & son ami, représenté écrivant son commentaire sur St. Mathieu. On distingue dans les traits de la figure un esprit & un feu, qui peignent admirablement l'ame & les talens de ce grand homme. Toutes ces peintures sont en général parfaitement conservées, & ce qui ajoute un prix inestimable à cette collection, c'est que le connoisseur peut suivre à la trace les différentes manières de l'artiste, & comparer les ouvrages de sa jeunesse avec ceux qu'il a faits dans l'âge de sa plus grande perfection.

Holbein fut avec Albert Durer son contemporain, le fondateur des beaux arts en Allemagne, & si Durer peut passer pour le Michel-Ange des Allemands, Holbein est leur Raphael. En général on trouve dans les belles formes de Holbein, des idées naturelles, bien ordon-

nées, des graces nobles, quoique moins parfaites que celles du divin Urbin. Dans les draperies il surpasse Durer. L'expression des passions est chez lui toute naturelle, tout cœur, tout esprit, & toujours variée selon les différens caracteres. Aucun de ses contemporains allemands ne l'a surpassé dans le coloris. Dans les tableaux historiques il a toujours observé le costume des temps & des lieux. Sans doute qu'il fut un peu aidé dans cette partie par ses deux savans amis, Erasme & Morus.

## P H Y S I Q U E.

*Cours complet de physique, mis à la portée des jeunes gens, & contenus dans une collection de lettres adressées à un jeune seigneur, par Michel Hube, professeur à Varsovie; 2<sup>me</sup>. volume, avec figures, 1793.*

**N**ous avons annoncé le 1<sup>er</sup>. volume de cet ouvrage, dans notre 49<sup>e</sup>. No. du 7 Décembre 1793. Nous observâmes alors combien ce livre élémentaire se distinguoit entre ceux de cette espece, & de quelle utilité il pouvoit être à tous ceux qui veulent s'instruire à fond des loix & des phénomènes de la nature. Le second volume est tout aussi instructif &

tout aussi intéressant, non-seulement par la nature des matières, mais encore par la manière dont elles y sont traitées. Nous n'entrons point dans la nomenclature de tous les objets renfermés dans ce volume. Avec quelque soin que l'auteur ait évité, comme nous l'avons dit dans notre premier extrait, tous les problèmes mathématiques, il s'est vu obligé cependant de toucher, en passant, au sinus trigonométrique & à ses calculs. Du reste ces lettres étant adressées à un jeune homme de qualité, les savans ne trouveront pas dans toutes, des choses neuves; mais il en est peu qui ne leur offrent des rapprochemens remarquables ou des explications qui, particulières à M. Hube, sont dignes de leur attention. Telles sont ses observations dans la Lettre 18<sup>e</sup>. sur les diverses dissolutions produites par la chaleur & le feu. Ses explications des célèbres essais de Huygens, pour remplir des tuyaux vuides d'air avec du vif argent, pour les tourner lentement & les tenir verticalement sans que le baromètre tombe, effet dont la cause est, selon M. Hube, la condensation du fluide. Cette idée est très-bien développée & prouvée par d'excellentes raisons. Mais ce qui fera le plus de plaisir aux savans dans cette production, c'est la déduction de l'auteur sur la double espèce de vapeurs, qu'il est

essentiel de distinguer, & qui devrait l'être à l'avenir, dans tous les livres élémentaires de Physique; puisqu'elle donne la clef pour entrer dans l'explication de beaucoup de phénomènes météorologiques qui, sans elle, resteroient une énigme, ou ne pourroient s'expliquer que par des hypothèses vagues & isolées.

---

*DIVERTISSEMENS du peuple Russe à Petersbourg. Extrait du guide du voyageur.*

LES montagnes de glace semblent être particulières au nord de la Russie. Ordinairement on y en construit chaque année vers le temps du carême ou du carnaval, deux qui sont publiques & élevées sur la Néva. Chacune de ces montagnes est un échaffaudage de bois de figure cubique, haut d'environ six brasses, pourvu d'un côté d'un escalier pour pouvoir y monter, tandis que l'autre côté est une pente rapide, faite de planches un peu houleuses, sur laquelle on descend en traîneau. On recouvre cette pente de carreaux de glace, puis on l'arrose d'eau, afin qu'elle devienne unie comme une glace à sa superficie. Il y a, à l'endroit où cette pente se perd dans la surface glacée de la Néva, une carriete droite,

unie comme une glace, & longue d'environ cent brasses. Ceux qui veulent prendre le divertissement du traîneau, s'asseyent au haut de la montagne, sur un traîneau long de deux pieds, & haut d'un travers de main. Le propriétaire de la montagne lui donne, en le poussant, la direction nécessaire. Le traîneau descend avec tant de rapidité, qu'on peut à peine respirer, & la force de l'impulsion prolonge souvent la course jusqu'à l'extrémité de la carrière. Lorsque le traîneau n'a point été poussé bien directement, ou si l'on ne tient pas les pieds assez élevés ou assez droits, il est possible d'être renversé, & l'on court risque de se casser les bras ou les jambes, & même de se rompre le cou : ces accidens sont néanmoins extrêmement rares. A la fin de la course, on prend son traîneau sous le bras, & on remonte sur la montagne par l'escalier ; puis après avoir payé de nouveau un copeck, on recommence une nouvelle course, &c. Ce divertissement est si fort du goût du peuple, que les femmes du commun & les jeunes gens d'une condition plus distinguée y prennent souvent part. Il y a des jeunes gens qui sont si habiles dans cette espece d'exercice, qu'ils glissent du haut en bas de la montagne sans traîneau & debout, n'ayant sous les pieds que des morceaux de planche ou des patins.

Aux environs des montagnes de glace , la Néva est presque entièrement couverte de gens , de voitures & de traîneaux ; parce que la plus grande partie des habitans de ces contrées s'y rend une ou deux fois , pour jouir du spectacle. C'est pourquoi , lorsque dans un hiver doux , le carême tombe de bonne heure , & avant que la glace ait acquis la force nécessaire , on construit les montagnes sur les bords de la rivière. Dans l'hiver de 1790 , où le carême commença le 31 Janvier , on les construisit pres d'Ochle sur les bords de la Néva.

Outre ces montagnes sur la Néva , qui sont sous l'inspection de la police , les enfans & les domestiques en construisent encore dans les cours des maisons , & l'on en voit aussi de petites dans les *Gardesloboden* , &c.

*L'escarpolette* ( *kalschel* ) est à la vérité un divertissement de tous les temps & de tous les états , mais c'est sur-tout dans la semaine de Pâques que le peuple s'y livre avec plus d'ardeur. Dans cette semaine , on construit à différens endroits de la ville , & depuis quelques années sur la place d'Isaac sur-tout , des escarpolettes , des théâtres & des ateliers de bateleurs , qu'on défait la semaine d'après. Les bateleurs , comédiens & danseurs de corde , sont tenus d'avoir la permission de la police ,

sous l'inspection immédiate de laquelle ils sont, de même que ceux qui prennent part à ces divertissemens. On a des escarpolettes ou balançoires dont le mouvement est perpendiculaire, d'autres où il est horizontal, & d'autres enfin où il est oscillatoire.

Les *balançoires perpendiculaires* sont composées de deux piliers fourchus, de la hauteur de deux brasses & demie, sur lesquels est placé un axe horizontal, dans lequel se croisent deux paires de perches, aux quatre extrémités desquelles pend un siege en forme d'armoire, & attaché à un axe mobile. Chacun de ces sieges peut servir à deux personnes; & comme les hommes ont coutume de faire aux dames la poiteuse de les faire balancer, les sieges sont communément occupés par un couple d'amans. Lorsque les quatre sieges sont occupés par quatre couples, les bateleurs tournent à force de bras, ou par le moyen d'une roue dentelée, l'axe qui est placé sur les piliers; de sorte que ceux qui se balancent, sont mis d'un mouvement continu dans une direction perpendiculaire à la surface de la terre, & tantôt à cinq ou six brasses au-dessus. Ce mouvement cause des vertiges à plusieurs personnes, qui pour cette raison quittent bientôt l'escarpolette, mais le plus grand nombre cause, et mange des friandises, &c. aussi tranquil-

lement que dans une chambre. Quoiqu'on prenne toutes les précautions possibles pour bien assurer l'escarpolette, la perche à laquelle le banc est attaché, ou celle que l'on place devant ceux qui se balancent, n'a qu'à se rompre ou sortir de ses gonds, pour occasionner des accidens facheux : c'est aussi ce qui arrive quelquefois, quoique bien rarement.

Les *balançoires horizontales* ont entièrement le mécanisme de la roue d'un moulin que fait aller un cheval. On fait tourner cette roue à force de bras, ou par le moyen de roues dentelées. Les plus parfaites de ces balançoires ont à l'extrémité des six ou des huit rayons horizontaux de la roue, des chaises, des petits chars, des traîneaux, des chevaux sellés, des cerfs, des cygnes, & d'autres figures d'animaux, sur lesquels les amateurs se placent, & voltigent ainsi circulairement d'un air satisfait, à quatre pieds environ au-dessus de la terre, tenant pour la plupart un fouët & des rênes à la main. On voit des gens qui attachent de petits chars aux extrémités des traverses, & se font ainsi traîner circulairement sur la terre. Au-dessus des traverses s'élève le cylindre, qui sert d'axe à la roue, avec une petite cabane chinoise ou autre, environnée d'une petite galerie qui tourne avec l'axe. Il y a dans cette loge ou sur la

galerie des musiciens comiquement habillés, ou des farceurs travestis, qui jouent des instrumens, ricanent, font toutes sortes de farces, & disent mille polissonneries, pour attirer le peuple. Ces sortes de gens tournent tout le jour autour de l'axe sans être aucunement incommodés de vertiges.

Les *escarpolletes oscillatoires* sont celles qui sont connues dans tous les pays; elles ne diffèrent que par les sièges de ceux qui se balancent; ces sièges étant des carioles, des voitures, des gondoles, des berceaux, des animaux, des oiseaux, &c.

Toutes ces espèces de balançoires sont en usage en Perse & dans les autres contrées orientales: il est même possible qu'elles soient venues de là. Ces balançoires sont si fort du goût du peuple, qu'on ne le trouve nulle part si généralement livré à sa gaieté naturelle que près des escarpolettes; de là vient aussi qu'il n'est point de personne qui ne laisse un jour ses domestiques prendre part à la joie. Cette gaieté même est si agréable aux simples spectateurs, qu'il est peu de personnes, des premières classes même, qui manquent d'assister chaque année à ce spectacle, ce qui fait que les rues des environs sont continuellement pleines de voitures.

La gaieté du peuple dégénère souvent en

trouble & en querelles. Dans ce cas-là les officiers de police font jetter, par le moyen des pompes à feu distribuées dans tous les quartiers de la ville, de l'eau sur la troupe en dispute, qui se disperse incontinent de tous les côtés, sans en venir aux mains, & sans traité de paix; oubliant jusqu'au sujet de la querelle.

On trouve dans la plupart des jardins & des campagnes des Grands, des balançoires bien faites, & semblables à celles que nous avons décrites. Quant aux escarpolettes oscillatoires, il y en a dans presque toutes les cours & les petits jardins attenans aux maisons des particuliers.

Le jeudi qui précède la Pentecôte, des troupes de cinq, de dix, ou même d'un plus grand nombre de filles, font des guirlandes de feuilles de bouleau (ce qui a, dit on, rapport à la *Jephthé* de la Bible). Les jeunes filles, parées comme aux plus grands jours de fête, se rassemblent l'après midi autour d'un buisson de bouleau verd où elles dansent en chantant, & chacune d'elles fait en même temps une guirlande de branchages, de rubans, de mouchoirs ou de morceaux d'étoffe de soie, & l'attache, toujours en chantant, au buisson de bouleau. Un homme souvent déguisé en femme, porte alors le

buisson ainsi paré dans une chambre, où les filles le suivent en faisant retentir les airs de leurs chans, & où elles vont le voir tous les jours. pour chanter des vers à sa louange. Le premier jour des fêtes de Pentecôte, on va reprendre le buisson, auquel on n'a rien ôté de sa parure, & on le porte en procession jusqu'à la Néva, dans laquelle on le jette, au milieu des chans & des danses. Chacune des jeunes filles observe alors la maniere dont flotte sa guirlande, si elle s'enfonce, si elle reparoit, si elle s'approche ou s'éloigne du rivage, si ses rubans sont pendans ou si le vent les fait jouer, &c. ; & tout cela lui pronostique le bonheur auquel elle doit s'attendre dans le mariage, & la maniere dont tout s'y passera pour elle, aussi exactement & avec autant de certitude que si cela étoit imprimé.

Les *divertissemens domestiques* du bas peuple consiste à boire, à manger, à chanter, à danser, à jouer aux échecs, aux dames ou aux cartes; il s'amuse aussi souvent des Italiens ou autres, qui courent les rues avec des orgues, des boîtes optiques, des lanternes magiques, des marmotes, des chiens ou des singes qui dansent, & qu'ils font entrer dans leurs maisons.

Les jeunes hommes désœuvrés s'amusent à

différens jeux , & sur-tout à jouer au ballon qu'ils appellent *Metschem*.

Le jeu de bague se nomme *Swaika* , à cause du bruit qu'il fait. Voici en quoi il consiste : on met à terre , ou sur une planche , un anneau de fer d'environ deux pouces & demi de diametre ; puis on jette un cône de fer pesant , très-pointu & muni d'une grosse tête , de façon qu'il soit comme enfoncé dans l'anneau , & reste debout sur sa pointe.

---

*PRIERE de Nicolas de Fluë , donnée à l'auteur du Journal de Lausanne par Mr. l'Abbé de Fluë , digne descendant du célèbre Nicolas.*

L'INTÉRÊT avec lequel nos lecteurs ont accueilli la biographie du respectable Nicolas de Fluë , inférée dans notre N<sup>o</sup>. du 1 Mai de cette année , nous est garant qu'ils liront avec plaisir la priere journaliere de ce saint homme.

*Seigneur ! dépouille-moi de ce qui m'éloigne de toi. Seigneur ! donne-moi ce qui m'approche de toi. Seigneur ! prends-moi , & donne-moi à toi.*

Aussi courte qu'elle est sublime , cette priere exprime dans ces trois lignes tout le mystère

de l'amour pur, renoncement à soi-même, opération de la grace, réunion à Dieu & en Dieu; & elle est tellement en usage dans tout le canton d'Undervalden, qu'elle y est répétée avec dévotion & sentiment par les plus jeunes enfans de ces heureuses contrées.

---

*Annonce Suisse.*

CONNU déjà du public par plusieurs ouvrages, preuves de son talent, *M. Jos. Clausner* de Zug a nouvellement dessiné avec soin, & réduit sur deux feuilles, papier royal, le célèbre plan en bas relief qu'a fait de la Suisse *M. le général Pfeifer*. On voit dans cette carte dessinée sous les yeux du général, & prise au sud, les contours très-ressemblans des montagnes, & leur hauteur mesurée par le général, y est désignée par des chiffres. A chaque côté de la carte se trouve une échelle à degrés de 1200 toises pour une demi-lieue, au moyen de laquelle on peut, avec un fil tendu, mesurer & calculer les distances. Tout le plan depuis *Aarbourg* jusques à *Finsteraarhorn* vers le midi, comprend environ 21 lieues de longueur sur 14 de largeur. Tous les chemins, les sentiers des hautes montagnes, & les chûtes d'eau les plus remarquables, sont aussi

aussi marquées de façon que cette carte supérieurement gravée sur papier d'Hollande, peut être d'une grande utilité aux voyageurs. Son prix est de 2 florins. Le louis à 10 florins. On la trouve chez Orell & Comp. à Zurich, & à Zug.

## S T A N C E S

*Sur la mort de Mlle. F\*\*\* de M\*\*\*\*.*

**G**RAND Dieu ! quels cris se font entendre !  
 D'où viennent ces plaintifs accens ?  
 Pourquoi ces longs gémissemens ,  
 Et ces pleurs que je vois répandre ?  
 D'effroi tous les cœurs sont émus.  
 A ces sanglots qui se confondent ,  
 De douloureuses voix répondent :  
 L'aimable Zelide n'est plus.

Je vois les amours & les graces  
 En lugubres voiles de deuil ,  
 Venir pleurer sur son cercueil ,  
 Et les vertus suivre leurs traces.  
 J'apperçois un pere éploré  
 Au ciel redemander sa fille ,  
 L'honneur , l'amour de sa famille ,  
 Dont il vient d'être séparé.

Pressant une bouche flétrie ,  
 La mere éperdue & sans voix ,  
 Voudroit une seconde fois  
 A son enfant donner la vie.

Tu perds , hélas ! & pour toujours ,  
 Oh ! mere trop infortunée ,  
 Le bonheur de ta destinée ,  
 Le premier fruit de tes amours.

De son aimable caractère  
 L'esprit n'étoit que l'ornement :  
 Son ame étoit du sentiment  
 Le véritable sanctuaire.  
 D'un sexe elle devint l'amour ,  
 Et de l'autre le vrai modèle.  
 La foule de plaisirs près d'elle  
 S'empressoit d'établir sa cour.

Dans son ame naïve & pure  
 La bienveillance respéroit ;  
 Pour l'embellir, l'art disputoit  
 Aux soins heureux de la nature ;  
 Esprit, vertus, talens, beauté,  
 Fut-il jamais plus beau partage ?  
 Elle fut au printemps de l'âge  
 La gloire de l'humanité.

Ni sa jeunesse, ni ses charmes,  
 N'ont pu la sauver du trépas.  
 La mort remarquant ses appas,  
 Hâta le moment de nos larmes.  
 Ainsi dans les champs du zéphir  
 Quelquefois une main cruelle  
 Détache la fleur la plus belle  
 A l'instant qu'elle alloit s'ouvrir.

- » Mais c'est trop gémir, vous dit-elle,
- » Parens chers, sechez vos pleurs.
- » Pourquoi vous livrer aux douleurs,
- » Lorsque ma joie est éternelle ?

- » Vos soins , vos vertus , vos talens ,  
 » Avoient embelli ma jeunesse.  
 » Je trouvois dans votre tendresse  
 » Un bonheur de tous les instans.  
 » Aimables sœurs , amis , bons frères ,  
 » Vous charmiez mes heureux loisirs ;  
 » Je vous devois tous mes plaisirs ,  
 » Et mes delices les plus cheres  
 » Après tant de prosperite ,  
 » Mon bonheur , qui fut votre ouvrage ,  
 » Ne pouvoit croître davantage  
 » Qu'au sein de l'immortalite.

*La Nymphé généreuse. CONTE.*

**G**ERMEUIL aimoit la volage Julie ;  
 De la fixer Germeuil étoit bien loin.  
 De vingt adorateurs la belle étoit suivie ;  
 Elle en eût écouté plus du double au besoin ;  
 Sans épargner la jalouse foiblesse  
 D'un amant franchement épris ,  
 Mais égaré par son ivresse.  
 Chaque faveur chez elle étoit à prix.  
 Intérêt ou plaisir , c'étoit tout son système.  
 Trompe cent fois par l'ingrate qu'il aime ,  
 Germeuil ne la ménage plus ;  
 Il eclate , il tonne , il tempête ,  
 Il brise tout , il perd la tête.  
 Inutile courroux , reproches superflus :  
 C'est un rocher que la mer en furie  
 Bat de ses flots ; & la nymphe aguerrie ,  
 Sans s'émouvoir , prend le parti

De congédier l'étourdi ;  
 Le configne à sa porte ; & depuis cette esclandre ,  
 Fines attentions , ministère d'ami ,  
 Cent messages remplis du jargon le plus tendre ,  
 Rien ne fit révoquer cet ordre rigoureux.  
 Certain soir cependant, dans ce jardin fameux  
 Qu'habitoient en commun l'amour & la folie ,

Germeuil rencontre sa Julie ;

Il l'aborde , non sans rougir ;

Lui parle de son repentir ,

Promet d'être plus raisonnable.

Julie écoute , & reste inexorable.

Il demande grace à genoux ,

Prend une main qu'il presse de la sienne.

L'œil des passans n'a rien qui le retienne.

Tout ce que le desir inspire de plus doux

Il le dit à sa belle , & pour faveur unique

Il sollicite un rendez-vous.

Toujours profond silence , ou réponse ironique . . . .

. . . Si d'un peu d'ot ses yeux pouvoient être éblouis ,  
 Se dit-il. Il présente un rouleau de louis.

Ah ! c'est parler , dit alors la friponne :

On ne sauroit résister à ceci.

Mais levez-vous , car ces gens-ci

Vont croire que je vous pardonne.

*Par M. de V.*

### *Sur la Goute.*

CÉLEBRE qui voudra le doux jus de la treille ,  
 L'amour & ses plaisirs , & l'aurore vermeille ,  
 Et tant de lieux communs , dont en de tristes vers  
 Le Mercure jadis fit bâiller l'univers.

Moi, poète nouveau, je prends une autre route,  
 Et chante dans ces vers... Eh! quoi donc? — Quoi?  
 — La goutte.

Heureux, cent fois heureux, dont les tendons enflés  
 Et les pieds chaudement de laine enveloppés,  
 Dans un fauteuil garni nonchalamment repose,  
 Et voit couler le temps sans faire nulle chose.  
 Heureuse oisiveté! partage des gouteux,  
 Tu remplis mollement leurs desirs & leurs vœux.

Le gouteux observé, servi comme un monarque,  
 Arrive toujours tard dans la fatale barque.  
 Rien ne trouble son calme; & ses sens affoiblis,  
 Des vulgaires plaisirs connoît le juste prix.  
 En vain lui vante-t-on l'agile Therpsicore:  
 Le repos est pour lui cent fois plus doux encore.

Vient-il des importuns, d'ennuyeux visiteurs?  
 Il n'en redoute point les pesantes fadeurs.  
 Il cause, il bâille, il parle, il se tait, il écoute.  
 Ni gêne, ni façons. Ma foi, vive la goutte!

Faut-il pour quelque emploi courir, solliciter,  
 Attendre, revenir, pour se voir rebuter?  
 Votre état douloureux vous épargne la route:  
 Un seul billet suffit. Ma foi, vive la goutte!

Au barreau quelquefois faut-il, malgré Cujas,  
 D'un éternel procès allonger le fatras?  
 On ne sauroit fortir: il faut, quoi qu'il en coûte,  
 Qu'on accorde un délai. Ma foi, vive la goutte!

Une solliciteuse, à l'œil tendre, au teint frais,  
 Doit, pour se faire entendre, approcher de bien près.  
 Que craindre d'un gouteux? De rien on ne se doute,  
 Et le baiser est pris. Ma foi, vive la goutte!

Chez soi l'on regne en maître , & l'on se fait porter  
 Du foyouil à la table , où l'on fait bien œuvrer ;  
 Petits plats succulens , dont le fumet ragoute ;  
 Vin généreux & vieux. Ma foi , vive la goute !

Si quelquefois le mal redouble de fureur ,  
 S'il étreint tout le corps de sa brûlante ardeur ,  
 On peste , on jure , on crie ; & la fin de la joute  
 Dissipe les humeurs. Ma foi , vive la goute !

Bientôt du doux sommeil la bienfaisante main  
 Couronne de pavots son moëlleux traversin.  
 Il n'est point d'importuns qu'au réveil on redoute :  
 On se leve à midi. Ma foi , vive la goute !

Faut il fortie enfin ? Un cocher complaisant  
 Epargne à la paresse un trajet fatigant ;  
 Et le beau temps cent fois fût-il à vau-de-route ,  
 On arrive tout frais. Ma foi , vive la goute !

*Vers pour le portrait de Mr. de Malesherbes*

**R**ÉVÉRÉ sur le siege , intègre au ministere ,  
 Il défendit son prince au bout de sa carriere.  
 Mais la haine en fureur l'emporta sur sa voix ,  
 Et l'on punit de mort le plus humain des rois.  
 Il voudroit pour Louis endurer le supplice . . .  
 Attends , rare mortel , que ton sort s'accomplisse.  
 Je t'entends accuser . . . Ah ! déjà tu n'es plus !  
 Le crime de ses mains couronne tes vertus.



---

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'Énigme est *portrait* ; celui du Logogriphe est *bauf*, où l'on trouve *auf* ; celui de la Charade est *potage*.

---

### E N I G M E.

**A** la terre je dois mon être & ma naissance.

Mon logement de petite apparence ,  
Entre mes sœurs & moi de concert habité ,  
Très-mollement est tapissé.

Le riche dans son opulence  
Me reproche ma dureté.

Pourtant dans ma simplicité  
Je nourris souvent l'indigence.

D'un Sage de l'antiquité  
Célebre par son abstinence ,  
J'ai constaté l'austérité ,  
En soutenant son existence.

Dans les siècles suivans , à certain jour marqué ,  
Où l'on voit la douce gaieté  
Quelquefois devenir licence ,

L'heureux mortel à qui le hazard m'a donné ,  
De moi reçoit l'autorité  
De conférer en abondance  
Rang, honneur, emploi, dignité.

Mais dès le lendemain, adieu, mon importance ;  
Je rentre en mon obscurité.

L O G O G R I P H E.

**T**ANTÔT faite de chair, par fois de végétaux,  
 Souvent de tous les deux je suis un assemblage;  
 Mais dans un autre sens je suis fort en usage  
 Chez Sallé, Nicolet; j'occupe leurs travaux.  
 Que ce soit au théâtre, ou bien à la cuisine,  
 Je fers à vos plaisirs. Cinq pieds forment mon tout.  
 Arrachez-moi le cœur, laissez-moi chaque bout,  
 Sous un nom différent vous voyez votre mine.  
 Remettez-moi le cœur, aussi-tôt de Messine  
 Le détroit renommé vient s'offrir à vos yeux;  
 Puis un métal utile, & pourtant dangereux.  
 Enfin, mon cher Lecteur, deux notes de musique;  
 Et pour mon dernier mot, une arme très-antique.

C H A R A D E.

**A**TTENDS que mon second devienne mon premier,  
 Si tu veux en tirer un plus grand avantage.  
 Quant à mon tout, Lecteur, pour en favoir l'usage,  
 Il charme par ses sons l'écho de mon dernier.

*ERRATA pour le No. de Juillet.*

*Ligne oubliée, page 21, après ces mots:*  
 Que ne puis-je comme lui mourir pour Jessid,  
 le meilleur des hommes & des rois, *ajoutez:*  
 Et disant ces mots, Zaïde d'un coup de poi-  
 gnard se perce le sein,

*L'HEUREUSE GAGEURE,**Conte traduit des bagatelles allemandes.*

L'AIR ferein, le cœur tranquille, le Comte de Pressewald, jeune officier, beau & bien fait, après trois mois d'absence, revenoit à sa garnison, suivi de son fidele André. Le jour étoit sur son déclin, & il leur restoit encore une forte lieue, pour se rendre à la ville où étoit le régiment, lorsque le Comte & son domestique traversèrent la superbe terre du Baron de Rubeck. Déjà ils avoient passé la longue muraille du jardin, à l'extrémité de laquelle étoit un magnifique pavillon. Tout à coup le Comte arrête son cheval, prête l'oreille, & se tournant vers André, qu'est-ce que j'entends, lui dit-il ? — Une harpe & une voix de femme. — Animal ! je le distingue peut-être aussi bien que toi ! ce n'est pas là ce que je te demande : je veux savoir, qui peut chanter & jouer ainsi chez le Baron de Rubeck ? Vraisemblablement sa fille, reprit tranquillement André. Sa fille, interrompit le Comte avec surprise ! sa fille ! Eh ! jamais Rubeck n'a eu d'enfant ! — Pardonnez-moi, Monsieur ; le Baron a une fille, vous pouvez m'en croire. Vous savez qu'avant d'entrer au service de M. votre pere, j'ai été plusieurs années à celui

du Baron. Eh ! bien, sur ce bras que vous voyez , j'ai porté au moins mille fois cette jolie petite enfant , qui , aujourd'hui , peut avoir . . . environ . . . 17 ans. Je la prenois souvent des mains de sa Bonne , qui aimoit à folâtrer avec moi , & qui . . . Le Baron une fille , reprit encore le Comte ! Et tu m'en as fait un mystere ! . . . Suis-moi , dit-il en tournant son cheval vers l'avenue du château ; je suis curieux de voir cette jeune personne. Vous y perdrez vos pas , Monsieur , dit André en riant ; & aussi vrai que je m'appelle André , vous ne la verrez pas. Et pourquoi , reprit vivement le Comte ? — Pourquoi ? tenez , Monsieur , je vous le dirai bien ; mais il faut continuer votre route à la ville , & aller surtout plus doucement que nous ne sommes venus.

Après quelques objections , le Comte dont la toilette se ressentoit un peu de la longueur de son voyage , & qui pensa que différer cette visite : ce n'étoit pas y renoncer , se rendit aux raisons de son domestique. Pendant qu'il chemine , & qu'André instruit son maître , nous ferons connoître à nos Lecteurs les habitans du château.

Le Baron de Rubeck , bon & honnête gentil-homme allemand , avoit en effet une fille ; mais très-peu de personnes le favoient , & elle

n'étoit presque connue que des gens de sa maison. Laure (c'étoit son nom) avoit perdu sa mere, à l'âge de 3 ans; & depuis cette malheureuse époque, le Baron, qui chériffoit sa fille, autant que le plus tendre des peres puisse chérir son enfant, l'avoit élevée avec le plus grand soin. Mais par une singularité qui tenoit peut-être à son caractère, peut-être aussi à la manie du siècle, de raffiner toujours sur les moyens d'éducation, Rubeck, en accordant à sa fille tout ce qui pouvoit la rendre heureuse, croyoit devoir écarter d'elle toutes les personnes qui n'étoient point nécessaires à son service.

La jeune Laure, en grandissant, devenoit chaque jour plus belle, & son esprit se développoit aussi avantageusement que sa figure. Content de ses succès, le Baron commençoit à sentir d'un côté, qu'il ne manquoit plus à Laure que l'usage du monde, & de l'autre, qu'il seroit bien doux pour lui de la voir admirée : il auroit donc peut-être changé la méthode qu'il avoit suivie, s'il ne s'étoit trouvé dans des circonstances, qui, dans son opinion, lui faisoient un devoir de la continuer.

Le plus proche voisin du Baron étoit aussi son plus intime ami. Camarades de service,

dès leur enfance ils ne s'étoient presque pas quittés ; ils avoient été pages à la même Cour, & avoient fait ensuite toutes leurs campagnes dans le même régiment. Retirés enfin dans leurs terres, qui n'étoient qu'à deux lieues l'une de l'autre, leur tendre liaison n'avoit jamais été interrompue.

Il existoit un moyen de la resserrer encore, c'étoit d'unir le fils unique de M. de Milnitz à la jeune Laure. Ces deux amis en conçurent l'idée, & se la communiquèrent. Déjà leurs conversations particulières ne rouloient plus que sur le projet de cette alliance, dont ils se promettoient les plus grands avantages, & bientôt ils se donnerent mutuellement leur parole d'honneur de ne point manquer à l'engagement solennel qu'ils prenoient ensemble de former un jour cette union.

On comprend que les deux enfans ne se doutoient pas encore du bonheur que leurs parens leur préparoient pour l'avenir. Laure n'avoit encore que 9 ans, & Milnitz, qui en avoit 16, étoit à l'Université, d'où son pere le rappella deux ans apres, pour lui faire commencer les voyages qui devoient terminer son éducation.

Il étoit à craindre qu'au bout des trois ans que le jeune Milnitz devoit employer à parcourir l'Europe, il ne rapportât un cœur peu disposé aux volontés paternelles, & quoique

les charmes naissans de la jeune Laure fussent bien capables de rassurer les deux amis, ils crurent cependant devoir instruire leurs enfans du projet arrêté entr'eux, pour prévenir les inconvéniens qu'ils pouvoient redouter.

Milnitz vint donc au château avec son fils. Pour la première fois Laure parut à table; & après le dîner les deux peres unissant les mains de leurs enfans, leur ordonnerent, en termes clairs & formels, de se regarder dès ce moment comme irrévocablement destinés l'un à l'autre. Une révérence froide, un air étonné, furent toute la réponse du jeune homme. Laure, déjà déconcertée de se trouver en compagnie, rougit machinalement au mot de mariage, en cachant de ses jolies mains la plus charmante figure du monde. Milnitz le pere fut très-content; mais le Baron, au lieu de cette satisfaction qu'il s'étoit promise, éprouva un sentiment pénible qu'il ne put d'abord se définir à lui-même, & qui l'engagea, lorsqu'il l'eut approfondi, non à retirer sa parole dont il fut toujours l'esclave, mais à tenir sa fille plus éloignée que jamais de tous les objets qui pourroient lui rendre l'obéissance difficile.

Accompagné d'un Gouverneur, le jeune Milnitz étoit parti deux jours après sa visite au château de Rubeck. Dès la première poste

il avoit déjà oublié sa petite fiancée ; & quoi que le Baron eut grand soin d'entretenir sa fille du jeune voyageur , pour le tenir sans cesse présent à son esprit , Laure écoutoit ses discours avec autant d'indifférence , que s'il se fût agi d'un habitant d'un autre monde.

Trois ans s'écoulerent bientôt , & Milnitz fort mécontent de la conduite de son fils pendant son absence , attendoient journellement son retour. Mais ce jeune homme , au lieu d'arriver , écrivit à son pere , pour lui demander une prolongation d'une année au terme fixé pour ses voyages , ajoutant que , s'il ne vouloit pas la lui accorder , il falloit au moins lui faire passer de fortes remises , n'étant pas en état , disoit il , de payer , avec ce qui lui restoit , les dettes qu'il avoit contractées , & moins encore d'entreprendre une route.

Cette fatale lettre fit une si fâcheuse impression sur ce trop malheureux vieillard , qu'il fut attaqué sur le champ d'une goutte remontée , qui le conduisit en deux jours aux portes du tombeau. On courut avertir le Baron de Rubeck , qui arriva encore assez tôt pour tranquilliser son ami , par la double promesse de se charger de la tutelle de son fils , & de rester fidele à l'engagement qu'ils avoient contracté ensemble à l'égard de leurs enfans.

Milnitz expiré, le Baron, après lui avoir rendu les derniers devoirs, mit en ordre les affaires les plus pressées, écrivit à son pupile pour lui annoncer la perte qu'il venoit de faire, & lui envoya les remises qu'il avoit demandées, en l'invitant d'accélérer son retour. Cependant en sa qualité de tuteur & de beau-pere futur il ne crut pas devoir lui refuser la prolongation qu'il avoit désirée.

Le jeune Milnitz ne balança point à profiter de la délicate condescendance de son tuteur, & non-seulement il ne revint pas cette année-là, mais elle n'étoit point encore écoulée, qu'il osa en demander une seconde avec de nouvelles remises pour payer des dettes plus considérables que les premières; & ainsi de prolongation en prolongation, trois ans & plus s'étoient écoulés depuis la mort de son pere, sans que le jeune homme parût penser à son retour.

Les principes du Baron de Rubeck sur l'honneur, étoient si sévères, qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais manquer à sa parole, même dans les cas où il avoit à se repentir de s'être engagé. Ainsi quelque blessé qu'il fût de la conduite de son gendre futur, il ne se crut point permis de rompre un engagement qu'il regardoit comme sacré, sur-tout depuis qu'il l'avoit renouvelé sur le lit

de mort, de son ami pour le consoler dans ses derniers momens.

Cependant en se croyant irrévocablement lié, & tout décidé qu'il fût à conserver la main de Laure pour son jeune pupile, le Baron desiroit non-seulement que sa fille consentît volontiers à cette union, mais encore qu'elle y trouvât son bonheur.

Nous avons entrevu que le jour des fiançailles, il s'étoit avoué à lui-même la difficulté d'atteindre son but, s'il l'exposoit à voir dans la société des objets de comparaison. Ses craintes à cet égard s'étant fortifiées de jour en jour, il crut n'avoir d'autre moyen d'éviter les inconvéniens qu'il redoutoit, que celui d'éloigner d'elle avec soin toutes les relations, par lesquels elle auroit pu acquérir des idées, des sentimens, des connoissances contraires à ses projets. Tels étoient les motifs de la conduite singulière que tenoit le Baron envers sa fille. Plus la raison de cette jeune personne se développoit, plus il prenoit de précautions pour la soustraire à tous les regards. Elle n'étoit servie que par des femmes, excepté un seul vieux domestique que le Baron honoroit de sa confiance, & qui la méritoit sous tous les rapports. Ce domestique, le ministre du village & le Baron, à ces trois hommes se bornoient ceux que voyoit Laure.

Jamais feule n<sup>e</sup> de jour, ni de nuit, elle ne sortoit de la maison que pour aller au jardin que le Baron avoit fait arranger pour elle, avec autant d'art que de goût. Il y avoit pratiqué un chemin couvert, qui conduisoit à l'Eglise où son pere l'accompagnoit toujours. Leur tribune étoit construite de maniere que l'on pouvoit entendre toutes les parties du culte, sans voir & sans être vu. Toujours avec son pere, lorsqu'il étoit seul chez lui; du moment qu'il sortoit, ou qu'il avoit compagnie, Laure étoit surveillée par le vieux domestique & par une ancienne femme de chambre, qui, tous deux instruits des volontés du Baron, les suivoient si ponctuellement, qu'aucun homme n'obtenoit l'entrée de l'appartement de leur jeune Maîtresse, ni celle du jardin, lorsqu'elle y étoit.

*Ciel ! quelle gêne ! quel esclavage !* s'écrient ici nos jeunes *Genlis* de 15 ans, déjà accoutumées à trancher sur l'éducation, à dissertor sur les méthodes, à regarder l'indépendance & la liberté de penser & d'agir comme les biens suprêmes.

Laure accoutumée dès sa premiere enfance à cette solitude, ne s'appercevoit point de la privation des objets qu'elle ne connoissoit pas. Elle n'avoit jamais lu de romans, ni de livres d'éducation. Elle ne soupçonnoit pas même

qu'on eût une méthode à suivre avec elle ; son ame innocente & pure avoit toute l'infouciance qu'on doit avoir à cet âge heureux. Ses goûts étoient simples : son jardin, ses oifeaux, la harpe remplissoient tous les momens qu'elle ne donnoit pas au travail, ou aux soins du ménage, & satisfaisoient tous ses desirs. Si par fois il s'élevoit chez elle une légère agitation dont la cause lui étoit inconnue, la moindre bagatelle lui rendoit le calme aussitôt.

En trouvant, comme on le voit, le moyen de gêner Laure, sans qu'elle s'en apperçut, le Baron, nous lui devons cette justice, souffroit infiniment de la sévérité qu'il exerçoit envers elle, & très-convaincu qu'il ne pouvoit, sans danger, en user autrement, jusqu'au retour du jeune Milnitz, chaque nouveau délai de celui-ci déchiroit son cœur paternel.

Quoique André n'eut pas raconté à son Maître la moitié de ce que nous venons d'apprendre à nos Lecteurs, il parloit cependant encore, lorsqu'ils traverserent le Faubourg, au grand trot de leurs chevaux. Tout-à-coup retentissent aux oreilles du Comte des cris de bien-venue, qui partent du pavillon d'un jardin, rendez-vous de tous les officiers. Le Comte s'arrête, descend de

cheval, & se voit entouré de sept à huit de ses camarades, qui, se précipitant à sa rencontre, le conduisent en triomphe dans le salon, où ils lui livrent un assaut de questions. Comment se porte ton pere?... ton aimable sœur? — Parle-nous un peu des jolies demoiselles de D\*\*\*? — A quoi as-tu passé ton temps? — comment t'es-tu amusé? — la chasse a-t-elle été bonne? — Es-tu content de ton cheval? — quelles nouvelles dit-on?

On comprend que la plupart de ces questions restèrent sans réponse. Le Comte, après avoir laconiquement satisfait à quelques-unes, raconta pour toute nouvelle que le Baron de Rubeck avoit une fille de 17 ans.

L'étonnement de ces Messieurs alla d'abord jusqu'à l'incrédulité. Comment comprendre & croire en effet qu'à une lieue de leur garnison, & à Rubeck où ils alloient souvent, ils n'eussent jamais entendu parler d'elle? Ils finirent enfin par rire de ce mystère, auquel ils ne prenoient pas le même intérêt que le Comte, parce que les uns étoient mariés, les autres avoient des maîtresses, & qu'aucun d'eux n'avoit entendu Laure chanter, ni pincer de la harpe. Ils convinrent néanmoins qu'on plaisanteroit le Baron sur l'incognito qu'il faisoit garder à sa fille, la

premiere fois qu'il viendroit à la Ville, où qu'on iroit expres chez lui, pour s'en donner le plaisir.

Dès le lendemain , rassemblés dans le même jardin , ces Messieurs virent passer le Baron , monté sur un superbe cheval anglais qu'il faisoit aller au pas. Le voilà , s'écrierent-ils ; au même instant ils sont à la porte. Le Baron descendoit. Bonjour, Baron, bonjour. Comment se porte la Baronne Laure, demanderent-ils tous à la fois en riant ?

Pour éviter les questions importunes, les avis, les conseils, les remontrances, & les railleries, le Baron s'étoit fait une loi de ne jamais parler de sa fille à ceux qui ignoroient qu'il en eût une : mais c'étoit sans gêne & même avec plaisir qu'il s'entretenoit d'elle, lorsqu'on lui en fournissoit l'occasion.

*Ils le savent donc aussi*, se dit-il à lui-même, en entrant d'un air grave & posé, au milieu de leurs bruyantes acclamations : *le bien ! voyons ce qu'ils me diront sur ce chapitre.*

Il leur fournit ample matiere. Tous parloient a-la-fois : l'un le railloit de sa conduite envers sa fille ; un autre lui demandoit si elle étoit jolie ? plusieurs d'entr'eux proposoient d'aller en corps à Rubek, & de n'en sortir, qu'apres avoir vu cette jeune merveille

Presswald, seul retiré dans un coin, laissa ses camarades jeter leur premier feu, & le Baron se défendre de leurs attaques, tant bien que mal : mais lorsqu'ils se furent tus, il s'approcha du Baron, & la conversation devint particulière entr'eux deux.

« Vous êtes pere, dit Presswald au Baron,  
 » & sans doute vous êtes maître de votre  
 » maniere d'agir envers votre enfant, du  
 » moins cela ne me regarde-t-il pas, ajouta-  
 » t-il en rougissant ; mais sans la connoître, je  
 » plains Mlle. votre fille .Quoi ! passer ainsi les  
 » plus belles années de sa vie dans une solitude  
 » absolue ! — Parbleu, Monsieur le Comte, je  
 » la plains aussi, moi ; cependant vous vous  
 » trompez, si vous la croyez malheureuse, ou  
 » même triste. Toujours d'une humeur égale,  
 » toujours gaie & contente, s'amusant de tout ;  
 » voilà ma Laure : ne connoissant point le  
 » monde, elle ne sent point la privation  
 » des plaisirs qu'il procure.

» — Mais cette ignorance même est un  
 » danger pour quelqu'un qui doit enfin ap-  
 » prendre à les connoître,

» J'en conviens, répondit le Baron, & si  
 » je pouvois . . . . mais savez-vous les raisons  
 » pour lesquelles . . . . Je crois les savoir,  
 » interrompit le Comte ; une promesse pré-  
 » cipitée, peut-être téméraire . . . précipitée,

« téméraire!... reprit le Baron en poussant  
« un soupir, là! là! Comte! c'est du moins,  
« je l'espère encore, ce que ni vous, ni moi  
« ne savons... mais enfin quelle que soit  
« cette promesse, je la tiendrai, Monsieur.

« *Bravo! bravo!* s'écrierent tous les  
« officiers. Sans doute, dit Proffewald, on  
« ne peut que vous applaudir sur ce point.  
« Puisse le jeune homme à qui vous réservez  
« ce trésor, le mériter! Mais faut-il pour  
« cela enfermer votre fille, la tenir prison-  
« nière, la conduire encore à la lisière, &  
« la soumettre enfin aux volontés arbitraires  
« des domestiques qui la surveillent, quand  
« vous n'y êtes pas?

« Eh! comment diable, faut-il donc s'y  
« prendre pour garder une fille, s'écria le  
« Baron? Depuis ces douces méthodes intro-  
« duites dans l'éducation des jeunes personnes,  
« ne sont-elles pas toutes maîtresses de leur  
« volonté? Dès l'âge de 15 ans, elles décident,  
« tranchent de sentiment, de bonheur, d'é-  
« poux, de mariage, de célibat. La liberté  
« est le grand mot. Elles veulent être les  
« arbitres de leur sort, disposer de leur temps,  
« se choisir elles-mêmes leur société... non,  
« Messieurs, ma Laure ne connoit point toutes  
« ces sottises. Simple dans ses goûts, d'innocens  
« plaisirs lui suffisent; elle n'a besoin

» de personne pour s'amuser, & j'aime mieux  
 » la tenir dans l'ordre, que d'avoir à la cha-  
 » griner pour l'y remettre.

» Vous croyez donc être bien sûr d'elle,  
 » mon cher Baron, lui demanda le Comte  
 » en riant? — Parbleu, si je le crois! —  
 » — Mais ne craignez-vous pas qu'enflammé  
 » par les difficultés, on ne tente de vous  
 » prouver que vos précautions sont inutiles,  
 » & qu'il seroit aisé de gagner le cœur d'une  
 » jeune personne élevée comme Laure. Il faut  
 » premièrement arriver jusqu'à elle, répondit  
 » le Baron d'un air triomphant. »

À ces mots, il s'établit un défi entr'eux.  
 Le Comte lui certifia que rien n'étoit si facile.  
 Il alla même jusqu'à parier que, sans employer  
 la violence, il donneroit un baiser à Laure,  
 & qu'il en apporteroit la quitance au Baron.

Celui-ci convaincu qu'au moyen de ses  
 précautions, la chose étoit impossible, accepta  
 le pari. Le cheval anglais du Baron & le  
 cheval danois du Comte furent les enjeux,  
 & les officiers, les témoins de cette gageure,  
 dont les conditions étoient que le Comte  
 n'useroit d'aucun moyen violent, & que le  
 Baron n'avertiroit point sa fille, & ne pren-  
 droit aucune précaution nouvelle pour la res-  
 ferrer davantage. On fixa deux mois de terme,  
 au bout desquels, le Comte devoit avoir

rempli sa promesse, ou se déclarer vaincu.

Cette gageure fournit matière à la plaisanterie, pendant tout le temps que Rubeck resta au pavillon avec ces Messieurs : mais ce fut à son retour chez lui qu'il rit tout à son aise de la folie du Comte, de vouloir tromper un homme aussi expérimenté que lui. Il se voyoit déjà possesseur du cheval danois. Pour la première fois, il souhaita que Miln tz différât encore de deux mois son retour. Il n'étoit pas difficile de prévoir que ce vœu seroit rempli. Quoiqu'il en soit, le Baron toujours attaché inviolablement à sa parole, ne dit rien à sa fille, & se contenta de recommander qu'on ne se relâchât point de la méthode ordinaire.

Six semaines s'étoient déjà écoulés depuis le jour de la gageure, le Comte & son fidele André les avoient employées à prendre des renseignements exacts, sur la maniere de vivre habituelle de Laure. Les personnes qui l'entouroient, la disposition de son appartement, celle du jardin, rien n'avoit été oublié. Le Comte faisoit de fréquentes visites au Baron. Il y portoit toujours un œil observateur, sans en être plus avancé. Quelques tentatives infructueuses commençoient même à lui faire craindre une issue peu favorable ; tandis qu'en amusant le Baron, elles lui faisoient redoubler de

de vigilance dans la sagesse de ses précautions ; & se croyant chaque jour plus sûr de la victoire , il commençoit à sortir sans inquiétude pour ses occupations ou ses plaisirs , & il poussa même la confiance au point de passer une journée entière à la terre de Milnitz.

Résolu de tenter un dernier effort , le comte s'étoit établi la nuit précédente dans le cabaret du village de Rubeck , après avoir feint , pour mieux cacher ses démarches , de renoncer à la gageure , & de profiter d'un congé qu'il avoit obtenu. Il s'occupoit d'un nouveau projet , lorsqu'André , qui , sous divers déguisemens , rôdoit toujours dans les coins du château , vint presque hors d'haleine lui apprendre l'absence du baron. Au même instant une marchande entre dans la cour du cabaret. Le comte la voit , se frappe le front , & l'appelle. Elle monte avec sa balle. — Sans doute vous allez au château ? — J'en viens , Monsieur. — Eh ! vous y avez beaucoup vendu ? — La jeune baronne n'a pu me voir ce matin ; elle m'a fait dire de revenir après le diner. Pendant ce court récit , le plan du comte se forme. L'or facilite tout ; il en donne à la marchande. En dinant avec elle , il s'instruit de son commerce ; & le diner fini , le voilà dans les habits de cette femme , sa balle sur le dos , & sortant de l'auberge pour se rendre au châ-

teau ; tandis que la marchande , enveloppée du manteau du comte , qui lui a donné sa bourse en nantissement , attend tranquillement son retour.

Convaincu qu'il verra Laure , Mr. de Pressevald n'est pas aussi certain qu'il pourra remplir les autres conditions du pari. Néanmoins les habits dont il est revêtu facilitent les choses. Il apprend de plus avec plaisir d'André , que Laure n'avoit jamais d'argent , son pere payant pour elle sans difficulté tous les mémoires qu'elle signoit. Rempli d'espoir , & le visage à moitié caché par un mouchoir , qui lui couvroit la tête , le comte s'achemine , entre au château , demande d'être introduit chez Mme. la baronne. Nous n'avons ici qu'une demoiselle , répond une servante mutine en passant sans s'arrêter. Ce sera la marchande , dit une grosse voix ; elle peut monter. Sans voir celui qui parloit , Pressevald se dit que c'est le gardien de Laure ; il obéit à son ordre ; il monte , son cœur palpite ; le vieux domestique le conduit par une longue allée , ouvre enfin une porte , & s'éloigne au même instant , en disant : entrez , Madame , je n'ai rien à faire là. Ce premier succès rassure le comte : on le prend pour ce qu'il veut paroître ; il ne doute plus de réussir... Mais... il voit Laure... toute sa hardiesse s'évanouit. Il vou-

droit jeter sa balle , se précipiter à ses pieds. Jamais , non , jamais , il n'a vu une beauté si parfaite. Jamais la réunion touchante des graces , de la vivacité , & d'une naïve candeur , ne s'étoit trouvée à un tel point sur la même physionomie ; & jamais il n'avoit vu une taille plus élégante , plus svelte , avec un port aussi noble que celui de la jeune baronne.

La vieille femme de chambre étoit présente. Par bonheur que son empressement & celui de sa maîtresse à voir les marchandises , donnerent à la fausse marchande le temps de se remettre. Bientôt le son doux & argenté de la voix de Laure se fait entendre : ses levres de rose , en admirant les divers objets qu'étale le comte , s'excusent d'acheter , sur ce qu'elle n'a pas d'argent.

N'est-ce que cela , Mademoiselle , répond Preslevald en affectant un dialecte étranger & un ton bouffon ? Mr. votre pere en a pour vous. Oui , s'il étoit à la maison , répondit Laure. Oh ! il ne me refuse jamais rien. — C'est égal , c'est égal , mon ange , prenez toute ma boutique : donnez-moi seulement une reconnoissance ; je me ferai payer de Mr. le baron. — C'est bien ainsi que j'agis d'ordinaire , reprit Laure , lorsque je connois les marchandes ; mais vous êtes étrangere , &

mon pere ne revient que fort tard ce soir. — Cela ne fait rien, Madame, interrompit la fausse marchande en s'adressant à la vieille femme de chambre, que Laure regardoit, & qui s'effaioit un capuchon de taffetas; cela ne fait rien. Eh! voyez comme il vous va: prenez; je reste jusqu'à demain. — En effet, Mademoiselle, dit alors la vieille argus en adoucissant sa mine, puisque cette femme reste, vous pouvez choisir ce qui vous plaît.

La chose ainsi en regle, Laure, qui n'avoit jamais trouvé de marchandise à si bon compte qu'on lui offroit celle-là, choisit différens articles, & se ressouvenant qu'il lui manquoit une nuance de petits rubans à broder, elle pria sa Bonne d'aller lui chercher les cartons qui étoient sur son métier, dans la chambre voisine. Quel moment favorable pour gagner la gageure! Le comte fut en profiter; & feignant d'essayer un *schall* sur les épaules de Laure, en accompagnant cet essai de quelques lazzis, St. Nicolas! s'écria-t-il, comme ce *schall* vous sied! Je ne puis m'en empêcher, ma belle demoiselle: il faut que je vous donne un baiser.

En supposant à la place de Laure toute autre demoiselle, mais avec plus d'orgueil, & plus au fait des convenances, elle auroit fait punir une telle hardiesse. Pour l'innocente

Laure, sans soupçon, sans vanité, rouge jusqu'aux oreilles, elle se contenta d'un *fi donc*, extravagante ! Et le comte (qu'on juge de sa position) put à peine retenir un tremblement universel, qui l'auroit décelé à toute autre personne.

La femme de chambre rentra, son capuchon sur la tête. Le marché fut conclu. La fausse marchande demanda du papier, une plume, de l'encre, & écrivit son mémoire.

*Je soussignée reconnois avoir reçu les articles suivans :*

7 aunes de gaze blanc de lait, à		
6 sols, fait . . . . .	2 L.	2 S.
5 aunes gaze à fleurs, à 1 liv. . . . .	5	..
12 aunes petits rubans, à 3 sols. . . . .	1	16
2 schalls de Turquie, à 9 liv. . . . .	18	..
1 capuchon . . . . .		<i>gratis.</i>
1 baiser . . . . .		<i>gratis.</i>

---

*Total.* 26 L. 18 S.

---

La gaieté de la marchande, son accent étranger, amusoient tellement Laure & son argus, qu'au milieu de leurs éclats de rire, augmentés encore par les lazzis du comte en leur présentant le mémoire, elles regarderent celui-ci comme une nouvelle bouffonnerie. Un capuchon gratis, dit la femme de chambre en riant : vous me le donnez donc ? Sans doute,

reprit le comte ; à vous le capuchon , à cette belle enfant le baiser : c'est ma méthode. Signez , Mademoiselle ; je m'amuse trop ici.

Muni de la quittance , le comte , de retour à l'auberge , paya largement la vraie marchande , en lui ordonnant de partir sans délai. Lui-même reprenant avec André le chemin du village prochain , où il avoit laissé ses chevaux & son uniforme , se trouva à l'entrée de la nuit en ville , & dans sa chambre , où il ne pensa qu'à Laure.

Celle-ci , restée avec sa femme de chambre , n'étoit point comme à son ordinaire ; elle repassoit dans son esprit son amusante après-dinée. Mais cette extravagante marchande ! disoit-elle. As-tu vu , Silluk , comme elle m'essayoit ces *schalls* , avec quelle vivacité elle m'a donné ce baiser ? J'ai été effrayée un moment ; mais elle est si plaisante ! Oh ! je me suis bien divertie ! Jamais , en effet , rien n'avoit aussi singulièrement occupé Laure que cette aventure. Son pere revint ; d'un faut elle fut dans sa chambre , où elle lui raconta combien elle avoit mis sa bourse à contribution. Le baron l'embrassa , en signe du plaisir qu'il en avoit ; mais lorsqu'avec sa naïveté , son innocence accoutumée , elle entra dans les détails , & qu'elle lui raconta les plaisantes scènes que lui avoit données cette marchande étran-

gere, alors le baron, inquiet, agité, envoie en hâte à l'auberge. On revient, & ses soupçons se changent en certitude lorsqu'il apprend que la marchande a disparu. Il ne peut dormir de cette nuit-là, se leve de très-mauvaise humeur. Le lendemain, & avant que midi sonne, le comte de Pressévald, traversant la cour du château au galop, vient lui présenter la quittance, qui le rend vainqueur. Que faire, dit le baron en lui-même? J'étois un fou d'accepter ce défi; mais il l'a gagné honnêtement: qu'on amène le cheval. — Non, s'écria le comte; je suis content d'avoir atteint mon but, en vous prouvant, Mr. le baron, la vérité de ce que j'avançois. — Je me passerois de cette conviction, reprit le baron avec un peu d'humeur; mais enfin nous avons parié, & je ne me laisserai pas encore vaincre en générosité: mon cheval est à vous. — Si vous le voulez absolument, dit le comte, il faudra bien que je le prenne; mais si je ne puis espérer de posséder Laure, au nom du ciel, ne m'obligez pas à rien prendre qui puisse me la rappeler. Baron, ajouta-t-il avec sentiment, j'ai gagné, mais cette fatale victoire me coûte mon repos. Le baron soupira en levant les épaules; il garda son cheval anglais, se réservant *in petto* de trouver quelqu'autre moyen de payer sa dette au

comte, qu'il estimoit déjà, mais qui, depuis cette aventure, gagna une place distinguée dans son affection.

Quelque flatté que fût le comte de l'amitié que le baron lui témoignoit, il étoit si éperduement épris de Laure, que rien sans elle ne pouvoit le satisfaire. Ses amis étonnés de son prodigieux changement, (dont ils ignoroient la cause, parce que le vrai amour est discret) s'efforçoient en vain de le réveiller aux plaisirs. Insensible à tout, morne, concentré, il les fuyoit, & se feroit fui lui-même, s'il n'eût toujours trouvé Laure au fond de son cœur. Ne pouvant soutenir le tourment qu'il éprouvoit, sans essayer au moins s'il n'étoit aucun moyen de fléchir le baron, il se rendit chez lui. Son éloquence enflammée du feu de l'amour le plus vrai, le plus pur, eût touché le plus insensible. Le baron, ému jusqu'au fond de l'ame, ne sentoit que trop la différence qui existoit entre Milnitz & Prefsvald; mais en embrassant celui-ci, il lui répondoit tristement, qu'un homme d'honneur se devoit à sa parole.

L'on dit souvent qu'un amour privé d'espoir derange les meilleures têtes, du moins dans cette occasion, fut-il cause que l'honnête Prefsvald se laissa aller à une démarche qu'il ne se fut point permise de sang froid, puisqu'elle

pouvoit détruire le repos de la plus excellente, de la plus aimable des femmes. Mais désespéré, hors de lui, par la réponse du baron, il ne vit d'autres moyens que de s'adresser à Laure elle-même; & dans le délire de sa passion, il lui écrivit une lettre aussi indigne de lui en tout sens, qu'elle l'étoit de Laure, puisqu'il cherchoit à l'engager à résister aux volontés d'un pere. En l'éclairant sur les torts de son futur, & en l'instruisant des sentimens qu'elle lui avoit inspirés, il lui demandoit une entrevue, dans laquelle il lui promettoit des éclaircissemens plus détaillés. Il avoit tellement perdu la tête, que quoiqu'il sentît en écrivant toute l'indécence de son procédé, son unique soin fut de trouver les moyens de faire parvenir sa missive.

Le baron avoit une aversion décidée pour les chats : cette circonstance, peu importante dans toute autre histoire, servit admirablement André, chargé du soin de remettre la lettre. Muni d'une poudre, il se fit annoncer comme possédant un spécifique infailible pour détruire l'engeance des souris & des rats. Heureusement que le château en étoit rempli. La hardiesse avec laquelle André vantoit sa poudre, ne laissant aucun doute, & sa force tenant à certaines paroles, le baron conduisit lui-même André dans les appartemens. Arrivé

à celui de Laure, alors au jardin, le vieux domestique accourt hors d'haleine avertir son maître qu'un courier vient d'arriver. Il descend ; & André profitant du moment, insinue sa lettre dans un livre de musique, qu'il regardoit comme un messager fidele.

Il ne se trompoit pas. Une heure après, Laure l'avoit lue, relue, & lue encore, sans la comprendre toute, il est vrai ; mais avec une agitation & des palpitations qu'elle n'avoit jamais éprouvées.

Le comte, de son côté, attendoit son domestique avec la plus vive impatience. Il arriva, instruisit son maître de son succès, & celui-ci n'en devint que plus agité. Une angoisse affreuse sur les suites de cette fausse démarche, un vrai repentir d'avoir pu la faire, rendirent les deux jours qui suivirent celui-ci deux jours de tourmens. Le troisieme, au matin, un palefrenier du baron entre chez lui, & lui remet ce billet :

« S'il est possible, Mr. le comte, venez à  
» Rubeck encore avant diner : je vous attends.

Le baron de Rubeck.

Jamais le cœur du comte n'avoit battu aussi fort ; jamais il ne s'habilla aussi vite ; jamais enfin son cheval ne fut aussi fortement éperonné que dans cette occasion. Devançant de beaucoup le palefrenier, il arriva, découlant

de sueur , dans la chambre du baron. — Vous avez fait de belles affaires , Monsieur , lui dit celui-ci en le sauvant d'un air contraint ; vous avez agi noblement , Mr. le comte , envers un vieux pere & son innocente fille ! Si j'avois vingt ans de moins , des pistolets décideroient la chose ; mais comme je vous crois homme d'honneur , vous me donnerez une autre satisfaction , & cela sans résistance : suivez-moi. Anéanti & en silence , Pressevald suivit le baron , qui le conduisit dans le jardin , & droit au sanctuaire impénétrable , le pavillon de Laure. Elle y étoit , belle comme la déesse du jour , lorsqu'on la voit , dans les brillantes matinées du printemps , assise sur son char de pourpre. C'est ainsi que s'exprimeroit un poète. Pour nous , nous dirons simplement qu'elle étoit aussi belle que peut l'être une mortelle de dix-sept ans , assise , sa harpe devant elle , & parée des graces & de la fraîcheur que donne l'innocence. Le comte restoit immobile ; mais Mr. de Rubeck le poussant dans le pavillon : Allons , Monsieur , lui dit-il , allons ; je suis curieux d'entendre les éclaircissemens que vous avez à lui donner lorsqu'elle vous recevra. Le comte restoit muet , ainsi que Laure. Après s'être amusé quelque temps de leur embarras , le baron se lassant enfin de ce silence , s'entretenoit ; &

d'un ton aussi solennel que pourroit le prendre un ministre des autels, il demanda au comte s'il vouloit Laure pour épouse, & à Laure si elle vouloit le comte. Nous n'entreprendrons pas de dépeindre la scène qui suivit : il faudroit des couleurs qui n'appartiennent qu'aux amans. Que nos lecteurs eux-mêmes s'imaginent ce que durent éprouver ces deux jeunes gens, en se voyant inopinément, le comte au comble de ses vœux, & Laure tout-à-coup délivrée de la contrainte où elle avoit vécu, & de l'idée incommode & pénible d'un objet absolument indifférent pour elle.

Quelque accoutumés que soient nos lecteurs à voir & à lire chaque jour les choses les plus extraordinaires, nous les entendons demander comment est il possible que le baron, si ferme, si roide même à observer sa parole, puisse se résoudre à y manquer? Mais que ne produit point l'arrivée d'un courier? Celui qu'on avoit annoncé pendant qu'André étoit à la chasse des rats du château, avoit apporté la nouvelle que le jeune Milnitz, victime de son inconduite, & mortellement blessé par un officier dont il avoit séduit la femme, avoit encore assez vécu pour reconnoître ses erreurs, & pour chercher à réparer ses torts envers le baron & sa fille. Il nomma celle-ci héritière de tous ses biens, par un testament que

ce courier, son valet de chambre, remit au baron, avec l'extrait mortuaire de son maître.

Mr. de Rubeck craignoit depuis si long-temps que ce mariage ne fit le malheur de sa fille, qu'il bénit le ciel en se voyant dégagé de sa téméraire promesse. Laure, qui connoissoit à peine son promis, & qui ne l'aimoit point, fut encore moins sensible à la nouvelle de sa mort; & lorsque son pere entra chez elle, & la lui apprit, en lui en racontant les circonstances, elle tenoit la lettre du comte pour en faire la quatrième ou cinquième lecture; & la remettant au baron avec sa naïveté ordinaire : Consollez-vous, papa, lui dit-elle, voilà déjà un autre épouseur, qui m'aime bien plus que ne m'aimoit Milnitz. Le baron lut, branla la tête, instruisit sa fille de ce qu'étoit le comte, fit appeller celui-ci, & se sentit aussi soulagé par cette union, que les deux jeunes gens se trouverent heureux.



*ANNALES de l'histoire de la Grande-Bretagne, année 1789, par Mr. d'Archenholtz, ci-devant capitaine au service de Prusse, pour servir de suite à l'ouvrage intitulé : de l'Angleterre & de l'Italie, par le même auteur ; 2<sup>d.</sup> & 3<sup>me.</sup> volumes, avec les portraits de lord Thurlow & de lord Camden.*

EN annonçant cet ouvrage à nos lecteurs, dans notre N<sup>o</sup>. VII du 1 Juillet, nous n'avons parlé que d'un volume par année ; mais Mr. d'Archenholtz tenant au public plus qu'il ne lui a promis, en fit paroître deux dès la seconde année, sans cependant que cette augmentation ait rien changé au plan qu'il s'étoit proposé, pour le choix & l'ordre des matieres.

Dans l'impossibilité où nous sommes de rendre compte, section par section, des sept volumes que nous avons sous les yeux, pour les années 1789, 90, 91, 92, nous choisirons dans chacun de ces volumes les objets les plus intéressans pour le général de nos lecteurs.

L'année 1789 fut remarquable par les circonstances critiques dans lesquelles la maladie du roi jetta le ministère & le parlement. L'Etat sans chef, toutes les roues de la machine du gouvernement entravées, la marche des affaires arrêtée. On convenoit généralement de la né-

cessité d'établir un régent. Les membres de l'opposition prétendoient que les droits du prince de Galles à la succession lui en donnoient un incontestable à la régence , & qu'il pourroit, sans autre formalité, se charger de l'administration, puisqu'il n'existoit, disoient-ils, aucune loi, aucune puissance qui pût déterminer ou discuter ce droit, les deux chambres n'étant pas un parlement sans la sanction royale. Le ministre au contraire étoit persuadé que les représentans de la nation, conjointement avec les pairs, avoient seuls le droit & le pouvoir de décider la chose ; & quoiqu'il trouvât convenable que le prince régît l'Etat pendant la maladie de son pere, il soutenoit cependant que, tant que le roi vivroit, le prince ne pouvoit avoir de droits que ceux dont le parlement voudroit le revêtir.

L'auteur des annales développe d'une façon très-claire cette importante question, débattue alors en parlement, malgré l'opposition de 47 pairs, à la tête desquels étoit le duc de Yorck. Un rapprochement remarquable, c'est que les droits du prince furent examinés le même jour où cent ans auparavant le fameux *bill recht* avoit assuré les droits du peuple. Peut-être pourroit-on regarder comme tout aussi singulier que ce fût contre les plus ardens défenseurs de la majesté du peuple &

des droits du parlement que le ministère eût l'un & l'autre à défendre. Mr. Pitt l'emporta. Les deux chambres, après avoir déclaré que les droits du prince étoient nuls, le choisirent pour régent, mais avec les restrictions nécessaires pour ne pas bleiser la constitution, en affoiblissant *les droits qu'elle a attachés à la personne du roi, droits dans lesquels elle trouve son plus ferme appui.*

Après trois mois de débats, ces restrictions dictées par la sagacité du ministre, soutenues par lui avec fermeté, furent enfin irrévocablement établie par le bill de régence, qui, aux yeux de tous les Anglais impartiaux, sera toujours regardé comme un chef-d'œuvre de prudence & de raison. Le prince, en s'y soumettant, parut croire que les restrictions que l'on y mettoit, supposoient l'espoir du rétablissement du monarque. En effet, au moment où il alloit prendre l'administration, le roi recouvra la santé, & tout rentra dans l'ordre accoutumé.

L'étonnante révolution arrivée l'année 1789 chez une nation voisine & rivale des Anglais, est indiquée par l'auteur dans la section qui traite de l'histoire du gouvernement Britannique; & l'aveu ingénu qu'il fait à ses lecteurs de son *exaltation*, dès qu'il s'agit des grands & des nobles objets, *vérité, liberté, met à l'aïse*

l'aîse ceux de ses lecteurs qui, moins doués d'imagination que lui, ne voyant pas encore le bonheur & la gloire qu'il prédit, en ajoutant les plus tendres sollicitations " *à ce grand,*  
 „ *à ce magnanime peuple,* pour qu'il veuille  
 „ être moins injuste envers les Allemands,  
 „ qu'il les méprise moins, & *qu'il se souvienn*  
 „ *sur-tout que, sans la révolution opérée par*  
 „ *Luther sur les esprits, on n'auroit pas eu de*  
 „ *Louis XIV.*

Nous ignorons si ce motif fera senti par la nation à laquelle il le présente; mais nous supposons que Mr. d'Archenholtz, dont la mémoire se travaille à produire aux Français une longue nomenclature des héros & des savans auxquels ils doivent leurs lumieres, ne peut qu'être bien satisfait de la touchante reconnoissance qu'ils en ont témoigné pendant leur dernier séjour en Allemagne. Toute cette section se ressent du sublime enthousiasme qu'a voue l'auteur. " Il voit (en 1789) la consti-  
 „ tution Française durant jusqu'à la fin des  
 „ siècles; il la voit calquée sur la constitution  
 „ Anglaise, les deux nations cessant à jamais  
 „ leur rivalité & leurs guerres; il parcourt  
 „ rapidement toutes les révolutions arrivées  
 „ en Europe dans ce siècle de lumieres; &  
 „ il cherche les semences de la révolution  
 „ Française dans la philosophie & dans la

» guerre d'Amérique ; cause , dit-il , plus réelle  
 » que l'Etat des finances , qui ne fut qu'un  
 » moyen d'accélérer la catastrophe.

La notice de la littérature Anglaise , qu'on doit toujours à la plume de Mr. Forster , est aussi intéressante que celle du précédent volume ; & comme nous avons déjà donné à nos lecteurs une idée de la manière dont il traite cet objet , nous passerons de suite à l'histoire des arts du même auteur , & qui est un des morceaux les plus intéressans de ce troisième volume.

Après avoir établi pour principe que le climat , l'organisation physique & morale , la constitution politique , les mœurs , & les coutumes influent sur le plus ou le moins de goût d'un peuple pour les beaux arts , & sur le plus ou moins de perfection qu'ils acquièrent chez eux ; & après avoir recherché les causes qui pendant long - temps retarderent le goût des arts libéraux en Angleterre , Mr. Forster fixe l'époque de leur aurore dans ce pays à celle où la possession des deux Indes & le commerce des Anglais dans toutes les parties du monde , accumulèrent chez eux d'immenses richesses.

Les Pays - bas & l'Allemagne donnerent les premiers peintres à l'Angleterre ; & les talens d'un *Holbein* , *Rubens* , *Wandick* & *Knoller* ,

admirés par quelques Anglais civilisés du seizième & dix-septième siècle, furent plus richement récompensés qu'ils ne pouvoient l'être dans leur patrie. Mais cette transplantation d'arts étrangers au pays ne fructifia que médiocrement jusqu'au moment où les Anglais voyageant eux-mêmes, sur-tout en Italie, s'y formerent le goût, & en rapportèrent les plus précieuses collections.

En 1754 il s'établit une société de particuliers qui, ayant pour objet l'avancement des arts libéraux & mécaniques, les manufactures, le commerce & l'agriculture, distribuoit des prix aux jeunes dessinateurs & autres artistes qui se distinguoient par leurs talens, & leur application. Les artistes Anglais eux-mêmes se rassemblèrent en corps de société, & s'efforcèrent d'animer leurs élèves à une lutte de talens, en adoptant l'usage des autres pays, celui de l'exposition annuelle de leur ouvrage au jugement du public.

Ces efforts particuliers avoient commencé à développer le goût des arts libéraux; mais George III, leur protecteur zélé & généreux, sentant la distance qui existoit encore entre les artistes Anglais & ceux du continent, & la nécessité d'enflammer par l'exemple le génie national, institua, dans ce but bienfaisant, l'académie royale des arts. D'habiles étran-

gers, appellés par ses ordres à Londres, remplirent la plupart des places de ce nouvel établissement. L'Italie lui fournit *Cypriani*, *Carlini*, *Zucarrelli*, *Zuchi*, *Bartolozzi*; les Allemands, *Moser* & sa fille, *Meyer*, *Angelica Kaufman*, & le Suédois *Nollekens*, artistes qui appartiennent tous à la première fondation. Le titre d'académicien fut un honneur: celui de chevalier, par lequel les Rois de la maison Stuart avoient anobli les talens des *Rubens*, *Vandick*, *Lelly* & *Knoller*, ajouta de même un nouveau relief à celui de président de l'académie, place occupée par *Sir Josuah Reinold*. La rivalité qui s'établit entre cette académie & l'ancienne société d'artistes Anglais, fut favorable aux progrès des arts, par l'émulation qu'elle occasionna entre les deux sociétés. Dans l'exposition annuelle de leurs ouvrages respectifs, (usage dont Mr. Forster détaille l'utilité) le public encore imbu de préjugés contre les étrangers, & dont le goût sympathisoit davantage avec les productions nationales, refusa long temps de reconnoître la supériorité de l'académie; mais le mérite & le nombre de ses ouvrages l'emportant enfin sur ceux de sa rivale, & quelques uns de ses plus forts adversaires s'étant rangés de son parti, elle resta maîtresse du champ de bataille.

C'est à la fondation de cette académie que Mr. Forster attribue l'avantage que les artistes du continent voudroient refuser aux Anglais, mais qu'ils possèdent réellement, & même exclusivement de nos jours, celui d'avoir une école de peinture & de sculpture nationale, très-distincte des autres écoles par le caractère de ses productions.

Dans l'examen des traits caractéristiques de cette école, Mr. Forster développe le goût & la connoissance des arts. Depuis leur renaissance on ne peut plus, dit-il " les juger avec la même mesure employée pour les Grecs. Les chefs-d'œuvres qu'on admiroit chez ce peuple ne peuvent pas se reproduire, parce qu'en général toute la durée de l'espece humaine ne ramènera plus les mêmes combinaisons auxquelles ils durent leur existence en Grece ". Produits dans ce pays-là par le sentiment du beau idéal possible dans la nature, les arts libéraux ne sont dans l'Europe que des enfans adoptifs du luxe; & nos artistes, emportés par le torrent des mœurs modernes & des besoins factices, au lieu de former le goût du public, se soumettent aux caprices de riches acheteurs.

De ces vues générale Mr. Forster passant à de plus particulieres, établit que, par la différence de mœurs, de costumes, d'organi-

fation physique & morale , qui existe entre les habitans du nord & ceux du midi , les premiers font encore moins à même que ne le font ceux - ci de connoître la belle nature.

C'est à ces causes que Mr. Forster attribue l'incorrection de dessin , si souvent & si justement reprochée aux artistes Anglais ; & le manque de sentiment du beau idéal ou de cette perfection dont la nature est susceptible. Les étrangers membres de l'académie , & qui ont contribué à la formation de l'école Anglaise , étoient , il est vrai , d'habiles artistes , mais encore bien éloignés d'être des maîtres dans cette branche sublime des beaux arts , qui fournit à l'artiste l'occasion de développer les richesses de son génie , & de briller par l'invention , l'arrangement , le choix du coloris & des figures que conçoit son imagination , & qu'il fait revêtir de formes matérielles. *Cypriany* , qui surpassoit tous ses confreres en dessin , luttant sans cesse contre le fort , n'étoit connu que par le burin de son ami Bartolozzi ; & la muse Allemande *Angelica Kaufman* , cache l'incorrection de son dessin & ses longues figures sous le voile des graces & de l'innocence. Ces défauts pourroient sans doute se corriger par l'étude des antiques ; mais moins attaché au style qu'à l'effet , le public Anglais en général n'estime

pas ce beau genre ; les amateurs ne le recherchent pas , & jusqu'ici les artistes ne l'ont pas traité avec succès. Selon notre auteur , le but principal de l'école Anglaise est de produire de l'effet ; elle ne méprise aucun des moyens qui peuvent l'y conduire. Le beau n'est pour elle qu'un accessoire. Elle veut étonner , surprendre , abattre par une grandeur gigantesque , ou faire trembler par l'exagération des passions. Elle attrappe la nature dans ses plus horribles momens , & elle permet un vol téméraire à l'imagination du peintre , non dans les féeries agréables du beau idéal , mais dans les régions effrayantes & inaccessibles des esprits ou des fantômes.

Les scènes de Shakespear , les mœurs de l'âge mitoyen , dans lequel cet auteur puisoit ses meilleurs drames ; & sur-tout l'histoire de la patrie , qui lui a fourni de si riches matériaux , remplissant l'imagination des peintres d'objets vivans & fortement prononcés , favorisent encore ce goût forcé , plus exalté que chaud , qui est le caractère propre de l'école Anglaise. Mais on y remarque aussi au plus haut degré ce génie mécanique qui distingue les Anglais. Connoissant le maniement du pinceau , ils jouent avec les couleurs , pour opérer des effets magiques ; & s'ils ne satisfont pas le sentiment , ils cachent au moins , ainsi

que l'amour, les défauts & les imperfections de l'objet qu'ils veulent embellir. Un coloris brillant, une expression parlante, quoique souvent exagérée, & un arrangement heureux dans leurs figures, sont les avantages de leur manière, d'ailleurs imparfaite, puisqu'ils dessinent sans dessin, & cherchent à plaire sans beauté.

Malgré ce jugement un peu sévère sur le caractère général de l'école Anglaise, Mr. Forster, en parcourant les diverses branches des arts libéraux, rend justice aux artistes célèbres qu'elle a produit, ainsi qu'à l'esprit public qui regne en Angleterre pour l'avancement des arts. Il n'est aucun pays, excepté l'Italie, qui fournisse autant de moyens pour porter la sculpture à la plus grande perfection. Outre l'immense collection de bas reliefs, qui s'offre aux yeux du jeune dessinateur dans les salles de l'académie royale, le duc de Richmond en possède une qui a peu d'égaux en perfection. Mais bien plus instructifs encore sont d'autres musées, enrichis des chefs-d'œuvres, qu'au moyen de leur or, divers particuliers ont apporté à Londres des débris de l'ancienne Rome.

Mr. Forster, après avoir promené ses lecteurs dans plusieurs de ces musées, entre lesquels se distingue celui de Mr. Townley,

observe que , malgré ces secours , l'art de la sculpture est de tous les arts libéraux le moins avancé en Angleterre , & dans tout autre pays , suite très-naturelle de la chute de la mythologie , & de l'éloignement des mœurs & des costumes antiques. Il seroit même téméraire de prétendre que le ciseau des modernes pût jamais atteindre les sublimes productions de la Grece , puisque si , pour rendre une statue passable , l'artiste se hasarde à s'élever au-dessus des formes gothiques & modernes , alors le caractéristique du temps & de l'objet qu'il représente se perd ; ou bien il résulte de cette hardiesse un mélange hétérogène d'antique & de moderne , qui blesse l'œil du connoisseur.

Prodigués de nos jours par l'égoïsme , les talens du sculpteur ne se déploient plus qu'à des mausolées , qui n'ont de ressemblance que le nom avec le fameux monument érigé par Artémise à son époux , & dans l'exécution desquels la vanité , la fantaisie , & mille petits scrupules , enchaînant le génie , le réduisent à un cercle étroit d'images dépouillées de graces , de noblesse & d'agrémens.

Plus qu'aucun autre peuple , les Anglais remplissent leurs églises de monumens pareils , & l'esprit public qui les anime , produit chaque année quelque nouvel hommage de ce

genre , rendu à des hommes célèbres par leurs vertus , leur patriotisme & leurs talens. Mr. Forster trace rapidement la notice des plus distingués ; il nomme *Bacon & Banks* à la tête des artistes , qui , s'ils avoient vécu du temps d'Alexandre ou d'Auguste , auroient été capables de produire des chef-d'œuvres , mais qui sont forcés de sacrifier leur temps & leurs talens au faux goût dominant de nos jours. Et si les monumens qu'il produit , ajoute notre auteur , sont dignes d'être remarqués , comme preuve de l'orgueil national , en tant que productions de l'art , ils n'auront jamais de valeur. De grandes perruques magistrales & des vêtemens modernes ne pouvant être mis à l'unisson du noble & du beau.

La peinture a plus d'amateurs en Angleterre que la sculpture ; & quoiqu'il s'y trouve , comme par-tout ailleurs , une foule de connoisseurs , à qui il ne manque , pour juger d'un tableau , que le sentiment de l'art ; qu'on y voye beaucoup de demi-savans , & plus encore de riches ignorans , Mr. Forster assure que c'est à tort qu'on prétend que les Anglais , incapables d'être de bons juges en peintures , se laissent toujours duper par l'avidité des brocanteurs. L'on trouve dans les annales des anecdotes qui prouvent qu'il y a à Londres quelques connoisseurs qui déterminent les

caractères propres aux divers maîtres, & l'historique de leur production, avec la même exactitude que le feroit l'Italien le plus rusé.

Londres est rempli d'un grand nombre de productions excellentes de maîtres Italiens. Elles sont peu connues, parce qu'elles sont dispersées dans les diverses maisons de riches particuliers. Les ducs de Dewonshire, de Northumberland, de Malboroug, possèdent des morceaux séparés & des collections d'un prix reconnu; & le goût, ainsi que les connoissances du Roi, se manifestent dans la superbe collection dont il a orné le palais de la Reine, où se conservent de magnifiques cartons des plus grands chef-d'œuvres de Raphaël, autrefois condamnés à l'oubli dans le château de Hamptoncourt.

De cet aperçu général Mr. Forster passe à l'examen particulier de l'état actuel de la peinture historique en Angleterre. Selon lui, le génie Anglais est encore fort éloigné de tout ce qui tient à la belle composition héroïque & poétique. Mais plus à sa portée, le genre historique national est cultivé avec succès par les peintres de l'école Anglaise, & paroît être, dit Mr. Forster, la vraie sphere dans laquelle, avec des soins, de l'étude & du génie, elle pourra se maintenir avec gloire.

Benjamin West est un des peintres Anglais.

le plus distingué dans l'histoire ; il a eu le bonheur d'étudier long-temps en Italie les chef-d'œuvres de son art. Né dans le nord de l'Amérique , membre de la société des quakers, sa réputation s'est fort étendue par la multitude de gravures faites d'après ses meilleures productions.

Malgré toutes les imperfections de dessin , de coloris , & le rapiécetage des draperies fervilement imitées du Poussin ou d'autres grands maîtres , qui se remarquent dans les premiers ouvrages de West , dont Mr. Forster donne la nomenclature , on ne peut y méconnoître les traits d'une imagination noble , grande , pure : son ordonnance est réfléchie , sa composition quelquefois riche , ses figures décentes : il regne une unité d'idées qui donne de l'harmonie à ses tableaux , mais rarement s'est-il élevé à la vérité du sentiment héroïque : ses visages sont souvent vuides d'expressions ; & quoique ses représentations du beau héroïque ne soient jamais ignobles , elles n'atteignent jamais non plus à leur plus haut degré de perfection.

Le morceau le plus sublime que son imagination ait produit , est Ugelino , vraisemblablement composé en Italie , car on y retrouve avec plaisir des réminiscences de l'étude de l'antiquité , employée avec génie , & des traits

empruntés de Jupiter & de Laocoon, sans qu'ils nuisent à l'originalité des idées de l'artiste.

Les nouvelles productions de West ont tout un autre caractère ; il a traité avec le plus grand succès les sujets pris dans notre temps & dans nos mœurs ; ils étoient en mesure avec ses talens ; ils s'identifioient avec ses sentimens , & le public Anglais les comprenoit mieux.

La superbe scène où le général Wolf, jeune héros Anglais, meurt pour sa patrie, est, par sa belle composition & son expression touchante, un morceau unique, & qui peut décider en son genre, & jusqu'à un certain point, de la hauteur à laquelle l'école Britannique peut atteindre dans les tableaux d'histoire. On connoît, par deux belles estampes, les batailles peintes par West, & avec lesquelles il s'est ouvert une nouvelle carrière, celle de l'histoire nationale. Le Roi, vrai protecteur des arts, & qui de plus fait un cas particulier du caractère & des talens de cet artiste, l'ayant chargé du soin de décorer le château de Windsor, lui paya chaque tableau à part, malgré la pension de 1000 liv. sterl. déjà attachée au titre de peintre royal d'histoire.

Mr. Forster donne la notice des six tableaux qui étoient achevés l'année 1789, & dont tous

les sujets sont puisés dans l'histoire du grand Roi Édouard III. Il promena ensuite ses lecteurs dans la galerie de Shakespear, établissement dû à l'esprit public d'un certain Boydel, dans le but de présenter à ses compatriotes, comme modele & sujet de tableau, les drames & les scènes du poète immortel, qui est l'idole de la nation.

Nous passerions de beaucoup les bornes d'un extrait, en suivant Mr. Forster dans la galerie de Shakespear & dans celle de Maklin, qui rivalisant en esprit public avec Boydell, a fondé comme lui un établissement pour encourager les artistes à prendre leurs sujets dans les autres poètes nationaux. La notice que donne notre auteur des tableaux exposés dans ces deux galeries, est accompagnée de jugemens sur leur mérite & leurs défauts, qui, par leur sévérité, décelent la connoissance & le génie de l'art chez Mr. Forster.

Entre les productions exposées dans les galeries, & remarquables par les noms des West, Reinold, & autres Anglais artistes célèbres, brillent aussi les ouvrages d'un jeune Suisse Zuricois, nommé *Fuesli*, qui apporta en Angleterre la connoissance des modeles académiques, le génie de la peinture, & une imagination exaltée, qui, bien dirigée, l'auroit conduit à une grandeur hardie; mais en-

traîné par les applaudissemens que lui attirerent les premiers essais de son imagination fantastique, il s'est tellement formé au goût & au style de l'école Anglaise, en prenant le monstrueux pour le sublime, qu'on peut, dit Mr. Forster, le compter au nombre des peintres nationaux.

Le genre du portrait est d'autant plus cultivé en Angleterre, que le degré d'intérêt qu'inspire un tableau au public Anglais, est en mesure de son rapprochement avec des objets connus, & de l'enthousiasme que lui inspire l'orgueil national pour tous ceux de ses individus qui se distinguent.

Londres est actuellement plus riche qu'aucune des autres villes de l'Europe en peintres de portraits. Mr. Forster donne la nomenclature des plus habiles ; & lorsqu'il écrivoit, *Sir Josuah Reinold*, mort il y a quelques années, étoit à leur tête. Avant lui, dit notre auteur, l'Angleterre n'avoit aucun peintre qui méritât ce nom ; & l'on peut avec raison le regarder comme le fondateur de l'école Britannique, qui depuis quarante ans a fait de si grands progrès. Comme peintre en portraits, Sir Reinold s'éloigne peu du Titien & de Vandeyck : il regne plus de poésie & de finesse dans son imagination que n'en ont l'un & l'autre de ces grands peintres. Les portraits

de Reinold font des idées par lesquelles on découvre l'ame du maître & celle de l'objet qu'il représente.

Son goût ne s'est point laissé enchaîner par les entraves que donnent au génie les coutumes disgracieuses de nos modernes draperies. Celles de ses tableaux sont rendue avec ce sentiment du beau & de l'élégance qui lui est propre. On voit dans ses attitudes, dans ses physionomies, le talent rare de développer chaque caractère, en le représentant dans son jour le plus avantageux. C'est par là que ses portraits peuvent être considérés comme des productions d'imagination, qui conserveront l'esprit qui les anime, même bien au-delà de l'existence des individus qu'ils représentent.

Sir Reinold excelloit sur-tout dans les tableaux de famille ; & quelquefois , dit Mr. Forster , on est tenté de regarder ses productions dans ce genre comme une espèce particulière d'élegie ou de poëme érotique. En admirant cet artiste , aussi habile qu'aimable , & qui de plus étoit bon orateur & bon écrivain , Mr. Forster regrette qu'il soit quelquefois sorti du genre qui lui méritoit des couronnes , & où il avoit acquis la supériorité la plus décidée sur ses contemporains , pour se perdre dans la foule lorsqu'il s'est essayé dans le genre héroïque.

Il paroît qu'aucune des branches même accessaires de la peinture n'a été négligée dans l'école Britannique : ses artistes se sont exercés avec succès dans la peinture des animaux. Le tigre de *Stubbs*, son combat de taureaux & de chevaux, suffiroient pour immortaliser un artiste. Les peintres Flamands se feroient honneur de l'exactitude & de la fidélité avec laquelle Elmer peint une basse-cour. Enfin *Marie Moser*, Allemande, il est vrai, mais formée dans l'école Anglaise, possède, dans le genre des fleurs & des fruits, le talent admirable de répandre sur ses tableaux une illusion qui les fait prendre pour la nature même.

Tout le monde connoît avec quel succès les artistes de l'école Anglaise traitent les sujets de paysage, de marine, d'incendie. Ainsi nous ne suivrons pas Mr. Forster dans la notion succinte qu'il donne des ouvrages les plus remarquables dans ce genre de composition pittoresque, & qu'il accompagne de la nomenclature des peintres qui s'y sont le plus distingués.

Traitant ensuite des amateurs artistes qui font leur occupation favorite du dessin & de la peinture, & mettant à la tête de cette classe, tres-nombreuse en Angleterre, le Roi, la famille royale, & beaucoup d'autres person-

nes considérables , Mr. Forster conclut que , si l'on peut en général prouver que l'art de la peinture n'a point atteint en Angleterre le degré de perfection dont elle est susceptible , si le goût a encore besoin d'y être épuré , & si enfin plusieurs causes paroissent s'opposer à ce que l'un & l'autre y parviennent jamais à un plus haut degré de perfection , il est au moins hors de doute que , considérée proportionnellement avec les nations ses contemporaines , l'Angleterre a plus fait elle seule pour les progrès , l'avancement des arts , la formation de ses artistes , & le développement des talens , que n'a fait l'Europe entière pour les mêmes objets.

Forcé d'abrégéer l'analyse de cet intéressant morceau , nous ne pouvons suivre Mr. Forster dans les détails où il entre sur les autres arts. Tout le monde connoît à quel point de perfection celui de la gravure est parvenu en Angleterre , & la variété de leur maniere. Sans compter les graveurs étrangers , à la tête desquels se trouve Bartolozzi depuis 1765 , ni les artistes subalternes , dont on compte à Londres plus de 300 , Mr. Forster fait monter au nombre de 70 les bons maîtres nationaux.

Le peuple Anglais n'a pas des dispositions musicales , à en juger par ses chansons popu-

lares. Mais depuis l'introduction de la musique Allemande & Italienne, il y a beaucoup de bons connoisseurs Anglais, entre lesquels le docteur Burney mérite d'être cité pour exemple ; & l'Angleterre fournit plusieurs artistes, dont la composition trouveroit grâce même chez des juges étrangers. Entre les chanteurs, chanteuses & virtuoses, en tout genre, qui se sont formés en Angleterre, depuis que la musique est une des parties de la belle éducation, il en est qui peuvent se mettre en concurrence avec les étrangers. Hawrison peut se faire entendre à côté de Marchesi. Kelly & Mrs. Billington ne sont nommés à Londres qu'avec enthousiasme. Linley tient une place entre les plus habiles violons, & Crosdill est maître sur le violoncelle. Les virtuoses étrangers abordent à Londres de toutes parts. Jamais enfin la musique n'eut d'époque si brillante en Angleterre ; & l'on y est assez gâté, pour ne plus vouloir entendre de concerts, si l'orchestre n'est composé au moins de sept cents musiciens. Quoique Mr. Forster n'ajoute pas s'ils ont le talent de l'ensemble au point où on le possède en Italie, & autrefois à Manheim, il faut le supposer, sans quoi les effets produits par un nombre pareil de musiciens, doivent être plus brillans, ou bruyans, que touchans.

---

 ANNONCE LITTÉRAIRE SUISSE.

*Manuel Bernois , ou abrégé chronologique de l'histoire de Berne , considérée comme ville impériale , depuis sa confédération , avec la suite des seigneurs avoyers , des princes contemporains , & des hommes illustres du canton , jusqu'en 1794. Dans lequel se trouvent naturellement amenés les principaux événemens de l'histoire générale de la Suisse. Lausanne 1794, in-8°. 112 pag. avec cette épigraphe :*

*Indocti discant, & ament meminisse periti.*

**C**ETTE épigraphe caractérise parfaitement ce petit ouvrage ; & telle est en effet l'utilité réelle des abrégés chronologiques, lorsque l'auteur fait être succinct & concis, sans devenir sec & rebutant. La production anonyme que nous annonçons ici nous paroît exempte de ces défauts ; & quoiqu'elle ne soit qu'un canevas d'une histoire de la ville de Berne, imprimée en deux volumes à Neuchatel, le rapprochement des faits, des dates & des lieux remarquables dans l'histoire de Berne & de la Suisse, dont elle nous présente le tableau en raccourci, ce rapprochement très-bien fait

est également utile au favant & à l'ignorant , à nos compatriotes comme à l'étranger , & annonce chez l'auteur un esprit sage & des vues saines. On y voit combien c'est à tort qu'on affecte de nos jours de comparer l'heureuse révolution des trois cantons à celle dont nous sommes les témoins ; puisque ces trois cantons étoient primitivement libres , & reconnus pour tels par les diplômes de Frédéric II, en 1240 ; confirmés par le diplôme de Rodolph , pere d'Albert , en 1291. Ainsi lorsqu'Albert voulut les assujettir , l'entreprise par laquelle ils s'y opposerent ne fut point une révolte , *mais seulement une reprise de leur liberté sur un prince qui n'étoit point leur souverain.*

En donnant cette idée de la nature de la révolution Suisse , l'auteur est d'accord avec tous les bons historiens de cette nation ; mais nous observerons , pour les étrangers , qui paroissent regarder Guillaume Tell comme le libérateur de la Suisse , que les trois chefs de cette juste révolution , *Walther Furst*, d'Uri ; *Werner Staufacher* , de Schwitz ; & *Arnold Melchtal* , d'Underwald , loin de profiter , comme le dit l'auteur du Manuel Bernois , des mouvemens excités par la fameuse aventure de Guillaume Tell , le blâmerent fortement de l'imprudence par laquelle il avoit

failli à faire avorter leur dessein, en occasionnant une allarme qui les exposa à un éclat avant le terme fixé pour leur entreprise; & que, trop prudens pour donner quelque chose au hasard, ils restèrent tranquilles, malgré les sollicitations de Tell, jusqu'au 1 de Janvier 1308, jour marqué par les conjurés pour recouvrer leur ancienne liberté, long-temps avant l'aventure du chapeau & de la pomme.

C'est avec sagacité que l'auteur de ce Manuel a su choisir dans les chroniques les faits qui appartiennent réellement à l'histoire. Il conduit son abrégé chronologique depuis la fondation de Berne en 1191, jusqu'à 1736; & se bornant, depuis cette date, à la nomenclature des seigneurs avoyers jusqu'à ce jour, il termine son ouvrage par une citation de Tacite, dont le sens est :

*Ils tirent leur supériorité de leurs vertus, & commandent plutôt d'exemples que de préceptes.*

En assurant à nos lecteurs étrangers & curieux d'avoir des idées justes de l'histoire de Berne & de la Suisse, qu'ils les trouveront dans ce petit ouvrage, nous ne doutons pas que les peres Suisses, assez sensés pour désirer chez leurs enfans une connoissance de l'histoire de leur patrie, du moins égale à celle qu'on leur donne des autres pays, ne

fachent gré à l'auteur de cette production, de leur avoir fourni un très-excellent livre élémentaire.

N. B. En parcourant la notice des hommes illustres du canton de Berne, nous avons remarqué que *M. de Bochat* y est oublié, & nous ne doutons pas que cette omission sans doute involontaire, ne soit réparée dans une seconde édition. Mais nous observerons aussi que quoique *Conrard Gesner* ait occupé pendant trois ans une chaire de Professeur en grec dans l'Académie de Lausanne, les *Gesner* nous paroissent cependant appartenir plutôt à Zurich qu'à Berne.

Nous relèverons encore une erreur, sans doute typographique, page 76, où on lit dans la notice des hommes illustres *Archandieu* pour *Chandieu*. Et nous observerons enfin, page 85, qu'*Appollonie Schreier*, & non pas *Schruier*, fut une fille plus extraordinaire qu'illustre, & remarquable, non par sa science, mais par une abstinence si longue & si soutenue, que l'État ordonna à *Lentulus*, médecin, qui mériteroit peut-être une place dans cette notice, de publier le résultat des recherches qu'il avoit faites sur les symptômes & les causes de cette singulière maladie.

## ANNONCE LITTÉRAIRE SUISSE.

*Itinéraire du Pays de Vaud, du gouvernement d'Aigle, & du comté de Neuchâtel & de Vallengin, Berne, chez la nouvelle société typographique, 1794.*

PLUS fait, sans doute, dans la vue d'être utile aux étrangers qu'aux Suisses, cet itinéraire peut à quelques égards remplir ce but. Il est même exact lorsqu'il fait les observations de Mr. de Saussure. Mais les lecteurs Suisses feront tentés de supposer, en lisant le chapitre III, page 18, que l'auteur n'a jamais été de Rolle à Lausanne par la route ordinaire, puisqu'il dit au voyageur qu'il faut passer par le village de St. Sulpice, qui dans le fait se laisse à droite, comme tout le monde le fait, en venant de Rolle à Lausanne.

Cette inexactitude, sensible pour l'individu Suisse le moins instruit de la carte topographique de son pays, n'est point la seule qu'on remarque dans cet ouvrage. Aidés des observations d'un homme qui connoît sa patrie, parce qu'il a eu la volonté & le bonheur, non-seulement d'en parcourir, mais d'en étudier les contrées, nous suivons avec em-

presément l'auteur dans son cinquieme chapitre. qui roule sur le gouvernement d'Aigle, cette partie itéressante de la Suisse Française, si pitoresquement décrite dans les mélanges Helvétiques; mais déçus de notre attente, nous voyons avec surprise que l'auteur de l'itinéraire se borne à donner de longs détails bien secs de Bex & des salins objets généralement connus, & que le voyageur Suisse trouve sous ses pas, sans presque avoir besoin de guide; & qu'il ne dit pas un mot du Taveyannaz & de l'Anzeindaz, deux montagnes vraiment intéressantes, la premiere par le genre de vie pastorale de ses habitans, la seconde par ses éboulemens & les phénomènes qu'ils offrent au naturaliste.

“ J'ai parcouru, dit l'auteur des mélanges  
 „ Helvétiques, (\*) j'ai parcouru & examiné  
 „ avec soin la plaine de plus de deux lieues  
 „ de tour qu'ont couvert ces ruines. Ici, me  
 „ disoit mon guide, étoit une forêt de sapins,  
 „ & vous y voyez des rocs entassés... Là  
 „ étoit une petite vallée, & c'est maintenant  
 „ une colline de pierres brisées... Devant  
 „ vous étoient une foule de chalets répan-  
 „ dus dans un vaste pâturage, & un lac a  
 „ pris leur place; la *Lizerne*, qui traversoit

---

(\*) Tom. II, pag. 338 & suivantes.

» ce théâtre de destruction, obstruée dans son  
 » cours, & arrêtée par une digue, disparut  
 » pendant huit jours pour les vallées infé-  
 » rieures qu'elle arrose ; elle profita de cet  
 » intervalle pour former deux lacs, distans  
 » l'un de l'autre d'une demi-lieue. Le moins  
 » petit, qu'on appelle le lac de la *Derbo-*  
 » *renze*, est à-peu-près de la grandeur du  
 » lac de *Bret*, entre Moudon & Vevey, ou  
 » du *Mauenfee*, dans le canton de Lucerne ;  
 » il date donc de 1749, & c'est le plus jeune,  
 » sans contredit, des lacs de la Suisse.

» Après l'avoir formé, la Lizerne en passant  
 sous des rochers, d'où elle sort comme d'une  
 nouvelle source, va se joindre à l'écoule-  
 ment d'un second lac, qui n'est proprement  
 qu'un marais encaissé dans une vase stérile  
 & sablonneuse. On la passe plusieurs fois sur  
 des ponts, faits de claies légères, dont le  
 pied sent très-bien l'élasticité en s'y posant.  
 L'incertitude de son cours & l'inégalité de ses  
 eaux ne permettent que des ouvrages peu  
 dispendieux. Du dernier de ces ponts encore  
 entourés des quartiers gigantesques de l'ébou-  
 lement, on voit ce torrent se précipiter aux  
 pieds de montagnes pelées par les avalanches,  
 forcer, pour ainsi dire, leurs flancs rapprochés  
 à lui céder un passage tortueux, & s'engouf-  
 fier enfin sous un pont, qui n'a, je crois,

son pareil qu' à la descente du Gothard dans la vallée *leyantine* (*livinerthal*) ».

Quel est le voyageur qui, connoissant cette description imprimée en 1792, ne soit étonné de voir que dans un itinéraire publié en 1794, il ne se trouve pas le moindre renseignement qui puisse lui aider à parcourir des lieux si dignes d'être connus, par les beautés, introuvables ailleurs, qu'ils renferment. Notre itinéraire en main, nous arrivons à Vallorbe dans le Baillage de Romanmotiers, sans y trouver la moindre indication qui facilite au voyageur curieux le chemin de la grotte aux fées, ou des cavernes souterraines dans lesquelles l'Auteur des mélanges helvétiques nous a conduits, par ses recherches aussi agréables que savantes (\*), & qu'il ne faut point confondre avec le temple des fées dans la mairie des Verrieres de Neufchâtel, ni avec la côte aux fées dont l'Auteur de l'itinéraire fait mention, comme étant située à une lieue des Verrieres de Joux.

Outre ces omissions frappantes dans un ouvrage qui doit servir de guide au voyageur qui veut s'instruire, celui qui l'est déjà, rectifiera encore l'exagération avec laquelle l'Auteur parle du produit de la pêche des lacs de Joux,

---

(\*) Tom. I, pag. 203 & suivantes.

qu'il prétend être un des moyens de subsistance des habitans de cette vallée, tandis que dans le fait cette pêche fournit tout au plus à l'entretien de deux familles de pêcheurs qui l'afferment.

Dom Quichotte prenoit les cabarets pour des châteaux : plus au ton du jour, l'Auteur de l'itinéraire métamorphose en village le château de Beaumont, exactement situé au pied du Jura, puisque le Jura finit dans la cour du château ; & en conduisant par-là son voyageur de Geneve à la Dôle, il eût semé de quelques fleurs cette partie de son ouvrage, s'il avoit rappelé à l'occasion de cette montagne, la tragique histoire des deux époux de la Dôle, racontée par M. de Sauffure, & sur laquelle l'Auteur des mélanges helvétiques a fait une Romance si touchante.

Nous terminerons cet article en observant que l'Auteur auroit pu, lorsqu'il parle du lac *d'Etaliere*, apprendre à beaucoup de ses Lecteurs qui l'ignorent, comme nous l'avons ignoré nous-mêmes, que ce lac a été produit dans le siècle dernier par des tremblemens de terre, & que ses alentours sont une des contrées les plus *romantiques* du mont Jura.

A la fin de l'itinéraire, se trouve le plan du triangle qui détermine la hauteur de quelques montagnes du canton de Berne.

Cette carte aussi bien faite qu'elle est belle, ne prête à la critique, que parce qu'elle est absolument étrangère à l'ouvrage. C'est un motif de plus de savoir gré à l'Auteur, du présent qu'il fait au Public. En général, malgré les observations que nous nous sommes permises, cet ouvrage, nous le répétons, peut être fort utile à tous ceux qui n'aspirent qu'à parcourir rapidement la Suisse, sans pénétrer dans son intérieur.

---

*Adresse d'un officier Suisse, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, à ses freres d'armes.*

CETTE production, très-bien faite, se lit avec le plus grand intérêt. On estime, sans le connoître, celui qui en est l'auteur. Ecrite avec chaleur, on y remarque ce sentiment vrai & profond, qui vient du cœur, & non de l'imagination.

---

*Réflexions sur le divorce, par M<sup>me</sup>. Necker, à Lausanne, chez Durand, Ravanel & Comp. Lib. 1794.*

DES vues sages, des observations justes, de la finesse dans les idées, des sentimens,

& un style épuré, tels sont les principaux caractères de cet ouvrage posthume d'une femme célèbre, qui, morte il y a quelques mois dans la retraite où elle vivoit près Lausanne, s'est immortalisée sous tant d'aspects divers.

On trouve dans cette production d'heureux rapprochemens, des anecdotes bien choisies, des mots heureux, dignes d'être consacrés aux objets auxquels ils sont appliqués. Mais à la suite de l'invocation, aussi sublime que touchante, dictée à l'auteur par les sentimens de l'amour filial & conjugal, on eût désiré y voir un troisième sentiment, qui ne s'y trouve pas.

#### ANNONCE LITTÉRAIRE SUISSE.

*Die junge Haushalterin ein buch für Mütter und Tochter, von Herrn Zimmermann zu Lucern.* Ou la jeune ménagère, ouvrage destiné aux mères & aux filles, par Mr. Zimmermann, professeur à Lucerne. Se trouve à Bâle.

C'EST dans cette ville que se publia, l'année passée, la quatrième édition de cet excellent ouvrage, qui, augmenté alors d'un volume, en a quatre actuellement.

Entre les livres d'éducation si multipliés de

nos jours , celui-ci nous paroît devoir tenir un rang distingué , parce que l'auteur , sans verbiage sentimental & sans charlatanisme , fait exciter dans l'ame de ses lecteurs la conviction intime , qu'il n'est d'autre fondement de la tranquillité & du bonheur des familles que la religion , & qu'elle doit être seule la baze d'une éducation solide , & de son heureuse réussite.

Si l'excellent esprit qui regne dans cet ouvrage , annonce chez son auteur un homme rempli de la plus vraie piété , la maniere dont il traite son sujet , & la forme dont il l'a revêtu , décelent aussi l'homme de talent. Son ton n'est point celui d'un orateur dans la chaire , d'un pédagogue dans ses leçons , ni d'un moraliste déclamateur ; & ses modèles , quoique parfaits , peuvent , avec de la bonne volonté , être imités , même par les talens & les facultés les plus médiocres. S'occupant infiniment plus du cœur que de l'esprit de ses lecteurs , il leur présente le tableau d'une famille , dans laquelle regne l'innocence , l'ordre , la propreté , l'économie , & toutes les vertus domestiques , réunies à la piété Chrétienne.

On y voit une femme âgée , aimable & respectable gouvernante , aidée d'une jeune personne déjà élevée par elle , en former une

plus jeune encore à toutes les vertus pratiques, morales & religieuses.

Depuis l'alphabet, toutes les matieres véritablement utiles au beau sexe y font traitées en forme de conversation, & d'une maniere pratique, car tout est action dans cet ouvrage. Le lecteur est lui-même témoin de la conduite sage & pieuse des individus de ce ménage; il voit les scenes domestiques de son intérieur, les occupations importantes & journalieres des acteurs, les événemens qui leur arrivent; il jouit avec eux du bonheur que procurent la paix & le contentement, qui prennent leur source dans l'accomplissement des devoirs religieux & moraux; & par cette peinture attrayante, & qui n'est point idéale, les charmes de la vertu se gravent dans l'ame, & en font naître le goût.

Quoique, selon le titre, Mr. Zimmermann n'ait destiné son ouvrage qu'aux meres & aux filles, les jeunes instituteurs & institutrices peuvent y prendre des exemples, non de méthodes extraordinaires ou spéculatives, mais de moyens simples & pratiques d'agir sur le cœur de leurs élèves; & ceux-ci peuvent lire cet ouvrage sans danger, parce qu'il ne renferme pas, comme tant d'autres, les recettes des méthodes employées. Ils le liront même

avec

avec autant de plaisir & d'intérêt que de fruit ; l'Auteur ayant ajouté une comédie à chacun des trois premiers volumes , & deux au quatrième. Ces petits drames remplissent parfaitement le but que M. Zimmermann s'est proposé, je veux dire l'agrément & l'instruction. Quatre éditions d'un même ouvrage en font certainement l'éloge ; & celui-ci , malgré quelques fautes de style & quelques expressions d'allemand-suisse , mérite la sensation qu'il a faite en Allemagne. Il seroit à souhaiter pour la Suisse-Romande , que quelque bon traducteur voulût s'en occuper.

---

*Recette tirée d'un papier anglais*

**M** O N S I E U R Etteray de Billington ayant semé , au mois de Mars , une grande quantité de graine d'oignons , & planté , en même tems , beaucoup de pommes de terre de la manière ordinaire , dans la vue de préparer le terrain à d'autres plantations , les oignons manquerent. Mr. Etteray se détermina alors à couper les sommités des patates , & à les transplanter dans le carré où la graine d'oignons n'avoit pas pris. Elles ont produit des pommes de terre si belles , & en si grande abondance , que cette plante singulière a

excité l'admiration de tous ceux qui l'ont vue. Les racines d'où ces jets avoient été détachés, loin d'avoir été endommagées, ont donné une production plus forte. Par ce moyen Mr. Etteray a obtenu une double récolte, l'une & l'autre très-abondante. Il est à remarquer que les pommes de terre qui avoient été d'abord plantées, & qui ont fourni à la transplantation, avoient été gardées en terre pendant l'hiver.

---

#### A N E C D O T E.

**L**E Prince de Condé croyoit un jour avoir à se plaindre de l'abbé de Voisenon, & parla de son mécontentement à quelques amis de cet Abbé. Celui-ci en étant instruit, se rendit un jour de cour chez le Prince dans l'intention de s'excuser; mais aussitôt que Condé le vit, il lui tourna le dos, pour ne point lui parler.

Je suis content à cette heure, s'écria l'Abbé, & je vois, mon Prince, que vous ne me traitez point comme votre ennemi. Et à quoi voyez-vous cela, demanda le Prince d'un air sombre?

*C'est, répondit l'Abbé, que vous n'avez jamais tourné le dos à vos ennemis.*

Mon cher abbé, dit Cordé, il est impossible de boudier avec vous. Il lui donna la main, & la paix fut faite entr'eux.

---

## LUBIN ET DORIS,

O U

## L E S V I E U X A M A N S.

## I D Y L L E.

LUBIN **D**ORIS, te souvient-il encore  
De l'heureux temps de nos amours ?  
Quand, pour te voir plus tôt, je devois  
l'aurore ?

DORIS. Lubin, il m'en souvient toujours.

---

LUBIN. Ce temps si doux de ma mémoire  
Ne pourra jamais s'effacer.  
Je te diso's : *Je t'aime*, & tu daignois m'en  
croire.

DORIS. C'est que j'aimois à le penser.

---

LUBIN. Je ne voyois dans le village  
Que Doris digne de mes vœux ;  
Sitôt que je te vis, je te rendis hommage

DORIS. Ah ! pour moi quel moment heureux !

---

LUBIN. Quand on vanteroit la jeune Flore,  
Avec dépit je répondois :  
Ma bergere Doris est bien plus belle encore.

DORIS. Lubin, comme tu me flattois !

LUBIN. Un jour je te mis en colere ,  
 J'avois à la main une fleur :  
 Au lieu de te l'offrir , je l'offris à Glicere.

DORIS. Cher Lubin , vis - tu ma douleur ?

LUBIN. Oui , je vis ton dépit extrême ,  
 Et mon cœur en fut bien content :  
 Je vis que tu m'aimois , à ta colere même.

DORIS. Ah ! Lubin , c'étoit bien méchant !

LUBIN. Le lendemain c'étoit ta fête ,  
 Sitôt que tu me vis venir ,  
 Pour parler à Tircis tu détournas la tête.

DORIS. Lubin , c'étoit pour te punir.

LUBIN. Te souvient - il quand de la danse  
 Avec toi j'emportai le prix ?  
 Un baiser sur ta bouche en fut la récompense.

DORIS. Ce fut toi , Lubin , qui le pris.

LUBIN. Vois ce ruban que sur l'herbette ,  
 A tes pieds j'avois relevé ;  
 Ma Bergere elle - même en orna ma houlette.

DORIS. Quoi ! Lubin , tu l'as conservé !

LUBIN. Quelle fut ma douleur extrême  
 Quand le sort vint nous séparer !  
 Dis - moi , chere Doris , l'éprouvas - tu de même ?

DORIS. Tout le hameau me vit pleurer.

LUBIN. Ah ! je crus en perdre la vie !  
 J'espérois pourtant revenir.

Combien , en te quittant , j'avois l'ame attendrie !

DORIS. Moi , Lubin , je crus en mourir.

---

LUBIN. Doris , toujours tu me fus chere ;  
 Dans mes voyages de long cours  
 Je n'ai jamais cessé de chérir ma bergere.

DORIS. Moi , Lubin , je t'aimai toujours.

---

LUBIN. Puisqu'enfin le destin propice  
 Nous a permis de nous revoir ,  
 Unissons-nous , Doris , & bravons son caprice.

DORIS. J'en ai toujours nourri l'espoir.

---

LUBIN. Je n'ai plus cet amour funeste  
 Dont les transports usent le cœur ;  
 Mais la tendre amitié , mais l'estime me reste.

DORIS. C'en est assez pour mon bonheur.

---

## *LA COLOMBE ET LA TOURTERELLE,*

### F A B L E.

**N**E prens-tu pas pitié de ma douleur ,  
 Bonne & plaintive tourterelle ?  
 Le vautour a juré ma perte & mon malheur ;  
 Chaque jour il me cause une frayeur nouvelle.  
 Hier encor de sa serre cruelle  
 A ma voisine il ravit les enfans.  
 Je l'observois , & les miens tout tremblans  
 Se réfugioient sous mon aile ,  
 Tandis que mon époux recueilloit dans les champs  
 Notre nourriture ordinaire.

- Viens chez moi , malheureuse mere :  
 Au fond d'un bois j'ai fixé mon séjour.  
 La retraite est obscure , & mon nid solitaire  
 Pourra suffire à ta famille entiere.  
 — N'y voit-on jamais le vautour ?  
 — Peut-être il nous craindra , nous voyant réunies.  
 — Oh ! la meilleure des amies !  
 Ton offre est inutile , & ton secours est vain.  
 Que peuvent nos efforts contre cet assassin ?  
 — Nous pourrions appeller l'aigle à notre défense ;  
 Il habite un rocher voisin.  
 — Vas , l'aigle nous méprise ; hélas ! dans son chagrin,  
 Faut-il de ses égaux éprouver l'impuissance,  
 Ou des Grands qu'on implore , essayer le dédain ?  
*Par Mr. D. V.*

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'Énigme est *fève* ; celui du Logogriphe est *force* , où l'on trouve *face* , *fare* , *fer* , *re* , *fa* , *arc* ; celui de la Charade est *hautbois*.

### E N I G M E.

JADIS n'étant connu que d'un peuple barbare,  
 Je ne m'étonnois pas d'en être tourmenté.  
 Mais par les plus polis aujourd'hui maltraité,  
 Qui puis-je en accuser que le destin bizarre ?  
 Vous ne pourriez, cher Lecteur, endurer  
 Le plus léger de mes supplices.  
 Quel sujet cependant peut me les attirer ?  
 Ma bonté seule , & nullement mes vices.  
 D'abord l'on me condamne au feu

Sans autre procédure ;  
 Puis l'on se fait un jeu  
 De me faire subir une rude torture ;  
 Ensuite devenu la victime de l'eau ,  
 De certains corps je souffre le mélange.  
 Mais ce qui doit paroître fort étrange ,  
 C'est que dans l'homme enfin je trouve mon tombeau.

## L O G O G R I P H E.

**C**OMPAGNE des travaux d'un preux aventurier ,  
 Dont la bravoure est digne de mémoire ,  
 Mes exploits sont vantés dans l'univers entier ,  
 Et seront à jamais consacrés dans l'histoire.

Rien n'égala mon intrépidité.  
 Ma valeur & mon courage  
 M'assurent l'immortalité ,  
 Et passeront d'âge en âge  
 Jusques chez la postérité.

Dans le siècle dernier l'Espagne me vit naître.  
 Qui ne peut , à ces traits , aisément me connoître ?  
 Pour me deviner mieux , il faut , ami Lecteur ,  
 Combiner mes dix pieds , & tu verras paroître  
 Cette belle & charmante fleur ,  
 L'honneur de nos jardins , & la gloire de Flore ,  
 Qu'un même jour voit éclore ,  
 Qu'un même jour voit périr.

Tu peux encore y découvrir  
 De la reine des dieux la belle messagere ,  
 Une cité fameuse , un poete estimé ,  
 Deux rivieres de France , un volcan renommé ,  
 Ce qui gouverne tout sur ce triste hémisphere ,  
 Deux notes , un pronom , le premier des métaux ,  
 Ce qui manifeste la joie ,

Le plus sot animal de tous les animaux ,  
 Une herbe très-piquante , une étoffe de soie ,  
 Ce que souvent on rougit d'avouer ,  
 Mais demeurons-en là ; j'ai peur de t'ennuyer.

---

*C H A R A D E .*

**Q**UE de cerveaux portés fut mon premier ,  
 Voudroient que mon dernier  
 Emportât mon entier!

---

*E R R A T A pour le N<sup>o</sup>. précédent.*

*Page 74, ligne 12, à la vue d'un spectacle ,  
 lisez du spectacle.*

*Page 78, ligne 24, vit pour son bonheur ,  
 lisez pour un bonheur.*

*Page 80, ligne 1, dans ce même village ,  
 lisez dans ce même lieu.*

*Ibidem, ligne 23, comme elle avoit soin ,  
 lisez comme elle auroit soin.*

*Ibid. ligne 24, elle les nourissoit, les élevoit ,  
 lisez les nouriroit, les éleveroit.*

*Page 85, ligne 26, ce seroit bien , lisez  
 ce seroit bien en vain.*

*Page 99, l. 4, entrèrent chez les marchands ,  
 lisez allèrent chez les marchands.*

*Page 102, l. 20, de l'éclat de la fraîcheur ,  
 lisez de la gueté & de la jeunesse.*

*Page 103, ligne 2, où elle sentoit sa fille ,  
 lisez où elle voyoit sa fille.*

*Page 105, ligne, fidel, lisez. fidele.*

## LA SOIRÉE DE CAMPAGNE,

*Conte traduit de l'allemand.*

DANS une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Allemagne, vivoit un fermier aisé, appelé *l'honnête Pierre* par tous ses voisins. Il possédoit la plus belle ferme du pays, sans que cet avantage lui donnât de l'orgueil ; mais il étoit fier de se voir le pere de trois beaux garçons robustes & vigoureux, & de trois filles charmantes, qui composoient toute sa famille. Il les appelloit ses richesses, & il voyoit en eux les bénédictions de la Providence reposer sur lui. Pierre avoit 80 ans, & sa femme *Thérèse* en comptoit 75. Tout le voisinage aimoit & estimoit ce digne couple, qui étoit aussi l'objet du respect & des plus tendres soins de leurs enfans & petits-enfans.

Au temps de la moisson, dans une des belles soirées de l'Été, ce bon vieillard étoit assis avec sa famille devant sa maison, sur un large tapis de verdure, entouré de superbes peupliers qu'il avoit plantés lui-même, à l'époque où il devint le propriétaire de cette ferme. Une délicieuse fraîcheur les délassoit de la chaleur du jour. Tranquille & réfléchi, Pierre promenoit ses regards sur les beautés de la nature. Admirez, mes enfans, la toute-

puissance du Créateur, les soins qu'il nous dispense, les dons qu'il nous prodigue. De l'homme à la brute, de la brute aux végétaux, tout l'annonce à nos yeux, tout le fait sentir à nos cœurs. Au-dessus de nos têtes ces étoiles brillantes décorent ce Ciel d'azur. Remarquez celle qui, paroissant se détacher, laisse après elle une trace étincelante : voyez cette lune dont la lumière pâle & tremblante perce au travers de ces peupliers, & en diversifie les formes en cent manières. Aucun zéphir n'agite leurs feuilles. Les oiseaux dorment sur les branches où leur industrie fut se former un nid ; le petit moineau tient sa tête sous son aile, la tourterelle repose auprès de sa fidelle compagne qui réchauffe ses petits nouvellement éclos. Entendez-vous plus loin les cris perçans du hibou ? c'est l'image du méchant ; il craint la lumière du jour : il veille quand l'homme de bien goûte les douceurs du sommeil. Ah ! mes enfans ! mes chers enfans ! soyez toujours bons & vertueux, & vous ferez toujours satisfaits & contents. Votre mère & moi, nous jouissons depuis 60 ans d'un bonheur non interrompu. Que le Ciel daigne protéger vos jours, & vous combler de ses bénédictions ! Puiffe cette félicité ne point vous coûter aussi cher qu'à nous ! En disant ces mots, quelques larmes coulerent

de ses yeux ; Rose, sa fille aimée, les essuya doucement. Une tendre sympathie fit aussi couler les siennes. Oh ! mon pere, dit-elle avec l'accent de la tendresse, mon pere, racontez-nous votre histoire : le souvenir des maux passés a ses douceurs. Avec quel plaisir nous vous écouterons ! Ma mere se rappellera volontiers sa jeunesse ; il n'est point tard, la soirée est si belle ! & vous le savez, mon pere, lorsque vous nous parlez, aucun de nous n'a sommeil. Tous se joignirent à Rose, ils formerent un cercle autour de leur pere, de leur ayeul ; chaque mere prit son enfant sur ses genoux : il se fit un silence général, le vieillard prit la main de Thérèse entre les siennes, & commença son récit.

J'avois dix-huit ans ; votre mere en avoit seize ; elle étoit fille unique de Laurent, le plus riche fermier de tout le pays, & j'étois le plus pauvre habitant de tout le village, mais je ne m'en apperçus qu'au moment où je commençois à aimer Thérèse. Ce fut en vain que je m'efforçois à détruire le sentiment qu'elle m'avoit inspiré, & qui devoit naturellement me rendre malheureux, ma pauvreté établissant une barriere éternelle entre nous. Ainsi je devois l'oublier, ou chercher à acquérir de la fortune. Mais comment y

parvenir sans quitter ce village . . . ce village qu'elle habitoit ! . . . Je ne pus l'obtenir de moi.

Il falloit donc chercher quelque autre moyen. Je réfléchis long-temps, & je ne trouvais d'autre expédient que celui de m'offrir à Laurent en qualité de maître-valet.

Il m'accepta. Jugez avec quel courage je m'acquittois de mes travaux ! Laurent étoit content de moi, & Thérèse me traitoit avec amitié. L'amour a formé vos liens, mes enfans ; ainsi vous savez comment on se cherche, comment on se trouve, comment on se rencontre, lorsque les cœurs commencent à s'unir. Thérèse m'aimoit autant que je l'aimois moi-même. Nuit & jour je ne pensois qu'à elle. J'étois si enivré de mon bonheur, que dans mon imagination il devoit être éternel.

Il dura peu cependant. Un riche payfan du village voisin demanda Thérèse à son pere. Laurent se rendit chez lui, examina son économie, ses champs, ses vignes. Les trouvant à son gré, l'intérêt fit un marché de ce contrat, & Thérèse reçut l'ordre d'épouser mon rival.

De cet instant, ce ne fut plus entre nous que pleurs & soupirs. Nous nous fîmes le serment de nous aimer toujours. Mais à quoi cet engagement pouvoit-il nous conduire ?

Laurent inflexible dans sa résolution, grondoit sa fille de sa tristesse ; & loin d'oser chercher à l'attendrir, il falloit lui cacher nos larmes.

Le jour fixé pour le mariage s'approchoit ; cependant aucun moyen ne s'offroit pour l'éviter , & Thérèse me répétoit sans cesse qu'elle préféroit la mort à cette union. Qu'entreprendre , que faire , dans cette extrémité ? Un moment de désespoir décida de notre sort : nous primes la fuite ; & tout en sentant l'irrégularité de cette démarche , nous cherchions à nous justifier à nous-mêmes une faute nécessaire à nos yeux, & dont nous ne tardâmes point à être punis.

Ce fut au milieu de la nuit que nous quittâmes le village. Thérèse montoit une petite ânesse, dont un de ses oncles lui avoit fait présent. Je l'avois engagée à la prendre , puisqu'elle étoit sa propriété. Nos vêtemens , quelque peu d'argent des épargnes de Thérèse , & quelques provisions de bouche , composoient tout notre avoir. Je n'avois pas voulu emporter autre chose , par scrupule. Ainsi sont faites les vertus des jeunes gens. Je dérobois une fille à son pere , & j'aurois regardé comme un crime de lui prendre la plus petite bagatelle.

Après avoir marché toute la nuit, nous

nous trouvâmes au matin si enfoncés dans les montagnes, que nous voyant en sûreté, & une agréable vallée s'offrant à nos regards, nous nous accordâmes quelques instans pour nous réparer de notre fatigue. Assis sur le gazon, au bord d'un ruisseau, nous nous dé-faltérâmes de son eau limpide, & fîmes un léger repas de fruits secs. Ces besoins satis-faits, nous nous occupâmes des mesures à prendre pour notre sort futur. Mais nous comptions & recomptions en vain l'argent de Thérèse; en vain augmentions-nous à chacun de nos calculs le prix de l'âneffe; nous ne pûmes jamais porter notre trésor plus haut qu'à 100 liv., environ. Que pou-vions-nous entreprendre avec cette modique somme? De quel côté tournerions-nous nos pas? Fort incertains pendant quelques instans, je proposai enfin à Thérèse de nous rendre à Bruxelles. Nous y ferons plus sûrement cachés, lui dis-je, parce que c'est une grande ville; elle nous fournira d'ailleurs des ressour-ces; nous pourrons plus aisément y faire bé-nir notre mariage que nous ne le pourrions dans un petit endroit. Elle approuva mon idée. Aussi-tôt arrivés, nous nous rendîmes chez un prêtre; il nous maria sans difficulté; il est vrai que nous partageâmes avec lui notre petit trésor; mais jamais récompense

ne fut donnée avec autant de plaisir. En sortant de l'église, nous nous crûmes délivrés de toutes nos inquiétudes. Nous voilà unis, disoit-on-nous ; qu'aurions-nous à désirer encore ? nous vivrons l'un pour l'autre. Ce fut dans une espèce de délire que nous nous rendîmes à la petite chambre que j'avois louée, & pendant huit jours entiers, nous ne sentîmes que notre bonheur. Au bout de ce terme il fallut se défaire de l'âneffe, elle nous fit vivre quelques semaines. Ce temps écoulé, nous nous trouvâmes sans un sou. Élevés l'un & l'autre aux travaux de la campagne, nous étions étrangers à ceux dont on s'occupe à la ville, & dépourvus de moyens pour le présent, & de ressources pour l'avenir, nos angoisses étoient d'autant plus cruelles, que nous cherchions mutuellement à nous les cacher.

Quelques jours s'étant écoulés dans cette détresse, pour y mettre fin je courus m'enrôler dans le régiment de cavalerie de S\*\*\*, alors en garnison à Bruxelles. On me reçut, & je portai à Thérèse le prix de ma liberté, qu'elle reçut en versant des larmes amères.

Ce fut avec cette somme que nous commençâmes notre petit ménage. Ma paye & le travail de Thérèse devenue adroite par la nécessité, le soutinrent, Le Ciel nous donna

un enfant; ce fut toi, ma chere Rose: nous te regardâmes comme la consolation & l'appui de notre vieilleffe. Chacun de vous, mes enfans, nous donna le même espoir. Il n'a point été déçu. Thérèse ne pouvant nourrir elle-même, mit sa fille en nourrice, & pendant qu'elle partageoit son temps entre ses occupations & les visites qu'elle lui rendoit; de mon côté, exact à mon service, & fidele à mes devoirs, je m'acquis l'estime de mes supérieurs, & l'amitié de mes camarades.

Mon Capitaine, le comte d'Olba, n'avoit que 25 ans, & se distinguoit déjà par ses talens militaires & par ses qualités morales. Son humanité le faisoit adorer de ses inférieurs, & son amabilité le rendoit cher à ses égaux. J'avois su mériter sa bienveillance, & comme il m'en donnoit des preuves dans toutes les occasions, je crus pouvoir m'ouvrir à lui sur notre aventure. Touché de ce récit, il voulut voir Thérèse, & nous promit à l'un & à l'autre d'être notre médiateur entre Laurent & nous; & comme je ne dépendois que de lui, il poussa la générosité jusqu'à me donner sa parole d'honneur, que j'aurois mon congé aussitôt qu'il seroit parvenu à me réconcilier avec mon beau-pere.

Tranquillisé par ces consolantes promesses, j'en attendois l'effet! de jour en jour. Cepen-

dant le temps s'écouloit, fans que nous en fussions plus avancés : & quoique le Comte d'Olba parût toujours zélé pour nos intérêts, Thérèse, triste & mélancolique, m'inquiétoit d'autant plus, que, lorsque je la conjurois de me confier le sujet de ses peines, elle ne me parloit que de son pere, ou détournoit la conversation.

Un jour que, relevé de garde, je me rendois auprès d'elle, j'apperçois tout-à-coup Laurent devant moi. *Je te découvre donc enfin*, s'écria-t-il avec un regard enflammé de colere, *je te découvre donc, infâme ravisseur ! rends-moi ma fille que tu m'as enlevée pour prix de mes bontés.* Je tombai à ses genoux, fans opposer un seul mot à sa premiere violence. Mes larmes, mes sanglots parurent l'attendrir. Je ne cherchai point à m'excuser. *Mon pere, lui dis-je, punissez-moi, je suis coupable..... mais Thérèse est ma femme ; ayez pitié d'elle, épargnez votre fille unique ; ne déshonorez pas celui qu'elle a choisi pour époux ; elle en mourroit.* En finissant ces mots, je le conduisis, non chez Thérèse, mais chez la nourrice de notre enfant. *Venez, mon pere, venez, voici encore un être qui implore votre pitié..* Tu dormois, ma fille, ta figure délicate étoit le siege de l'innocence & de la santé. Laurent jette un

coup-d'œil sur ton berceau, & ses yeux se mouillent de larmes. Je te prends, je te présente à lui ; *C'est aussi votre fille, mon père !* tu t'éveilles, & comme si le Ciel t'eût inspirée, au lieu de pleurer, tu te mets à sourire ; tes petits bras se portent vers Laurent, pour le caresser, tes mains jouent avec ses cheveux blancs, tes joues s'approchent des siennes. Il ne résiste plus au sentiment qui s'élève dans son ame ; il te prend entre ses bras, te presse contre son sein, il te bénit, & te fait mille tendres caresses. *Viens, mon fils,* me dit-il, *allons chez ma fille.* Jugez, mes enfans, avec quels transports je suivis ce bon père !

En marchant avec lui, l'idée me vint de préparer Thérèse à cette entrevue, pour lui éviter l'émotion trop forte qu'elle pouvoit éprouver en revoyant son père. Je prends les devans, j'ouvre la porte, & je vois mon capitaine à genoux aux pieds de ma femme, qui repoussoit avec effort ce jeune téméraire. A cet aspect, je me précipite éperdu. Tirez mon épée, en percer le Comte, n'est pour moi qu'un même mouvement. Il tombe, son sang jaillit de sa blessure ; il jette un cri, on accourt, la garde vient, mon épée ensanglantée me décele : on me saisit, on m'entraîne, & l'infortuné Laurent n'arrive chez sa fille,

que pour voir son gendre chargé de fers, & traîné dans une prison. Je me jette à son cou, je lui recommande notre enfant & ma femme évanouie. Je t'embrasse encore, ma chere Rose, & je suis mes camarades qui me conduisent au cachot.

J'y passai deux jours & deux nuits dans le plus violent désespoir. J'ignorois les suites de ma funeste aventure, je n'avois aucune nouvelle de Thérèse; mon geolier ne répondoit à mes questions qu'en m'assurant que mon affaire ne traîneroit pas, & que je serois bientôt jugé.

En effet ma prison s'ouvrit dès le troisieme jour; j'en sortis pour être conduit par un détachement de cavalerie sur la place des exécutions où étoit dressée une potence entourée du régiment sous les armes. Mes forces épuisées semblent se ranimer à cet affreux aspect; je précipite mes pas, je sens déjà les convulsions de la mort, j'appelle Thérèse, & j'arrive ainsi devant le Tribunal militaire, on me lit ma sentence. Elle étoit juste; déjà on s'apprete à l'exécuter. Tout-à-coup des cris perçans se font entendre, je me retourne, & je vois un spectre pâle & sanglant, à demi-vêtu, qui cherche à percer la foule. C'étoit le comte, qui, à la premiere nouvelle du danger que je courois, s'étoit précipitamment attaché de son lit: *Camarades!*

*camarades*, s'écrie-t-il ! *je suis le seul coupable, c'est moi qui mérite la mort. Grace ! grace pour cet innocent ! J'essayais de séduire sa femme, il m'a puni, il en avoit le droit. Si vous le faites périr, que son sang retombe sur vous !* À ces mots, le Général s'approche du comte, il s'efforce de le calmer, & lui représente la sagesse des loix militaires, qui punissent de mort tout subalterne qui leve la main contre son Officier. Il n'étoit plus mon soldat, reprend d'Olba ; voilà son congé, je l'avois signé trois jours avant cette horrible aventure, il n'est plus sous votre juridiction. L'État-major se rassemble, leur humanité & les raisons du comte me sauvent la vie. Je fus reconduit en prison ; d'Olba écrivit au Ministre, s'accusa lui-même, & j'obtins ma grace.

Laurent, Thérèse & moi, nous nous jettâmes aux pieds de mon Libérateur ; il confirma mon congé. Aveuglé par la passion violente, que Thérèse lui avoit inspirée, il avoit tenté de lui faire partager son égarement, & n'avoit obtenu que ses mépris. Mais connoissant ma tendresse pour elle, Thérèse n'avoit pas voulu m'inquiéter, en me découvrant les sentimens du comte. Celui-ci revenu à lui-même voulut réparer sa faute par des bienfaits. Notre réconciliation avec Laurent nous les rendoit

inutiles. En les refusant, nous ne pûmes nous empêcher de lui accorder l'estime que méritoit la noblesse de ses procédés. Il est toujours notre ami. Revenus dans notre village, nous y vécûmes heureux, sans éprouver d'autre peine que la perte de Laurent. Il nous laissa en mourant possesseurs de sa métairie, où nous comptons vivre & mourir tranquilles avec vous, mes chers enfans.

Pendant le récit du vieillard, tous les enfans s'étoient insensiblement rapprochés de lui : il se tut, & ils écoutoient encore. Ils voyoient leur pere, leur ayeul prêt à périr, & sauvé, comme par miracle, pour leur bonheur à tous. Des larmes d'attendrissement couloient sur leurs joues. Remettez-vous, leur dit ce bon pere, le Ciel me récompense par vous, de tout ce que j'ai souffert.

En disant ces mots, il les bénit, les embrasse tous, & la famille se sépare pour aller jouir du doux repos que procurent le travail & la vertu.

*VISION dans une nuit du mois de Mai.*

« AINSI le juste & l'injuste, la femme  
 » vertueuse & la femme adultere, l'évêque  
 » qui répand sur son troupeau les bénédic-

» tions célestes, & celui qui, négligeant le  
 » soin de ses ouailles, est cause de leur perte,  
 » le juge intègre & l'unique, tous sont traités  
 » de même, tous sans différence sont écrasés  
 » sous leurs toits, engloutis dans le même  
 » abîme, s'ils veulent fuir; ou dépouillés de  
 » toutes leurs propriétés, s'ils parviennent  
 » à sauver leur existence. »

En disant ces mots, je posai sur mon secrétaire la gazette dans laquelle je venois de lire les malheurs de la Calabre & de Messine, & j'ouvris la fenêtre qui donnoit sur le jardin. Les étoiles brilloient, les rossignols faisoient entendre leur mélodieux ramage, un doux zéphir badinoit entre les fleurs des arbres; c'étoit la plus belle nuit possible du mois de Mai. Néanmoins je me sentois toujours plus triste & plus mélancolique. Peut-être, me disois-je en regardant une brillante étoile, mes regards se rencontrent-ils avec ceux de quelque mère éplorée, se tordant les bras, oubliant ses besoins, pour ne sentir que la perte de son innocent nourrisson, & tournant vers les Cieux ses yeux baignés de larmes.

Peut-être tandis que ce zéphir fait tomber devant moi les feuilles odorantes des fleurs de ces arbres, la mer en furie s'enfle de nouveau, inondé encore le rivage, & en

traine dans l'abîme des eaux ceux qui ont échappé au tremblement de terre.

Quoi ! le juste & l'injuste ! l'homme vraiment pieux & l'impie ! J'étois découragé. Je commençois à murmurer, & mes raisonnemens devinrent amers. Seroit-il vrai, me dis-je enfin, que tous ceux qui périssent par le glaive, par la faim, la peste, ou le tremblement de terre, fussent détruits en punition de leurs crimes ? Je frissonnai. Je réfléchis encore, & j'éprouvai un repoussement contre moi-même, tel que je l'aurois eu contre un méchant. Je fermai la fenêtre, je me jettai sur mon lit, & je m'endormis.

Pendant mon sommeil je me sens approcher. Je ne vois rien, je n'entends aucun pas, & cependant on s'approche. Ce n'étoit pas le bruit d'un vêtement de soie, ce n'étoit pas celui de branches de pins agitées par les vents ; c'étoit l'un & l'autre sons réunis. Je me sentis touché par un léger coup électrique. Mon sang coula plus vite & plus facilement. J'éprouvai le bien-être que donne une bonne action, & je repris courage, comme si ce qui m'approchoit, eût été semblable à moi.

« Parle & questionne sans crainte, me dit à l'oreille une voix agréable.

« Qui que tu sois, daigne me pardonner, lui dis-je : mais ont-ils tous été détruits

» en punition de leurs crimes, & par un  
 » effet de la vengeance du Tout-puissant ?

» — Sois charitable, fils de la poussière ;  
 » car le Tout-puissant est miséricordieux.

» — Ainsi ils n'étoient pas tous criminels ?

» — Ils étoient tous des êtres imparfaits ; car  
 » il n'y a que le Tout-puissant de parfait ;  
 » seulement une partie d'entr'eux étoient des  
 » méchans ; il y en avoit beaucoup de ver-  
 » tueux.

» — Le Tout-puissant est miséricordieux,  
 » comme tu le dis ; mais, pardonne, il est  
 » aussi bien incompréhensible.

» — As-tu donc pu te comprendre toi-  
 » même ? Sais-tu pourquoi ton œil voit la  
 » violette qui est au bord de ce ruisseau ?  
 » comment ton oreille entend le coup du  
 » marteau sur l'enclume, ou comment, d'après  
 » ta volonté, ta main se meut, pour cueillir  
 » les fruits de cet arbre ? Sais-tu comment  
 » tu sens ton existence, & connois-tu ce  
 » qui te dit : *je suis là* ? As-tu déjà appro-  
 » fondi toutes ces choses ?

» — Non, je n'ai pu y parvenir.

» Tu ne peux te connoître toi-même, &  
 » tu t'étonnes que le Tout-puissant soit  
 » incompréhensible !

» — Pardonne-moi, mais celui qui est misé-  
 » ricordieux, ne doit-il pas aussi être juste ?

» — Il n'y a d'être juste que le Tout-  
» puissant.

» — Oserois-je te questionner encore ?

» — Demande sans crainte.

» — Les justes ont donc été détruits pour  
» pouvoir punir les méchans ?

» — Ne t'égare pas, homme borné ; ce  
» n'est point à cause de leurs crimes que  
» les méchans ont péri ; mais ils meurent  
» dans leurs crimes, & si les bons sont dé-  
» truits, malgré leurs vertus, ils meurent  
» du moins avec leurs vertus.

» — Je ne fais pas bien cette différence.

» — Tu la feras bientôt. La foudre qui  
» au moment qu'elle tombe, enflamme le  
» bâtiment qu'elle rencontre, ne réduit-elle  
» jamais en cendre que la maison du méchant ?

» — Souvent elle tombe aussi sur celle d'un  
» honnête homme.

» — L'inondation d'un torrent débordé ne dé-  
» vaste-t-elle que les jardins du malfaiteur ?

» — Elle ravage tous ceux qu'elle atteint.

» — Peux-tu donc appeler punition la foudre  
» qui tombe sur la maison du méchant, l'inon-  
» dation qui dévaste son jardin ? ou si le trem-  
» blement de terre en ouvrant les cachots à  
» Messine, a sauvé pour neuf coupables un  
» innocent, peux-tu croire que cent villes  
» aient été détruites, & que la terre ait en-

„ glouti des milliers d'hommes , pour qu'un  
 „ seul innocent fût sauvé ?

„ — Je balancerois à le conclure , quoique  
 „ j'aie souvent entendu des prédicateurs nous  
 „ représenter la foudre , les inondations , les  
 „ tremblemens de terre , comme la punition  
 „ du crime.

„ — Pauvres mortels ! qui nommez à cha-  
 „ que instant Dieu incompréhensible , & qui  
 „ croyez néanmoins pouvoir expliquer ses  
 „ voies ! crois à la bonté , à la sagesse , à la  
 „ justice du Tout-puissant ; crois à sa provi-  
 „ dence ; adore-la : mais rentre dans ta pouf-  
 „ fiere , & tais-toi.

„ — Je ne te demande pas si le sort du bon  
 „ & celui du méchant seront différens au-delà  
 „ du tombeau ; tout me dit que le Tout-puis-  
 „ sant est juste , & tu me l'as dit aussi.

„ — Sans doute il est juste , & il n'y a que  
 „ lui seul de juste.

„ — Mais pourquoi donc si peu de diffé-  
 „ rence ici bas ?

„ — Et quand il ne s'en trouveroit absolu-  
 „ ment aucune , ou font tes droits pour les  
 „ demander , du moment que tu es certain que  
 „ cette différence existera dans un autre monde.  
 „ Combien de temps dure la vie ?

„ — Quatre vingt..... quatre - v ngts - dix.....

» quelquefois cent courses de la terre autour  
» du Soleil.

» — Et combien dure l'Éternité ?

» — C'est à toi à me le dire.

» — Crois-tu qu'une créature quelconque  
» puisse le déterminer ?

» — Le cœur me batit ; je cherchai à em-  
» braffer ce qui me parloit , mes bras  
» revinrent à vuide sur mon sein, & j'é-  
» prouvai un je ne fais quoi, qui me faisoit  
» désirer le sort des hommes justes, victimes  
» du bouleversement de la Calabre.

» — Ne dis-tu pas qu'il n'y a point de  
» différence ici-bas ? peux-tu donc croire  
» que le Tout-puissant, juste, comme tu le  
» connois, n'a attaché aucun plaisir aux  
» bonnes actions, ni de peines aux mauvaises ?  
» Lorsque le voluptueux se voit, à la fleur  
» de son âge, condamné à traîner une vie  
» infirme, lorsque l'homme faux & inique  
» ose à peine lever les yeux sur les victimes  
» de son injustice, lorsque l'avare sert de  
» fable à ses concitoyens, lorsque l'impie ou  
» l'incrédule succombe aux misères de la vie,  
» pour s'être ôté son seul soutien ; voila ce  
» que tu peux appeller la punition du vice :  
» car il ne reçoit ici-bas d'autre châtement  
» que celui de ses suites immédiates ou éloi-  
» gnées. De même l'homme toujours hon-

» nête, religieux, charitable, intègre, qui  
 » aime les semblables, & pardonne généreu-  
 » sement une injure, qui, réglé dans ses  
 » mœurs, a de la probité dans ses actions ;  
 » cet homme ne doit-il pas par-là même avoir  
 » ici-bas des jouissances inconnues aux mé-  
 » chans ? La satisfaction intérieure d'une bonne  
 » conscience, le sentiment de la confiance  
 » qu'il inspire, même à son ennemi, l'empres-  
 » sement qu'il remarque pour lui chez toutes  
 » les âmes honnêtes, enfin la certitude où il  
 » est d'un avenir bien propre à le dédomma-  
 » ger des misères de cette vie passagère.

» — Mais l'Être Tout-puissant ne pourroit-  
 » il pas épargner ces misères aux justes ?

» — Détruits donc son corps mortel, ou  
 » plutôt, détruits tous les corps qui l'environ-  
 » nent, alors tes vœux seront remplis.

» — Je ne te comprends pas.

» — Tu demandes que le corps soit opaque  
 » & transparent, que le mouvement existe &  
 » n'existe pas, que le monde physique soit &  
 » ne soit pas.

» — Comment ai-je pu demander des choses  
 » aussi contradictoires ?

» — C'est tout comme si tu les avois de-  
 » mandées ; car le corps qui peut être pressé  
 » par un corps, doit pouvoir être poussé par

» tous les autres corps qui se rencontrent dans  
 » son chemin.

» — Ce n'étoit pas là le sens de ma question :  
 » je voulois favoir pourquoi il arrive des inon-  
 » dations , des ouragans , des tremblemens  
 » de terre , & pourquoi il existe des bêtes  
 » féroces , des animaux & des plantes veni-  
 » meuses ?

» — Parce que ces choses sont possibles.

» — Entends-tu par-là qu'elles soient néces-  
 » saires ?

» — Je ne reçus point de réponse.

» — Mais quelle peut être l'utilité des insectes,  
 » des bêtes venimeuses & du poison ?

» — C'est-là où je t'attendois , me répondit  
 » la voix. En faisant cette question , c'est me  
 » demander à quoi bon la terre , le soleil &  
 » les planettes , en un mot à quoi sert tout  
 » ce qui existe d'un point de l'univers à l'autre ?  
 » Tout ne forme qu'un seul plan. Tous les  
 » objets se poussent , se pressent & s'enchai-  
 » nent les uns aux autres. Homme borné , qui  
 » devrois te contenter d'appartenir à la classe  
 » des êtres capables de concevoir l'idée éton-  
 » nante d'un systême unique ! homme borné ,  
 » renfermé dans un cercle de conceptions si  
 » étroites , que pour désigner un million de  
 » soleils avec tous leurs systêmes planétaires ,  
 » ton imagination ne peut te fournir d'autre

» image que celle d'une laitiere qui renverse  
 » son pot-au-lait ! homme borné , qui te perds  
 » souvent à résoudre le moindre problème ! tu  
 » prétendrais dans ce cercle immense de choses  
 » qui passent & reviennent sans cesse , qui se  
 » détruisent & se recomposent , dans ce tour-  
 » billon ou constamment un se perd dans mille,  
 » & reparoit sous mille formes , dans cette  
 » machine enfin , où tout peut servir , en  
 » même temps , de point de repos , de force  
 » & de poids , tu prétendrais , dis-je , dans  
 » ce bouillonnement , approfondir ce qui est  
 » moyen ou terme , ce qui est origine ou  
 » fin ».

« Viens , regarde à tes pieds ; vois qu'il ne  
 » faut souvent que le dernier battement de  
 » l'aile d'une abeille mourante pour détruire  
 » une ville , & pour empêcher un massacre  
 » qui auroit pu durer long-tems entre les  
 » nations des quatre parties du monde ».

« — Mon sang se glaça dans mes veines. Le  
 » dernier battement de l'aile d'une abeille ,  
 » repris-je en baigayant si bas qu'à peine pou-  
 » vois-je m'entendre !

» — Viens & vois ; les temps sont accomplis.  
 » C'est toi qui m'as questionné jusques-ici ;  
 » lorsque tu auras vu , je t'interrogerai à mon  
 » tour ».

« — Un nuage m'enveloppa , mon corps devint

» aérien , je fus enlevé dans les airs. J'en-  
 » tendois des torrens mugir dans le lointain ;  
 » des étincelles de feu pétilloient sur mes joues.

» — Ouvre les yeux , & contemple autour de  
 » toi , me dit l'esprit ; & le nuage qui me cou-  
 » vroit me fut ôté , comme un manteau. Mes  
 » yeux se fortifierent , & je vis ; mais je crus  
 » tomber dans un abime. Le soleil me parut  
 » s'arrêter au milieu de sa carrière. La voute  
 » immense qui couvroit ma tête , étoit noire  
 » comme le marbre des tombeaux. Derriere  
 » moi une pleine déserte & couverte de neige  
 » étoit dominée par une énorme montagne de  
 » glace qui vomissoit contre le soleil des torrens  
 » d'eau & de feu. J'avois devant moi un abime  
 » fans fond , & sous mes pieds des montagnes  
 » entassées sur des montagnes. Au bas de la  
 » dernière étoit une ville dont les clochers  
 » s'élevoient dans les airs.

» Une abeille égaree , me dit la voix , vien-  
 » dra mourir sur le sommet de ce rocher légé-  
 » rement convert de neige. Si en se débattant  
 » l'abeille fait tomber dans l'abime à ta droite  
 » l'atôme de neige qu'elle agitera , alors la  
 » ville est sauvée , & la terre remplie de  
 » meurtres & d'incendies. Si au contraire pen-  
 » dant le court espace qu'il te faut pour res-  
 » pirer deux fois , cet atôme de neige se fond

» au soleil , la ville est détruite , & le monde  
» fera sauvé ».

Je ne respirai pas , l'abeille vint , portée par un courant d'air ; elle s'affoiblit , tomba sur le fommet du rocher , & dans les convulsions de la mort , elle fit rouler l'atôme de neige dans l'abime à ma gauche. En tombant il se joignit à un autre atôme , puis à un troisieme , & d'atôme en atôme , il se forma des pelotes de neiges qui devinrent enfin des lavanges. Les cailloux , les pierres , les rochers , roulerent les uns sur les autres. Des torrens d'eau rompirent leurs digues naturelles. Bientôt les clochers furent remplacés par des montagnes de poussiere. Le tonnere grondoit de toutes parts. Les glaciers trembloient dans leurs fondemens , & vomissoient de leurs cavités de nouveaux torrens d'eau & de feu.

« — Tourne les yeux du côté de ces torrens  
» qui inondent cet abime , me dit la voix.

» — Je vois , répondis-je en tremblant , un  
» mulet qui furnage.

» — Deux Souverains s'étoient ligués pour  
» envahir au bout de douze lunes les états d'un  
» troisieme. Le cavalier monté sur ce mulet , ap-  
» portoit le pacte d'alliance. Ce messager étouffé  
» sous la chute des lavanges , le mulet s'est pré-  
» cipité du rocher dans le torrent ; il a nagé  
» vers le rivage du pays menacé. Les papiers

» dont il est resté chargé, exciteront la curiosité. Ils seront ouverts & déchiffrés, & le plan de ces deux princes sera anéanti.

» — Qui que tu sois, je ne veux plus rien savoir, dis-je à la voix; laisse-moi, je frissonne ».

» — L'abeille étoit-elle morte, afin que la ville fut détruite ?

» — Je n'en fais rien

» — La ville a-t-elle été détruite pour que l'innocente femme du messager engloutie par la lavange devint veuve ?

» — Fais-moi mille questions, je ne puis répondre à aucune; mais laisse-moi, car je tremble de frayeur ».

Enfans du XVIII. siècle, il n'est point honteux d'être enfans; mais il est criminel de n'être pas des enfans soumis.

Je m'éveillai, & ne murmurai plus.

U L R I C H Z W I N G L E ,

*Drame national Suisse en 3 actes, sans nom d'auteur. Zurich chez David Bürkli, 1794.*

C E fut avec plaisir que nous fîmes connaître l'année dernière à nos Lecteurs une

pièce intitulée, *La mort de d'Erlach* : parce qu'outre l'intérêt national, cette pièce a encore le mérite de renfermer des scènes vraiment sublimes, & que l'Auteur, sans bleffer la fidélité due à l'histoire, a su cependant manier son sujet dans le genre dramatique.

Le même intérêt ne se trouve pas dans la pièce que nous annonçons aujourd'hui, sans en connoître l'Auteur. A moins qu'il n'ait eu pour but de développer ses opinions politiques sous le nom d'un des personnages qu'il introduit sur la scène, nous ne voyons pas trop le motif pour lequel il a choisi, entre tant de sujets intéressans que fournit notre histoire, le moins propre de tous à être mis au théâtre.

Quoique nos Lecteurs suisses n'ignorent sans doute pas que le Héros de cette pièce fut un des premiers réformateurs de la Suisse-allemande, & particulièrement de la ville de Zurich, nous donnerons, avant l'analyse du drame, une notice extraite de la Biographie de ce réformateur, dans laquelle se trouvent les faits qui précèdent celui que l'Auteur a pris pour le sujet de son drame.

Ulric Zwingle naquit en 1484, à *Wilhausen* dans le Comté de *Toggenbourg*, où son pere remplissoit la charge d'*Amman* (\*). Il dut

---

(\*) Ou *Land Amman*, principal Magistrat.

sa première éducation à son oncle, Doyen de *Vesetz*, dont les soins le mirent en état d'entrer dans les écoles de Bâle & ensuite de Berne. Les Dominicains de cette dernière ville, frappés de la superbe voix de ce jeune écolier, mirent tout en œuvre, & réussirent à l'attirer chez eux. Rappelé par sa famille, il en sortit pour aller étudier la Philosophie à Vienne, d'où il revint, ses études finies, occuper à Bâle l'emploi de Régent de l'école de Saint-Martin.

Malgré les études sérieuses dont s'occupoit *Zwingle*, il cultiva avec succès la Musique, dans les momens de récréations. En général il réunissoit à la fermeté qui le rendit héros & martyr, les agrémens, la politesse, l'urbanité d'un homme de goût & du monde.

Instruit dans la Théologie par le réformateur *Wittebach*, il prêcha pour la première fois l'an 1506, à *Rapperswil*; dans la même année il dit aussi sa première messe dans sa ville natale, & fut nommé à la Cure de Glaris. Non-seulement il y exerça les fonctions d'un bon pasteur; mais il suivit encore les paroissiens en qualité d'aumônier à Novare & à Marignan; & selon les écrits de *Zwingle*, il commença déjà à Glaris le grand ouvrage de la réformation, en y prêchant dès l'année 1516 sur l'Évangile. En 1517 il fut appelé à

la cure d'*Einfidler* ; *Bernard Samson* parcouroit alors la Suisse , comme agent du trafic d'indulgence , imaginé par *Léon X* pour remplir les coffres de la chambre Apostolique. Il vint à *Einfidler* , espérant y avoir les mêmes succès qu'il avoit eu à *Schwitz*. Mais le zèle de *Zwingle* s'enflamma contre ce honteux négoce. Il s'y opposa ouvertement , & prêcha qu'il ne falloit chercher le pardon de ses péchés que dans les mérites de Jésus-Christ , & que les indulgences , les pèlerinages , les vœux , ou les offrandes adressées aux Saints , ne pouvoient avoir d'efficacité. Ses sermons eurent un tel succès , qu'entre les pèlerins qui se rendirent en foule à *Einfidler* , pour y porter leurs offrandes à la sainte Vierge , il s'en trouva plusieurs qui remportèrent chez eux celles qu'ils lui avoient destinées.

Quelque zélé , quelque infatigable que fût *Zwingle* pour corriger les abus religieux , sa piété n'avoit rien de minutieux ni d'austere ; son air étoit ouvert , & on le voyoit si indulgent pour les foiblesses d'autrui , que ses adversaires qui taxoient déjà ses opinions d'hérésie , l'accusèrent aussi de libertinage ; mais les plus acharnés contre lui ne pouvoient lui refuser la science. Le Pape étoit si convaincu de sa capacité & de son savoir , qu'il chercha inutilement à le gagner par des pensions & par des

promesses d'emplois honorables. Sa réputation augmentant chaque jour, il fut appelé à Zurich en 1518 par le Prévôt & les chanoines de l'église cathédrale, pour y remplir l'emploi de Prédicateur. Il y prêcha son premier sermon l'année 1519, & son débit populaire & affable, absolument nouveau pour ses auditeurs, lui attira nombre de partisans. Cependant le grand-vicaire de l'Évêque de Constance & le chanoine *Hofmann* le dénoncèrent au Chapitre comme novateur, accusation que *Zwingle* repoussa dans un écrit intitulé *Archeteles*.

Par ordre du gouvernement de Zurich, il se tint plusieurs conférences publiques sur la Religion, & dès l'année 1520, *Zwingle* avoit gagné tant de terrain, qu'il obtint un édit du Conseil de Zurich, adressé à tous les curés, pour leur enjoindre de ne prêcher que ce qu'ils pourroient prouver par la parole de Dieu, en passant sous silence la doctrine & les ordonnances humaines.

Ce premier pas vers la réforme fut bientôt suivi d'un second dans l'année 1524. Des membres choisis de chaque tribu, accompagnés de charpentiers & de maçons, se rendirent d'église en église, pour enlever les crucifix & les images. Mais comme *Zwingle* desiroit que la réforme se fit avec la plus grande

douceur, on conserva ces divers ornemens pour pouvoir les remettre au cas que la généralité du peuple, qui consentoit alors à les voir ôter, vînt à changer d'opinion.

Cette précaution fut inutile; tout se passa tranquillement à Zurich même. Mais l'empressement que montra ce Canton à introduire la réforme dans les Baillages mixtes, indisposa les Cantons catholiques. Ils se liguerent avec Ferdinand pour s'opposer à cette entreprise, & le canton d'*Underwalden* excita aussi les habitans du *Hasli*, province bernoise, contre Berne; parce que celle-ci, penchant pour la réforme, avoit publié une ordonnance sur la publication de l'Évangile. Les Bernois refuserent alors, ainsi que les Zuricois, de se trouver à la Diette avec ceux d'*Underwalden*; & le canton de Zurich d'accord avec les Glarronnois, féculariserent l'abbaye de Saint-Gal. Les hostilités ainsi commencées, les Zuricois s'emparèrent du couvent de *Murri*; d'autres troupes du même canton se rendirent à *Rutli* & à *Rapperswil*, & une troisième bannière au couvent de *Capelle*. En vain voulut-on empêcher Zwingle de se trouver à cette expédition. Monté, disent les chroniques, sur un grand cheval de bataille, une halebarde sur l'épaule, il suivit les troupes zuricoises. Mais par l'entremise de médiateurs

étrangers, la paix se fit entre les Cantons en 1529. Elle ne fut pas de longue durée. Zwingle se voyant accuser de tous côtés d'être l'auteur de la mésintelligence qui avoit existée, & qui commençoit à renaître entre les confédérés, prit le parti de donner sa démission au Conseil de Zurich le 20 Juin 1531.

C'est à cette époque que commence le Drame. Zwingle paroît devant le Conseil, il s'y justifie des torts qu'on lui impute. Il parle avec la franchise d'un homme qui ne veut que le bien, & ne pouvant l'effectuer, il donne sa démission.

Le Bourguemaître *Koist* rempli d'admiration pour Zwingle, fait dans la seconde scène un rapprochement entre la manière dont ce réformateur vient de paroître devant le Conseil, & celle dont St. Nicolas de Flüe parut à *Stantz* devant les confédérés assemblés. L'un & l'autre sont des anges de salut & de paix qu'il ne faut pas repousser avec ingratitude. Un homme tel que Zwinglé vaut seul tout un sénat, parce qu'il en est l'ame; il vaut une armée, puisqu'il étouffe le feu de la guerre dans ses premières étincelles. Après cet éloge, *Koist* assure les membres du Conseil qu'il est fort éloigné de vouloir influencer sur les délibérations qu'ils vont prendre pour ou contre Zwingle.

L'affaire se discute , chaque conseiller opiné à son tour , & si l'on ne favoit pas le titre de la piece , & qu'il ne s'agit que de Zwingle & d'une reformation qui n'a point influé sur la constitution des états où elle s'est opérée , on pourroit s'imaginer qu'on lit une discussion occasionnée par la révolution française.

Lorsqu'après la délibération le Bourguemaître rassemble les voix , la pluralité décide en faveur de Zwingle , & sur la proposition d'un des bannerets on nomme un comité dont le président est chargé de lui annoncer les résolutions qui viennent d'être prises.

Le Bourguemaître & le Conseil se retire , Zwingle est appelé dans la troisième scène par devant la commission. Le président lui témoigne en peu de mots , au nom de la Patrie , la reconnaissance qu'elle a pour lui , le desir qu'il la serve encore , & il ajoute : *Nous vivrons & mourrons avec vous ; vous vivrez & mourrez avec nous.* Les six membres répètent : *Vous avec nous , nous avec vous.*

Zwingle est touché & confus de ces tendres témoignages ; il ne donnoit sa démission , qu'en supposant qu'il avoit perdu la confiance de ces concitoyens : celle qu'on lui montre , redouble son zèle & ses forces. Il se voue à la vie & à la mort à Zurich la pieuse. Sa plume , sa voix , son cœur , son esprit , toutes ses facultés , sa  
vie

vie même font au service de cette ville. Son desir le plus vif est de lui donner un nom qui malgré le peu d'étendue de son enceinte, obscurcira celui des villes les plus commerçantes & des plus grandes capitales. Zurich deviendra la métropole des arts paisibles, celle des vertus domestiques, & le séjour de la liberté religieuse & civile. Cette éloquente effusion des sentimens de *Zwingle* est interrompue par le son du tocsin. Le Comité s'émeut; le président prie le réformateur de ne pas les quitter. On voit arriver le Bourgmaitre suivi des conseillers qui étoient sortis avec lui. Il donne à lire au greffier le manifeste publié par les cantons Catholiques. L'auteur du *Drame* l'insère dans sa pièce tel qu'on le trouve dans l'histoire: il contient les divers griefs des trois cantons confédérés, & de leurs alliés contre Zurich. " Ils ont vu avec une longue patience  
 „ les changemens introduits par les Zurichois  
 „ dans leur propre canton; mais il ne peuvent  
 „ souffrir, que, parjure à leur serment, ils  
 „ foulent aux pieds les droits sacrés de la con-  
 „ fédération, qu'ils cherchent à répandre leur  
 „ réforme, qu'ils leur refusent les denrées, &  
 „ qu'enfin ils les menacent de la guerre. Ainsi le  
 „ seul parti qui leur reste, est celui de repousser  
 „ la force par la force. Ils renoncent donc  
 „ solennellement à l'alliance des Zurichois, en

» exigeant qu'ils rendent les pactes de l'an-  
 » cienne confédération, & ils finissent leur ma-  
 » nifeste par ces mots : *ainfi soit, puisqu'il le*  
 » *faut, les hérétiques sont contre nous ; mais*  
 » *Dieu & les saints sont pour nous*”.

Cette conclusion fixe toute l'attention de *Zwingle*. Consulté par *Koist*, sur ce qu'il pense de ce manifeste, il en appelle à Dieu pour décider quels sont les hérétiques. Il assure que les réformés ne sont point contre les catholiques, que Dieu est pour tous, & notre pere commun, qu'il ne regarde point aux opinions, mais à la conduite ; que son ciel est ouvert pour tous les hommes religieux & vertueux, & que son trône est également entouré par les disciples de Socrate, & de notre divin Sauveur, par ceux de Moïse & par ceux de Numa.

Une note de l'auteur du Drame nous avertit qu'il emprunte dans ces passages les propres termes de *Zwingle*, dans l'explication qu'il envoie au roi François I, sur la confession de Foi des réformés. Nous n'avons point lu cette lettre, ni la réponse de *Bullinger* à Luther, citées de même par l'auteur ; mais nous croyons que si ces grands hommes eussent écrit de nos jours, ils auroient ajouté à ce passage l'éclaircissement, que les disciples de Numa & ceux de Socrate n'ayant pas eu le bonheur de connoître Jésus-Christ, & ne l'ayant par confé-

quent, ni abandonné, ni rejeté, ne peuvent être jugés que par les lumières qu'ils ont eues, & dans ce sens, la tolérance de Zwingle est bien éloignée d'être de la même nature que celle du XVIII<sup>e</sup> siècle.

A la suite du passage, sur lequel nous venons de nous arrêter, l'auteur du Drame fait entrer son héros dans une espèce d'enthousiasme prophétique; il voit les confédérés catholiques jouir des fruits de la réformation, il leur permet de garder leur croyance; mais il doivent se régénérer; il veut bien qu'ils conservent leurs autels & leurs images; mais pourvu qu'ils ne choisissent pour Prêtres que des instituteurs *philosophes & citoyens*. Ils peuvent enfin honorer les Hermites & les Saints, si ceux-ci sont comme Nicolas de Flûc, les anges gardiens de leur patrie. Après cette éloquente tirade, Zwingle revient à lui, tout aussi étonné que nous le sommes, de l'écart insensé que lui a occasionné le coup-d'œil qu'il vient de jeter dans les temps à venir, le moment présent lui paroît digne d'attention; la guerre est déclarée, l'ennemi sous les armes: il ne comprend pas que le conseil balance sur ce qu'il doit faire.

*Rodolphe Layatter*, militaire, veut qu'on sonne le tocsin dans tout le canton. Les conseillers s'agitent en sens contraire; on s'invective; un grand tumulte s'élève, & cette scène

telle que l' imagine l'auteur , fait supposer qu'il a eu quelque rapprochement en vue. Pendant la dispute , le Bourgmaître a lu plusieurs lettres apportées par un courier extraordinaire. Elles annoncent la marche d'un corps de 1200 catholiques dans les bailliages libres, & le *Turgaw*, en ajoutant que leur quartier général est à *Zug*. ces nouvelles spirituellement appellées par le Bourgmaître des messages de *Job*, n'étonnent point *Lavatter*. *Le prudent Zuricois*, dit-il, *est grand en paroles , les confédérés en actions.*

*Zwingle* trouve ce sarcasme aussi juste qu'il est amer. Pour prouver qu'il ne le regarde pas , il rappelle la campagne de 1529 , où malgré ses concitoyens , armé d'une halebarde , & monté sur un grand coursier de bataille , il les suivit. Toujours prêt à en faire autant, il répète toutes les assurances qu'il a données dans la première scène, & il sacrifiera la dernière goutte de son sang pour sa patrie & pour la vérité. Un conseiller, ennemi de *Zwingle*, lui répond par des sarcasmes contre les Ecclésiastiques. La séance devient tumultueuse, elle finit plus tranquillement : la majorité est pour qu'on s'arme, le conseil finit ; il ne reste sur la scène que quelques-uns de ses membres, ennemis déclarés de *Zwingle*. En trop petit nombre , pour s'opposer à la résolution qu'on vient de prendre , ils ont recours à l'intrigue. Ils iront

empêcher qu'on ne sonne le tocsin qui doit rassembler la milice, & ils engageront le Sénat à envoyer à Zwingle l'ordre de marcher, dans l'espoir qu'il perdra la vie dans le combat. Ces petits moyens, & ce cruel espoir, les remplissent de satisfaction ; ils se séparent en se promettant de rire de bon cœur du succès de leurs menées.

Le second acte, tout aussi peu intéressant que le premier, nous présente Zwingle, lisant chez lui une épreuve de son commentaire sur Jérémie ; il dit de fort belles choses, qu'on liroit avec édification par-tout ailleurs que dans un drame. Un chanoine, nommé *Hofmann*, son adversaire en doctrine, mais son ami & son admirateur, vient l'avertir des dangers qui le menacent, des vues dans lesquelles on la fait nommer aumônier. Zwingle répond comme *Abner* : *Je crains Dieu, cher Hofmann, qui pourrai-je craindre encore ?* Lavatter, commandant des troupes, arrive tout équipé ; le temps presse ; il faut partir ; cependant on n'entend pas le tocsin ; cela les étonne. Lavatter suppose que le greffier l'a oublié ; il envoie répéter l'ordre qu'il a donné : Zwinger va s'habiller.

Pendant qu'il est avec sa femme dangereusement malade, ses deux enfans viennent sur la scène, & c'est celle de toute la pièce où il y a le plus d'intérêt. Dans les suivantes, Zwingle armé de toutes pièces, montre la foiblesse d'un

époux, d'un pere, se séparant d'objets chéris, surmonté par la résignation & la fermeté d'un chrétien; sentimens capables de jeter sur ces scènes un intérêt que nous n'y avons pas trouvé. L'acte finit par des adieux & des congés auprès duquel le Lecteur reste froid.

On voit dans le troisieme acte le mont *Albis*. L'avant-garde Zuricoise vient de le monter, le capitaine fait reposer sa troupe, un aubergiste leur sert à boire & à manger; ils boivent à la *liberté!* ils font l'exercice, & lorsqu'ils entendent sonner le tocsin, ils descendent la montagne; des voyageurs les remplacent sur la scène. Nous épargnerons à nos Lecteurs les détails de leur conversation avec l'hôte, elle est interrompue par l'arrivée des troupes zuricoises. Pendant un moment qu'elles se reposent, Zwingle est agité de noirs pressentimens, malgré lesquels il suit sa troupe. Lorsque le bruit du canon accélère la marche du corps, commandé par Lavatter, d'autres troupes viennent; elles s'amuse à boire au cabaret: on entend la grosse artillerie; mais tout est égal aux buveurs, pourvu que la bouteille soit pleine. Pendant qu'ils raisonnent en vrais amateurs de la treille, les fuyards, les blessés arrivent de tous côtés; un partisan de Zwingle, se traînant à peine, apporte l'étendard zuricois qu'il a sauvé; d'autres échappés du carnage, viennent apprendre à

leurs compatriotes buveurs la mort de Zwingle. Il a été jetté par terre à coups de pierres ; il s'est relevé, il est retombé, & s'est relevé encore sur ses genoux en disant, *ils peuvent tuer mon corps, mais non mon ame.* Il est retombé en arriere, a joint les mains, & a expiré. Un nommé *Wyss* a voulu sauver son cadavre, il lui a été arraché dans la mêlée. Après ce récit, le rideau tombe ; & voilà ce que l'Auteur appelle *un Drame national* ; & qui ne nous a paru qu'un froid récit historique,atement dialogué, entrelardé d'épisodes triviales, & dangereux par des principes plutôt irrégieux que tolérans, & par un patriotisme bien différent de celui qui a fait jusques-ici la gloire de la Nation helvétique.

---

### A N N A L E S

*De l'histoire de la grande - Bretagne, par Mr. d'Archenholtz ci-devant Capitaine au service de Prusse, pour servir de suite à l'ouvrage intitulé, de l'Angleterre & de l'Italie du même Auteur. Tom. 4<sup>e</sup> & 5<sup>e</sup>, pour l'année 1790, avec les portraits de M. M. Schéridan & Fox.*

L'AUTEUR parcourt, à son ordinaire, dans les deux premières sections de son 4.

volume, l'histoire annuelle des débats parlementaires & celle de l'administration. La crise dans laquelle se trouve actuellement l'Europe, augmente l'intérêt de ces objets, & dans tout ce qui est récit, Mr. d'Archenholtz suit exactement les sources où il les puise. Mais ses opinions politiques nous paroissent influer beaucoup sur les jugemens qu'il porte, soit sur les faits, soit sur les motifs qui font agir le gouvernement & le ministère. Sans nous arrêter sur ces observations, nous passerons de suite aux trois sections de ce même volume où est contenue l'histoire de la Nation. On y prend une idée très-nette de l'état des divers établissemens des Anglais dans les deux Indes. C'est avec étonnement & admiration qu'on y voit les immenses sources de richesses que leur procure leur commerce. La récolte du sucre fut prodigieuse cette année là : 246 vaisseaux arriverent en Angleterre des différentes îles, uniquement chargés de sucre, & dont les cargaisons réunies montoient à 97,317 tonneaux. Le produit de ces mêmes îles, en coton, fut 11,598,986 liv. ; & il entra en Angleterre des autres parties du monde 20,510,909 livres. Les relations des colonies avec leur Mere-patrie, sont si grandes, que le paquebot arrivé d'Amérique, au mois de Mai, y apporta 5588 lettres, & celles arri-

vées des Indes, & qui se distribuerent le même jour par la poste, étoient au nombre de 2877.

Entre les découvertes faites cette année là par les vaisseaux anglais, Mr. d'Archenoltz regarde celle d'un beau & grand port dans le golphe de Bengale, comme une des plus avantageuses, par la raison qu'il n'y en avoit que très-peu aux Indes, dans lesquels de grands vaisseaux pûssent aborder; & qu'entre autres, il ne s'en trouvoit aucun sur la côte de Coromandel. Celui-ci est situé sur la côte des îles *Andaman*, dont l'existence étoit déjà connue depuis long-temps sans qu'on les eût encore visitées; cette découverte-même fut l'effet du hasard; mais les Anglais en profiterent avec leur activité accoutumée, pour faire des recherches approfondies du climat, du terrain, & du naturel des habitans de ces îles. Le climat y est des plus tempérés; dans la grande chaleur il y regne un vent frais, & dans les autres saisons le vent du Nord-est, mais seulement pendant la nuit. Les Anglais qui y débarquerent, éprouverent bientôt la salubrité de l'air; de 200 hommes, qui composoient l'équipage, aucun ne mourut, ni ne fut malade, pendant un séjour de plusieurs semaines dans ces îles; ceux-mêmes qui étoient partis malades du Bengale s'y guérèrent. Le

pays , particulièrement le long du rivage , est couvert de bois , propres à la construction des vaisseaux & au chauffage. Le terrain est aussi excellent que dans les autres parties de l'Inde , & les essais qu'on fit avec des plantes & des semences étrangères y réussirent au-delà de ce que l'on pouvoit espérer. En fait d'animaux , on n'y trouva que des sangliers & des chats.

Quelque voisin que soit ce pays du Bengale & des nations civilisées de l'Inde , les habitans indigènes de ces îles sont encore de vrais sauvages , absolument dans l'état de nature ; ressemblant beaucoup aux Caffres Africains : femmes & hommes , ils sont tout nus , ils logent dans de misérables huttes , ils mangent de la chair crue , & du poisson. Les armes à feu leur sont totalement inconnues , & leur causent autant d'effroi que d'étonnement. Ils n'ont que des arcs & des flèches grossièrement faites , & dont on ne peut se servir qu'à une petite distance ; lorsqu'ils manquent de poissons , ils chassent dans les forêts les sangliers & les chats.

L'origine de la première peuplade de ces îles est un problème pour ceux qui les ont découvertes : on savoit par l'histoire des voyages maritimes , qu'au commencement du siècle précédent , les Portugais possédoient encore une colonie dans le voisinage de Pégu ,

& que deux de leurs vaisseaux venant de l'Afrique, & chargés de 300 esclaves des deux sexes, firent naufrage sur les côtes de ces îles; circonstance qui pourroit faire supposer que c'est à cet accident qu'elles doivent leur population. Mais cette conjecture devient peu vraisemblable par la différence totale du langage de ces îles avec celui des Caffres Africains.

On connoissoit à peine avant le voyage de Lucas en Afrique le royaume de *Fezzan*, & les pays situés plus au Sud étoient absolument ignorés. Fezzan, pays fertile, situé au milieu d'un océan de sable, dépendoit autrefois de *Tripoli*. Le Roi actuellement régnant, se libéra de ce joug étranger. La capitale de ses Etats, nommée *Mourzouk*, est à 35 milles anglais des rivages de la mer Méditerranée. L'on voit de tous côtés des champs bien cultivés, de belles prairies, des villages très-peuplés. Les marchands de Fezzan se distinguent par leur génie entreprenant; il n'est point rare de les voir s'avancer jusqu'à 3000 lieues anglaises dans le pays pour y commercer; & au moyen de leur caravanes, ils entretiennent une communication suivie, avec les nations les plus reculées de cette partie du monde.

Environ 700 milles anglais, au Sud de Mourzouk & presque dans le même éloignement du rivage de la mer au Sud-Ouest, se trouvent

les villes de *Casnah* & de *Bornou*, toutes deux capitales de deux grands royaumes, situées au centre de l'Afrique, & habitées par des hommes noirs, sans qu'ils soient de la race des nègres. Casnah, qui renferme environ mille villes, ou pour parler plus exactement mille gros villages, n'est ni aussi grand, ni aussi fertile que Bornou, dans lequel on parle trente langues différentes. Sa ville capitale, Bornou, est entourée d'une muraille de 14 pieds de haut, les rues sont irrégulières, & les maisons sont chétives. La religion Mahométane est dominante dans l'un & dans l'autre royaume; mais il s'y trouve des tribus idolâtres qui ne sont point persécutées par les autres habitans.

L'un & l'autre pays sont des monarchies électives, & c'est aux hommes les plus considérables & les plus distingués de ces royaumes qu'est confié le soin de l'élection du Monarque. Leur choix tombe d'ordinaire sur un des fils du défunt roi. Aussitôt élu, on le conduit auprès du corps inanimé de son pere; là un orateur, chargé de retracer au jeune Prince les vertus & les défauts du feu roi, conclut son discours par ces mots: « Tu vois ici la fin de ta carrière mortelle: l'avenir qui t'attend sera heureux, » ou malheureux, en mesure des bénédictions » ou des malédictions que tu t'attireras par ton » gouvernement ».

L'agriculture est plus soignée dans ces pays qu'elle ne l'est dans les autres contrées de l'Afrique. On y voit d'innombrables troupeaux de bestiaux; on y sème du blé de l'Inde, des fèves & d'autres légumes. Les habitans forgent eux-mêmes les instrumens dont ils se servent pour le labourage: leur monnoie est d'or & d'argent. Il n'y a de Mosquée que dans les principales villes; mais on trouve par-tout des écoles où les enfans s'instruisent dans l'Alcoran. On voit chez ces peuples beaucoup d'ustenciles de cuivre, de laiton. Ils ont de beaux tapis de pieds, des coussins rembourrés de laine. Leur récréation principale est le jeu d'échec. Leur armée consiste en cavalerie. Les objets de commerce qu'ils exportent de *Bornou* à *Fezzan*, & de là à *Tripoli*, sont du sel, du *zibet*, de la poussière d'or & des esclaves.

Le Roi régnant de *Bornou* a 500 femmes, 500 chevaux, & 350 enfans, entre lesquels il ne se trouve que 50 filles.

Cette relation qui, selon Mr. d'Archenoltz, porte tous les caractères de l'autenticité, est aussi intéressante pour le philosophe que pour le marchand; & l'on aime à voir un peuple qui laisse au Ciel le soin de juger ses Monarques.

L'article *Littérature* contenu dans la VII<sup>e</sup>.

section du 5<sup>ème</sup>. volume que nous avons sous les yeux, est encore de Mr Forster. Après avoir jetté un coup-d'œil général sur l'étendue qu'acquiert chaque jour la littérature anglaise, il en parcourt chaque branche.

Selon lui, l'Angleterre fourmille de Poètes didactiques & lyriques, sans offrir actuellement de vrais génies poétiques. Dans le genre du Roman, elle n'a plus de *Richardson*, de *Fielding*, de *Goldsmith*, ni de *Smollet*. Une tourbe d'écrivains femelles se sont emparés de cette branche de littérature. Dans cette foule, Mr. Forster consent à distinguer *Mis Burnet*.

L'Art dramatique est aussi sur son déclin. Pour le prouver, notre Auteur entre dans un détail analytique de plusieurs pièces nouvelles, entre lesquelles il n'en distingue qu'une seule, intitulée : *le Dramatiste*, dont *James Reinold* est l'auteur, & qui, selon le jugement de Mr. Forster, rappelle les temps de *Congreve* & de *Wicherley*, sans laisser l'impression fâcheuse du mauvais usage qu'ils faisoient de leurs talens.

La littérature classique conserve encore quelque consistance en Angleterre par l'établissement des écoles. Mais cependant il ne parut cette année là d'autres livres en ce genre, qu'une impression élégante de Salluste, & une

seconde édition de l'Analytique grec de Mr. *Dalzel* pour la jeunesse. On ne peut refuser aux Anglais l'esprit de réflexion. Aussi paroît-il chaque année une multitude d'essais qui ne contiennent souvent à la vérité que ce que d'autres ont déjà dit sur les mêmes matières, mais qui souvent se distinguent des productions étrangères du même genre, parce que les auteurs anglais, peu imitateurs, ont une touche qui les caractérise.

Pour prouver ceci, Mr. Forster fait connoître à ses Lecteurs trois essais sur le goût, publiés dans cette même année, & dont le contenu, sous le même titre, est absolument différent. Entre ces productions sur le même objet, il n'en est qu'une que Mr. Forster juge digne d'attention, par l'esprit philosophique, la clarté & le goût qui y règnent.

Passant aux productions historiques, notre auteur distingue, entre celles qui parurent cette année, une histoire de la Grece, par le docteur *Gillies*, écossais, & l'histoire de Frédéric II, roi de Prusse, travaillée avec soin & rendue originale par le parallele ingénieux que l'Auteur établit entre ce grand prince & Philippe de Macédoine.

L'histoire de *Jehangir*, de *Shah-Jehan*, & d'*Aurengzeb*, trois empereurs du Mogol, que *Gladwin* a commencée à *Calcutta*, en

3 volumes in-8., & travaillée sur les meilleures sources, est au jugement des gens instruits, un trésor de connoissances nouvelles pour l'Europe, & une acquisition fort importante pour la littérature. Il seroit à souhaiter qu'une bonne plume voulût en enrichir la littérature française.

Nous passerons, sans nous y arrêter, la nomenclature immense des écrits politiques, occasionnés par la révolution française. Les opinions connues de M. F. sur cette matière influent beaucoup sur les jugemens qu'il porte des productions de M. Burke. Ce seroit aussi passer les bornes d'un extrait que de suivre notre auteur dans la notice très-bien faite qu'il donne des ouvrages savans en tous genres. La Botanique fut enrichie cette année par la notice raisonnée des plantes exotiques qui se trouvent dans le jardin royal de *Kiw*, & que publia l'estimable *Alton*, jardinier du Roi, mort depuis, & regretté de tous ceux qui connoissoient son mérite & ses talens.

Quoique la notice des livres de voyages soit fort étendue, Mr. Forster s'arrête particulièrement aux productions qui traitent des Indes orientales & occidentales. Il est hors de doute, comme le dit notre Auteur, que les Anglais sont plus en état d'écrire sur les grandes Indes, que ne le sont les Français. Mais il

nous

nous semble que pour prouver l'avantage qu'ils ont sur ces derniers, dans cette branche de littérature, Mr. Forster auroit pu citer des ouvrages plus instructifs & moins superficiels que ne l'est celui intitulé : *Sketches of the Hindous.*

Quoique l'Afrique soit plus près de nous que ne le sont les grandes Indes, on ne connoissoit presque son intérieur que par les écrits des Anciens, & par la géographie du *Nubeen El - Idrissi.*

L'état sauvage des peuples, leur isolation les uns des autres, leurs guerres perpétuelles, les déserts de sable dans lesquels sont situés des hameaux dispersés, comme les îles dans la mer, la chaleur brûlante, la multitude d'animaux féroces ou venimeux, tout arrêtoit les recherches tentées par des Européens dans cette partie du monde. Mais ils trouvoient d'autant plus de facilité d'en aborder les côtes, d'y établir des comptoirs, pour troquer avec les habitans du pays leurs dents d'éléphants, leurs grains d'or, leurs prisonniers & leurs esclaves, contre du laiton & des coquilles. Il a fallu bien des circonstances, pour donner envie de pénétrer dans un pays où l'intérêt n'attiroit pas. C'est au goût de l'histoire naturelle, au desir de perfectionner la Géographie, d'étudier la nature humaine dans toutes

ses espèces, enfin à la pitié qu'inspire le sort des peuples de la Guinée, que Mr. Forster attribue le desir nouveau de faire des recherches dans l'Afrique.

Après que *Masson*, *Thunberg*, *Spawmann*, *Gordon*, *le Vaillant*, *des Fontaines*, & d'autres naturalistes eurent essayé d'entrer par différens côtés dans cette partie du monde, & qu'ils en eurent rapporté de nouveaux trésors, il se forma en Angleterre une Société qui s'occupe uniquement du soin de favoriser de nouvelles recherches en Afrique, en y envoyant, à ses frais, des savans ou des hommes capables d'observations. C'est sur celles de *Lucas* absolument conformes aux relations venues de *Maroco*, par différens canaux, que l'habile Major *Rennel* généralement connu par ses excellentes cartes de l'Inde, fut en état d'en tracer une de l'intérieur de l'Afrique septentrionale. Destinée d'abord pour la Société seule, ainsi que les Mémoires sur lesquels elle a été faite, elle ne devint publique, que lorsque celle-ci fit graver la carte, & imprimer les mémoires, afin d'en donner un exemplaire à chacun de ses membres.

Un des écrivains voyageurs le plus intéressant, si l'on n'avoit mis en doute sa vérité, seroit, sans contredit, *James Bruce*.

L'attente du Public étoit montée au plus haut point, par la maturité qu'il avoit donnée à son ouvrage; car il s'étoit écoulé 15 ans, depuis son retour des sources du Nil, à sa publication. Mais telle est la prévention des Anglais contre les habitans de l'Écosse & ses savans, qu'il suffisoit que *Bruce* fût né au-delà de la *Twed*, pour qu'il fût déjà jugé, même avant l'impression, par la classe la plus nombreuse. En vain chercha-t-il à captiver les aristarques à la mode; dès qu'il tournoit le dos, on se moquoit de l'écrivain écossais, & toute l'Angleterre retentissoit des mensonges de *Bruce*, avant qu'il eût fait imprimer une ligne de son ouvrage. Il parut enfin, & justifia en partie les imputations faites à l'auteur.

Ici on relevoit sa vanité, & la complaisance avec laquelle il entretient ses Lecteurs, de sa naissance, de sa personne, de sa stature, & de sa courageuse présence d'esprit, dans de prétendus dangers. Là, on se moquoit de ses complimens hyperboliques au Roi, & de l'enthousiasme qu'il s'attribue en buvant, aux sources du Nil, à la santé de ce prince. D'autres lui reprochoient des contradictions, critiquoient ses citations, prouvoient l'erreur de ses calculs, suspectoient la fidélité de ses desseins, découvroient des erreurs grossières dans ses cartes géographiques, donnant à entendre

qu'il n'avoit point été aux vraies sources du Nil, & montrant sur les cartes de *Guthries*, les plagiats que M. Bruce s'étoit permis.

Cet écrivain trouve un défenseur zélé dans Mr. *Forster* ; mais nous ne pouvons le suivre dans les détails où il entre, & par lesquels il prouve que, malgré ses défauts, son ouvrage lu & jugé sans prévention, contient une richesse de connoissances & de nouvelles découvertes qui s'étendent à toutes les branches de sciences.

La littérature anglaise s'enrichit aussi journellement par les traductions. La notice des ouvrages étrangers qu'ils se sont appropriés par elles, finit cette section. Mr. *Forster* dans sa nomenclature distingue *l'Histoire secrète de Mirabeau* ; *les Fragmens physionomiques de Lavatter* ; *Paul & Virginie*, extrait, dit-il, des pitoyables *Etudes de la nature* de Saint-Pierre ; *les Jardins de Delile* ; & plusieurs productions Persannes & Indiennes, entre lesquelles se trouve *Saccontala*, drame indien, traduit du *Samscrit*, par sir Jones, & dont nous avons donné l'analyse à nos Lecteurs, dans les N<sup>o</sup>. 34 & 35 de notre Journal de l'année dernière.

En lisant dans le cinquième volume des *Annales*, la section qui contient l'histoire des mœurs anglaises, on est frappé des folies auxquelles l'esprit humain peut se porter chez les

peuples mêmes les mieux organisés. Selon Mr. *d'Archenholtz*, un des traits caractéristiques des mœurs anglaises modernes, c'est le progrès de l'exaltation en tout genre. Par une suite de cette disposition, il se forma à Londres en 1790, une Société religieuse qui s'arroge modestement le titre d'*Eglise visible*. Son symbole est une grande lanterne de papier, garnie d'une chandelle, avec cette inscription: *Que votre lumière luise devant les hommes*. On accroche ce luminaire au frontispice de la maison où se fait le service divin; la salle dans laquelle on se rassemble est ornée de tableaux & de divers symboles & emblèmes, relatifs à leurs opinions, & le prédicateur tient un petit drapeau noir, blanc & vert, qui pend, comme un pavillon devant la chaire, & dont l'usage est de déterminer d'une façon sensible la nature du discours qu'il va faire à ses auditeurs.

Un autre usage qui ramène l'esprit du Lecteur, plutôt en Turquie qu'en Angleterre, est celui de la vente des femmes. Jamais, dit l'auteur des Annales, ces scènes bizarres ne furent aussi fréquentes en Angleterre, qu'en 1790. *Hawskins*, manouvrier, vendit sa femme au marché d'*Oxford*, & un maçon l'acheta pour cinq *schelins*; il la conduisit selon l'usage, avec une corde qu'il garda dans la main, jusqu'à ce

qu'il eût reçu cette somme : alors il la livra à son nouveau mari, lui souhaita beaucoup de bonheur & se retira chez lui.

On vit à *Essex*, un homme vendre sa femme & deux enfans pour une demi couronne : la cérémonie fut accompagnée de musique, & la femme, la corde au cou, fut obligée de faire trois fois le tour du marché. L'auteur des *Annales* ne nous dit point l'origine de cet étonnant usage, ni des formalités bizarres qui l'accompagnent ; mais elles sont si respectées, qu'elles donnent seules de la validité à ces contrats singuliers.

Un campagnard ayant vendu sa femme sans les observer, de retour chez lui, son voisin lui objecta que le marché ne valoit rien. Tout allarmé de cette découverte, & pour éviter cet accident, il se résolut à la cérémonie, fut chercher son épouse chez son nouveau mari, la conduisit l'espace de 7 milles anglais, la corde au cou, & la revendit ensuite pour une demi couronne. Ce qui augmente encore la singularité de cette aventure, c'est qu'il fut obligé de payer pour elle les 3 sous de péage qui sont la taxe imposée sur tous les animaux.

Cet usage si indigne de toute nation civilisée, est non-seulement toléré ; mais si l'on en croit l'auteur des *Annales*, il fut même observé le 12 Février 1790, par l'ancien de l'église de

*Swadlincote*. Un homme ayant abandonné sa femme à la charge de cette Paroisse, l'Ancien voulant affranchir sa Commune du fardeau de son entretien, la fit vendre au marché de *Barton*. Elle y fut vendue 2 *schelins* avec toutes les formalités requises, & on inscrivit ce marché dans les registres du péage, sans y oublier le prix de la corde.

En lisant ces anecdotes, on eût été frappé, il y a quelques années, du contraste qu'elles forment avec l'enthousiasme & la pitié qu'inspire le sort des peuples de la Guinée : mais depuis qu'on égorge les hommes au nom de l'humanité, & pour le bonheur des peuples, des faits pareils à ceux que nous apprend l'Auteur des annales, ne sont tout au plus que des bizarreries ridicules.

*EXTRAIT du Manuel des Causes Seigneuriales de la Justice de la Chaux-de-Fonds, du 7 Mai 1794, précédé d'une Déclaration du Gouvernement de la Principauté de Neuchatel & de la Comté de Vallengin.*

**I**L est peu de voyageurs nationaux ou étrangers vraiment curieux de connoître la Suisse, qui, ayant parcouru les vallées de

la Principauté de Neuchatel & de la Comté de Vallengin, n'aient éprouvé un sentiment de satisfaction, en y observant l'esprit industriel, adroit, appliqué & laborieux de leurs habitans. Autant le terroir y paroît pauvre en productions végétales, autant les esprits y semblent riches en ressources ingénieuses. A l'ombre des franchises & des privilèges dont ils jouissent sous un gouvernement où l'autorité souveraine du Prince, sagement combinée avec les loix, établit une véritable liberté; la population, l'industrie, l'aisance, l'opulence même distinguoient d'une façon particulière le Locles & la Chaux-de-Fonds.

Néanmoins, par une suite de la commotion qu'ont donnée à l'Europe quelques mots prétendus-philosophiques, quoique dénués de sens, plusieurs individus atteints de ce délire épidémique, dont les symptômes cruels s'annoncent par la manie de la destruction de tout ordre établi, avoient cherché à exciter des dissentions entre les heureux habitans de ces contrées florissantes; lorsqu'un affreux incendie consuma presque tout le beau & riche village de la Chaux-de-Fonds.

D'après les circonstances où ce malheur est arrivé, & celle de l'explosion d'une caisse de poudre à canon dans la maison qui a été le foyer de l'embrasement général, on soupçonna

qu'il pouvoit être le funeste effet des haines occasionnées par les opinions politiques.

Pour désabuser le Public de ces insinuations odieuses & injurieuses à l'État en général, le gouvernement de Neuchatel & de Vallengin a jugé convenable de publier le verbal dressé par le Maire & quelques-uns des jurés qui composent la Justice inférieure de la Mairie de la Chaux-de-Fonds, verbal dont l'objet est de remonter à la cause de ce désastre, pour découvrir si cet accident étoit dans son principe le pur effet du hazard, & s'il n'y avoit point eu de scélérats qui eussent coopéré à rendre l'embrâsement général.

Malgré quelques contradictions sur le local de la maison où l'incendie a commencé, & quoiqu'aucun des déposans n'ait pu dire les causes de cet affreux malheur, on voit, en lisant cette pièce avec attention, qu'ils se réunissent à convenir que le feu prit à une cheminée en bois de la maison d'un nommé *Daniel Grisard*, que cette maison remplie de marchandises, en contenoit de fort combustibles; entr'autres, un tonneau d'huile & une caisse de poudre à canon, appartenant l'un & l'autre à *Victor Pidet* l'un des habitans de la maison. Mais ces objets, qui sans doute contribuèrent à accélérer le progrès des

flammes, n'avoient point été déposés clandestinement chez lui, comme on s'est plu à le répandre; puisqu'il résulte des informations prises par le gouvernement, que cette caisse qui contenoit 45 liv. de poudre, avoit fait partie de la masse en liquidation de Victor Pictet, dont toutes les marchandises étoient cachetées & renfermées dans deux chambres hautes de la dite maison où il demuroit lui-même.

Ne se bornant point à détruire les soupçons qu'on cherchoit à répandre sur les causes de l'incendie, le gouvernement annonce son intention de sévir vigoureusement contre tous ceux qui oseroient encore, sans en fournir des preuves, accréditer ces odieuses insinuations. Mais il espère aussi qu'après le malheur que les habitans de la Chaux-de-Fonds ont essuyé, ils verront avec reconnoissance les soins qu'il prend d'éloigner tout ce qui pourroit tendre à affoiblir le juste intérêt que l'on doit à leur situation, & qu'ils s'empresseront à concourir à leurs vues paternelles, en cherchant à se concilier, par le rétablissement de la concorde & de la bonne harmonie entr'eux, l'estime & la bienveillance de tous leurs compatriotes.

L'attente du gouvernement ne sera sans doute pas trompée; & déjà les habitans de la Chaux-de-Fonds, outre les secours généreux du gou-

vement, ont éprouvé la bienfaisance de leurs voisins & de leurs compatriotes, de manière à pouvoir s'occuper du soin de rebâter leur village. S'ils savent apprécier le bonheur qu'ils ont de vivre sous un gouvernement aussi sage & aussi bon, & rester fideles aux anciens principes sur lesquels étoit fondée leur prospérité, on peut espérer, quelque grande que soit leur perte, évaluée à environ 1100 mille francs, qu'avec la paix & la tranquillité, leur industrie leur procurera bientôt de nouvelles richesses.

*Moyen efficace pour recueillir tous les ans d'excellens fruits.* Extrait de la feuille du cultivateur.

**L**A science du jardinage consiste à bien connoître la manière dont la nature opère sur les plantes, & à s'y bien conformer. C'est ce que nos meilleurs jardiniers ne faisoient pas toujours ; je l'ai remarqué, en particulier, par rapport aux arbres fruitiers. La plupart s'imaginent que, pour leur faire produire toutes les années des fruits qui soient de bonne qualité, cela dépend de la taille ; mais leurs arbres, quoique taillés avec tout l'art imaginable, ne donnent des fruits ni tous les ans, ni toujours excellens,

On voit au contraire, que des arbres qui viennent en plein vent dans les champs, sans aucun soin, rapportent du fruit presque toutes les années, sur-tout lorsqu'ils sont seuls, & que les champs sont bien labourés. Il y a des années, à la vérité, où i's rapportent plus que d'autres. Mais ce n'est point l'effet de la taille; puisqu'on ne leur en fait aucune: c'est plutôt l'effet des labours ou des amendemens qui leur sont convenables.

D'autres croient que certains amendemens, comme le fumier de vache pour les terres sèches & chaudes, & le fumier de cheval pour les terres froides, font produire aux arbres une plus grande abondance de fruits. Mais ils se trompent également. Les arbres ainsi fumés produisent plus de bois & de feuilles, sans que le fruit y soit en plus grande quantité; & l'on y perd sur la qualité, qui est toujours bien inférieure à celle d'un fruit qui vient sans fumier. Les fumiers, de quelques nature qu'ils puissent être, ne sont donc pas les meilleurs moyens pour faire produire aux arbres d'excellens fruits.

Quelques-uns plus attentifs à ce qui se passe dans la nature, ont observé que la plupart des maladies des animaux, ne venant que de la mauvaise qualité des alimens dont il sont nourris, il en pouvoit être de même des plantes: que

Si elle font malades & languissantes, ce n'est que par rapport à la terre d'où elles tirent leur nourriture. Si cette terre, ont-ils dit, est usée, & qu'elle ne fournisse plus une quantité suffisante de sucs nutritifs, la plante ou l'arbre qui n'y trouve pas sa subsistance, doit nécessairement languir.

Ils ont voulu joindre l'expérience à ce raisonnement. Ils ont enlevé toute la terre d'autour des racines de leurs arbres, jusqu'à la profondeur de sept à huit pouces, & ils ont remis d'autre terre neuve, qui avoit été amendée par des fumiers & de fréquens labours, pendant l'espace d'une année; l'expérience leur a réussi. Les arbres languissans se sont bientôt rétablis, & ont donné du fruit abondamment.

De pareils exemples prouvent bien qu'un arbre ne produit du fruit, qu'en proportion de la fécondité de la terre dans laquelle il est planté. Mais d'où vient à la terre cette fécondité? Est-ce des fumiers qu'on y peut mettre; ou est-ce plutôt des influences du ciel, des pluies & des rosées? Les fumiers peuvent bien ajouter quelque chose à la terre, quelques sels, quelques particules nutritives; mais ils sont trop dépourvus de ce que les physiciens appellent molécules organiques, pour pouvoir donner à la terre cette fécondité qui produit les fruits.

Les fumiers, si on les examine avec attention, ne sont composés que des parties les plus grossières & les plus matérielles des végétaux. C'est proprement le *marc* des plantes, après qu'elles ont passé par la putréfaction. Car leurs parties essentielles, lorsqu'elles se décomposent, s'exhalent dans l'air, & ne restent point dans les fumiers. On s'en aperçoit sensiblement, lorsqu'on approche de quelques corps qui se pourrissent. On sent, à une certaine distance, ces parties volatiles qui en s'exhalant viennent en grand nombre frapper notre odorat. Tout ce qui reste, soit des animaux, soit des plantes, ainsi décomposées, ne peut donc être que la matière la plus grossière. Les fumiers contiennent bien peu de ces parties subtiles & spiritueuses, qui servent à la formation des fruits & des graines que les plantes produisent.

Ce ne sont que des eaux de pluies, des neiges & des rosées qui viennent de l'atmosphère, qui peuvent rendre à la terre ces molécules organiques dont elle a été épuisée. Quoique les arbres aient donné une abondante récolte, on voit que tous les ans ils ne manquent pas de se charger de beaucoup de fleurs. Mais ces fleurs ne sont pas toujours fécondes, ou les fruits qui peuvent prendre un certain degré d'accroissement, ne viennent pas tous en maturité. Ce qui fait bien voir que les arbres,

par eux-mêmes, sont toujours disposés à produire des fruits de leur espèce. Mais que la terre manque à leur fournir une abondance suffisante de sucs, qu'elle ne peut recevoir que des influences de l'air; on auroit beau y mettre du fumier, on s'appercevrait bientôt qu'après une ou deux récoltes de suite, les grains seroient moins beaux & moins abondans, que si l'on avoit donné à la terre le temps de se reposer seulement une année, ou que l'on eût varié les espèces de production. Il en est de même des arbres toujours plantés dans la même terre. Ils ne peuvent que l'avoir épuisée de ses sucs, s'ils ont donné une abondante récolte. Il faut donc à cette terre un certain temps pour se rétablir de l'épuisement qu'elle a souffert, & pouvoir produire de nouveaux fruits. C'est la raison la plus plausible, pourquoi les arbres ne rapportent pas des fruits tous les ans avec la même abondance.

Suivant cette théorie, j'ai voulu faire moi-même l'essai de l'expérience rapportée ci-dessus, sur des arbres qui étoient en espalier le long d'un mur. J'ai ôté toute la terre qu'ils avoient autour d'eux & sur leurs racines, à la profondeur d'un pied dans certains endroits, & de neuf à dix pouces seulement dans d'autres, selon que leurs racines étoient plus ou moins enfoncées. J'ai fait cette opération à la dis-

tance de douze pieds de l'arbre de tous côtés. A la place de la terre enlevée, j'en ai mis d'autre de bonne qualité, & qui n'avoit rien produit depuis plus d'un an. Les arbres que j'avois ainsi revetus de nouvelle terre, s'en sont fort bien trouvés, & m'ont donné d'excellens fruits. J'ai pratiqué la même méthode tous les ans au mois d'Octobre, & ils n'ont jamais manqué de me donner du fruit avec la même abondance.

Une découverte, aussi intéressante par elle-même, m'a fait encore conclure qu'on ne doit jamais cultiver ni laisser croître aucunes plantes au pied des arbres à fruits. Parce que de quelque nature qu'elles soient, elles ne font toujours qu'appauvrir le terrain. Je voudrois de plus qu'on eût à sa portée une bonne terre à pouvoir substituer au lieu de celle qu'on ôteroit au pied des arbres. Je suis persuadé qu'en faisant ce changement tous les trois ans seulement, les arbres prendroient de nouvelles forces, & donneroient toujours de bonnes récoltes. Je voudrois aussi qu'on élevât les arbres en buissons ou en forme de vases. C'est la meilleure de toutes les méthodes, & celle qui convient le mieux, tant pour donner de l'air aux fruits que pour les recueillir aisément. Que le terrain, avec cela, soit un peu pierreux, d'une certaine profondeur, & arrosé avec soin

de

de temps en temps ; c'est le moyen le plus sûr pour recueillir, tous les ans, des fruits excellens & en grande quantité.

## A V I S

*Au Peuple & aux chirurgiens de la campagne, sur les moyens de se préserver de la dyssenterie régnante, & de la guérir lorsqu'on n'est pas à la portée d'un Médecin, par MM. Muller & Hofmann ; trad. de l'allemand, brochure in-12. de 50 pages, prix 5 batz. Francfort, 1794. Et se vend chez Durand, Ravanel & Comp., à Lausanne.*

**L**A dyssenterie, cette maladie active, & si souvent mortelle, exige l'attention la plus sérieuse de la part des Médecins ; & nous ne croyons pas faire un ouvrage entièrement inutile, disent les Auteurs célèbres de cet écrit, en offrant au peuple & aux chirurgiens de la campagne, des directions, au moyen desquelles le peuple puisse se préserver de cette cruelle maladie, & à l'aide desquelles les chirurgiens de la campagne puissent, à défaut de Médecin, employer des remèdes propres à guérir leurs malades.

Nous n'ignorons pas, disent-ils encore, combien

il est difficile de se mettre, en matière de médecine, à la portée du peuple, & de présenter les règles à suivre d'une manière aisée à saisir; cependant nous espérons de nous être exprimés, sur-tout quant à ce qui regarde les moyens préservatifs, avec assez de clarté pour être compris de nos Lecteurs. Dans les recettes que nous avons jointes à cet ouvrage, nous avons choisi les remèdes qui ont été prescrits par les premiers Maîtres de l'art. Nous désirons ardemment que ces feuilles remplissent le but salutaire que nous nous sommes proposé, & tombent entre les mains de MM. les pasteurs de la campagne, & des personnes charitables qui se font un devoir de contribuer au bien de leurs concitoyens.

---

*LE PAON ET LA POULE,*

FABLE.

COMME ton Coq leve la crête!  
 Disoit à l'humble Poule, un oiseau de Junon:  
 Cette allure, ce port de tête  
 annoncent bien un fanfaron.  
 Des humains cependant la race malhonnête  
 T'épargne en profanant mon nom.  
*Fier comme un Paon*, c'est leur mauvais dicton.  
 L'homme en ceci me paroît sage,  
 Répond la poule; il fixe à chacun son étage;

Il fait que mon mari peut tirer vanité  
 De sa force & de son courage.  
 Mais d'où te vient la stupide fierté  
 Qui t'expose à son persiflage ?  
 De ton aigrette & de ton beau plumage ;  
 C'est peu de chose en vérité.

Par M. D. V.

*Imitation d'un morceau de CATULLE :*

O misere frater adempte mihi!

**D**ANS quel trouble me jette un destin plein d'horreur!  
 O! toi que j'ai perdu, doux ami, tendre frere,  
 Je vivois pour t'aimer, tu remplissois mon cœur.  
 Aujourd'hui rien ne peut lui plaire ;  
 Il n'est plein que de sa douleur.  
 Avec toi sont eteints ces beaux jours de ma vie,  
 Dont pour toi seul j'avois joui.  
 Delicieuse harmonie,  
 Charmes de la sympathie,  
 Tout, hélas! s'est évanoui.  
 A travers les ombres  
 De l'affreuse nuit,  
 Sur les rives sombres  
 Mon ame te suit.  
 Que le regret seul m'environe.  
 Fuyez, amours ;  
 Muses, fuyez ; Criton vous abandonne,  
 Et pour toujours.

Par Mr. D. V.

*PORTRAIT de Mlle. P\*\* , par l'Auteur de la  
Romance , sur la mort de Mlle. F\*\*.*

Sur l'AIR: *Ah! s'il est dans votre village.*

**D'**UNE blonde vive & touchante,  
Si vous appercevez les traits ;  
Si sa bouche , si son teint frais  
Ressemble à la rose naissante ;  
C'est ma Nancy , ses traits vainqueurs  
La font régner sur tous les cœurs.

Si son ame naïve & pure  
Qu'animent de beaux sentimens ,  
Qui fait sans cesse autant d'amans  
Que les attraits de sa figure ;  
C'est ma Nancy , &c.

Si les accens de sa voix tendre ,  
Toujours à l'unisson du cœur ,  
Par un talisman enchanteur ,  
Dispose au plaisir de l'entendre ;  
C'est ma Nancy , &c.

Si de Ténier ou bien d'Apelle  
Prenant les magiques pinceaux ,  
Elle anime tous ses tableaux  
Du feu de son divin modele ;  
C'est ma Nancy , &c.

A Son clavier que son génie  
 Anime sous ses jolis doigts ,  
 Si mêlant les sons de sa voix ;  
 Elle est fille de l'harmonie :  
 C'est ma Nancy , &c.

Mais ce portrait n'est pas fidele ;  
 Amour , jette-là tes pinceaux :  
 Tu mis avec des traits plus beaux  
 Dans nos cœurs ce charmant modele ;  
 C'est ma Nancy , &c.

---

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro precedent.*

Le mot de l'Énigme est *Caffé* ; celui du Logo-  
 griphe est *Rossinante* , où l'on trouve *Rosé* , *Iris* ,  
*Sion* , *Tassé* ( le ) , *Seine* , *Saone* , *Etna* , *Sort* , *Si* ,  
*Re* , *Toi* , *Or* , *Ris* , *Ane* , *Ortie* , *Satin* , *Tort* ; celui  
 de la Charade est *Couvent*.

---

E N I G M E.

**A**RMÉ d'un fer , le bandeau sur les yeux ,  
 Comme l'amour , je me montre en tous lieux ;  
 Je cours souvent de la brune à la blonde ,  
 De la bourgeoise aux femmes du grand monde ;  
 Le cloître même a pour moi des appas ,  
 Et du boudoir je passe au galetas :  
 Tout m'est égal , président ou notaire ,  
 Comte , marquis , tailleur , apothicaire ,  
 Je vais par-tout sans égard & sans choix ,

De la cabane au palais de nos rois ,  
 De l'homme en place à l'homme de finance.  
 L'amour , dit-on , toujours en use ainsi ;  
 C'est un enfant , & je le suis aussi.  
 Voilà , je crois , bien de la ressemblance ;  
 Et cependant combien de différence  
 Entre nous deux ! inconstant , inhumain ,  
 On le dépeint une torche à la main ;  
 Crainte du feu je couche sans chandelle ;  
 Je suis humain , je passe pour fidele.  
 Son naturel est de tout embrâser ;  
 A ses desseins le mien veut s'opposer.  
 On le redoute , au lieu que l'on m'appelle.  
 Du mal qu'il fait il vit malignement ;  
 Oh ! si j'en fais , c'est fort innocemment.  
 A bien des gens il tourne la cervelle ,  
 Son meilleur tour passe pour clandestin ;  
 Si j'étourdis , j'avertis le prochain.  
 On dit qu'il fait de profondes blessures ;  
 Moi , je ne fais que des égratignures.  
 On le dit beau , mais beau comme l'amour ;  
 je suis si laid que je fais peur au jour.

---

### LOGOGRIPE.

**F**ERME sur mes six pieds je fais tête à l'orage ;  
 Eole contre moi dechaîne en vain sa rage ,  
 En vain du fier Neptune il souleve les flots ;  
 De ces Dieux en fureur je brave les complots.  
 Si cela n'est pas clair , sous d'autres traits peut être ,  
 Lecteur , auras tu moins de peine à me connoître.  
 Coupe l'un après l'autre & sans nulle pitié ,

Mon dernier, mon cinquieme & quatrieme pied ;  
 Je deviens, tour-à-tour, ma sœur, un Saint, mon  
 frere.

Mais, chut ! c'est trop jaser, il est temps de se taire.

---

## C H A R A D E.

CINQ fois mon premier fait mon dernier ;  
 Et quatre fois mon dernier fait mon tout.

---

## A V I S.

FLATTÉS de l'accueil dont le Public daigne honorer notre travail, nous n'avons rien négligé jusqu'ici pour le mériter, & pour remplir le plan que nous avons annoncé dans le *Prospectus* que nous publiâmes en changeant le format de notre feuille. Nous continuerons à faire en sorte que notre Journal offre chaque jour plus d'intérêt, & que toutes les classes de Lecteurs y trouvent réunis l'utile & l'agréable. Nous recevrons toujours avec reconnoissance les notices qu'on voudra bien nous envoyer dans tous les genres de Littérature & des Arts, soit libéraux, soit mécaniques.

Pour rendre notre Journal aussi *helvétique* que nous l'avons à cœur ; nous invitons ceux de nos compatriotes qui seroient à même de

nous fournir des notices nationales, des morceaux historiques, physiques, concernant les Arts & les Aristes de notre pays, l'Agriculture & tous les objets utiles & agréables, curieux & instructifs, de vouloir bien nous les communiquer.

Le prix de la souscription est toujours de *L. 6* de Suisse, soit *L. 9* de France pour l'année; de *L. 3* de Suisse pour 3 mois, & de *L. 4* pour 6 mois, pris à Lausanne. On peut adresser l'argent par la poste, *franc de port*, ainsi que les lettres & les paquets.

On s'abonne à Lausanne chez l'Auteur, *Mme. la chanoinesse de Polier.*

Chez MM. Heubach & Comp., Imprimeurs dudit Journal;

Chez MM. Durand & Ravanel, Libraires;

Et en général, dans toutes les villes, chez MM. les Directeurs des postes; & chez tous les principaux libraires du pays & de l'étranger.

*P. S.* Nous prions ceux de MM. nos souscripteurs dont l'abonnement seroit sur le point d'expirer de vouloir bien se hâter de le renouveler, s'ils ne veulent point essuyer d'interruption dans l'envoi de cette feuille, & nous les avertissons que nous ne leur ferons passer leur exemplaire qu'après avoir reçu le prix de leur souscription.

## O M A R,

*Anecdote asiatique.*

O M A R fils de Hurfan avoit vécu pendant soixante & quinze ans avec gloire & bonheur. La faveur successive de trois Monarques remplit sa maison de richesses, & les bénédictions du peuple annonçoient son passage dans les rues de Bagdad. Mais la félicité humaine n'est pas de longue durée. Une flamme brillante consume la substance qui l'alimente, & la fleur odorante s'évapore dans sa propre odeur. Ainsi les forces d'Omar diminuerent avec l'âge; sa vigueur, son activité l'abandonnerent, & il remit entre les mains du Roi les sceaux de l'Etat & les clefs des dépôts confiés à sa probité.

Son esprit moins usé que son corps n'avoit point baissé, & beaucoup de gens curieux de profiter de sa longue expérience, se rendoient chez lui. Caleb fils du vice-roi d'Égypte, y venoit chaque matin, y passoit les journées entières; & Omar qui admiroit l'esprit de ce jeune homme, aussi beau qu'éloquent, aimoit sa docilité.

« O toi, Omar ! lui dit un jour Caleb, à la  
 » voix duquel les Nations ont obéi, & dont  
 » la sagesse est célèbre jusques aux frontières  
 » les plus reculées de l'Asie, dis-moi comment

» je pourrais te ressembler? L'art par lequel  
 » tu fus acquérir & conserver la puissance ne  
 » t'est plus nécessaire : communique-moi le  
 » secret de ta conduite, & trace-moi le plan  
 » sur lequel ta sagesse édifia ton bonheur.»

Jeune homme, répondit Omar, il est peu utile de former d'avance des plans généraux pour la conduite de la vie. J'avois 20 ans, lorsque me trouvant un jour dans un moment de solitude, assis à l'ombre d'un cédre, je jettai pour la première fois un coup-d'œil sur le monde & sur les diverses classes de l'espece humaine. Je n'ai que 20 ans, me dis-je à moi-même; soixante & dix années font le terme ordinaire de la vie. J'ai donc encore 50 ans à vivre. J'en consacrerai 10 à acquérir des connoissances, & 10 autres à voyager. Je serai savant, & comme tel respecté. On m'accueillera par-tout où j'arriverai; les hommes éclairés rechercheront mon amitié. Vingt ans passés de cette manière rempliront mon esprit d'images dont la liaison & le rapprochement occuperont le reste de ma vie. Nageant dans cette abondance de richesses intellectuelles que je me ferai acquises, j'y trouverai à chaque instant de nouvelles jouissances. Je ne veux cependant pas trop m'écarter du sentier ordinaire de la vie; non, je compte aussi goûter le bonheur attaché à notre union avec le beau-sexe. J'épouserai donc une

femme belle comme les Houris, & sage comme Zobéide. Je passerai 20 années avec elle dans les agréables faubourgs de Bagdad, & nous y jouirons de tous les plaisirs que peut procurer l'aisance, & qu'invente l'imagination. Ce temps écoulé, je me retirerai à la campagne, où dans la solitude & la contemplation j'attendrai, tranquille & résigné, l'ange de la mort. Pendant ma vie, toujours fidele à la résolution que m'inspire une sage philosophie, ainsi qu'au juste mépris qu'elle m'a fait concevoir pour tout ce qui est au-dessus de moi, je ne dépendrai jamais du sourire d'un Prince; je ne m'exposerai jamais aux intrigues des Cours; je n'ambitionnerai point les dignités, les grandeurs, & jamais les affaires d'Etat ne troubleront mon repos. Tel fut, Caled, continua Omar, le plan de vie que je me traçai, & que je gravai dans ma mémoire en caracteres ineffaçables.

Les premières 10 années devoient être employées, comme tu l'as vu, à acquérir des connoissances; je ne fais pas encore ce qui m'en détourna, je n'avois cependant aucun obstacle visible à surmonter. Mes passions toujours modérées se laissoient gouverner. J'étois persuadé que les sciences procurent autant d'honneur que d'agrémens, & malgré toutes ces raisons pour m'en occuper, un jour s'écouloit apres l'autre dans l'inaction: sept années se passerent ainsi

sans que j'en eusse employé une seule de la manière que je me l'étois proposée. Voyant qu'il ne me restoit plus que trois années de celles que j'avois vouées à l'étude, je différai mon projet de voyages. En effet pourquoi ferois-je allé dans d'autres pays, tandis que j'avois encore tant de choses à apprendre dans le mien ? Je m'enfermai donc chez moi pendant quatre ans que je consacrai à étudier les loix de l'empire. Le bruit de mes connoissances se répandit dans les tribunaux où l'on me trouva capable de décider des cas épineux. Je reçus ordre de paroître devant notre Monarque qui daigna m'écouter avec attention, me consulter avec confiance, & m'offrir un emploi honorable. Dès ce moment l'ambition s'empara de moi.

Je n'avois pas encore abandonné mes projets de voyages. Je lisois avec ravissement les relations des voyageurs, & je résolus, à part moi, de donner ma démission pour rassasier mon esprit avide de nouveautés. Mais ma présence étoit toujours nécessaire, & le torrent des affaires m'entraînoit avec lui. Tantôt je craignois que l'on ne me soupçonnât de mécontentement, & tantôt d'être accusé d'ingratitude. Retenu par ces considérations, & cependant décidé à les surmonter un jour, j'évitai de me marier, pour ne pas me donner de nouvelles entraves. Ce fut ainsi que j'arrivai à ma 50<sup>e</sup>. année

Je commençai alors à soupçonner que le temps des voyages étoit passé pour moi, & je pensai qu'il ne me restoit plus qu'à remplir la partie de mon plan qui étoit en mon pouvoir. Mais à 50 ans, on ne trouve pas facilement une femme belle comme les Houris, sage comme Zobéide. Je fis beaucoup de perquisitions pour la trouver, & je rejettai plusieurs partis avantageux. Après m'être bien consulté moi-même, & avoir long-temps consulté les autres, je me vis âgé de 62 ans, & je trouvai qu'il étoit ridicule à cet âge de penser encore au lien conjugal. De tous mes projets, il ne me restoit plus que celui de la retraite. Il me fut impossible d'en trouver le moment, jusqu'à celui où les infirmités me forcèrent enfin à me démettre de mes emplois.

Voilà, Caleb, mes projets en entrant dans le monde, & voilà quel en fut le résultat. Avec une soif insatiable d'acquérir des connoissances, je perdis les plus belles années de ma vie dans l'inaction; avec un desir ardent de voyager, j'ai constamment vécu sédentaire dans la même ville. En me formant la plus haute idée du bonheur conjugal, je suis resté célibataire. Très-décidé à mépriser les dignités & ceux qui les distribuent, j'acceptai avec empressement les premières qui me furent offertes, & j'aspirai à celles auxquelles elles conduisoient. Enfin j'a-

vois projeté de finir mes jours à la campagne dans la solitude & la méditation, & il est vraisemblable que je mourrai dans les murs de Bagdad.

---

## L'AVANTURE

DANS LES MONTAGNES,

*traduite du Travels throug the Rhatian  
Alpes &c. by Albanis Beaumont.*

**L**A foirée étant belle, & le temps paroissant assuré, je formai le projet de devancer le lendemain notre voiture de quelques heures, pour parcourir en liberté, & examiner à loisir les belles contrées que nous devons traverser. Je me levai donc avant l'aurore, & j'étois déjà depuis long-temps en marche, lorsque le Soleil commença à paroître sur l'horison & échauffer de ses rayons les plantes sauvages qui couvroient le sommet des montagnes situées à l'orient de *Botzen*.

Les vapeurs rougeâtres répandues dans l'atmosphère me firent pressentir un orage dans la journée qui, pour un voyageur à pieds, a quelque chose d'effrayant. Mais mon empressement de jouir de ces sites remarquables & pittoresques, m'empêcha de me livrer à cette crainte.

Lorsque j'eus passé l'*Eisak*, je me trouvai dans une vallée dont l'ouverture assez large se rétrécit bientôt au point que dans plusieurs endroits à peine une voiture pouvoit-elle passer. Ce qui donnoit à ce tableau un aspect singulièrement sauvage & romantique.

Le ruisseau de la montagne charie de grands morceaux de granit & de marbre gris & blanc, se heurtant avec fracas contre le roc qui, dans cet endroit, rétrécit le ruisseau, accélère sa course, la rend plus rapide, & occasionne un bruit semblable au roulement du tonnerre. Je repassai l'*Eisak* auprès du village de *Blauman*, pour arriver à *Tuschen* où est la poste, & qui est éloigné de *Botzen* d'environ 8 milles d'Italie. Près de *Tuschen* est une gorge de plusieurs milles de longueur, presque toute taillée dans le roc. Ce passage est particulièrement dangereux à la fonte des neiges, par les effroyables avalanches qui s'éboulent des montagnes voisines, & qui entraînent & engloutissent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage. Pour préserver les voyageurs de ce danger, le gouvernement de *Brixen* a fait construire près du chemin plusieurs petites cavernes, & chacune d'elles est une espèce de chapelle dédiée à différens Saints, particulièrement à la Ste. Vierge. Les pieux habitans de ces contrées enrichissent ces chapelles de leurs offrandes; ils les ornent

de petits tableaux, qu'ils appellent des *ex voto*, & auxquels ils attribuent des cures remarquables & d'autres miracles. Les jours de fêtes où ils ont quelques vœux solennels à accomplir, ils entourent ces tableaux de guirlandes, & allument auprès de petits cierges à leur honneur. L'aventure qui m'arriva dans cette course, donne une juste idée des mœurs simples & innocentes de ces heureux montagnards.

J'étois déjà monté pendant plusieurs heures, & n'apercevant point notre voiture, je me livrois entièrement à la douce satisfaction de contempler les innombrables beautés de la majestueuse nature dont j'étois environné. Mes yeux rencontroient à chaque pas quelque plante inconnue, quelque nouvelle espèce de pierres, qui captivoit mon attention par leur beauté, ou par leur singularité, & les rochers escarpés entassés les uns sur les autres, & horriblement suspendus sur ma tête, paroissoient devoir s'écrouler.

Absorbé dans la contemplation des diverses couches qui composent ces énormes masses, enfermé dans une vallée étroite qui en étoit toute entourée, & où j'apercevois à peine le Ciel, il n'étoit pas étonnant que je ne soupçonnasse pas le danger qui me menaçoit. Tout-à-coup je fus réveillé de mes méditations par

un tourbillon de vent, qui apporta dans la vallée des nuages de poussière dont je fus couvert en un instant. Le Ciel s'obscurcit, il tomba une si grosse pluie que je crus d'abord que c'étoit de la gée, tandis que le tonnerre roulant & résonnant effroyablement au loin dans les abîmes de ces rochers, paroïsoit annoncer une destruction inévitable. Ce moment fut un des plus effrayans de ma vie. Je me trouvai seul, abandonné, étranger, errant dans une contrée dont les beautés s'étoient si subitement métamorphosées en objets d'horreur & d'effroi. J'avançois cependant à grands pas, sans savoir où j'arriverois ni où je pourrois trouver un refuge. L'orage toujours plus violent augmentoit ma frayeur : déjà je me croyois perdu, lorsqu'une de ces cavernes dont j'ai parlé, s'offrit heureusement à ma vue, & me parut assez grande pour me dérober à la furie des élémens. J'y étois entré précipitamment, je m'y croyois seul. Qu'elle fut ma surprise, lorsque j'entendis un soupir qui paroïsoit fortir du fond de cette caverne ! Je me retourne & je vois une jeune fille, livrée à la plus touchante dévotion devant une statue de la sainte Vierge. Elle tenoit des fleurs à la main, deux cierges brûloient aux pieds de cette statue qui étoit si élevée, qu'elle s'efforçoit en vain de la couron-

ner. Voyant son embarras , je m'approchai doucement , & je lui offris mon secours , en lui apprenant , autant que je pus m'expliquer , ce qui m'avoit engagé à me retirer dans ce lieu à ce qu'il me parût , entièrement consacré à la dévotion. Revenue de la frayeur & de la surprise que je lui avois causées , elle me dit avec les expressions de la simplicité & de la vérité , qu'elle s'appelloit Anne , qu'elle habitoit le petit village de *Sander* , peu éloigné de la vallée de *Zargins* , & qu'elle venoit annuelle<sup>ment</sup> en ce lieu , accomplir un vœu quelle avoit fait à la sainte Vierge , pour obtenir la guérison de son pere , mineur de profession , & qu'on avoit retiré comme mort d'un chemin couvert dans lequel il travailloit. J'avois quinze ans , ajouta-t-elle , lors de ce triste accident , & depuis trois ans je suis toujours venue ici au jour marqué m'acquiter de mon vœu. Ce récit fait avec un air de candeur & de piété filiale qui rendoit encore plus touchantes les expressions & la figure de la jeune villageoise , fit sur moi une telle impression , qu'avec un sentiment que je ne puis définir , je la suppliai de nouveau de me laisser poser sa couronne sur la tête de la Vierge. Elle le refusa avec honnêteté , en me disant qu'elle attendoit son frere qui étoit allé à *Zimerlahen* , village voisin , & qui lui avoit promis d'être de retour avant

que les Cierges ne s'éteignissent. Jettant alors le regard d'invocation le plus expressif sur la statue , elle ajouta en soupirant quelle craignoit qu'il n'eût essuyé ce terrible orage.

Le tonnerre continuoit a gronder sur nos têtes , les éclairs redoublés mettoient l'horison tout en feu , & menaçoient notre retraite. L'eau se précipitoit en torrent des rochers , & entraînoit avec violence de gros quartiers de pierre qui , se brisant en éclat , augmentoient le fracas & l'horreur de cette scène ; lorsqu'Anne voyant les cierges prêts à s'éteindre , me pria pour que son vœu ne fût point incomplet , de lui aider à poser sa couronne. Elle étoit à peine mise , que nous entendîmes rouler une voiture. C'étoit la mienne , & à ma grande satisfaction , le postillon put nous donner la nouvelle qu'il avoit rencontré le frere d'Anne , ce qui m'ôta l'idée pénible de laisser cette pauvre enfant seule dans cette effroyable solitude.

*Quel parti le sentimental Stern n'auroit-il pas tiré de cette scène qui n'est ici qu'esquissée !*



---

**NOTICE BIOGRAPHIQUE****DE JEAN ANDRÉ VENEL,***Accompagnée de sa gravure ; traduite de l'allemand.*

**F**ONDATEUR de deux établissemens utiles & destinés à soulager les maux de l'humanité, M. André Venel qui parcourut une carrière dans laquelle il honora son siècle, sa patrie, & arriva lui-même à la célébrité, mérite à juste titre une place distinguée parmi les hommes illustres de notre pays ; & l'auteur Zurichois qui s'est occupé du soin de recueillir les notices peu connues que nous donnons à nos lecteurs, a d'autant plus de droit à leur reconnaissance qu'en rendant un hommage justement dû à la mémoire de cet habile médecin, il fixe l'attention sur les deux élèves ses successeurs qui perfectionnent journellement ses découvertes orthopédiques.

Les noms des parens de Mr. Venel sont peu connus du public, & les seules circonstances qu'on sache d'eux, c'est que Français d'origine, ils furent du nombre de ceux que la révocation de l'édit de Nantes força de s'expatrier, & qu'ils s'établirent dans ce beau dis-

trict, qu'on peut nommer à juste titre le paradis terrestre de la Suisse, dans lequel ils trouverent appui & subsistance. Venel pere, barbier de profession, avoit très-peu de biens; mais sa femme & lui étoient des gens naturellement bons, honnêtes & laborieux. Ce fut dans la petite & agréable ville de Morges, que Mr. Venel vit le jour, le 28 Mai 1740. Il n'avoit que cinq ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son pere. Mais quoique restée sans ressource, sa mere veilla sur lui, & ses soins lui procurerent une bonne éducation. On a peu de détails sur ce premier période de sa vie. L'enfance des savans, même celle des grands génies, lorsqu'ils sont placés dans une classe peu aisée, est d'ordinaire enveloppée d'un nuage qui dérobe leurs facultés aux yeux du public; car il faut presque être génie soi-même pour le deviner chez un enfant. Le jeune Venel avoit atteint cet âge, dans lequel, soit de son propre choix, soit par la détermination d'autrui, on embrasse une profession. Il paroît que sa mere l'ayant particulièrement voué à la chirurgie, choisit un maître habile pour l'y former; car elle parvint à le placer l'année 1757, chez le fameux Cabanis à Geneve. Pendant six ans, qu'il profita de ses leçons, il eut l'occasion non-seulement d'apprendre la théorie & la pratique

de l'art , & de se familiariser avec celle-ci ; mais encore d'entendre les leçons publiques du grand *Tronchin* , sur la médecine & la chirurgie.

Le desir de s'instruire étoit si ardent chez ce jeune homme , que peu content de ces avantages , il quitta Geneve l'année 1762 , muni des meilleurs témoignages ; & se rendit à Montpellier pour y continuer ses études , & s'appliquer particulièrement à l'Anatomie. Pendant trois ans il fréquenta avec assiduité les leçons publiques & particulières de médecine , de chirurgie , d'anatomie ; & mérita au bout de ce temps d'obtenir le bonnet de Docteur.

Absent depuis neuf ans de sa patrie , Mr. Venel à son retour cherchant à employer utilement les connoissances qu'il avoit acquises , choisit pour demeure la petite ville d'Orbe , comprise dans le bailliage mixte d'Echallens , & située sur une colline au pied de laquelle coule la riviere du même nom. Orbe , pouvoit déjà s'honorer d'avoir vu naître dans ses murs le célèbre réformateur du Pays-de-Vaud , Pierre Viret , le cardinal du Perron , un Bertrand , un Carrat &c. ; & la réputation qu'elle devoit à ces hommes distingués , s'augmenta par l'acquisition qu'elle fit d'André Venel. Assez judicieux pour en sentir le prix , le Conseil lui fit présent de la bourgeoisie , le nomma

Médecin ordinaire de la ville, & lui accorda une honnête pension.

Ce fut-là qu'il commença sa carrière de médecine & de chirurgie avec un bonheur & des succès qui lui attirèrent la confiance, non-seulement de ses concitoyens, mais encore celle des habitans de toute cette contrée, semée de châteaux, de petites villes & de maisons de campagne.

L'homme ordinaire, qui ayant acquis dans sa profession un certain degré de connoissances, met de côté les études théoriques pour s'abandonner à la pratique, se seroit contenté de la situation agréable & des revenus honnêtes dont jouissoit Mr. Venel. Mais le génie a une autre marche, & toujours scrutateur, il ne peut s'arrêter. Chaque nouvelle connoissance le fait appercevoir de celles qui lui manquent. Ce fut ainsi que Mr. Venel, au milieu de ses succès, sentit que pour devenir vraiment utile à l'humanité, & pour atteindre au but qu'il se proposoit, il avoit encore bien des études à faire; entr'autres celle de la chimie, de la pharmacie & de l'art des accouchemens, alors absolument négligé dans ces contrées. N'ayant aucun secours à Orbe pour ces études, & ne pouvant résister au desir impérieux qu'il sentoit de les commencer, il se détermina après un séjour de deux ans dans cette ville,

avec la permission de ses concitoyens , à entreprendre un voyage à Paris , dans la vue de s'y vouer à ces trois objets. Pendant une année qu'il y passa , & qu'il prit des leçons de Mr. Levret, accoucheur de Madame la Dauphine, il fit des progrès étonnans dans l'art de l'accouchement ; & trois mois passés à Strasbourg pour les mêmes objets le perfectionnant encore, il revint à Orbe en 1768, enrichi de nouvelles connoissances, & ajouta à ses occupations ordinaires les fonctions d'accoucheur, qu'il remplit avec autant d'habileté que de succès. Dès-lors il prit la résolution d'employer tout son loisir & toutes ses forces à perfectionner cet art utile, & à y former des élèves. Les difficultés qu'il rencontra à Orbe dans l'exécution de ce dessein, lui firent accepter la place de médecin de la petite ville d'Yverdon, située dans le voisinage de celle d'Orbe, immédiatement dépendante de Berne, dont le Gouvernement a sans cesse les yeux ouverts sur les avantages de ses ressortissans, & favorise toujours le bien public. La ville d'Yverdon offroit à Mr. Venel la protection nécessaire à son projet, & toutes les circonstances propres à l'encourager dans un travail aussi pénible & aussi difficile, puisque malgré ces avantages, il s'écoula encore dix ans avant qu'il pût effectuer l'établissement

blissement qu'il projettoit. Il y parvint enfin , & avec le consentement du Souverain , il fonda aux bains d'Yverdon en 1778 , une école publique de sages-femmes, pour l'instruction desquelles il publia un excellent traité imprimé aux frais du Gouvernement , qui pour récompenser Mr. Venel de ses utiles travaux, lui donna le titre de Professeur, accompagné d'une pension. C'est à son activité, à son zele infatigable, que le Pays-de-Vaux doit l'avantage de posséder, actuellement environ cent sages-femmes habiles tandis qu'avant lui on y en trouvoit à peine une qui fût au fait des principes de l'art.

Pendant que Mr. Venel se vouoit aux soins que demandoit son institut, & qu'il en avançoit les progrès, le hazard lui présenta un nouvel objet d'utilité & de travail qui devint l'occupation principale du reste de sa vie.

Un de ses amis, Mr. *Nicati*, ministre à l'Isle, bailliage de Morges, remit à ses soins son fils encore enfant, & affligé d'une difformité osseuse qui lui déjettoit les pieds en dedans. Mr. Venel eut le bonheur de les redresser, & par les observations qu'il fit pendant ce traitement, il se convainquit que l'art de guérir ces fortes de difformités étoit encore dans l'enfance, & que l'orthopédie demandoit à être perfectionnée. Il commença donc à en rechercher les principes; encouragé par le succès de sa pre-

miere cure , il fit de nouveaux essais pour réunir la théorie à la pratique , & convaincu que pour réussir dans cet art qu'il vouloit créer, il lui falloit encore des connoissances anatomiques particuleres , qu'il sentoit lui manquer. Quoique dans l'âge où l'on n'étudie presque plus , & malgré le cours complet d'anatomie qu'il avoit déjà fait, il résolut d'en commencer un second , absolument relatif à la nouvelle branche dans laquelle il desiroit de se rendre utile. Pouvant s'éloigner sans inquiétude de son établissement d'Yverdon , dont les succès étoient d'autant plus assurés qu'il avoit déjà formé d'hâbles élèves, Mr. Venel partit pour Montpellier l'année 1779 , & de retour à Orbe l'année suivante , il commença avec les connoissances qu'il en avoit rapportées , la nouvelle carrière qu'il continua jusqu'à son dernier soupir.

La guérison du jeune *Nicati* avoit, ainsi que tout ce qui est nouveau , frappé l'attention du public. Nombre d'autres enfans du voisinage , de la Suisse en général, & d'autres pays , remis aux soins de Mr. Venel à son retour , furent rétablis de même dans un espace plus ou moins long. La plupart des difformités osseuses des membres, & , dans certains cas , les courbures latérales , disparoissoient par son art , d'une façon surprenante ; & celles sur lesquelles il ne pouvoit produire un redressement

total , devenoit moins frappantes & moins incommodes. Les machines de son invention qui contenoient la partie malade dans l'état où elle doit être , avoient le mérite de ne point nuire , ni à la santé ni à l'accroissement des enfans , auxquels elles n'ôtoient pas même la gaieté de leur âge ; & quoiqu'enfermés dans leurs machines , ils jouoient autour de lui avec toute l'ardeur ordinaire à l'enfance. Les traitemens se faisoient sous ses yeux : il présidoit lui-même à la construction des machines nécessaires , & son goût pour les mécaniques lui aidoit singulièrement dans cette partie. Il fut cependant obligé , ne trouvant autour de lui aucun ouvrier capable d'exécuter ses idées , d'en faire venir d'étrangers pour travailler sous sa direction dans l'atelier de l'hôpital , qu'avec la protection du Gouvernement , il fonda pour y recevoir les enfans nés contrefaits ou qui l'étoient devenus par accident.

Dans cet hôpital qui réunit la commodité , la propreté , la salubrité à l'exposition la plus agréable , ces pauvres petits invalides étoient logés , nourris , sous la direction de Mr. Melizet , membre du consistoire d'Orbe , & de son épouse , auxquels Mr. Venel , trop occupé du traitement curatif , avoit remis tous les détails domestiques , ainsi que le soin d'instruire ceux des enfans déjà assez âgés , pour qu'il ne fût plus

permis de différer leur éducation. On leur donnoit même des maîtres, si les parens le desiroient, & les enfans allemands avoient de plus l'avantage d'apprendre le français, presque en s'amusant. Ces jeunes enfans trouvoient en général dans cet institut des consolations & du soulagement, par la grande douceur & la bonté avec laquelle Mr. Venel les traitoit ; ils voyoient en lui, non-seulement leur médecin, mais leur ami. Des témoins oculaires nous ont assurés qu'on ne pouvoit considérer sans le plus vif attendrissement le spectacle de la reconnoissance, de ceux auxquels il avoit déjà rendu, en partie, l'usage de leurs membres; de la confiance de ceux qui moins avancés annonçoient avec transport aux étrangers qu'ils seroient aussi bientôt en état de quitter leurs lits; leur tendresse pour celui qu'ils appelloient leur pere; enfin, leur gaieté qu'ils faisoient éclater par leurs jeux, nous dirons presque, par leurs petites gambades.

Afin de démontrer les changemens que produisoient ses soins, Mr. Venel, lorsqu'il recevoit un de ces objets de compassion, prenoit un modèle, en patrie de Paris, du membre affligé; & cette collection offre un coup-d'œil intéressant au connoisseur & a l'observateur, dont on peut se faire une idée par un petit ouvrage devenu assez rare, qui a pour titre :

*Huit planches représentant chacun des genres , différents & distincts de difformités de membres communes chez les enfans , & que Mr. Venel Docteur en médecine à Orbe en Suisse , a guéries par une méthode de son invention.*

Ces huit planches sont bien gravées & bien dessinées par un allemand nommé Vexelberg. Chaque planche est précédée d'une courte introduction qui donne aux parens une idée de la manière dont Mr. Venel traitoit leurs enfans. Il guérit environ cent malades de cette espèce dans l'espace de douze ans ; & il jouit enfin de la réputation que lui méritoient tant de travaux. Mais , avec l'admiration , l'amour , la reconnoissance , qu'il inspiroit à ceux qui le connoissoient , sa récompense la plus précieuse fut le sentiment intérieur d'avoir été utile à l'humanité , même aux dépens de sa propre santé , ruinée par son activité infatigable , & par les peines qu'il se donnoit pour réussir. Il éprouva un épuisement total à l'âge de cinquante ans , auquel il succomba le 9 Mars 1791 , en finissant son utile carrière par la mort la plus douce. Seul entre ceux qui l'entouroient , il vit approcher le moment qui le conduisoit à une meilleure vie avec la fermeté & la tranquillité du philosophe chrétien.

Malgré tant d'occupations diverses , Mr. Venel trouva encore le temps d'écrire & de publier

plusieurs ouvrages, entre lesquels *l'Essai sur la santé & l'éducation des filles destinées au mariage*, qui parut en 1776, mériteroit par son objet & par la maniere dont il est traité, d'être plus connu qu'il ne l'est.

Sa description de plusieurs moyens mécaniques propres à prévenir, borner & même corriger dans certains cas les courbures latérales & la torsion de l'épine du dos, est encore un ouvrage d'autant plus précieux qu'il contient les résumés de toutes ses études, recherches & découvertes relatives à son art, qui ne se bornoit pas aux difformités des genoux, des jambes & des pieds; mais à la structure du corps humain. La sincérité & le désintéressement avec lequel Mr. Venel dédie cet ouvrage au public, forme un contraste frappant, avec la conduite des grands hommes inventeurs, qui, ne recherchant que leur propre utilité, enveloppent les principes de leurs découvertes d'un tel mystère qu'après leur mort, leurs inventions sont perdues pour les autres hommes.

Sa mort a privé le public d'un ouvrage très-intéressant, dont il vouloit enrichir la médecine & la chimie, & dont il avoit déjà donné le Prospectus sous ce titre: *Nouveaux moyens de prévenir & de corriger dans l'enfance les déjettemens, courbures & difformités des pieds, des jambes, des genoux, même ceux de nais-*

*sance*; **OUVRAGE MIS A LA PORTÉE DES PERES ET MERES DE FAMILLE.**

Heureux dans ses alentours, Mr. Venel eut deux femmes; la première lui donna un fils & une fille. Toutes les deux furent se plier à son caractère, qui de sa nature étoit fort hypocondriaque. Sa tête étoit toujours remplie de projets; ce qui le rendoit sombre & souvent inquiet, sur-tout lorsqu'il avoit à combattre des difficultés quelquefois insurmontables. Sa veuve, femme d'esprit & de bonne société, savoit alors dissiper son humeur. Il disputoit un jour avec elle sur un article de foi très-important: ayant épuisé tous les raisonnemens, " il y a long-  
 „ temps, dit-il enfin, que je sens que tu as  
 „ raison, mais je ne fais comment en conve-  
 „ nir, avec la dignité d'un mari."

Dans sa vie privée, il étoit bon époux, bon pere; dans sa vie civile, vrai républicain-Suisse; & en général d'une bonne société. Son cœur étoit toujours ouvert aux sentimens de bienveillance & de philanthropie, rempli de compassion pour l'humanité souffrante, & occupé du desir sincere de la soulager. Peut-être fut-il trop confiant avec ses amis, & peut-être aussi trop crédule, défaut ordinaire aux ames honnêtes.

Son humeur s'égayoit par fois, & il s'abandonnoit volontiers à une joie douce, lorsqu'il

se croyoit au fein de l'amitié. Sans aucune prétention , ni orgueil , il se distinguoit par la de la classe des parvenus , nom qu'il se donnoit souvent à lui-même.

Les dépenses que lui occasionnerent ses établissemens , au-dessus des forces d'un particulier , pour lesquelles l'Etat lui avança un capital , & dont il ne pouvoit recueillir d'avantages pour sa fortune que dans l'avenir , font présumer à notre biographe , que celle que laisse Mr. Venel doit être peu considérable ; ce que confirmeroit encore la pension continuée , par le Souverain de Berne , à ses héritiers. Infiniment regretté de ses concitoyens & de tous ceux qui connoissoient ses rares qualités & qui lui devoient une meilleure existence , Mr. Venel éprouva le sort de tous les inventeurs , & ne jouit que fort tard de la réputation qu'il méritoit. Ce qu'il y a même de singulier , c'est qu'après que l'utilité & les succès de ses travaux , encouragés , & récompensés par le Gouvernement , lui eut procuré l'honneur d'être reçu membre de la Société économique de Berne , & de celle de Physique de Lausanne , & lui eut acquis une célébrité qui le faisoit consulter des étrangers , il se trouve encore en Suisse des villes & même des Cantons où l'on connoît à peine son nom.

Une des preuves les plus caractéristiques de la vraie philanthropie , c'est le desir d'être réel-

lement utile aux hommes, même après sa mort. Ce desir engagea Mr. Venel à se former deux successeurs dont l'un est Mr. Venel son frere, apothicaire à Orbe , observateur journalier de sa méthode , & qui lui préparoit dans sa pharmacie les remèdes intérieurs & extérieurs dont il se servoit ; l'autre Mr. Jaccard son neveu & son élève dès sa plus tendre jeunesse, qui par ses instructions & en travaillant sous ses yeux , s'est approprié toutes les méthodes & toutes les decouvertes orthopédiques de son oncle. Ces deux Messieurs continuent avec un succès reconnu les traitemens de feu Mr. Venel. Le nombre des cures principales qu'ils ont faites depuis sa mort, se monte à 35. Ils en font graver actuellement six des plus failantes qui leur réussissent le plus souvent. On ne sauroit asez publier les succès de leurs travaux, & la Notice modeste qui nous a été envoyée, est trop intéressante à l'humanité, pour que nous puissions nous dispenser de l'insérer ici à la suite de cet article. *La voici :*

« Animés par un grand zèle, & encouragés par une étude approfondie des mécaniques, Mrs. VENEL & JACCARD ont continué le traitement de ces sortes de difformités si communes, & pour lesquelles l'art de guérir a été jusqu'ici, on ose le dire, très-pauvre en ressour-

ces. Les succès divers & répétés dont leurs efforts ont été couronnés, ne laissent plus aucun doute qu'ils n'aient découvert une méthode sûre de guérir plusieurs genres de difformités, & entr'autres les courbures de jambes & de cuisses, soit en dehors soit en dedans, les genoux cagneux, les déjettemens des pieds en dehors ou en dedans, & les pieds tortus, accident de naissance très-commun, sur-tout parmi le peuple. Les succès alimentant le courage de Mrs. Venel & Jaccard, & leur érigeant une réputation dans cette carrière nouvelle & intéressante, ils continuent l'espèce d'hospice dans lequel se trouve réuni sous leurs yeux tout ce qui est nécessaire pour ces sortes de traitemens, dont par-là l'entreprise est devenue toujours plus facile, & la réussite plus assurée. Outre un atelier, des ouvriers habiles pour la construction des machines convenables, que Mrs. Venel & Jaccard, multiplient, simplifient & perfectionnent chaque jour, cet établissement est monté d'une pension dans laquelle toutes les classes de personnes ont la facilité de s'arranger selon leurs moyens, & dans laquelle on prend le plus grand soin du physique & même du moral des enfans confiés. Le maître de cette Pension est Mr. le Minist. MENNET, auquel il faut s'adresser pour les objets qui ne sont pas immédiatement relatifs aux traitemens, &

dont les occupations plus essentielles de Mrs. Venel & Jaccard, ne leur permettent pas de se charger.

Divers Journaux & papiers ont déjà fait mention plusieurs fois de la continuation des cures de Mrs. Venel & Jaccard, & de leur établissement à Orbe ; mais aucun d'eux n'est encore entré dans des détails suffisans, entr'autres sur les espèces de difformités pour lesquelles ces Messieurs ont déjà découvert des secours assurés, & qui sont celles qui ont été indiquées ci-dessus. Leur véracité les engage à prier tous les amis, qui par des vues utiles, croiront devoir parler d'eux, de ne pas les annoncer comme guérissant indistinctement tous les genres de difformités osseuses, & sur-tout des sujets au dessus de l'âge de l'enfance (quoiqu'on en ait guéri quelques-uns) ou attaqués de quelque vice humoral qu'il faudroit pouvoir détruire avant que d'opérer sur la difformité, qui n'en est souvent qu'un accident secondaire. Enfin un autre point de vue sur lequel ils desirerent que tout le monde soit prévenu, c'est que les redressements de membres qu'ils entreprennent, exigent que les sujets soient sous leurs yeux pendant tout le temps de leur traitement, & que ce traitement est ordinairement très-long, par la raison qu'il se fait peu-à-peu, doucement, & sans douleur. »

---

 R E L A T I O N

DES MALHEURS DE GENEVE,

*Brochure in - 8°. chez J. P. Heubach & Comp.  
 Libraires A LAUSANNE.*

LA sagesse, la véracité & l'impartialité qui règnent dans cette intéressante production, la rendent digne de plaire à toutes les ames honnêtes & à tous les cœurs sensibles. Comme Plutarque, l'Auteur laisse parler les faits qui, d'ux-mêmes, commandent l'attention. Nos Lecteurs étrangers à qui cette Brochure est encore inconnue, nous saurons gré de leur faire partager les sentimens que nous avons éprouvés nous-mêmes en lisant le discours de mort du respectable conseiller Naville, victime des fureurs cannibales d'un tribunal de sang. Amené devant les membres de cet odieux tribunal, il osa leur parler à peu-près en ces termes :

„ Qui êtes-vous, pour prétendre avoir le  
 „ droit de me juger ? Je ne vois ici que des  
 „ usurpateurs. Le plus grand crime qu'on  
 „ puisse commettre envers la société, est de  
 „ détruire par la violence le gouvernement  
 „ légitime, c'est-à-dire les loix, sous la pro-  
 „ tection desquelles les liens de familles se font

» formés , les propriétés se font établies &  
 » maintenues. Le dernier degré d'oppression  
 » & de désespoir seroit seul capable de justi-  
 » fier un renversement dont les suites peu-  
 » vent être aussi funestes. Quel motif pou-  
 » vriez-vous avoir pour anéantir en 1792 le  
 » gouvernement de Geneve ? Quel autre  
 » défaut deviez-vous lui reprocher, si ce n'est  
 » celui d'être trop foible & de laisser trop  
 » d'influence aux séducteurs de la multitude ?  
 » Il bleissoit, disiez-vous, l'égalité absolue.  
 » Nul ne respecte plus que moi le droit d'éga-  
 » lité de tous les citoyens, à la sûreté, à la  
 » jouissance de sa propriété, à la liberté per-  
 » sonnelle, c'est à-dire, à tous les avantages  
 » que procure un bon gouvernement. Mais  
 » comment pourroit-on croire à l'égalité du  
 » droit de gouverner, quand le bien du peu-  
 » ple exige que les hommes chargés de l'ad-  
 » ministration, ayent des lumeres, de la for-  
 » tune & une éducation libérale, & que leur  
 » choix ne dépende pas d'une multitude insen-  
 » sée. Tout Etat où il n'existeroit pas plus  
 » ou moins de ce que vous appelez l'aristo-  
 » cratie, doit être déchiré par l'anarchie, jus-  
 » qu'à-ce qu'il le soit par des tyrans. Après  
 » la destruction de la puissance légitime & la  
 » révocation des anciens magistrats, vous  
 » avez créé d'autres loix, d'autres fonctions

» publiques, & vous venez de briser encore  
» l'ordre nouveau pour vous asseoir dans un  
» tribunal de proscription, déjà souillé de  
» plusieurs assassinats. Soutiendrez-vous que  
» vous agitez en vertu de la Souveraineté  
» du peuple? Je n'ai jamais pensé qu'un peu-  
» ple pût être souverain, si ce n'est au mo-  
» ment où il sort des forêts pour organiser  
» un ordre social, ou lorsqu'il est assez mal-  
» heureux pour avoir perdu tous les ressorts  
» de son gouvernement, & qu'il n'existe plus  
» de légitime dépositaire de l'autorité: mais  
» une fois l'ordre civil établi, la Souveraineté  
» du peuple est impossible, impraticable, &  
» ne peut jamais être réclamée que par des  
» ambitieux sans morale & sans pitié, qui  
» veulent exalter la multitude, pour l'en-  
» chaîner après l'avoir séduite, & règnent  
» ensuite sur elle avec un sceptre de fer:  
» mais enfin, si vous aviez considéré le peu-  
» ple comme votre Souverain, n'auriez-vous  
» pas eu la précaution de convoquer tous les  
» habitans du territoire, sans distinction de  
» parti & d'opinion? N'auriez-vous pas écarté  
» de leur assemblée tous les moyens de ter-  
» reur qui pouvoient nuire à la liberté de  
» leurs vœux Ah! si vous étiez les organes  
» de la véritable volonté du peuple, je me  
» condamnerois moi-même, puisque j'aurois

» eu le malheur de déplaire au plus grand  
 » nombre de mes concitoyens : mais s'ils  
 » étoient libres , ma conscience m'en donne  
 » la certitude, la plupart viendroient rendre  
 » témoignage à mon zele constant pour leur  
 » bonheur.

« Je ne m'avilirai pas jusqu'à vouloir vous  
 » fléchir; je fais que ma mort est décidée  
 » d'avance. Je hais trop vivement l'injustice  
 » pour ne pas m'attendre au triste, mais  
 » honorable sort des magistrats que vous avez  
 » déjà fait périr : mais pour prouver à toute  
 » l'Europe, la profonde iniquité de vos juge-  
 » mens, je déclare devant Dieu, que depuis  
 » la destruction de l'ancien gouvernement,  
 » j'ai vécu dans la retraite; que convaincu  
 » de l'inutilité de mes efforts pour rétablir  
 » l'empire des véritables loix, je suis resté  
 » soumis à celles que vous aviez faites; que  
 » je n'ai rien tenté pour nuire à vos projets,  
 » & que concentrant dans mon ame un genre  
 » de liberté qu'il n'étoit pas en votre pouvoir  
 » de me ravir, j'ai supporté l'esclavage que  
 » vous m'aviez imposé; contraint de voir sans  
 » murmurer l'impunité & le triomphe du crime.  
 » La pensée que je vais cesser d'en être le  
 » témoin, adoucit l'amertume de ma cruelle  
 » séparation de mon épouse & de mes enfans,  
 » dont le sort reste dans les mains de la Provi-

» dence, mais qui du moins n'auront jamais à  
 » rougir de m'avoir appartenu.

» Une autre reflexion consolante, disoit-il  
 » peu auparavant, se présente à mon esprit.  
 » La destirée que subit l'une des villes les plus  
 » heureuses de l'Europe, démontrera de plus  
 » en plus les funestes conséquences de la doc-  
 » trine à laquelle je vais être immolé : il est  
 » encore dans plusieurs contrées des philo-  
 » sophes épris des plus vaines spéculations,  
 » & sur-tout du desir d'arriver aux premiers  
 » emplois, par de grands changemens, qui  
 » se bercent des folles idées d'égalité poli-  
 » tique & de souveraineté du peuple, qui,  
 » au lieu d'imputer à ce faux système les  
 » ravages qui en sont la suite, les attribuent  
 » à l'avilissement des caracteres sous l'empire  
 » des rois & des nobles : ils sauront à l'ave-  
 » nir, que dans une ville ou il n'existoit ni  
 » rois, ni nobles, qu'ils regardoient autre-  
 » fois comme la plus libre du monde, dans  
 » une ville justement célèbre par ses lumie-  
 » res & la bon é des mœurs de ses habitans ;  
 » leurs max mes favorites ont produit les  
 » plus grandes atrocités : ils sauront que leur  
 » système ne peut pas s'exécuter dans une  
 » république de trente-cinq mille ames, &  
 » que la démocratie absolue est impossible  
 » meme dans une petite cité.

» Il

» Il ajouta en élevant la voix, lorsqu'il fut  
 » livré a ses bourreaux : je vous annonce le  
 » fort qui vous attend, vous & vos compli-  
 » ces; enrichis par le pillage, & devenus les  
 » maîtres absolus de l'état, n'espérez pas  
 » jouir paisiblement du fruit de vos forfaits.  
 » Tous les freins que vous avez détruits  
 » pour arriver au despotisme, se trouveront  
 » aussi détruits pour vous. Des factions nou-  
 » velles se formeront au milieu de votre fac-  
 » tion; vous lutterez sans cesse les uns con-  
 » tre les autres pour vous arracher l'autorité;  
 » vous vous êtes unis comme des tigres pour  
 » atteindre votre proie; comme eux, vous  
 » vous livrerez des combats sanglans pour  
 » la dévorer : vous vengerez ainsi vous-mêmes  
 » les mânes de vos victimes, mais elles au-  
 » ront terminé leurs jours avec la consola-  
 » tion d'une conscience pure, qui élance l'ame  
 » à son créateur; & vous, vous mourrez la  
 » rage dans le cœur; votre supplice sera  
 » précédé des idées les plus déchirantes; vous  
 » serez désespérés de vous être souillés du  
 » sang de l'innocence, & de tomber dans  
 » l'abime que vous aurez creusé de vos propres  
 » mains, sans oser lever les yeux vers le  
 » ciel. »

Tel fut le discours prononcé par le vertueux Naville. On juge bien qu'il fut souvent

interrompu par des murmures & des menaces ; mais son inflexible fermeté lui procura les moyens de faire entendre ces grandes vérités perdues pour des cœurs durs & des âmes corrompues ; — puissent-elles ne pas l'être pour les étrangers ; — puissent tous les gouvernemens sentir de plus en plus la nécessité d'allier la sévérité à la justice , de redoubler de zèle pour protéger la liberté personnelle , & pour soulager les maux de tous ceux qui respectent les loix , mais être sans miséricorde pour tous les perturbateurs.

Qu'on ne confonde pas cependant les erreurs qui conduisent au crime avec le crime lui-même ; que les gens de bien , lorsqu'ils connoissent un homme encore égaré par les nouveaux systèmes , ne l'abandonnent pas trop promptement à l'indignation ; qu'ils s'efforcent de le guérir par leurs conseils , par leurs remontrances , par les préceptes de la justice ; que des philosophes égarés par l'enthousiasme , s'intruissent enfin par cette cruelle expérience ; qu'ils avouent noblement leur illusion. La faute en est moins à eux qu'à la perversité des hommes , dont ils n'avoient pu calculer la profondeur ; que tous ceux qui se sont trompés , parce qu'ils ont trop espéré de l'humanité , reçoivent de l'estime de leurs concitoyens , le prix de la pureté du motif

qui les a séduits ; que la haine soit réservée pour les méchans , que rien ne peut détourner du sentier du crime , & qui déjà l'ont irrévocablement commis dans leur cœur ; que les riches soulagent l'indigence , renoncent au luxe & donnent l'exemple des bonnes mœurs ; qu'aux secours de la charité , les ministres du christianisme joignent les secours bien plus puissans encore de la morale & de la religion ; qu'ils apprennent aux pauvres , qu'au-delà des choses nécessaires aux besoins de la vie , le reste ne fait rien pour le bonheur ; que si la richesse a ses avantages , la pauvreté possède aussi les siens. La Providence ayant distribué le bonheur & l'infortune avec moins d'inégalité que n'en indique les premières apparences , que s'ils se laissent séduire par les novateurs , dans l'espoir d'améliorer leur fortune , ils en deviendront plus malheureux ; que des biens acquis par le vol , leur ôteront le repos de l'ame , & les conduiront de crimes en crimes ; qu'ils doivent recourir sous la protection des loix , aux moyens de l'industrie & d'un travail honorable ; que s'ils ne respectent pas la propriété , d'autres brigands ne respectent pas davantage ce qu'ils auront usurpé ; qu'alors l'état social ne sera qu'un assemblage de violences , de rapines & d'assassinats , & que nul ne pourra dormir en paix. Enfin , puissent

les efforts réunis de tous les propriétaires, de tous les hommes probes, quelles que soient leurs fortunes & leurs conditions, appercevoir les périls qui les menacent & préserver leur patrie des malheurs auxquels Geneve est pour long-temps livrée.

---

## A V I S

**J**EAN-LOUIS SOULAVIE, ex-prêtre Romain, fut envoyé à Genève en qualité de Résident de la République Française, en 1792. Dès le moment de son arrivée dans nos murs, il chercha à semer la discorde parmi les Citoyens; il se fit des créatures, & s'associa à JACQUES GRENUS, pour perdre notre République. Plusieurs fois Genève a été sur le bord du précipice; plusieurs fois les Citoyens ont été près de s'entredégager; Soulavie & Grenus étoient les instigateurs, les auteurs & les chefs de ces odieuses menées, qui ne tendoient rien moins qu'à faire servir Geneve de prétexte à une rupture entre la République Française & le Corps Helvétique. Les intrigues de ces deux scélérats ont été démasquées, & le Comité de Salut public, fidele aux principes de loyauté qui doivent diriger les Représentans d'un Peuple libre, a fait arrêter Soulavie à Geneve, & conduire à Paris sous

une bonne escorte. Le Citoyen Adet a remplacé l'ex-prêtre à Geneve.

Il paroît ici un ouvrage très-intéressant sur les manœuvres de Sou'ave & de Grenus. Ces deux conspirateurs contre la tranquillité Helvétique, y sont entierement démasqués ; leurs intrigues les plus secretes y sont dévoilées. On y trouve aussi l'histoire de la dernière révolution de Genève, & les causes qui l'ont produite.

Les deux premiers Volumes contiennent la *Correspondance de Grenus & de Desonnaz*. Les détails qu'elle contient sont extrêmement curieux pour les lecteurs qui aiment à connoître les ressorts secrets des événemens politiques : ces deux premiers volumes sont publics depuis quelque temps.

Le troisième contient *l'Histoire de la conjuration de Grenus & de Soulavie contre Genève ; & des détails intéressans sur la révolution qui vient de s'operer dans notre République*. Ce troisième Volume paroîtra incessamment : il est sous presse.

*Cet ouvrage qui forme 3 Volumes in-8° se trouve chez SESTIÉ & FRANCOU, Imprimeurs à GENEVE.*

J. DESONNAZ.

Le 23 Septembre 1794.

---

 BELLES-LETTRES.

*Quelques directions pour conduire à la lecture des Traductions Françaises que nous avons des Poètes Grecs & Latins.* PAR Mr. LE PROFESSEUR LANIERES.

---

Si les personnes instruites daignent honorer mes écrits de leurs critiques, je promets d'en profiter & de ne jamais y répondre. C. de BERNIS.

---

**I**L n'est pas facile de donner les directions que vous me faites l'amitié de me demander. Il faudroit pour cet effet entrer nécessairement dans des détails un peu étendus, & ils pourroient ne point suffire encore ; les bornes d'une lettre d'ailleurs, seroient un obstacle à ce développement même pour un homme de lettres de beaucoup plus instruit sur cet objet que je ne le suis. Tout ce qu'il m'est permis de hasarder, ce sont quelques observations, quelques doutes, soumis encore à l'examen que vous en ferez.

On emploie quelquefois indifféremment les mots *version* & *traduction*, & moi même j'ai cru pouvoir le faire dans un de mes ouvrages.

ges (\*) ; mais j'ai cherché à m'en excuser en observant qu'ayant à répéter souvent la dernière de ces expressions, j'avois crû plus agréable au Lecteur d'en substituer de temps en temps une autre pour éviter les trop fréquentes consonnances.

Mr. *Beauzée*, qu'on ne sauroit trop consulter sur les nuances de notre langue, observe qu'on dit en parlant des Saintes Ecritures ; la *version des Septante*, la *version Vulgate*, que l'on ne diroit pas de même la *traduction des Septante*, la *traduction Vulgate* ; qu'on dit au contraire que *Vaugelas* a fait une excellente *traduction* de *Quinte-Curce*, & que l'on ne pourroit dire qu'il en a fait une excellente *version*. Il me semble, ajoute-t-il, que la version est plus littérale, plus attachée aux procédés propres à la langue originale, & plus asservie dans ses moyens aux vues de la construction analytique ; & que la traduction est plus occupée du fond des pensées, plus attentive à les présenter sous la forme qui peut leur convenir dans la langue nouvelle, & plus assujettie dans ses expressions aux tours & aux idiotisines de notre langue.

---

(\*) Antiquité littéraire mise à la portée de tout le monde &c. A Lausanne, chez LOUIS LUQUIENS. 1791. J'ai déjà publié dans cet ouvrage une partie des directions que je donne ici.

Une des premières observations que je vous fomettrai, mon ami, & qui me paroît devoir mériter quelqu'attention, c'est qu'il est plusieurs ouvrages Grecs & Latins, sur-tout de ceux qui sont en vers, lesquels quoique supérieurement traduits ne peuvent par leur propre nature être rendus d'une manière qui approche des beautés de l'original. Aussi très-souvent après avoir lu les éloges que l'on en fait, ainsi même que de leurs traductions; le Lecteur instruit & éclairé, en parcourant ces dernières, est désagréablement détrompé de l'idée avantageuse qu'il en avoit conçue. Il est donc utile de le prévenir des causes qui, pour l'ordinaire, empêchent les traductions d'aller de pair avec les originaux. " Dans la langue des Grecs & des Romains, chaque mot avoit une harmonie réglée, & il pouvoit s'y rencontrer une grande imitation des sons avec les objets qu'il falloit exprimer; aussi dans les bons ouvrages de l'Antiquité l'on trouve des descriptions pathétiques pleines d'images; tandis que la langue française n'ayant pour toute cadence que la rime, c'est-à-dire la répétition des finales, n'a que très-peu de force de poésie & de vérité d'imagination. "

Le plus grand nombre des Poètes anciens ont été traduits dans notre langue de deux manières, & en vers & en prose. Vous êtes indécis, me

dites-vous, sur le choix que vous devez faire entre ces deux espèces de traductions. Je vais essayer de vous guider dans ce choix.

On a long temps discuté s'il est essentiel ou non de traduire en vers les Poètes ; & la question agitée *jusqu'à la satiété*, a-t-on dit, n'a pas encore été décidée. L'on ne devoit pas douter que le plus grand nombre des Lecteurs ne fût bientôt fatigué d'une discussion qui n'est pas à sa portée , & qu'il ne trouvat qu'on attache trop d'importance à un objet qui lui paroît n'en mériter aucune.

Il est vrai qu'il est des traductions en prose qui valent infiniment mieux que celles que nous avons en vers du même Poète ; il est vrai encore que nous en avons en vers dont le mérite est de beaucoup supérieur à celles qu'on nous a données en prose du même ouvrage. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour croire qu'il n'est point de choix à faire : nous devons donc regarder la question sous un autre point de vue.

Horace croyoit qu'on pouvoit être Poète en prose ; du moins il ne doutoit pas que le charme & le brillant de la Poésie ne s'y pussent conserver avec leur doux éclat. Il pouvoit parler des ouvrages en langue grecque ou latine ; mais l'abondance & la richesse ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. La nôtre,

par exemple, comme l'observe un auteur très-estimé, quoiqu'une des langues les plus riches de l'Europe, dans l'expression & dans la passion, est pauvre au contraire, dans les détails physiques, soit de la nature ou des arts, & manque souvent, non pas de mots, mais de mots ennoblis. Cela vient de ce que nos Poètes se sont plus exercés dans la Poésie dramatique, que dans la Poésie descriptive. Aussi les combats d'Homere sont-ils plus difficiles à traduire dans notre langue, que les plus belles scènes de Sophocle & d'Euripide; les métamorphoses d'Ovide plus difficiles que ses Élégies; les Géorgiques de Virgile plus difficiles que l'Énéide, & dans celle-ci les jeux célébrés aux funérailles d'Anchise plus difficiles à bien rendre que les amours de Didon.

Il est donc des Poètes qu'il est plus facile de traduire en français que d'autres; on peut croire qu'il en est qui sont plus susceptibles de l'être en prose qu'en vers, & d'autres, au contraire, qui exigent d'être rendus en prose, ou du moins qui gagnent à l'être de cette manière.

Les Poètes qui sont forts de pensées, & ceux dont le principal mérite est dans la magie du style, offrent au Traducteur des difficultés différentes; mais les premiers en ont beaucoup moins que les derniers; ce sont ceux qui perdent le moins à être traduits. La langue fran-

quise peut exprimer les pensées d'un Poëte grec avec précision, avec noblesse ; mais elle ne peut lui conserver le charme & la richesse du style qu'elle n'a pas. Celui-ci, peut-être, seroit plus facile à traduire par des images équivalentes en vers que par une traduction littérale en prose.

Il est du même Poëte des traductions en vers & des traductions en prose, qui également méritent toutes les deux qu'on dise d'elles que ce sont des *tapisseries à l'envers*. Il en est sans doute dont les Auteurs prouvent la justesse de la comparaison de *Madame de la Fayette*, lorsqu'elle dit qu'un mauvais traducteur ressemble à un laquais qui, chargé par sa maîtresse de faire un compliment délicat, plus le compliment est délicat, plus il s'en tire mal-adroitement.

Il ne faut donc accorder de préférence à l'une ou à l'autre de ces deux différentes sortes de traductions que celles que peuvent leur mériter les soins & les talens du Traducteur. Loin même d'accorder une préférence exclusive aux traductions en vers, je me croirois, au contraire, autorisé à conseiller aux jeunes gens les traductions en prose, & voici mes motifs : le Traducteur en vers a constamment à combattre des difficultés qu'il ne peut toujours surmonter, lesquelles au moins ne peuvent que l'éloigner de son original. Très-souvent il est obligé de substituer aux idées & aux images qu'il ne pou-

voit rendre, des idées ou des images plus ou moins heureuses, prises dans son propre fonds. Une traduction en vers est donc très-souvent plutôt une imitation qu'une traduction. C'est ce qui arrive aux Traducteurs qui ont du génie; ceux qui n'en ont pas donnent des copies; souvent ils fondent le vase, ils rendent l'or sous une mauvaise forme, & la façon est perdue; souvent même l'or se perd à la fonte.

Une autre raison encore qui fait en faveur des traductions en prose, c'est que la langue est plus flexible dans la prose, qu'elle ne l'est étant soumise à un mètre; elle peut être en conséquence pour le moins tout aussi harmonieuse, tout aussi riche en images, tout aussi vive & animée. Je suppose des traductions en prose, revêtues de ce brillant de la poésie & de cette douce mélodie qui charme l'oreille. Mais on m'objectera qu'il en très-peu auxquelles l'auteur ait pu conserver cet avantage, & qu'alors l'oreille reste oisive, effet que ne doit jamais produire la lecture des poètes. Je conviendrai que de telles productions perdent beaucoup du prix de leur original; mais alors du moins l'esprit & l'ame sont agréablement occupés par la nature de l'ouvrage même, surtout chez les Poètes du premier ordre, chez *Homère, Pindare, Virgile, Horace, &c.*

La corruption, le relâchement des mœurs

chez les Anciens, n'ont pu autoriser, mais ont engagé la plupart de leurs poètes à placer dans leurs ouvrages des descriptions, des peintures, & même des expressions que notre siècle ne peut nullement permettre. Souvent le traducteur n'a pu les voiler entièrement; il en est même d'une imagination assez dépravée pour avoir renchéri sur l'original. Il est donc de la plus grande importance en lisant les poètes Grecs & Latins, de ne jamais oublier qu'ils ont écrit la plupart pour des lecteurs ou frivoles, ou livrés à des mœurs corrompues; & que si l'on cède à la curiosité d'en poursuivre la lecture, quoiqu'on y rencontre des endroits écrits d'une manière licentieuse, il faut au moins se tenir en garde contre les dangereuses impressions qu'une telle lecture pourroit laisser.

Ce seroit donner une preuve d'un esprit faux & mal-éclairé, d'un cœur disposé au vice & à la corruption, que de rechercher, & de préférer à d'autres lectures, celles qui sont infectées de ce ton licencieux, que de penser que les vices dans lesquels les Anciens étoient plongés, pussent autoriser ou justifier en aucune manière le moindre écart du sentier des bonnes mœurs & de la saine morale.

Il est encore une précaution qu'il faut apporter dans la lecture d'un bien grand nombre de traductions; c'est de ne point croire aveuglé-

ment à tous les éloges que leurs auteurs donnent aux originaux qu'ils ont traduits. Ils veulent par-là justifier le choix qu'ils ont fait parmi les autres auteurs anciens ; ils veulent donner de l'importance à l'objet dont ils se sont occupés, dans l'espoir d'en donner beaucoup à leur propre travail. Souvent aussi ils sont de bonne foi dans ces éloges ; ce sentiment d'intérêt qu'on prend naturellement pour les choses auxquelles on a donné des soins , ils croient le trouver chez les autres pour le même objet , & ne se doutent pas de la partialité qu'ils mettent dans leurs louanges. Il leur arrive encore souvent , à l'égard d'auteurs qui ont parcouru la même carrière que celui qu'ils traduisent , de les juger avec une sévérité si rigoureuse qu'elle n'est pas loin d'être injuste.

*L'Antiquité ment un peu comme on fait.* Il faut donc bien se garder encore d'une aveugle confiance sur tout ce qu'elle nous transmet. C'est une ligne de démarcation difficile à tracer , que celle de distinguer les faits qui sont les plus authentiques.

Il faut , pour cet effet , avoir une profonde connoissance de l'histoire des Grecs & des Romains , depuis les premiers siècles de leur existence jusqu'à ceux où ils cessent de tenir le rang suprême auquel ils étoient parvenus ; il faudroit avoir parcouru une longue carrière

dans ce vaste champ de recherches & d'obscurités, & encore seroit-on loin du succès.

On se tromperoit donc de beaucoup, en se flattant d'avoir des notions sûres sur ces deux célèbres nations, par une lecture rapide de leurs poètes, même par une lecture des plus attentives; puisqu'on ne les obtiendrait pas même de leurs meilleurs historiens. Il importe de ne jamais oublier que les détails & les faits qu'on est contraint de puiser dans les ténèbres du temps fabuleux, exigent d'être lus avec précaution. Les Grecs, amis & jaloux du merveilleux, se sont de tout temps empressés d'en répandre sur les événemens les plus simples, & sur-tout sur la vie des hommes qui ont su franchir la barrière, dans laquelle sont renfermés le plus grand nombre de leurs semblables. Les poètes, ces sublimes menteurs, pour me servir de l'expression de l'un de nos auteurs célèbres, n'ont pas toujours dédaigné de faire usage de ces contes populaires, dès qu'ils enrichissoient leurs fictions, & qu'ils pouvoient en tirer quelque parti (\*). Voilà encore un écueil dont les jeunes gens qui desirent de se faire une idée claire & exacte de l'Antiquité, ne sauroient trop se défier.

---

(\*) Le mensonge & les vers de tout temps sont amis.  
*La Fontaine.*

Non-seulement les poètes, font usage souvent de contes populaires ; mais obligés par état de plaire & de toucher , ils se croient en droit de tout oser pour réussir. “ La poésie se charge en conséquence de ce qu’il y a de plus brillant dans l’histoire ; elle s’éleve dans les Cieux pour y peindre la marche des astres ; elle s’enfonce dans les abîmes pour y examiner les secrets de la nature ; elle pénètre jusques chez les morts pour décrire les recompenses des justes & les supplices des impies ; elle comprend tout l’univers : si ce monde ne lui suffit pas, elle crée des mondes nouveaux, qu’elle embellit de demeures enchantées, qu’elle peuple de mille habitans divers ; c’est une espece de magie ; elle fait illusion à l’imagination, à l’esprit même, & vient à bout de procurer aux hommes des plaisirs réels par des inventions chimériques”. D’après cette courte définition de l’art de la Poésie, on voit toujours plus combien seroit grande l’erreur de juger de l’histoire politique & morale des Grecs & des Romains par les ouvrages de leurs Poetes. Puis encore, jamais, on le fait, l’adulation ne sacrifia à la vérité, jamais l’esclave de son ambition ne se montra d’une maniere qui put nuire à ses succès ; & presque tous les Poètes anciens ont été des adulateurs, ont été dévorés par la passion de la gloire & des richesses.

Sparte étoit assurément la digne rivale d'Athènes, pour tout ce qui tient à la grandeur, à l'énergie de l'ame & à l'amour de la liberté. Cependant nous n'avons qu'à voir dans les trois Maîtres de la Tragédie, Eschyle, Sophocle & Euripide, la partialité avec laquelle ils en parloient. Ils élevoient Athènes jusqu'aux nues, & mettoient Sparte au second rang; ce qui est assez dans l'ordre des choses: mais ce qui ne doit pas l'être, c'est que leur haine contre cette rivale se manifestât dans toutes les occasions, & souvent de la manière la moins estimable. La passion fait si vite oublier que

Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.

Enfin les Grecs vouloient absolument que la Poésie se nourrit de Fables & de fictions; les Poètes en conséquence laissoient aux Philosophes le soin de raisonner & d'instruire. Les premiers qui avoient paru dans la carrière avoient enveloppé dans des allégories des vérités de morale ou de physique; leurs successeurs finirent par n'avoir d'autre but que celui d'amuser, d'émouvoir & d'étonner.

Pour donner une étendue nécessaire aux directions & aux observations dont je viens de m'entretenir avec vous, mon ami, il seroit indispensable de parcourir dans de grands détails

les cinq genres différens de Poésie (\*), d'indiquer le caractère qui les distingue, & qu'elles doivent conserver dans leurs traductions, & enfin les loix sous lesquelles elles sont asservies.

---

### LITTÉRATURE SUISSE.

*Considérations générales & particulières sur l'abus & les inconvéniens qui résultent, principalement dans les campagnes, de la multiplicité des cabarets, & la nécessité d'y remédier, par un ami du bien Public. En Suisse 1794.*

**A**VOUONS-LE avec satisfaction, il régné encore en Suisse, ce vrai patriotisme, qui cherche l'utilité & le bonheur général.

L'auteur estimable de cette brochure est pé-

---

(\*) 1°. La Poésie fabulaire ou de récit. (*Esopé, Phédre.*)

2°. La Poésie de spectacle ou dramatique. (*Eschylle, Ménandre, Plante, Terence, &c.*)

3°. La Poésie lyrique. (*Pindare, Horace, &c.*)

4°. La Poésie épique. (*H méris, Virgile dans son Eneide, &c.*)

5°. La Poésie didactique (*Virgile dans ses Géorgiques, Lucrece dans son Poème de la nature des choses, &c.*)

nétre de ce beau sentiment ; ce ne font point des réformes spéculatives ; ce ne font point des loix nouvelles qu'il dicte à son Souverain, ou aux sages Magistrats qui régissent les Républiques de l'Helvétie, il ne veut qu'éclairer le Public en général sur les dangers, qu'entraîne la négligence à observer des réglemens dès long-temps établis ; & si tous les écrits dirigés contre les abus eussent été de ce genre ; peut-être le bien se fût-il opéré, sans qu'on eût vu les déchiremens affreux dont un pays voisin nous offre l'effrayant spectacle.

Parmi le grand nombre des objets utiles & conservateurs, dont l'abus influe le plus sur la santé individuelle, la fortune des particuliers, la tranquillité & le repos des familles, le bien-être & la sûreté même de l'Etat, le vin a toujours occupé le premier rang. Autant cette liqueur prise avec modération, est saine & agréable, autant avalée avec intempérance ; est elle dangereuse & funeste. L'expérience journalière est sur ce point, d'un accord parfait avec la morale ; & il n'est personne de bonne foi, qui puisse révoquer en doute, que la plus part des désastres domestiques & même politiques, ne proviennent des dérangemens dont un tel abus est le principe.

Rien n'est plus propre à lui donner de la consistance, que la multiplicité des cabarets,

bouchons ou tavernes dans les campagnes & dans les villes. La sollicitude de la plupart des *Souverains* s'est portée sur ce genre d'abus, dont les malheureuses conséquences ont fixé toute leur attention. Cette sollicitude s'est depuis long-tems manifestée dans les sages réglemens, émanés des chefs bienfaisans des divers Cantons ; ce sont autant d'invitations paternelles de concourir à la réforme des abus, au retranchement & à la suppression de ceux de ces établissemens qui devenoient inutiles aux besoins des voyageurs ou aux nécessités générales. Depuis tres-longtems la partie saine & malheureusement la moins nombreuse du public, des Communautés entières même, ont élevé la voix contre cet abus qui, cependant loin de diminuer, s'accroît dans une progression effrayante. L'auteur en trouve la raison dans l'inertie des préposés à l'exécution des réglemens *Souverains*, ou dans l'égoïsme particulier qui fait taire le patriotisme & la conscience.

Les peres de famille, les jeunes gens qui commencent leur carrière sont dans la société, ceux qui souffrent individuellement le plus de la multiplicité de ces lieux de debauche : c'est eux qu'il faut instruire, persuader, convaincre des dangers qu'il en résulte. Pour y parvenir, l'auteur remonte à l'origine de ces éta-

bliffemens. Il développe très-bien quel fut leur premier but , & les divers changemens qu'ils éprouverent depuis qu'avec la décadence des mœurs antiques, l'hospitalité dégénéra, & que le brigandage qui s'exerçoit ouvertement nécessita des lieux, où sous la sauve-garde de la foi publique, on pût trouver azyle & sûreté. La multitude de cabarets & de tavernes établies dans les campagnes, devinrent aussi inutile aux besoins des voyageurs, que funeste aux habitans des lieux où ils existent ; & d'où l'on voit la crapule, la débauche, l'ivrognerie, se propager d'une manière effrayante ; la misère & l'indigence remplacer la félicité & le bonheur, & tous les maux, qui résultent de la corruption, se répandre comme un torrent sur toutes les classes de la société. Honneur, probité, biens, réputation, paix & tranquillité des familles, tout s'y engloutit indistinctement ; les particuliers s'y ruinent, les Communes s'endettent, une nonchalante indifférence remplace l'activité du cultivateur, de l'artisan, du manouvrier, du père de famille ; l'esprit de chicane, les divisions domestiques, des inimitiés irréconciliables y prennent leurs sources. C'est là, que va s'enfvelir dans les jours consacrés au Seigneur, la précieuse semence de la parole de Dieu ; là se discutent les maximes les plus contraires à

la prospérité publique, au respect dû à ses Supérieurs. La Religion, le Gouvernement, les mœurs, tout y ressent l'atteinte funeste de la fainéantise, de la licence & de la débauche; c'est de là que se répandent dans une extension surprenante les maximes les plus subversibles de l'ordre & de la paix; & c'est de là enfin que vont se perdre la pudeur, la honte & les remords.

Demandez à ces malheureux, sur qui la justice appesantit ses rigueurs, quelle est la source des crimes qui attirent sur eux, ou la mort ou des châtimens humilians. Leur réponse sera aussi vraie que terrible. *Hélas !* vous diront-ils, *c'est dans les repaires de la débauche & de l'intempérance, que nous avons puisé ces leçons qui nous deviennent si funestes.*

Ce tableau dont nous ne faisons qu'esquisser les traits principaux, est dans l'ouvrage même de la plus grande chaleur & de la plus grande véracité. Les aperçus donnés par l'auteur, sur la dépense qu'occasionne annuellement à chaque individu qui fréquente ces tavernes, la consommation qu'il y fait en vin, nous paroissent calculés au taux le plus modéré. Cependant l'expérience prouve qu'il en résulte une ruine inévitable pour eux, qu'on ne peut détourner tant que la multiplicité des cabarets dans les villages fournit à leurs habitans une occasions, toujours répétée

d'affouvir leur passion immodérée pour le vin, & de s'abandonner à l'ivrognerie, jusqu'à ce que les moyens leur en manquent.

S'attachant ensuite à réfuter les objections de ces prétendus amis du peuple, dont le patriotisme ne remue les lèvres que pour favoriser ses écarts, tandis que d'un œil sec & froid ils voyent leurs compatriotes se plonger dans la misère, pourvu qu'ils en tirent quelques avantages pour eux-mêmes; l'auteur prouve en s'appuyant de l'autorité de nos grands Médecins, les Tissot, les Herren-Schwand, les de Haller, que la suppression d'un grand nombre de cabarets est indispensable pour opérer une réforme salutaire.

Combattant ensuite avec chaleur contre les déclamations des propriétaires de cabaret qu'il suppose alarmés de l'idée de cette suppression, l'auteur leur montre les victimes des désordres qu'ils prétendent être privilégiés à perpétuer. Il leur présente l'exemple du vertueux Klyog, ce cultivateur Zuricois qui, en possession de la seule taverne qu'il y eut dans son village; après un mur examen des funestes impressions, des dangereux exemples que ces enfans recevoient des gens qui fréquentoient son cabaret, & des maux affreux que les chalans se faisoient à eux-mêmes, avoit pris la résolution solemnelle de ne donner

déformais qu'autant de vin qu'il leur en falloit pour réparer leurs forces épuisées par un travail pénible , ou par la fatigue d'un voyage.

Il fixa d'après sa propre expérience , cette quantité à une chopine , ( environ le poids d'une livre médicale ), & maintint sa résolution avec l'exactitude la plus rigoureuse , malgré la perte qu'il éprouva , & les contrariétés de sa femme & celles de son frere. L'événement prouva la sagesse de ses vues ; les paysans eux-mêmes qui avoient établi une autre taverne , finirent par se plaindre à Klioog , que ces dépenses de cabaret menaçoient leur maison d'une ruine totale.

Nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même dans lequel tout ce morceau est du plus grand intérêt. L'auteur s'adresse ensuite séparément à chaque classe , individu , corps de bourgeoisie , Communauté , Ministre de la Religion ; tous peuvent contribuer à cette utile reforme. Elle est entre les mains de tous le monde , il le prouve , & conjure ses compatriotes de se réunir tous pour opérer ce bien ; les motifs qu'il leur allégué , les moyens qu'il leur indique , enfin le contraste qu'il établit entre leur plaintes sur la cherté , sur la disette , & leur insouciance au travail . d'un côté , & leur dissipation dans ces lieux de débauche,

de l'autre, toutes ces observations de la plus grande justesse, respirent le patriotisme le plus pur, & rendent cette brochure d'ailleurs bien écrite, aussi intéressante qu'elle peut être utile.

---

## N É C R O L O G I E.

*Londre.*

LE 28 Avril de cette année *James Bruce* si connu par son fameux voyage en Afrique, termina sa carrière dans sa terre de *Kainnaird* peu éloignée de *Falkick* en Écosse.

Consul à Alger dans sa jeunesse, il y apprit l'Arabe; & ce fut dans cette ville qu'il acquit les connoissances qui le mirent en état de former & d'exécuter le plan de son grand voyage dont la relation, retardée bien des années par des événemens singuliers & par le caprice de l'Auteur, a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

Le proverbe que nul n'est prophète dans son pays, paroît s'être réalisé pour Mr. Bruce, plus que pour tout autre écrivain. On attaqua sa véracité, qui parut suspecte aux juges même les moins prévenus. Ses compatriotes lui donnerent le surnom de *Travellers abyssinien*; on s'égaya à ses dépens, & les doutes qu'on éleva sur sa collection de vues peintes &

dessinées qu'il avoit rapportée de son voyage, dont il se prétendoit auteur, & que le Roi avoit chèrement achetée, lui attirèrent les satyres & les sarcasmes les plus mordans, soit dans les journaux, soit dans les sociétés où il se trouvoit. Mais s'il étoit l'objet des railleries, il paroît qu'il savoit y répondre. Sir Hamilton, nommé secrétaire d'état d'Irlande, avoit fait son premier & son dernier discours en Parlement, aux quels tout le monde avoit applaudi, en se réunissant à ne point croire qu'il en fût l'auteur. Se trouvant un jour avec Bruce, il lui conseil-loit pour faire taire ceux qui lui osoient refuser le talent du dessin, de tracer quelque esquisse qui prouvât le contraire: très-volontiers, lui répondit Bruce, à condition que vous nous donnez aussi le plan impromptu de votre discours futur au Parlement.

La réputation de Bruce éprouva un nouvel échec par les réfutations que fit de son ouvrage la société établie pour accélérer les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique; & Bruce fut si irrité des procédés de ses compatriotes envers lui, que peu d'années avant sa mort, il brûla tous ses manuscrits, entre lesquels on ne peut nier qu'il ne se trouvât des collections précieuses & uniques dans leur genre. On regrette, entr'autres, une description très-détaillée de la Palestine qu'il a parcourue avec la

plus grande attention & beaucoup d'exactitude dans ses observations. Le temps nous apprendra s'il est vrai qu'il ait déposé chez son ami Mr. *Banks* quelques morceaux importants. Ceux qui le connoissoient particulièrement révoquent ce fait en doute. Il est remarquable que ce voyageur téméraire qui échappa si souvent à tant de dangers sur terre & sur mer, qui se tira si heureusement des hordes meurtrières des brigands & de la dent des bêtes féroces, soit mort d'une chute qu'il fit au bas de l'escalier de sa maison.

---

*Mantoue le 22 Juin 1792.*

L'Italie a perdu cette année, un de ses savans les plus distingués, Mr. l'abbé Tiraboschi grand bibliothécaire du duc de Modène, mort le 3 Juin, âgé de 62 ans six mois, dans sa terre située près Modène.

Né à Bergame d'une ancienne famille noble, Mr. Tiraboschi, jeune encore, entra dans l'Ordre des jésuites à Milan. Il s'y distingua par plusieurs ouvrages qui lui ouvrirent l'entrée des postes honorables qu'il remplit ensuite. Après la mort du pere Granelli, il devint à sa place grand bibliothécaire de la bibliothèque ducal de Modène. Ce fut là qu'il composa son

ouvrage, *Storia della letteratura Italiana*, en 10 volumes in-4°. 1782, & dont le dernier va jusqu'à nos jours. Il n'est aucune nation qui puisse se glorifier de posséder sur sa littérature un livre aussi étendu & aussi exact. Outre cette production il s'occupa encore d'un autre travail, & sous le titre de *Bibliothèque Modénoise*, il fit connoître les trésors que renfermoit celle qu'il avoit sous sa direction. Il avoit ramassé d'immenses matériaux pour l'histoire de Modène, dont il n'a paru qu'un volume avant sa mort. Entre plusieurs petits essais, & traités, ouvrages qui lui servoient de récréations, il en est un qui se distingue par la vraisemblance, avec laquelle il y prouve que le fameux Bruce, auteur prétendu de la découverte des sources du Nil, doit aux jésuites toutes ses connoissances, sur l'Abissinie. L'affection que Mr. l'abbé portoit à son Ordre, se remarque peut-être un peu trop dans la maniere dont il revendique cette propriété. Il étoit d'ailleurs d'un caractère doux, officieux & bon. Sa perte a été généralement sentie; & il sera difficilement remplacé dans le poste qu'il occupoit & qui a toujours été rempli par des hommes célèbres.

---

*Paris.*

M. de Florian, connu par plusieurs ouvrages agréables, vient de mourir à Sceaux dans un âge peu avancé.

*Agli amatri della Tragica poesia.*

**L**E *Prospeçus* italien qu'on nous envoie, sous ce titre, donne une idée fort avantageuse de l'ouvrage dont il annonce une nouvelle édition. Les *Oeuvres Tragiques* du comte d'Alfieri, sont connues de tous les amateurs de la poésie italienne, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe. Mr. de Florian, disoit que Métastase avoit donné un théâtre tragique à sa patrie, & que le comte d'Alfieri l'avoit perfectionné. Comme ces *Oeuvres* sont très-rares, & que soit en Italie, soit en deçà des Monts, on en désire une nouvelle édition plus correcte que n'est celle qu'on en a faite à Nice; les Éditeurs qui annoncent celle-ci, promettent que quant à la partie Typographique & à la correction, elle égalera celle de Paris.

Cette nouvelle édition sera enrichie du portrait de l'auteur, excellemment gravé par le célèbre Raphael Morgen. Ils espèrent que les soins qu'ils apporteront à cette entreprise, détermineront Mrs. les amateurs à la favoriser pour les encourager à entreprendre d'autres éditions d'auteurs classiques, pour lesquelles ils promettent les memes soins.

Cette édition sera divisée en cinq volumes in-8<sup>o</sup>., absolument semblables pour les caractères, le papier & le format, au Prospectus. Le premier volume paroîtra en Décembre prochain, les autres se succéderont de mois en mois.

Le prix de la souscription est pour chaque volume 5 L. de Milan, soit 4 L. de France, que l'on paie en souscrivant. Toutes les inscriptions doivent être rendues pour le plus tard vers la fin de ce mois de Novembre, sans qu'elles ne pourront être reçues; attendu qu'il ne sera tiré que le nombre d'exemplaires déjà arrêtés.

On souscrit à Lausanne, *A LA NOUVELLE LIBRAIRIE.*

---

*A l'Auteur du Journal de Lausanne.*

**I**L n'est peut-être pas de lecture plus frappante à faire dans le moment où nous sommes que celle des Œuvres du trop fameux Jean-Jacques, regardé comme le Héros des principes révolutionnaires & le prétendu bouclier de tant de têtes turbulentes. En parcourant le tome 24 de l'édition de Kehl, page 366, on trouve ces mots :

» Je vous déclare que je ne voudrois pour

» rien au monde avoir trempé dans la conspi-  
 » ration la plus légitime , parce qu'enfin ces  
 » sortes d'entreprises ne peuvent s'exécuter  
 » sans troubles , sans défordres , sans violence ,  
 » quelquefois sans effusion de sang , & qu'à  
 » mon avis le sang d'un seul homme est d'un  
 » plus grand prix que la liberté de tout le  
 » genre humain. Ceux qui aiment sincèrement  
 » la liberté n'ont pas besoin pour la trouver de  
 » tant de machines , & sans causer ni révolu-  
 » tion , ni trouble , quiconque veut être libre ,  
 » l'est en effet ».

Veillez , je vous prie , M. , insérer ce mor-  
 ceau dans votre feuille.

### ANNALES BRITANNIQUES ;

*Par M. d'Archenolz , tome 6 , 7 , 8 , 9 , pour  
 les années , 1791 , 1792.*

**L'**IDÉE que nous avons donnée à nos Lec-  
 teurs , des volumes précédens , nous dispense  
 d'entrer dans des détails au sujet de ces qua-  
 tre derniers volumes , toujours travaillés sur le  
 même plan ; mais dans lesquels les opinions po-  
 litiques de l'auteur se développant de plus en  
 plus , il apprend au public qu'il ne se servira  
 plus du terme de sénat , pour désigner le par-  
 lement Britannique , parce que le mot *sénat*

signifie le rassemblement de Législateurs & de Représentant d'une Nation libre, & que vu les nouveaux événemens qui se sont passés en Angleterre, & l'état actuel des choses dans cette île, il lui paroît plus exact de se servir du mot indéterminé de *parlement*. Malgré cette note & la maniere dont Mr. d'Archenolz juge (sur tout dans le huitieme volume) la plupart des opérations du Gouvernement Anglais, il semble toujours desirer de bonne foi la réputation d'impartialité. Son Ouvrage en général continue à renfermer des notices intéressantes, & quoique tout les faits qu'il y rassemble ne soient pas, ni d'une égale importance, ni d'un égal intérêt, qu'on éprouve même quelquefois un peu de lassitude par l'entassement & la répétition des anecdotes qui doivent peindre le peuple dont il s'occupe; il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage estimé en Allemagne, nous paroît mériter à plusieurs égards la réputation dont il y jouit.



## E T A T D E L A F R A N C E ,

*Au mois de Mai 1794, par M. le Comte  
de Montgaillard, avec cette épigraphe :*

. . . . . Lamentabile regnum  
Eruerint Danaï, quæque ipse miserrima vidi. *Virg.*

*A Londres, & se trouve à Lausanne, chez Mrs.  
DURAND & RAVANEL.*

**L**AUTEUR de ce *Précis* a habité Paris 18 mois, presque sans interruption après la retraite du Duc de Brunswick, il n'a échappé aux dangers qui l'environnoient de toutes parts qu'en affectant les dehors d'une frivolité, & d'une dissipation qui ont éloigné les défiances, & il n'a quitté la France, qu'après y avoir étudié la révolution dans le lieu même de ses horreurs.

Sans juger du fond de l'ouvrage, un style pur, attrayant, rapide, des observations vérifiées par les événemens qu'elles ont prévus, & des vues saines sur les causes de ces événemens, nous paroissent distinguer cette brochure qu'on lit avec le plus grand intérêt, de l'immense quantité d'écrits occasionnés par la révolution.

## O D E

## S U R L E S T O M B E A U X .

**V**EILLÉ-JE , qu n'est-ce qu'un vain somme ?  
 Où suis-je , & que vois-je en ce lieu ?  
 A mes pieds les restes de l'homme ,  
 Plus haut la majesté de Dieu.  
 Quoi ! par un hommage stérile ,  
 L'homme dans son dernier azyle  
 Met sa cendre aux pieds des autels ?  
 Peuples , Rois , ici tout succombe ;  
 Le sceptre est brisé par la tombe ;  
 Et la mort instruit les mortels.

La mort tient ici son école :  
 Mortels , tremblez tous à sa voix ;  
 Et tombez aux pied de l'idole  
 Qui voit à ses pieds tous les Rois !  
 C'est peu de courber votre tête  
 Sous le joug qu'elle vous apprête ;  
 C'est peu de mourir sans effort :  
 Mortel qui , dans ta noble envie ,  
 Veux savoir mépriser la vie ,  
 Viens prendre leçon de la mort.

La nuit , lorsque je me promene  
 Seul , dans ces lieux où le trepas  
 Entasse de l'espece humaine  
 Les tristes debris sous mes pas ;  
 Je crois voir , du milieu des ombres ,  
 S'élever des phantômes sombres ,  
 Et l'un me crier : “ Hâte toi ;  
 „ Dans peu d'instans il faut me suivre ,  
 „ Comme toi , si l'on m'a vu vivre ,  
 „ Au tombeau descends avec moi ! . . .

---

Près de cette urne sépulchrale  
Que fait ce vieillard décrepit ?  
Ciel ! il tient la liste fatale ,  
Où chaque mortel est inscrit.  
Courbé sur sa faux menaçante  
D'une main glacée & tremblante ,  
De là le temps tire au hazard  
Le nom du poltron & du brave ,  
Celui du maître & de l'esclave ,  
Et de l'enfant & du vieillard.

---

Séjour de la paix éternelle ,  
Palais du trépas , ouvrez-vous ,  
Et montrez-nous ce que recèle  
Le tombeau dans ses flancs jaloux.  
Quoi ! voilà donc tout ce qui reste  
De cette figure céleste ,  
De la beauté que j'adorois :  
Envain ses yeux lançoient la foudre ,  
Elle est aujourd'hui dans la poudre  
Et les vers rongent ses attraits.

---

Envain le ciel & les années  
Ont épargné ces monumens ,  
Dont , sur ses rives fortunées ,  
Le nil baigne les fondemens :  
Le monde a perdu la mémoire  
De ces Rois dont la vaine gloire  
Mit tant de faste dans leur deuil ;  
On fait seulement que ces Princes  
Foulerent cent & cent Provinces ,  
Pour satisfaire leur orgueil.

---

Ah ! que la veuve de Mausole  
 A bien plus de droits sur nos cœurs !  
 De sa perte elle se console ,  
 En perpétuant ses douleurs.  
 Les arts font un effort sublime ;  
 Mausole à leur voix se ranime ,  
 Et l'enfer même en est jaloux :  
 Ainsi la sensible Artémise ,  
 Par son amour s'immortalise ,  
 Et rend la vie à son époux.

---

Qu'au-delà du Gange , Alexandre  
 Étende ses vastes projets ,  
 Ce conquérant mêle sa cendre  
 A la cendre de ses sujets !  
 Thrônes , pouvoir , grandeurs , richesse  
 Esprit , beauté , force , jeunesse ,  
 Tout s'évanouit au tombeau.  
 Tout y meurt : haine , amour , colère ,  
 Là , Zoïle est auprès d'Homère ,  
 Et Voltaire auprès de Rousseau.

---

Disparoissez , titres futiles ,  
 Vains hochets de la vanité ;  
 Croix , faisceaux , signes inutiles  
 D'un respect trop peu mérité !  
 Vainqueur d'une caste rivale ,  
 Que César aux champs de Pharsale  
 S'enivre de sang & d'orgueil !  
 Il périt au sein des tempêtes ;  
 Et de tant de vastes conquêtes  
 Il ne lui reste qu'un cercueil.

---

Le Romain qui, dans l'esclavage  
 Mit l'Afrique & ses défenseurs ,  
 Sur les ruines de Carthage  
 Nous instruit du sort des grandeurs.  
 Et ce Roi des Rois, ce grand homme ,  
 Qui dans son camp, transportant Rome ,  
 Avoit ses consuls pour soldats ,  
 Seul, & sur une rive obscure  
 Meurt sans gloire & sans sépulture ,  
 Sous les coups du traître Achilles.

---

Plaines autrefois si fertiles ,  
 Où les Scipions, les Césars ,  
 Les Marcellus & les Emiles  
 Enchaînoient les Rois a leurs chars ,  
 C'est peu qu'émule du tonnerre  
 Le Romain, ce foudre de guerre ,  
 Ait vu tomber tous ses Héros  
 Dans ses campagnes desolées ;  
 Les Cités ont leurs mausolées  
 Et les Empires leurs tombeaux.

---

Palais, temples, & diadème ,  
 Beaux-arts dont l'homme est l'inventeur ,  
 Les élémens, l'univers même ,  
 Tout passe, hormis son Auteur.  
 Mortel ! pourquoi donc ce murmure ?  
 Telle est la loi de la nature ,  
 Que tout ce qui naît doit périr.  
 Hier, tu n'étois que poussière ,  
 Aujourd'hui tu vois la lumière ,  
 Et demain te verra mourir.

---

Quoi ! celui qui dans ses balances  
 Pesa les cieux & l'univers ,  
 Et qui de leurs orbes immenses  
 Calcula les retours divers ,  
 Newton , disciple d'Uranie,  
 Verroit son ame & son génie  
 Enfermés dans le monument !  
 Non, l'homme à la terre intraitable  
 Rend sa dépouille périssable ;  
 L'ame vit éternellement.

---

Sépulchres , rompez ce silence  
 Qui remplit d'effroi les humains :  
 Parlez ; Dieu rend-il l'existence  
 A l'homme ouvrage de ses mains ?  
 Oui , l'avenir nous cache une heure ,  
 Où de leur dernière demeure  
 Les morts sortiront à la fois.  
 Mais quoi ! la mer fuit , le ciel gronde ,  
 Voici le monarque du monde :  
 Mortels , entendez tous sa voix.

---

Je ne viens point , Juge inflexible ,  
 Rendre des arrêts rigoureux ;  
 Je viens comme un Pere sensible  
 Qui veut voir ses enfans heureux :  
 Votre bonheur m'est nécessaire ;  
 Venez tous dans le sein d'un Pere  
 Qui vous promet l'éternité.  
 Venez mortels , sans la puissance  
 De se ompenser l'innocence  
 Que seroit l'immortalité ?

---

## H E R C U L E ,

## F A B L E .

DANS la Région éthérée,  
 Hercule faisant son entrée,  
 Salua tous les Dieux , commençant par Junon ;  
 Junon qui fut toujours sa cruelle ennemie :  
 C'est , lui dit-il , à ton antipathie ,  
 Que je dois l'éclat de mon nom  
 Et les honneurs de l'éternelle vie.  
 J'ai pour y parvenir , travaille , combattu ,  
 Au foyer des revers s'épura ma vertu ;  
 O ! Junon , je t'en remercie.

*Par Mr. D. V.*

## E P I T A P H E D E R O B E S P I E R R E .

Loin du glorieux Cénotaphe  
 Qu'au Panthéon sembloit lui dresser de destin,  
 Robespierre en deux parts ici repose enfin :  
 Il falloit sans tarder faire son épitaphe ,  
 Ou bien celle du genre humain.

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'énigme est *ramoneur* ; celui du logogriphe est *Rocher* où l'on trouve *Roche* , *Roch* , (Saint) *roc* ; celui de la Charade est *quatre-vingt*.

## E N I G M E .

L'art nous créa jumeaux , nous ne travaillons guère  
 Dans la saison caniculaire ;  
 Mais l'hiver , occupés d'un service assidu ,  
 Nous rachetons le temps perdu.  
 Alors plus de repos , toujours peine nouvelle ;  
 On nous voit dans les plus grands froids ,

## JOURNAL

Le long du jour porter du bois,  
 Et la nuit faire sentinelle ;  
 Car il nous faut garder un prisonnier fournois,  
 Moitié lo mis, moitié rebelle,  
 Qui rompant la chaîne une fois,  
 Ne connoît plus ni frein ni lois.  
 Notre azile ordinaire est une grotte obscure,  
 Ou d'objets tenebreux nous sommes entoures.  
 Jamais nous n'affichons d'eclat & de parure,  
 Qu'en allant nous assoir sur les lambris dorés :  
 Là, pour charmer l'ennui du maître,  
 Quand la bête vient l'assiéger,  
 Sous les traits du plaisir nous aimons à paroître,  
 Tantôt nymphe, tantôt berger,  
 Tantôt nous couronnant de feuillage champêtre,  
 De raisins prêts à vendanger,  
 Ou de fleurs qui viennent de naître.  
 Notre berceau, dit on, fut l'atelier d'un dieu.  
 Quelque titre imposant que la fable nous forge,  
 La froide vérité nous respecte si peu,  
 Qu'en livrant notre corps au feu,  
 Elle nous met souvent les deux pieds sur la gorge.

---

## LOGOGRIPE.

Mon existence, hélas ! n'est que pure chimère ;  
 Je péris en naissant, comme a péri mon père :  
 Mais jugez si je dois me plaindre de mon sort.  
 Comme lui je renaïs à l'instant de ma mort.  
 Combinez mes six pieds, vous trouvez sans peine  
 Un tenebreux réduit ou l'avarice humaine  
 Force l'homme au travail en le privant du jour ;  
 Ce mois, empire heureux de Flore & de l'Amour ;  
 La Déesse des bois ; mais gardons de trop dire,  
 Vous me devineriez : adieu je me retire.

---

## CHARADE.

Le Véritien verse dans mon premier ;  
 Le voyageur roule sur mon dernier ;  
 Et le negociant doit craindre entier.

## E L I S E ,

## O U L A B A G U E R O M P U E ,

*Conte traduit des bagatelles allemande.*

C E fut une nuit horrible. — Le tocsin sonnoit. — Le tambour battoit l'allarme dans les petites rues de la ville *Carlsmarkt*. Les hommes, les chevaux pèle-mêle, l'antique toit de l'église en flamme. — Tout-à-coup le vieux pasteur Silfeld s'éveille, il saute hors de son lit. — Sa fille unique Elise le rencontre à la porte de la chambre. Elle est en court jupon, les pieds nus; elle se précipite dans les bras de son pere à moitié morte d'effroi. — C'est avec peine qu'il parvient à la rappeler à elle, il l'engage à se vêtir, il en fait autant. Cependant le feu gagne, déjà la maison construite en bois est toute en flamme. — On enfonce les portes, on sauve ce qui se présente sous la main. Elise emporte quelque vêtemens, le ministre s'empare d'un paquet de papier & d'une petite cassette; chargé de ces minces dépouilles, ils quittent leur maison, elle s'éroule derriere eux; & ces infortunés cherchent secours & sûreté, qu'ils trouvent enfin dans une petite chaumiere du fauxbourg.

Le feu fut éteint avec le jour , mais la moitié de la ville étoit en cendre , le presbî-tère entièrement consumé. Le calme rétabli , on assigna une meilleure demeure au digne pasteur ; & lorsqu'il voulut y entrer , il se trouva comme il arrive d'ordinaire dans ces momens d'effroi ; que la fille , sa vieille servante & lui , n'avoient sauvé des flammes que des choses inutiles , & que tout ce qui avoit de la valeur , habits , lits , argenterie , papiers , lettres de rentes , obligation , contrat , tout avoit servi d'aliment aux flammes ; le ministre Silfeld réputé riche la veille , se trouvoit réduit à la plus grande pauvreté ; & lorsqu'il examina les papiers qu'il avoit sauvé , il vit avec douleur , qu'en croyant prendre des papiers important , il n'avoit arraché du feu que quelques anciennes quittances. Il est vrai , qu'il y avoit dans la cassette avec quelque argent comptant qui lui suffit à peine pour les premiers besoins : deux autres objets , sur lesquels le Lecteur voudra bien suspendre sa curiosité.

Silfeld déjà vieux , ne fit plus que languir depuis ce malheureux incendie , & trois mois c'étoient à peine écoulés , o s que s'enfermant un jour avec Elise , apres quelque préparation , il lui tint le discours suivant :

» Tu remarque sans doute aussi bien que  
 » moi, ma chère enfant, la diminution de  
 » mes forces ; elle m'avertit de ma fin pro-  
 » chaine, j'y suis dès longtemps préparé ; &  
 » si Dieu ne m'avoit éprouvé dans ma vieil-  
 » lesse, je mourrois sans inquiétude sur ton  
 » sort. Mais entièrement ruiné par notre in-  
 » cendie, je ne puis, mon Elise, te laisser  
 » rien en mourant. Dieu le veut ainsi, son  
 » saint nom soit béni ! » .

» Je me crois obligé néanmoins par cette triste  
 » circonstance, à changer le plan que je m'é-  
 » tois formé à ton égard, & à te découvrir  
 » une chose qui te fut resté inconnue sans nô-  
 » tre malheur ; car peut-être, si je te la ca-  
 » chois plus long-temps, aurois-je à me re-  
 » procher d'avoir empêché les événemens que  
 » la Providence prépare pour ton bonheur.  
 » Je n'ai jamais eu d'enfans de feu ma femme,  
 » continua le bon pasteur d'une voix émue,  
 » & malgré ma tendresse vraiment paternelle  
 » pour toi, tu n'es point ma fille. »

L'effroi d'Elise ne peut se dépeindre, déjà  
 au premier mot qu'avoit prononcé Sille'd, les  
 yeux s'étoit rempli de larmes, des sang'ots  
 leur succedent à ce moment. Elle se jette  
 brusquement à son cou, des cris inarticulés  
 lui échappent ; on l'entend alternativement  
 répéter les noms de fille & de pere ; elle ne

peut renoncer à l'idée que Silfeld est le sien.

Déchiré lui-même par cette scène attendrissante, le sensible vicilard fait un effort pour rappeler Elise à un état plus calme. Il essaye, mais en vain, de continuer son récit, elle ne peut l'entendre, & il se voit forcé de le remettre au lendemain. Tu fais, lui dit-il, lorsqu'il la vit moins agitée, que je n'ai pas toujours occupé la cure de Carlsmarkt, & que dans ma jeunesse j'étois pasteur de Landek, village situé à 60 lieues d'ici, & peu distant de *Habelswirth*, où demeure ma sœur. Ce fut là que je me mariaï & que je vivois depuis cinq ans avec ma femme, sans avoir d'enfans, lorsque la première guerre de Silésie éclata. Revenant un Dimanche de prêcher à mon annexe, accompagné de mon maître d'école, & passant un petit bois, à peine y avions-nous fait quelques pas, que je me vis entouré de 5 ou 6 hommes inconnus. J'étois jeune alors, plein de courage & de feu ; je voulois résister lorsque leur chef m'abordant poliment, me pria de n'en rien faire ; vous êtes en nôtre pouvoir, me dit-il, mais je puis vous assurer que nous n'avons aucune intention de vous faire de la peine, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous arrivera rien, si vous voulez consentir à nous suivre pour quelques heures. — Ou voulez-vous donc me conduire, m'écriai-je, en l'interrom-

pant. — Auprès d'une malade qui vous désire. D'une singulière manière, repris-je avec humeur. — J'en conviens dit-il avec douceur, mais les circonstances qui nécessitent notre démarche, vous seront peut-être connues un jour. J'alléguois alors l'inquiétude qu'auroit ma femme, il m'offrit un crayon & du papier pour la tranquilliser, il fallut se rendre. J'écrivis, le maître d'école reprit le chemin de mon presbytère.

Je montai dans un carrosse, arrêté à quelques pas de là, on me banda les yeux, celui qui m'avoit parlé s'assit à côté de moi, & les chevaux partirent au galop.

Ils pouvoient avoir couru environ deux heures, lorsque le carrosse s'arrêta. L'on me pria de descendre; on me fit passer une porte, & lorsque je fus entré, on me rendit l'usage de la vue, & je montai l'escalier d'une maison, qui me parut située au milieu d'un bois. Tout ce qui m'entouroient portoit l'empreinte du plus profond mystère, les volets des fenêtres étoient hermétiquement fermés, & toutes les personnes qui se présentèrent étoient masquées. L'on me conduisit dans un salon, un homme de bonne mine masqué comme les autres vint à ma rencontre & me fit des excuses de la manière dont on m'avoit amené, en se justifiant sur les circonstances où il se trouvoit. Il

m'assura que je serois reconduit le même soir chez moi ; actuellement, ajouta t-il , daignez me suivre , il s'agit de bénir un mariage , de consoler une personne mourante & de baptiser un enfant ; il me conduisit en achevant ces mots , dans une chambre attenante , une jeune & belle femme y étoit couchée , pâle & mourante , à ses côtés un enfant nouveau né , c'étois toi ma chere Elise. Voyez me dit mon conducteur , d'une voix altérée ; voilà ma fiancée , & voilà nôtre fille. Oh ! mon pere , ajouta t-il en se tournant vers un homme qui paroïsoit âgé ; confirmé le don que vous m'avez fait. — Le vicillard , me pria de bénir l'union prête à se dissoudre ; la cérémonie finie , ton pere & le vicillard s'éloignerent. Je m'assis au chevet de la malade ; d'une voix foible & baignée de larmes , elle commença à soulager l'angoisse de son ame , elle n'avoit aucun vice à se reprocher , me dit-elle , & sa physionomie céleste annonçoit sa sincérité ; mais sa passion pour celui avec qui je venois de l'unir , lui rendoit ces derniers momens difficiles ; je parvins à la tranquilliser , à lui faire envisager la mort avec fermeté , avec espoir ; & bientôt son unique vœu pour ce monde , fut de voir sa fille baptisée & dans de bonne mains.

Tout fut donc préparé avec la plus grande célérité pour ton baptême , je te l'administrai

devant elle , & trois témoins. La cérémonie finie, le vieillard resta seul avec elle, & ton pere me conduisit dans l'autre chambre, m'embrassa, m'offrit des rafraichissemens, & pendant que j'en prenois, il me proposa de me charger de toi comme de mon propre enfant, de t'élever sous mon nom, jusqu'à ce que les circonstances changées, il pu te reconnoître; & il m'assura une pension annuelle de 200 écus; qui me seroit payé par des personnes sûres; mais par des voies détournées, ne connoissant pas ton pere, cette promesse ne put influer sur ma résolution. Mais le vœu de ta mere mourante, me décida à consentir à sa prière, on lui en fit part; & cette nouvelle lui rendit la sérénité. Un des acteurs de cette bisarre scène dressa un acte sous la dicté de ton pere, qui contenoit toute l'histoire de ce que je viens de te conter, avec la date de ta naissance & de ton baptême; on en fit deux copies, que nous signâmes, moi de mon nom, ton père avec un nom en chiffres que je n'ai pu deviner. Avec cet écrit: il me donna aussi la moitié d'un anneau d'or qu'il tira de son doigt & qu'il rompit en deux. Conservez bien me dit-il, ces deux gages, ils serviront un jour de signes de reconnoissance pour cet enfant.

*Ici le pasteur s'interrompant, apprit à Elise*

que cette moitié de bague & l'écrit étoit dans la cassette qu'il avoit sauvé des flammes. Et reprenant son récit ; ton pere , dit-il , me remettant alois une bourse de 100 écus pour les six premiers mois , me conduisit aupres de ta mere , de laquelle je pris un congé attendrissant , & m'accompagnant enfin au bas de l'escalier , il m'embrassa avec chaleur en te recommandant à mes soins , & en me priant de permettre qu'on me banda les yeux. Je le souffris ; remonté en carosse , une femme à mes côtés t'avoit sur ses genoux ; le même homme qui m'avoit amené m'accompagna , & par ménagement pour toi , nous arrivâmes fort tard au presbytere , où je trouvais ma femme très-inquiète sur mon compte , mais ravie du présent que je lui apportois.

Mes compagnons de voyage repartirent sans même entrer dans ma maison. Nous résolûmes la même nuit , ma femme & moi , de te faire passer aussi longtemps que nous serions à Landeck , pour la fille d'une de nos sœurs morte depuis quelques jours en couche avec son enfant , à plus de vingt lieues de ma cure. On te procura une nourrice dès le lendemain. Nous eûmes le bonheur de la trouver bonne , & la satisfaction de te voir croître & prospérer chez nous.

Pendant trois ans entier, continua Silfeld,

je reçus régulièrement ta pension , quelquefois par la poste, le plus souvent, par un homme à cheval qui arrivoit de nuit, ne descendoit jamais , mais demandoit régulièrement à te voir. Ce fut par cette voie que j'appris que ta mere étoit ex irée immédiatement après notre départ. — Tout-à-coup je ne reçus plus rien. Deux ans s'écoulerent ainsi , nous primes ma femme & moi la résolution de t'adopter entièrement & de te laisser dans l'idée que nous étions tes vrais parens. Tout le monde étant instruit du contraire dans le village. J'acceptai avec joie la cure qu'on m'offrit ici , éloignée de soixante lieues de celle que j'occupois. Ma femme s'y rendit avec toi, pendant que je réglois avec mon successeur les affaires de l'église que je quittois , & je pus feindre qu'elle m'avoit écrit ta mort. Réuni à elle, tu passas ici sans obstacle & sans recherches pour notre fille ; tu continueras à l'être chère Elise , jusqu'à ma mort. Quant à ton pere, je n'ai pas entendu parler de lui. »

Le vieillard finit la son singulier récit , & Elise muette , agitée , restoit dans le silence. Je te l'ai déjà dit , ma bien aimée , reprit Silfeld en pressant les mains d'Elise dans les siennes ! Si Dieu m'avoit laissé ma petite fortune , tu ignorerois encore ce que je viens de te conter. Mais ayant tout perdu , je dois

du moins employer le peu de force qui me reste , à te faire entrevoir s'il est possible , quelque meilleure perspective pour l'avenir. Conserve avec soin les choses contenues dans cette cassette ; j'y ai joint une lettre adressée à ma sœur à *Habelswirth*, rends-toi chez elle aussitôt que tu m'auras fermé les yeux ; lorsque tu y seras , sans perdre de temps , fais annoncer ma mort dans les papiers Publics , avec un avertissement qu'il s'est trouvé dans mon héritage ; la moitié d'une bague d'or qui cherche son autre moitié , & qu'on pourra s'adresser chez Madlle. Silfeld à *Habelswirth*, pour de plus amples renseignements.

Ce petit avis suffira pour ton père. — Cette précaution prise , attends au moins une année avant de prendre un parti. Si rien ne s'annonce pendant cet intervalle ; alors ma chère enfant , renonce à tout espoir ; & ma sœur à laquelle je te recommande , cherchera d'après ses moyens à te procurer quelques ressources.

Elise dont l'état , pendant ce long discours , peut mieux se sentir que se dépendre , eut quelques objections à faire contre ce dernier arrangement ; elle eut entr'autres désiré que , sans attendre le moment douloureux que lui faisoit envisager son père adoptif , on eût tout de suite mis l'avertissement concernant l'anneau dans les papiers Publics. Mais , Silfeld

fût de sa fin prochaine , lui fit comprendre qu'on ne fauroit alors ou s'adresser. Ses presentimens se réaliferent bien-tôt, six semaines apres cette conversation , Elise versa des larmes bien sincere sur sa tombe, & deux mois apres elle se trouva sur le grand chemin de *Habelsvirth* avec la petite cassette & le peu d'argent comptant qu'elle avoit réalisé des debris du petit héritage du bon Silfeld.

La sœur de ce digne ecclésiast que étoit en tout sens ce qu'on appelle une vieille fille ; occupée toute sa vie à travailler en modes & former de jeunes ouvrièrès à cet utile ouvrage ; elle s'étoit procuré un entretien honnête , mais ses idées s'élevoient rarement au-delà de ces chiffons ; bonne d'ailleurs , oisiveuse , infouciantè en apprenant la mort de son frere , & en lisant sa lettre ; elle versa quelques larmes qu'elle essuia bientôt , pour s'occuper de sa nouvelle compagne , qu'elle reçut avec cordialité , qu'elle questionna avec curiosité , & à laquelle elle rendit mille petits services. Lorsqu'il fut question des mesures recommandée par son frere à Elise , elle branla la tête comme doutant beaucoup de leur succès ; elle trouva néanmoins qu'il falloit essaièr cette démarche ; & avant un mois l'*Avertissement* se trouva dans tous les papiers Publics , en vogue alors en Alle-

magne : & l'histoire d'Elise fut racontée par toutes les comères de *Habelswirtk*.

Ces précautions prises , notre héroïne en attendoit l'effet , & elle commençoit déjà à aimer Mademoiselle Silfeld comme une mere , lorsqu'une cruelle apoplexie vint lui enlever encore ce foible appui.

Qu'on se représente l'état ou cette perte jetta la pauvre Elise ! — Encore quelques mois de vie , & sa nouvelle mere lui eut assuré son petit héritage ; ce qui du moins l'eusse mis en état d'attendre à *Habelswirth* même les effets de sa démarche ; mais cette mort subite empêchant la defunte de faire aucune disposition , les scellés furent apposés sur tous ses effets. Et la pauvre Elise restée seule , se trouva sans appui , sans amis , sans connoissance dans la ville & sans ressource ; quelle affreuse situation pour une jeune fille de 19 ans ! Il falloit cependant prendre un parti , & très-naturellement Carlsmarkt se présente à son idée comme son seul refuge , on l'y connoissoit du moins ; elle y avoit des amis , & peut-être y trouveroit-elle quelques ressources.

Il ne s'étoit pas tout-à-fait écoulé deux mois pendant son séjour chez la defunte. Lorsque par un jour nébuleux d'automne , Elise avec le cœur bien plus ferré , la bourse bien moins garnie , que dans son premier voyage ; sortit des portes de

la ville ; les meilleurs effets avoit été compris sous le scellé , & c'avoit été avec peine , qu'elle en avoit arraché sa pauvre petite cassette & son peu d'argent comptant ; mais elle en avoit si peu , qu'elle ne put prendre la poste comme en venant , & qu'il fallut aller à pied. Elle s'en tira passablement le premier jour , dès le second , le temps se mit à la pluie , & le troisieme elle ne put aller plus loin.

Par bonheur , ou par malheur , car tout ici bas peut s'envisager sous plusieurs aspect. Une diligence s'arrêta vers le midi , dans la même auberge , où Elise inquiète & triste se reposoit. L'hôte touché de sa fatigue , engagea le conducteur qui s'y prêta de bonne grâce en faveur d'un léger salaire , à lui donner une place dans sa voiture jusqu'à peu de distance de la première station. Mais à peine la voiture avoit elle cheminé une heure , que le postillon ivre , renversa la lourde machine dans un fossé. Les compagnons de voyage d'Elise , en furent quittes pour la peur ; mais notre pauvre orpheline s'étoit demis la main droite & le pied gauche , de maniere à ne pouvoir se tenir.

On avoit relevé le carosse , & l'on vouloit l'y transporter. — Tout-à-coup une chaise de poste roulant au grand galop de quatre chevaux se fait entendre , un jeune officier l'occupe , fait arrêter , s'informe de ce qui se passe , apprend le mal-

heur qui vient d'arriver , jette un coup d'œil sur Elise , & se détermine à la secourir. Il n'eut pas de peine à s'arranger avec le conducteur du carrosse. Elise indifférente à tout, se laissa transporter dans la chaise de poste , & l'officier faisant remettre les chevaux au galop, la conduisit à la ville la plus prochaine, la descendit dans la meilleure auberge , la recommanda fortement aux soins d'un bon chirurgien qu'il fit venir, à ceux de l'hôte , auquel il la confia : après quoi il remonta en chaise , en promettant qu'il reviendrait dans quatre jours , & qu'il payeroit tous les frais qu'elle pourroit occasionner.

Tout ce qui se passa , fut si rapide , qu'on aura eu à peine le temps d'admirer l'honnêteté de ce jeune officier. Sans vouloir lui en ôter tout le mérite ; il est temps d'avertir nos Lecteurs , qu'Elise étoit une très - belle femme, dont les charmes avoient inspiré au jeune capitaine , des sentimens plus vifs que ceux d'une compassion ordinaire.

La maniere dont elle voyageoit dans la diligence , suffisoit pour lui faire croire qu'elle étoit sa conquête , & il se voyoit déjà arrivé à son but par son procédé généreux.

Pendant qu'il formoit ses beaux projets , Elise , la vertu , l'innocence même , ne révoit qu'obligation , que gratitude envers son bien-

facteur. Il revint le quatrième jour. Comme elle s'empresse à lui témoigner sa reconnaissance ! — Mais interrompue au premier mot, les manières, les façons, les propositions, les prétentions du capitaine, en déchirant le voile qui couvroient les yeux d'Elise, l'instruisent trop clairement du motif de ses bienfaits, pour lui laisser d'autres sentimens que celui de la plus vive indignation & du plus violent désespoir. Oubliant alors bienfait & reconnaissance, elle montre une fermeté qui étonne, qui déconcerte le jeune téméraire, & sachant qu'il est obligé de repartir, elle espère profiter des intervalles de son séjour dans l'auberge pour recouvrer la liberté. Mais elle ignoroit qu'elle y étoit prisonnière ; son embarras, son désespoir ne peuvent se décrire, lorsque l'hôte lui déclara qu'il ne la laisseroit point partir que sa dépense ne fut payée. De deux jours l'un, le capitaine répétoit ses visites ; elle ne savoit à quoi se résoudre ; mais il est une Providence qui veille sur l'innocence & la vertu. Un jour que le capitaine l'avoit quittée, en lui promettant de revenir la prendre. Elise triste & pensive, appuyée sur sa fenêtre, cherchoit dans son esprit quelques moyens d'éviter ce malheur.

Un carrosse de voyage entre lentement dans la cour, une femme d'un certain âge en sort, & une autre femme très-malade, portée par des

Jaquais fut mise au lit dans une chambre à côté de celle qu'occupoit Elise.

Un espoir soudain s'empare du cœur de notre orpheline , peut-être , s'ecrie-t'elle , est ce un appui que le ciel t'envoie. Mais comment approcher de cette étrangère ? Elle en cherche les moyens. Au même instant l'hôte vient la prier de remplacer sa femme absente auprès de la Dame étrangere nouvellement arrivée. Il l'y conduit, l'accueil qu'elle reçoit l'enchanté.

Cette Dame se faisoit appeller en route, la baronne de Holm, quoique ce ne fut pas son nom. La malade étoit sa femme de chambre.

La bonté de l'étrangère, l'amabilité d'Elise établit bientôt de la confiance entre elles; & Elise enhardie, saisit un moment favorable pour instruire la baronne de sa situation en implorant sa protection pour en sortir. Votre demande ma chere enfant, lui répondoit l'étrangère, me vient plus à propos que vous ne le croyez vous-même. Ma pauvre *Francisque* empire chaque jour; il me faut une femme de chambre, si vous voulez remplir sa place, je la conduirai chez ses parens a quelques lieue d'ici, & je vous servirai de mere.

Elise transportée, baisa la main de sa protectrice, & des le même soir commença son service. L'hôte payé par la baronne, n'eut plus d'objection contre son départ.

Le

Le lendemain matin la malade fut reportée dans le carosse : la baronne accompagnée d'Elise s'y mit aussi ; on mena *Francisque* chez elle ; & de là après deux jours de marche on arriva à la terre de la baronne.

Nous avons insinué que la respectable protectrice d'Elise avoit eu des raisons pour taire son vrai nom, dans le voyage qu'elle venoit de faire. Mais cet incognito n'étoit point chez elle une affectation de grandeur ; car quoique veuve du comte de R..., & jouissant d'une fortune immense. La comtesse digne de la classe qu'elle occupoit se faisoit pardonner cet avantage, même par ceux que leurs richesses révoltoient le plus contre la ligne de démarcation qu'établit la naissance.

Elle avoit vu chez ses parens le contraste de la vraie grandeur & de l'orgueil. Son pere, le comte dei Lillenthal, officier distingué par son mérite, aveuglé par l'amour dans sa jeunesse, avoit épousé la fille d'un négociant, & Madame de Lillienthal qui n'apporta à son époux que de la beauté & de la fortune, fut tellement éblouie du rang où il la fit monter, que donnant dans tous les travers d'une grossière vanité, elle trouva le moyen de se rendre haïssable à sa propre famille, par les mépris dont elle la combla, insupportables dans les cercles où son mariage l'avoit introduite ; & qu'en très-peu de temps ses folles

dépenses , dissipèrent non-seulement le bien qu'elle avoit donné au comte ; mais obligèrent encore celui-ci , quelque modique que fut sa propre fortune , à la sacrifier au desir d'acquiescer les engagements de son épouse.

Ainsi réduit à ses appointemens militaires , le comte resté veuf avec deux enfans ; retrancha sa maison pour être à même de suppléer à la fortune qui leur manquoit , en leur donnant une excellente éducation.

Son fils né militaire , & placé dans son propre régiment , commença son service sous ce digne pere , comme simple soldat , tandis que Mdlle. de Lillienthal , qui réunissoit une belle figure , au plus excellent caractère & à la plus grande docilité , aux sages directions qu'elle recevoit , acquit avec les agrémens de son sexe toutes les vertus domestiques , qui font le bonheur d'un époux & la gloire d'une épouse. Tant de qualités fixerent l'attention du comte de R... intimement lié avec Mdme. de Lillienthal , & presque aussi âgée que lui. Ce fut avec timidité qu'il s'offrit pour devenir son beau fils. Vous ignorés sans doute , lui dit le comte en riant , que mes enfans n'ont d'autres espoir de fortune que l'héritage du vieux *Brougdorf* , le frere de ma femme , qu'il ne veut leur laisser qu'à condition qu'ils s'allieront dans la roture.

Cet oncle maternel des deux jeunes gens ,

Bourgeois immensément riche, célibataire par avarice & par égoïsme, étoit un prétendu philosophe, frondeur par état de tout ordre établi, & qui regardant la noblesse comme une tache, parce que son orgueil avoit été revolté des mépris de sa sœur; avoit en effet déclaré qu'il priveroit son neveu & sa nièce de sa succession, s'ils s'avisent de se marier à d'autres qu'à des Bourgeois. Avec moins de fortune que n'en avoit le comte de R... Cet obstacle ne l'eut pas arrêté. Et Mdle. de Lillienthal assez sensée pour apprécier le mérite sans la jeunesse devint son épouse. Après quelques années d'une heureuse union, il la laissa veuve, mere d'un fils unique, & jouissante d'une fortune immense.

On voit qu'Elise ne pouvoit tomber en de meilleures mains, la comtesse la traitoit plus en mere qu'en maîtresse. Elise de son côté répondoit à tant de bonté par le plus tendre attachement, par la plus grande attention pour tout ce qui pouvoit plaire à sa protectrice, & par une confiance entière de ses plus secrets sentimens; la seule chose qu'elle lui eut caché étoit l'histoire de sa naissance, & ce que contenoit sa petite cassette, parce qu'elle préféreroit de passer pour la fille du ministre Silfeld, à être regardée comme un espèce d'enfant trouvé.

Elle étoit si heureuse avec sa bienfaitrice,

qu'elle oubliâ presque elle-même la bague, l'écrit & l'avertissement.

La comtesse voyoit peu de monde, elle aimoit la lecture, l'ouvrage, la musique, & Elise, à qui elle avoit donné des maîtres, lui tenoit compagnie & partageoit ses récréations.

Cet heureux genre de vie duroit depuis près d'une année, lorsque la comtesse reçut une lettre du comte son fils absent depuis longtemps de chez elle, & qui dans sa carrière militaire, menoit un genre de vie dont elle n'étoit pas entièrement satisfaite. Il s'annonçoit comme ayant le plus grand desir de passer quelques temps chez elle; résolution qui lui fit d'autant plus de plaisir qu'elle la regarda comme un signe de réforme. Tout fut aussitôt mis en mouvement pour sa réception. Menuisiers, peintres, tapissiers, le château fourmilloit d'ouvriers & de marchands; on repara le pavillon de chasse, on renouvela la meute; & Dieu fait tout ce qu'on fit encore à l'honneur de ce cher fils; & lorsque tout fut préparé il n'arriva point. La comtesse chagrine de se voir trompée dans son attente, prit enfin son parti, d'autant que la belle saison étoit sur sa fin. Mais lorsqu'elle s'y attendoit le moins, & dans un des plus tristes jours de Novembre; étant avec Elise, elles entendent un grand bruit dans la cour, la porte s'ouvre, un domestique hors d'haleine,

annonce ; — Mr. le comte , mon jeune maître , la comtesse laisse tomber son ouvrage , Elise arrange en hâte le sien , déjà le comte est au cou de sa mere , déjà la comtesse oublie les reproches qu'elle vouloit lui faire , & se livre à toute sa tendresse. Je ne suis pas seul , lui dit-il , bonne maman , venez , votre frere , mon bon oncle , arrive. — Mon frere ! s'écrie la comtesse , quoi ! mon frere ! par quel miracle ? Sa goutte , ses affaires , sa mélancolie. Il seroit là ? Oui , oui , reprend vivement le comte , courons , aidons-lui à monter. En disant ces mots , le fils vole , la mere court , & Elise reste seule stupéfiée , anéantie d'avoir retrouvé dans le fils de sa protectrice , dans ce comte de R... si long-temps désiré , ce capitaine dont elle avoit ignoré le nom , & au pouvoir duquel la comtesse l'avoit soustraite. Qu'on s'imagine l'état d'Elise , à cette découverte restera-t-elle , sortira-t-elle ? A quel parti s'arrêter , elle choisit enfin le dernier ; mais il faut passer par la même porte , par laquelle , il vont revenir. — A peine a-t-elle passé le seuil , qu'elle rencontre le vieux comte Lillienthal attaqué de la goutte , conduit par sa sœur & son valet de chambre , suivi de quelques domestiques , elle se glisse , heureusement sans être apperçue. Mais dans l'anti-chambre elle rencontre le capitaine lui-même devenu major ; il s'arrête , je vous ai

reconnu Elise, lui dit - il rapidement, & vous m'avez reconnu de même ; mais je vous en conjure pour vous & pour moi , ne me trahissez pas. Il la quitta en disant ces mots, elle s'enfuit de son côté dans sa chambre.

Pendant qu'elle cherche à s'y remettre de sa vive émotion ; les témoignages d'amitié, de joie, de surprise, se succédoient sans interruption dans l'appartement de la comtesse. Ce frère & cette sœur qui se chérissoient, ne s'étoient point vu depuis long-temps, & la visite du comte étoit d'autant plus imprévue pour sa sœur, qu'elle le savoit perclus de goutte, accablé d'affaire, & tourmenté d'une sombre mélancolie, qu'il lui alléguoit comme un obstacle au desir quelle avoit de le voir.

Ces premiers mouvemens un peu calmés, la comtesse s'aperçut de l'absence d'Elise, & la fit appeler pour quelques arrangement nécessaires à la réception de ses hôtes. Elise avoit repris son assiette naturelle, & le peu de mots que lui avoit dît le major, n'y avoit pas peu contribué. Il craint d'être découvert, s'étoit-elle dit, je n'ai donc rien à redouter. Elle entra avec une modeste assurance, s'inclina profondément devant ces Messieurs, & suivit la comtesse dans son cabinet. — Où donc ta mere a-t-elle pris cette charmante femme de chambre, dit le général à son neveu? Celui-

ci n'ayant aucune envie de satisfaire la curiosité de son oncle, répondit qu'il l'ignoroit. La comtesse revint bientôt, le vieux comte lui répéta sa question, en ajoutant avec un jurement militaire qu'elle étoit la plus charmante suivante qu'il eut vu de sa vie. C'est ce que trouvent aussi certain capitaine auquel je l'ai enlevée, reprit la comtesse en riant : & tout de suite elle raconta en s'égaillant avec sel & finesse aux dépens du jeune homme qu'elle ne connoissoit pas, toute l'aventure d'Elise. On peut s'imaginer que le jeune comte fut celui qui trouva l'histoire la moins plaisante, & cherchant à détourner la conversation ; ma bonne maman, dit-il, pour revenir au discours qu'a interrompue votre Elise...

Fort bien, dit le général, d'un air fin ; il a déjà retenu le nom. — Le major sans se déconcerter continua, je voulois donc vous dire que pour cette fois-ci, c'est à mon oncle, auquel il faut vous en prendre, de ce que j'ai trompé votre attente. — Cela est vrai, dit le général, & c'est une excuse très-valable, répondit la comtesse, quoique j'ignore encore ce que tu as pu faire de cet étourdi, grand merci maman, dit le comte en riant, tu le sauras, reprit le général. J'arrive exprès pour te le dire, depuis quelque mois ton fils voyage pour mon compte sans avoir rien fait, je vais

donc voyager moi-même , car la chose me tient au cœur ; mais je viens te consulter : dans des affaires pareilles , conseil de femme ( dit-on ) est souvent le meilleur.

De grand cœur , mon cher ami , répondit la comtesse ; mais il faut t'expliquer plus clairement.

Patience , enfans , dit le général , reposons-nous ce soir ; demain aussi matin qu'il vous plaira... Il fallut attendre , & la comtesse , quoique femme , s'en tira mieux que mille autres , ne l'eusse fait en pareil cas. Le lendemain , le chocolat pris , les domestiques éloignés , elle rappella à son frere sa promesse , & il commença en ses termes :

Tu te souviendras sans doute , de la bizarre condition à laquelle notre oncle Bourgdorf mettoit son héritage , & de la colère où il fut lors de ton mariage avec le comte de R... Mais la fortune que te donnois ton époux , te mettoit au - dessus de sa vengeance. Pour moi , simple lieutenant , lorsque nous perdimes notre pere , je me trouvai par son testament sous la tutelle du digne Bernwald ; alors mon colonel , auquel mon pere , par politique avoit associé le vieux Bourgdorf , & ce choix parut en effet le radoucir un peu. Quoique bourgeois l'un & l'autre. Mes deux tuteurs pensoient bien différemment , mais Bernwald , véritable,

ment un second pere pour moi, me fit si bien sentir la nécessité de ménager le ridicule caprice de son collegue, qu'il obtint de moi tout ce qu'il voulut; & que Bourgdorf flatté de mes égards, consentit à contribuer à mon équipage de campagne. Tu fais que je fus fortement blessé dès la premiere action, & obligé de rester éloigné de l'armée pendant environ six mois, pour me faire guerir de mes blessures. Je vivois en partie à la campagne; car la petite ville de Brieg, avoit dans les environs beaucoup de pauvre noblesse. Entre les connoissances que je fis, aucune ne m'attira davantage que celle du baron de Germersdorf, grand maître des forêts de ce district. Sa fille ainée Henriette, m'inspira les premiers. . . je puis bien dire, les seuls sentimens d'amour que j'aye éprouvé de ma vie, également belle au moral & au physique, son extérieur ressembloit beaucoup à celui de ton Elise; elle étoit l'enfant de la nature dans toute sa pureté. Que de facilité ne trouvois-je pas à m'attacher cette ame innocente? Le pere étoit le meilleur & le moins soupçonneux de tous les hommes; je leur promis à tous les deux qu'elle seroit mon épouse à la fin de la campagne, & mon cœur & ma pensée étoit à ce serment. J'avois oublié Bourgdorf, son héritage, ma pau-

vreté ; toujours ensemble , un malheureux moment me rendit heureux.

Je m'étois cependant complètement rétab'i, il fallu retourner à l'armée , je vole dans les bras de Bernwald ; je le mets au fait de mes amours , de mes fermens , de nôtre position. Son effroi m'allarme : grand Dieu qu'avez-vous fait ? — Il étoit l'ami intime de Germersdorf , il favoit que chargé de famille , il ne pouvoit nous soutenir. J'avois obtenu le grade de capitaine en récompense de mes blessures ; mais sans compagnie , & avec la paye de lieutenant , je ne pouvois soutenir une femme & l'enfant qu'elle alloit me donner , si Bourgdorf me soustrairoit son héritage. Son âge avancé suggéra à mon protecteur qu'il ne falloit que gagner du temps. Il écrit au pere d Henriette , lui apprend nôtre faute , & en se rendant le garant de mon honneteté , il l'engage par l'intérêt de sa fille elle - même , au plus profond silence. Nous prenons nos quartiers d'hyver ; & par le plus signalé des bonheur , c'est à Brieg , que le collonel & moi sommes placés. Il m'accorde un congé. Mr. de Germersdorf sous un prétexte plausible , étoit allé avec Henriette passer quelque temps à une maison de chasse fort écartée , qu'il avoit sous sa direction ; j'y arrive peu de momens avant celui qui devoit me rendre pere, Bientôt Henriette me donna une fille ;

mais sa délivrance fut accompagnée de tant d'accidens, que l'accoucheur déclara qu'elle ne passeroit pas le troisieme jour, juge de mon etat. Henriette plus résignée en apparence désiroit un ecclésiastique auprès d'elle qui baptisât son enfant, & qui l'assistât dans ses derniers instans, & comme dans les circonstances où nous nous trouvions, ni son pere, ni moi ne pouvions nous charger de sa fille; elle désiroit aussi la savoir en de bonne mains. J'aimois trop Henriette, pour ne pas céder au moindre de ses vœux; j'allai même plus loin, & sans m'embarrasser des suites; je voulus qu'elle emporta au tombeau le nom de mon épouse, & j'ordonnai qu'on alla chercher au plus près quelques ministres des autels. Bernevald instruit de nôtre situation, venoit d'arriver, il m'arrêta, il fit comprendre à Germersdorf, que ma résolution fatifaisoit, que je me perdois par cet éclat inutile; & que pour que mon mariage resta caché, il ne falloit point prendre d'ecclésiastique du voisinage. Son valet de chambre, homme sûr, & qui nous étoit dévoué, connoissoit toute la contrée; il nous proposa un ministre qui demouroit à 5 ou 6 lieues de là; & qui jouissoit de la meilleure réputation. L'affaire étoit pressante, devoit être secrète, il fallut avoir recours à des moyens extraordinaires; l'ecclésiastique lui-même de-

vant ignorer nos noms & demeures. L'homme de confiance du collonel arrangea tout. —

*Ici le général raconta à sa sœur les mêmes détails que nos Lecteurs ont appris du ministre Silfeld.*

Nous eûmes continua-t'il , le bonheur de rencontrer l'homme le plus estimable & le moins curieux. Après s'être acquités des différens offices pour lesquels nous l'avions appelés, il consentit encore à se charger de notre fille; je lui remis un écrit & la moitié de mon anneau, comme des moyens de reconnoissances, & je m'engageai à lui payer 200 écus par ans; il partit, mon épouse mourut la même nuit. Pendant trois ans, je payai régulièrement en me faisant informer chaque fois de ma fille, mais avec des précautions si sûre, que mon secret ne pouvoit être compromis. Au bout de ce temps, commença l'époque fâcheuse, où forcé de quitter ma patrie, j'entrai au service de Russie. Le baron de Germersdorf étoit mort, tous ses enfans ignoroit l'histoire de leur sœur. Le colonel de Bernewald me promit de soigner pour ma fille; je partis tranquille, & ne m'inquiétois pas du silence du colonel; parce que toujours en mouvement par la guerre contre les Turcs. Je l'attribuois à la même irrégularité qui régnoit dans mes correspondance. Mais en revenant après quatre ans d'absence, j'appris que cet excellent ami étoit mort subitement;

quelques semaines après mon départ, & que par conséquent l'ecclésiastique avoit été tout ce temps-là sans payement & sans nouvelle. J'envoyai à l'instant un homme de confiance qui revint avec la triste nouvelle que le ministre avoit changé de cure, & que l'enfant qu'il soignoit étoit mort.

Je commis sans doute une grande négligence de ne point m'informer plus exactement ; mais tu te souviendras chere sœur du tourbillon d'affaires que j'eus à mon retour. Bourgdorf m'avoit laissé par sa mort une très-grande fortune, mais embarrassante à recueillir. J'entrai au service de mon Souverain qui m'employa beaucoup : on me proposa un mariage de convenance, je l'acceptois, & parmi tant d'affaires diverses, une nouvelle guerre, de nouvelles campagnes & beaucoup de ménagemens à garder avec une femme jalouse, je perdis de vue l'idée de vérifier la triste nouvelle de la mort de ma fille. D'autres enfans m'en consolèrent, je l'avoue à ma honte ; l'on diroit que le ciel m'en a puni ; je les perdis après leur mere. Resté seul, isolé, un soupçon vague, accompagné de remords, s'éleva dans mon ame ; je fis des recherches tardives & inutiles, parce que j'avois perdu le fil qui pouvoit me guider. Le chagrin que j'en ressentis, les reproches que je me faisois me donnerent cette humeur

sombre qui me tourmente. Jugés de ce que j'éprouvois, lorsque lisant les papiers au commencement de cette année, j'y ai trouvé l'annonce de la mort de mon ecclésiastique le bon Silfeld.

Silsfeld, Silfeld, s'écria la comtesse, en interrompant le général ! Eh ! c'est là le nom du père de mon élève, & elle tire précipitamment & a tout rompre le cordon de la sonnette. — Le général reste la bouche ouverte, sa tabatière lui tombe des mains ; il prend machinalement son porte-feuille, met sur la table l'écrit & la moitié de l'anneau, en disant d'une voix émue, Silfeld n'avoit pas d'enfant. Elise arrive en hâte, le général étend les bras. — Enfant, s'écria-t-il, ton père étoit-il ecclésiastique ? oui ! “ Ah ! tu connoitra donc cet écrit, cette moitié de bague. Elise pâlit, rougit, sort précipitamment sans répondre, apporte la cassette, la bague s'ajuste, l'écrit est le même, & la scène qui suivit : qu'elle plume entreprendra de la rendre ? Lorsque on fut calmé, le major eut son tour, il avoua qu'il étoit le fameux capitaine auquel sa mère avoit enlevé Elise ; il raconta sa fureur contre l'hôte à son retour, ses inutiles recherches pour trouver l'imaginaire baronne de Holm. Il offrit une réparation éclatante à son aimable cousine : on rit, on applaudit, Elise consentit au pardon, le

mariage termina l'affaire ; les deux officiers prirent leur congé , & cette heureuse famille réunie dans une de leur terre , jouit du bonheur , & le répandit sur tous ceux qui dépendoient d'elle. ]

---

## S U P P L É M E N T

*A la théorie universelle des beaux - arts de Sultzer , ou caractère des principaux Poètes de chaque nation , avec des dissertations historiques & critiques , par une société de Savans , 2 vol. grand in-8. , en 2 parties chacunes , 1792 , 1793.*

**L**A théorie des beaux arts de *Sultzer* , aussi connue qu'estimée des littérateurs de tous les pays , sera toujours , malgré quelques légères imperfections & omissions , un livre classique & précieux pour la nation allemande. L'entreprise que nous annonçons ici , a encore ajouté à l'utilité de cet excellent ouvrage , puisque la société de Savans auxquels on la doit , a eu pour premier but de suppléer aux articles omis par le célèbre auteurs de la théorie des beaux-arts , & d'étendre , ou de rectifier quelques-uns de ceux que Monsieur Sultzer n'a traité qu'en passant.

Il paroît que dans l'origine , les éditeurs

de ce *supplément*, nommés *Dick & Schatz* au bas de leur préface, avoient résolus de les publier à fur & à mesure de leur travail ; mais les auteurs de cette collection ayant étendu leur plan & pris pour objet principal de leur travaux, ce qui dans la théorie de Sultzer n'étoit qu'un objet accessoire, c'est - à - dire, les caractères des poètes les plus célèbres de toutes les nations & de tous les temps. Cet ouvrage sur ce nouveau plan, qui répond davantage que le premier à son contenu, devient absolument indépendant de la théorie de Sultzer ; & les auteurs ne se bornant pas à nous faire connoître les poètes & leur productions, nous donnent encore l'histoire abrégée de la poésie chez les divers peuples. Les noms des Savans qui ont contribué aux deux premiers volumes sont : *Echenbourg, Eberhard, Jacobs, Schatz, Manso, Lentz, Maas & Hofsig*. Chaque partie paroîtra de six en six mois, ce qui fera un volume par année.

Les coopérateurs de cet ouvrage n'ont point voulu s'assujettir à un ordre alphabétique, & les morceaux qu'ils traitent dépendent de leur choix, de leur goût, ou du genre de leurs occupations & de leurs lectures ; mais l'ouvrage une fois fini, une table générale des matières les classera par la commodité des Lecteurs.

Pour faire connoître cet ouvrage à ceux qui  
ne

ne peuvent le lire en allemand nous donnerons avec la notice des morceaux contenus dans les deux volumes que nous avons sous les yeux, la traduction de quelques-uns des articles que leur auteurs destinent à servir de supplément à la théorie de Sultzer; & des analyses des piéces plus étendues qui concernent la poésie & les Poètes.

L'histoire abrégée de la poésie romaine se trouve à la tête du premier volume. Monsieur le professeur *Jacobs* de *Gotha* en est l'auteur. Sans perdre jamais de vue la situation politique de Rome, & son influence sur l'état des sciences & des beaux-arts, il parcourt l'histoire de l'origine des progrès & de la décadence de la poésie chez les Romains. Selon lui elle n'y eût jamais l'empreinte de l'originalité, parce que l'art poétique fut toujours trop dépendant à Rome du génie grec auquel les habitans de cette ville durent toutes leurs lumières.

Lorsque les Romains absolument guerriers & politiques, pendant pres de 600 ans, commencerent à prendre chez les peuples qu'ils avoient dépouillés & soumis, le goût des beaux-arts: on vit la poésie théâtrale s'introduire à Rome; mais toutes les piéces tragiques & comiques qui parurent sur son théâtre ne furent que des traductions ou des imitations des auteurs grecs. Enius lui-même, considéré comme

le pere de la poésie romaine , parce qu'il polir la langue latine encore barbare , ne fut point assez hardi pour secouer le joug de l'imitation ; & l'élégant Térence , qui auroit pû être le ménandre des Romains , préféra de traduire le ménandre grec , C'est à cette cause que Mr. Jacobs attribue le peu de succès qu'eurent à Rome les tragédies & les comédies. Tout y étant imité , ou traduit des Grecs , elle ne pouvoit intéresser la multitude , ni plaire généralement. Aussi après *Térence* & *Pacuvius* , la poésie théâtrale cessa-t-elle de faire des progrès ; & le goût des Romains pour la poésie en général , fut toujours borné & restreint à des genres particuliers.

Entre les Poètes Romains les plus originaux , sont *Lucrece* , *Tibulle* , & M. Jacobs , ne cite Virgile & Horace que comme deux élèves des Grecs , auxquels leurs maîtres ont donné un plus grand degré de perfection , sans cependant leur avoir ôté toute leur originalité. Un peu sévere , comme on le voit , M. le professeur Jacobs n'accorde pas non plus au charmant Ovide le rang auquel il est placé par d'autres critiques.

“ Je n'ose , dit-il , oublier un poète qui a  
 „ contribué à l'ornement de cet âge ; c'est  
 „ Ovide , le plus spirituel des romains , doué  
 „ d'une imagination fertile , de diverses connois-

» sances , & du talent de la versification , à un  
 » point supérieur à tout ce qui avoit paru avant  
 » lui ; mais avec tant de brillantes qualités ,  
 » il manquoit de profondeur , de solidité , &  
 » de cette sagesse qui fait le bonheur de la vie  
 » & les succès & l'ornement de l'art poétique.  
 » Il fut aussi sévèrement puni de ces deux dé-  
 » fauts ; pendant sa vie , par un exil , qui eût eu  
 » des charmes pour tout autre que lui : après  
 » sa mort , par le jugement qu'à porté la pos-  
 » térité sur le faux esprit , & le ton superficiel  
 » qui regne dans ses poèmes”.

Le peu d'hommes célèbres auxquels M. J. accorde quelque originalité chez les Romains , ne produisirent pas selon lui des changemens dignes de leur génie , dans la littérature romaine. Horace fut peu connu , & dans l'époque qui suivit celle-ci , un seul écrivain marcha sur ses traces. Le sort de Virgile , quoique différent , ne fut guère plus heureux ; car la foible vue de ses imitateurs ne pouvant jeter qu'un regard timide d'admiration sur l'écorce de ses expressions , ils ne furent point en état d'en approfondir l'invention & la pensée.

Ainsi le génie des Romains , après s'être élevé jusqu'à un certain degré , s'y être arrêté quelque temps , retomba précipitamment aussitôt que les sources dans lesquelles ils avoient puisés le goût des arts furent taries. Il faudroit lire dans

L'article même les développemens donnés par l'auteur à cette opinion que les admirateurs des Romains trouveront sans doute exagérée : quoiqu'il en soit, ce morceau est d'ailleurs rempli d'observations aussi fines, & de remarques aussi judicieuses que le style nous en a paru attrayant.

Les deux articles : *Cadence, ou mesure en musique*, & *Roman* qui suivent celui que nous venons de parcourir, sont l'un & l'autre de M. Eberhard, & tout les deux destinés à servir de supplément à la théorie des beaux-arts, dans laquelle M. Sultzer les a passé sous silence.

L'origine de cette espèce de production, connue sous le nom de roman, se trouve selon M. Eberhard dans la première histoire des peuples; elle dut naturellement être fabuleuse & romanesque, puisqu'elle ne contenoit que des actions guerrières des aventures amoureuses, & que l'homme peu civilisé ne cherchant point à acquérir des lumières politiques, ou à augmenter le trésor de ses connoissances sur les hommes & sur les choses; il lui suffit d'éprouver les diverses émotions de surprise, d'admiration, d'effroi, d'horreur, ou de plaisir, que lui occasionnent les faits merveilleux que son ignorance réalise, où ceux qui donnent de la nourriture à ses passions. Les auteurs de ces histoires ne connoissant pas la critique historique, &

tout aussi amateur du merveilleux, que leur lecteurs les écrivirent avec l'enthousiasme que leur inspiroit des traditions obscures, où les ressouvenir que leur retraçoit leur mémoire, aidée souvent sans qu'il s'en apperçussent eux-mêmes de leur imagination, lorsqu'il falloit remplir quelque vide. Les témoins & les acteurs de ces événemens primitifs furent dans le même cas; & l'histoire prise dans de semblables sources, & passant par de tels canaux, jusqu'à ses Lecteurs, ne pouvoit être que fort romanesque: ainsi il n'est pas nécessaire de chercher l'origine des romans dans les Légendes des Moines, & de regarder les fictions qu'ils renferment comme une imitation des aventures extraordinaires qu'elles contiennent, puisque l'origine commune de toutes les fictions, qu'elle que soit leur genre, se trouve dans le goût qu'ont généralement pour le merveilleux tous les peuples non civilisés.

Entre les romans de chevalerie; celui qui porte le titre d'*histoire de Charlemagne*, & qu'on attribue à l'archevêque Turpin, quoiqu'il soit plus vraisemblable qu'il a pour auteur un certain moine nommé Robert, qui le composa lors du Concile de Clermont, paroît être la source dans laquelle les autres romans de chevaleries ont tous empruntés, non-seulement leur héros, mais encore les matériaux de

leur récit. Du moins, l'histoire ne nous donne-t-elle aucune notice, ni des uns, ni des autres, & elle ne nous parle jamais de Roland & de ses aventures, non plus que des autres chevaliers, qui sont supposés composer la cour de Charlemagne. Cette espèce de romans répandus en Angleterre y donna naissance à ceux du roi Arthur, dont les chevaliers devinrent bientôt aussi fameux que ceux de Charlemagne, & ce fut sur-tout sous Philippe le Bel, dans le quinzième siècle, qu'ils acquirent leur plus grande célébrité. Alors parut Amadis des Gaules, palmerin d'Olive, palmerin d'Angleterre, & beaucoup d'autres qui, pour la plupart ne sont connus de nos jours que par l'immortel Donquixotte; mais qui prouvent que les romans dans leur origine, n'étoient point encore séparés d'une façon distincte de l'Epopée.

Lorsqu'à la renaissance des lettres les chefs-d'œuvres épiques & historiques de l'ancienne Grèce & de Rome, furent plus connus & qu'on commença à écrire l'histoire & à inventer des poèmes d'après ces modèles: alors les fables de la chevalerie se séparant d'un côté de l'histoire, & de l'autre de l'Epopée, elles tinrent comme roman, le milieu entre ces deux genres. Alors l'histoire se distingua du roman par la vérité, & l'Epopée, par la grandeur, par l'importance de l'action, & par la noblesse de la

composition. Peu-à-peu le roman perdit de son invraisemblance, & de son exaltation. L'astrée d'Honorée d'Urfé, n'étoit déjà plus qu'un tissu d'aventures amoureuses, dont les Héros étoient un peuple de bergers, habitant une espece d'arcadie, aux environs des sources de la Loire. *Gombreville*, *Calprenede* & les *Scuderi* voulant annoblir ce nouveau genre, mirent la houlette entre les mains des plus célèbres Héros de l'antiquité : on vit Cyrus & Clélie s'exprimer en madrigaux. Ce mauvais genre produisit en Allemagne les romans héroïques d'un ton plus monstrueux encore, parce qu'à l'extraordinaire des événemens, ils joignirent la bouffure de Style.

M. Eberhard donne la nomenclature de ces absurdes productions, inconnue sans doute à la plupart de nos Lecteurs, sans qu'ils aient lieu de les regretter ; & revenant ensuite aux romans français, il met Madame de la Fayette à la tête des auteurs qui changerent la nature de cette production. L'amour dans la *Princesse de Cleves* & dans sa *Zaide*, fut peint avec plus de vérité, de naturel qu'il ne l'avoit été par les *Scuderi*, & cette maniere pleine de goût ayant pris le dessus déterminâ dans la suite la sphère que devoit occuper le roman. On en établit la scène dans la vie & dans les classes ordinaires, les faiseurs de romans s'accordent sur ce point,

ils ne different entr'eux que dans la maniere dont ils représentent les mêmes objets, M. Eberhard caractérise ces diverses manieres avec discernement & sagacité ; après quoi il conclut que le roman moderne se distingue de l'histoire par l'invention, en se reprochant d'elle par l'exposition, & que l'Epopée qui, de même que le roman se fonda, sur l'invention, se distingue de lui par un plus grand degré de perfection dans la représentation des objets, par l'héroïsme qui regne dans l'action & l'importance des personnages ; enfin, par la magnificence des costumes, l'élévation des idées & la noblesse des expressions.

*La suite au N<sup>o</sup>. prochain.*

---

*A l'Auteur du Journal de Lausanne.*

M.

**M**ALGRÉ la multitude de livres sur l'éducation, cette matiere n'est point encore épuisée

Et ce champ ne se peut tellement moissonner,  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

*La Fontaine.*

Je vous envoie donc M., quelques feuillets détachés occasionnellement d'un ouvrage en faveur des enfans : & moi aussi, je suis leur ami ; je veux être aimé d'eux ; j'envie à

*Berquin le nom qu'il s'est approprié ; je m'efforcerois de le partager avec lui.* — Oui, chers enfans, espérances de la patrie. Je renais en vous en finissant ma carrière. Puisse ma longue expérience vous être utile : voici le fruit de mes veilles, vous en êtes l'objet.

Dans cet ouvrage intitulé : *Correspondance d'Edouard de Rochetour.* J'ai été fidele aux principe, qu'il faut instruire en amusant ; j'ai substitué à un pedant nommé *Dorfus*, instituteur de la famille de Rochetour, un homme du monde très-instruit, & d'une humeur enjouée. Les autres personnages que j'introduis dans les deux premieres Lettres d'*Edouard* sont :

*Mr. & Madame de Rochetour* pere & mere ; cinq enfans, trois fils & deux filles. *Mr. de Rochetour*, oncle, à qui s'adressent les lettres, pere de deux enfans, un fils & une fille. La vieille *Madame de Rochetour*, grand-mere de tous les enfans. Et *Madlle. Ebers* ancienne amie & complaisante de la maison.

*Enfans de M de Rochetour*

Edouard, âgé de	16 ans.
Julie, âgée de	10
Henri, — de	9
Charles, — de	8
Adele, — de	5

*Enfans de l'oncle.*

Alfrede, âgée de	5 ans.
Eglé, — de	6

Si cette famille reçoit un accueil favorable du Public, on lui en présentera encore quelques personnages ; en attendant & dans la confiance que vous voudrez bien M. inférer cet *Essai*. J'ai l'honneur d'être &c.

---

*CORRESPONDANCE d'Edouard de Rochetour, première lettre du château de Rochetour, le 2 Mai 1794.*

C'EST avec d'autant plus de plaisir, mon cher oncle, que j'entre en correspondance avec vous, que cela me paroît en faire un sensible à Monsieur l'instituteur, & que ce sera même la seule occupation qu'il m'imposera pendant quelque temps ; il est vrai que je dois assister aux leçons de nos enfans ; mais comme il tient exactement la promesse, qui a décidé mon pere à l'inviter au château, & qu'en effet, il nous instruit en nous amusant. Ces leçons sont plutôt des récréations ; c'est aussi le nom qu'il leur donne, indiquant pour travail des occupations plus pénibles. Il veut que nous soyons jardiniers, & nos demoiselles blanchisseuses. Tous les arrangemens s'en font à favorite ; l'on y aura aussi une basse-cour, & ma charmante cousine Eglé, demande la préférence pour écrémer le lait & battre le beurre. Ma sœur Julie veut que ce soit tour-à-tour, eh bien !

a dit ma cadette Adelle , j'irai prendre les œufs. aux poulalier ; je vous promets de ne pas les casser. Reste à savoir si elles traitront les vaches. Elles y ont quelques répugnances. Ne voulant être que des bergeres de moutons. Engraissés-les biens , a dit mon frere Charles ; & Henri , comme nôtre aîné , aura le soin des grosses bêtes. Je ne veux pas tirer le fumier , a dit votre aimable fils Alfrede , qui voyoit rire ses cousins. --- Je m'en charge , ai-je répondu ; ce seroit en effet trop pénible pour vous autres , à qui les forces manqueroient. Henri prétend qu'il est presque aussi fort que moi. Il y a lieu de supposer que lorsque les jardins seront distribués , chacun voudra y porter des engrais. Mademoise Ebers , que par plaisanterie nous appellons Hebé , se charge du soin d'enseigner le repassage ; fort bien lui a dit Erasle. Mais je vous réserve aussi pour la lecture , pendant que tous les enfans tricoteront. Quoi ! nous tricoter ? Ce sont écrié les garçons. -- Sans doute ; car que feriez-vous de vos doigts ? Puis , nous avons tous besoins de jarretières. Je tricoterois de bon cœur , s'est écrié Alfrede ; mais je ne veux pas faire la poupée. Sa sœur Eglé y a consenti , pourvu qu'il ne se refuse pas à être *le pere* quand elle joueroit *la mere & la fille*. — J'aime-rois mieux être toujours ton frere , ton cher

frere. Oh ! Comme alors ils se sont embrasés, mes freres & mes sœurs aussi, puis tous les sept.

La leçon a commencé, c'est la première que nous a donné Mr. *Erasme*, il a adressé d'ordinaire la parole à Henri, mais en nous avertissant qu'il est permis à chacun de hazarder la réponse.

ERASTE. Où êtes-vous ? — *Alfred*, *bas*, là où je touche.

ERASTE. Parlez plus haut, car c'est la véritable réponse.

Tous se sont écriés. — Mr. *Dorfus* nous eut bien donnés sur les doigts pour pareille sottise.

ERASTE. Appelez plutôt cette saillie naïveté. Moi je les aime, & je ne demande que l'a-propos, eh bien ! où touchez vous mon cher ami ? — A ce p'ancher.

ERASTE. Très-bien. — Mais où est-ce plancher ?

HENRI *avec vivacité*, sans doute dans cette chambre.

ERASTE. La chambre, sans doute dans le château de Rochetour ? — Incontestablement a répondu Henri.

ERASTE. Continuez, d'encore en encore, — Où est le château ?

**HENRI.** Dans le bailliage de Lausanne, qui est dans le canton de Berne, qui est en Suisse.

**ERASTE.** Combien y a-t-il de Cantons.

Rép. Treize.

**ERASTE.** Et qu'appellez-vous l'union Helvétique? Les enfans se sont regardés. --- J'entend, a dit l'instituteur en s'adressant a moi. Il ne comprennent pas la question. --- Nous ne savons pas même ce que c'est qu'Helvétique; ont-ils criés tous-à-la fois. Mr. Eraste le leur a dit, en demandant le nom moderne des 13 Cantons réunis? Oh! nous savons cela, à répondu Henri, d'un ton fier, car nous sommes Suisses.

**ERASTE.** Bravo, mon ami; mais dans quelle partie du monde est la Suisse.

*Tous.* En Europe.

**ERASTE.** Très-bien. --- Eh! quelle est la position de la Suisse?)

Cette question est restée sans réponse. Eraste leur a dit, quelle étoit le pays le plus élevé de l'Europe; il a demandé ensuite, quel est le cours que prennent les rivières. --- Du haut en bas, comme dit la chanson, a répondu Julie. On a ri, l'instituteur autant que nous. --- Les rivières prennent donc naissances dans les

montagnes, a t'il dit, --- & les sources aussi, à ajouté Henri d'un petit ton affuré. Car il s'étoit promené la veille avec le fontenier du papa.

On avoit apporté une carte de la mapemonde, Mr. Erasme les a invités à y chercher l'Europe. Quoi ? N'est-ce que cela, se font-ils écriés ! Quelle est petite ! --- Cherché la Suisse. --- Un rix général s'est fait entendre, lorsqu'après bien des pemez ils ont eu trouvé ce petit pont. --- Regardez au centre de l'Europe, & dessinez un cercle avec ce compas, dont l'un des points porté sur Zoric. Ils n'ont pas trop sçu, mon cher oncle, ce que vouloit Mr. Erasme. mais sur le signe qu'il m'a fait, je le leur ait fait comprendre. Après m'avoir applaudi ; il m'a invité à répéter la leçon, en substituant autant que possible, les réponses aux demandes ; les élèves moins timides avec moi, m'ont fait à leur tour beaucoup de questions, & la leçon a fini en riant comme elle avoit commencé. La gravité du papa a été un peu dérangée à diner, lorsque Julie lui a dit, qu'il étoit dans le chateau de Rochetour ; qu'Adèle se penchant contre maman, a ajouté, & le chateau *est là où il touche* ; & qu'Eglé s'est écriée ; non, non, c'est le plancher. Mon pere alors d'un air sérieux regardant Erasme, sembloit lui dire, — à quoi bon tout cela ? Où peut-être, — quoi ! voila donc tout votre savoir ? --- C'est

du moins tout ce que je vous ai promis, a répondu Erasme. Si cependant vous considérez que voila une introduction à la géographie, que mes élèves ont parfaitement saisis, & qu'ils n'oublieront jamais; la matinée me paroît assez bien employée. Le fondement indispensable de l'éducation a-t'il continué est l'attention; l'on ne peut pas la fixer avec des mots, il faut des choses; un homme qui a eu de grands succès dans ses leçons, racontoit qu'il s'occupoit de préférence de ceux de ses élèves qui faisoient des progrès dans les échecs, supposant qu'ils étoient capables de maîtriser leur attention. Ce sera le jeu du Tarot que je vous proposerois à continué. Erasme en me regardant. -- Le sauriez-vous, a demandé ma mere. -- Non Mme. Mais nous saurons peut-être le lire (\*), -- belle leçon à leur donner, s'est écriée notre bonne vieille grand-maman; comme tout à changé depuis moi! Les enfans ne savent-ils donc plus s'amuser tout seuls? De nôtre temps on leur disoit va-t'en apprendre ta leçon, ou tu sera fouetté. -- Le dessert a interrompu grand-maman. Mr. Erasme en a paru bien aise; dès les premiers jours de son arrivée, il m'a

---

(\*) Court de Guebelin suppose que les figures des *Tarot*, sont un manuscrit Allégorique Egyptien de la plus haute antiquité. *Note de l'Auteur.*

témoigné n'aimer pas les discussions d'anciennes & de nouvelles méthodes, devant des enfans trop disposés d'eux-mêmes à se moquer de la vieillesse. Eglé nous a fort amusé au dessert, en demandant gravement à Erasme, si l'on ne pouvoit pas dire aussi bien *napemonde* que *mapemonde*. Ce seroit peut-être plus savant (\*), a-t'il répondu, mais nous aurions l'usage contre nous. Je m'en moque, a répondu Eglé; car je pensois en voyant ce beau dessert, que chaque pays pouvoit représenter un royaume. -- Arrêtés, Mademoiselle, s'est écrié Erasme; vous m'allez priver d'une leçon, -- ayons-là actuellement, a repris mon pere, eh bien! a continué Erasme: supposons que nous voulussions représenter l'Europe; l'on mettrois treize plats sur la nape, dont celui du centre seroit des œufs à la crème bien battus, bien élevés, représentant la Suisse, & ses montagnes de neiges; nous aurions des gelées différentes pour les trois royaumes du nord. --- Je ferai le Portugal, cria la petite Adèle, qui mangeoit une orange. Soyons tous le Portugal, reprit Erasme en riant, & en donnant une orange à chacun des enfans. -- Aussi-bien aurai-je quel-

---

(\*) Les premières cartes de Géographies ont été tracées sur des napes. Je trouve dans *Benjancon, Learned in Nap-Kin, savant en sœvietttes*.

*Note de l'Auteur de la correspondance d'Edouard.*

que peine d'assigner une production emblématique à chaque plat de dessert. --- Moi je mettrai un alloyaux pour représenter l'Angleterre, dit notre gros réjouï Charles. --- Voilà vraiment un beau plat de dessert, a répliqué Julie. Ma mere a proposé de le remplacer par une pyramide de *gold pipins*. J'ai ajouté que l'Espagne nous fourniroit des marons ; Charles reclame pour l'Italie des saucissons de Bologne. N'as-tu donc pas assez diné, a demandé Julie ? Et vous, mon cher oncle, vous en aurez assez pour aujourd'hui de mon bavardage. Vous serez je crois contents de nos progrès, je veux vous recruter du parti de Mr. Erasme. Dieu nous garde du retour du vilain Monsieur en *Us*. Dites avec nous. Amen. Aimez nous toujours. Votre respectueux neveu Edouard.

*La suite au N°. prochain.*

## LITTÉRATURE SUISSE.

*Etrences Helvétiques & patriotiques dédiées  
à la société Helvétique d'Olten, pour l'année  
1795. N°. 13, à Lausanne, chez Henri  
Vincent.*

**L**A réputation de ce petit ouvrage est faite des long-temps, dire qu'il se soutient. C'est lui

rendre une justice que mérite ce Numéro, de même que les précédens, par la variété, l'utilité, l'instruction, l'amusement qu'il procure à ses Lecteurs.

Comme nous n'avons pas rendu compte du Numéro de cette année, parce que nous ne le reçûmes pas dans son temps, en annonçant celui de 1795 qui vient de paroître, nous réparons cette omission involontaire, de laquelle résulteroit dans notre Journal, une lacune désagréable pour ceux de nos Lecteurs étrangers, qui désire être à la suite de cette intéressante collection, rassemblé tous les trois ans, sous un autre format intitulé : *les Mélanges Helvétiques*. Desquels le troisieme volume dont nous avons rendu compte en Septembre de l'année passée, renferme les années 1791, 1792, 1793.

Entre plusieurs morceaux curieux que contiennent ces deux petits volumes, dont nous nous occupons ici, ceux intitulés : *Antiquités Ecclésiastiques de l'Helvétie occidentale*. (Consistant en divers actes traduit du latin, & en diverses chartes de Rodolphe & de la reine Berthe, accompagnés de notes & d'éclaircissement des Editeurs, ) jettent un grand jour sur le caractère de cette reine, encore si fameuse dans la Suisse romande, & sur l'histoire & les mœurs de ces anciens temps. C'est avec le plus grand intérêt

qu'on lit dans les étrennes de cette année, le petit voyage de Conrard Gesner, au mont Pilate pres de Lucerne en 1558, traduit du latin, ce *Fragment* est accompagné de notes qui annoncent chez le traducteur un esprit philosophique, & des connoissances qui ne peuvent s'acquérir, que par des recherches aussi longues que pénibles. Le fragment sur la géographie phisique de la Suisse, contenu dans les étrennes de 1795, & traduit aussi du latin, est un morceaux d'un usage général, qui sans entrer dans des détails hors de la portée commune, & peu intéressans pour d'autres Lecteurs que pour des Naturalistes; suffira pour donner une idée générale de la Suisse sous ce point de vue, & pour inspirer peut-être à nos jeunes gens le goût de la mieux connoître.

On lit avec plaisir les anecdotes contenues dans ces deux Numéros, avec une douce émotion, le premier fragment d'un journal en Suisse & dans les étrennes de cette année, se trouve une lettre traduite de l'original latin, datée du Dimanche *jubilate* de 1600, écrite par un banneret de Soleure à son fils; qui prouve que le luxe des domestiques inutile, étoit des-lors introduit en Suisse, puisque cette lettre s'éleve à juste titre contre cet abus, aussi dangereux pour les maîtres, qu'il ruine & déprave que pour les domestique qu'il accoutume à l'oïveté, & voue

par conséquent à l'indigence dans leur vieillesse

La notice sur la société Helvétique d'Oltén, continuée dans ces deux Numéros, présente des détails toujours intéressans pour tous les hommes qui aiment l'union & la prospérité de leur patrie; on y voit que chaque nouvelle séance ajoute en force & en intérêt à cette assemblée fraternelle, dans laquelle se trouve tous les traits du véritable amour de la patrie.

„ S'abstenir de toutes ces discussions politi-  
 „ ques, qui depuis quelques années échauffent  
 „ tant de tête sans les éclairer, & brouillent les  
 „ interlocuteurs sans les rendre plus sages. . . .  
 „ éviter avec soin tout ce qui peut produire un  
 „ choc entre des opinions opposées sur des ob-  
 „ jets qui nous sont étrangers. . . parler unique-  
 „ ment de ce qui doit avancer le bien commun  
 „ de la patrie, selon l'institution foncière de la  
 „ société. . . converser ensemble comme on fai-  
 „ soit il y a dix ans, des progrès possibles  
 „ de notre prospérité intérieure, sans s'occu-  
 „ per des affaires extérieures, auxquelles tous les  
 „ discours ne changent rien. . . resserrer toujours  
 „ plus étroitement les divers anneaux de l'union  
 „ Helvétique par l'intérêt pressant de la con-  
 „ corde générale, les communes intentions d'un  
 „ patriotisme épuré, & le rapprochement mutuel  
 „ de tous les membres vers un même centre,

» la *paix*, la *tranquillité*, le perfectionnement  
 » moral de notre nature... Voilà, ce que cha-  
 » cun paroïssoit s'être proposé en venant à Ol-  
 » ten, & voilà ce que chacun a tenu. Peu de  
 » séances ont offert un plus doux tableau, de  
 » concorde, de fraternité."

» On auroit dit, qu'on se ferroit d'autant  
 » plus, qu'on voyoit les autres peuples plus di-  
 » visés... qu'on s'aimoit d'autant mieux qu'on  
 » appercevoit les flambeaux de la haine, en  
 » braiser un plus grand nombre de pays... &  
 » qu'on sentoit d'autant plus vivement le bon-  
 » heur de la commune patrie, que les maux de  
 » certains Etats s'accroïssent journellement  
 » par une progression toujours plus rapide &  
 » plus affligeante, sans qu'on ait seulement la  
 » consolation d'en entrevoir le terme."

On retrouve dans les travaux littéraires de  
 cette intéressante société, le même esprit, les  
 mêmes sentimens, dont l'auteur de cette notice  
 nous trace le touchant tableau; & nous croyons  
 rendre un service à nos Lecteurs en fixant leur  
 attention sur deux Essais, d'un intérêt si général  
 pour toute la Suisse, que pour les répandre da-  
 vantage, on s'est empressé de les traduire en alle-  
 mand (\*), de les faire imprimer & d'en insérer

---

(\*) Le traducteur est M. Lutti de Soleure, où l'on a  
 imprimé ces essais en allemand.

quelques morceaux dans les divers Almanachs de la Suisse allemande ; afin que le payfan les lise plus sûrement & puisse en profiter.

De ces deux essais , tous deux du même auteur , que son patriotisme éclairé , caractérise sans le nommer : le premier a pour objet de la mendicité en Suisse ; il y expose les dangers , les causes , & les remèdes moraux de cette funeste habitude , & sollicite la société d'Olten d'employer son influence & ses lumières pour la détruire.

Nulle mauvaise habitude peut-être , n'entraîne de plus funestes suites Physiques , morales , politiques que celle - là , parce qu'elle expose celui qui s'y livre de bonne heure , à contracter les vices les plus avilissans & les plus grossiers.

L'enfant qui mendie devient naturellement menteur , pour mieux exciter la pitié ; c'est au nom d'un pere ou d'une mere malade qu'il réclame des secours , tandis qu'ils font en parfaite santé ; souvent par une double infidélité , il ne rend point à ses parens un compte exact des aumônes qu'il a reçues , s'accoutumant ainsi à une dissimulation , qui lui donne un caractère fourbe & trompeur pour le reste de ces jours.

Cet enfant voyageant sur les grands chemins , devient nécessairement paresseux , & croissant dans la fainéantise hors de l'inspection de ses

parens , il risque d'être toute sa vie un membre inutile , & à charge à la société, qui ne peut subsister que par le concours des travaux de tous ceux qui la composent.

La gourmandise est encore une des suites de ce misérable métier , parce que du peu d'argent qu'il se procure , il s'accoutume à des délicatesses qui souvent dérangent son estomach , qui ne doit connoître que les alimens grossiers , mais sains ; de son état , s'il rapporte quelque argent à ses parens , ils le payent bien chèrement , car un tel enfant contractant le pli incorrigible de l'indépendance , il est à coup sur indocile , revêche , impatient du frein de l'autorité paternelle , & toujours prêt à secouer le joug de cette discipline domestique , sans laquelle aucune famille n'est bien élevée. Incessamment rappelé à la vie errante , il passe des jours entiers sans mettre le pied dans la maison paternelle , à la moindre reprimande , il la déserte pour jamais , & dans l'âge où il ne peut avoir de plus mauvais maître que lui même ; il néglige toutes les sources d'instructions publiques , il ne fréquente point ces écoles gratuites instituées dans la plupart de nos paroisses ; il n'apprend ni à lire , ni à écrire , & croupissant dans la plus funeste ignorance ; il trompe le vœux de la patrie , en se refusant à l'éducation

morale, sans laquelle l'homme ne se distingue de l'animaux que par ses vices.

S'accoutumant au refus des passant, au mépris des voyageurs ; cet enfant perd cet utile point d'honneur ; l'un des plus puissans aiguillon à la vertu : il devient presqu'aussi insensible au bienfait qu'à l'injure : sa moralité se dépravant chaque jour, il n'a ni l'énergie que doit lui inspirer le sentiment de la dignité humaine, ni le courage donné par la conviction que l'homme peut par le travail se suffire à lui-même. . . & cela parce qu'il se met dans l'avilissante dépendance de quiconque lui jette une pièce de monnaie. Hélas ! l'expérience ne l'atteste que trop souvent ; cette mendicité des enfans, que tant de gens voient avec indifférence, peut enfin les conduire aux crimes & aux débordemens les plus honteux. Tel homme flétri d'un châtiement infame, peut dire : *J'ai commencé par mendier sur les grands chemins, & j'ai fini par y voler.* Telle fille qui se traîne maintenant dans la fange de la plus dégoûtante débauche, peut dire : *J'ai commencé par demander l'aumône aux voyageurs, & j'ai fini par m'en profiter au premier venu.*

Quelque fortement tracé que soit ce tableau, les faits n'en sont que trop vrais. C'est sur les informations les plus sûres, les plus détaillées que l'auteur l'a esquissé ; je pourrais y ajouter,

dit-il, qu'on juge en général très-mal d'une contrée où les enfans demandent l'aumône. On est porté à présumer, que le sol en est ingrat, que la police y est négligente ou sans pouvoir, que l'esprit public y est nul, que le pauvre y languit dénué de tout genre de secours... Plusieurs des voyageurs qui ont écrit sur notre nation se sont recrié contre cet abus qui va toujours en croissant. Ici l'auteur cite un passage remarquable du marquis de Pezai dans ces soirées Helvétiques, publiées en 1772, tome II, 26eme. soirée. " Des mendians dans les champs » libres de l'Helvetie : qui l'auroit cru ! C'est » sur-tout d'une foule d'êtres élevés gratuite- » ment à la honte que je veux parler ; c'est » d'un vice d'autant plus révoltant qu'il n'est » que d'habitude ; c'est d'un abus dégradant , » & que rien ne sollicite ; c'est d'une atrocité » qu'un seul mot peut détruire & qui rend in- » concevable le si e ice de ceux par qui ce mot » devrait être prononcé. . . ."

" En plusieurs contrées de la Suisse, le voya- » geur voit à chaque instant fondre sur lui une » nuée d'enfans, balbutiant encore & men- » diant déjà, ces enfans appartiennent à des » possesseurs de terres médiocres ; mais suffi- » santes à l'entretien de la famille qui les possé- » de : ce n'est pas le besoin qui les fait mendier, » c'est un jeu avare que leur peres sordides ou

» imbéciles encouragent : Après avoir mendié,  
 » souvent, ils se prosternent, s'agenouillent &  
 » prient devant un homme... ainsi dans ces  
 » campagnes ou soufflent le vent de la liberté,  
 » où germent les moissons du vrai citoyen, où  
 » la bravoure, l'honneur, le patriotisme ont  
 » par tout des monumens ; l'œil par un con-  
 » traste qui le révolte s'effarouche à l'aspect  
 » de tout ce que l'homme avili offre de plus  
 » pénible à l'homme qui sent...

La quantité plus ou moins grandes de ces  
 jeunes mendiens, n'est point le tarif de la misère  
 d'un pays. Mais celui de l'éducation plus  
 ou moins mauvaise ou négligées, & l'auteur en  
 dénonçant cet abus, pose en fait que s'il provient  
 quelquefois de la misère ; c'est bien rarement  
 qu'elle l'occasionne, puisqu'à l'honneur de  
 notre pays, il n'est aucune famille, quelque  
 pauvre qu'elle soit, qui ne puisse, si du moins  
 elle veut travailler se soutenir sans recourir à  
 cette avilissante pratique, & qui ne soit sûre  
 d'obtenir aisément quelque' assistance honnête  
 dans les cas de maladie de disette ou d'autre ac-  
 cident ; parce qu'il n'est aucun pays où l'indi-  
 gence ait plus de ressource dans la bienfaisance,  
 soit publique, soit particulière, que dans notre  
 bonne & chère Suisse. C'est donc sans nécessité  
 que les enfans mendient, & la première cause de  
 cet abus est dans l'avidité de parens sans pudeur,

qui peu délicat sur les moyens d'avoir quelques fols de plus forcent les enfans à ce honteux métier, & vont même jusqu'à les punir quand ils ne rapportent pas le soir à la maison une certaine quantité d'aumônes : la seconde cause est dans l'habitude que plusieurs familles ont prise de génération en génération : mon pere l'a fait, dit un payfan.... moi aussi quand j'étois jeune... mes enfans le font à leur tour... il n'y a pas de mal à cela : *mendicité n'est pas vice* : non sans doute ; mais quand elle n'est pas nécessaire ; c'est bien pis... car c'est la mere de tous les vices.

La troisieme cause est selon notre auteur le relâchement de l'autorité paternelle. Un pere payfan se plaignait à lui qu'il ne pouvoit empêcher ses enfans de courir les grands chemins... Si vous en aviez la ferme volonté, lui répondit-il, vous employeriez les moyens correctifs que Dieu & la société vous mettent en main, & certainement vous seriez obéir.

Le défaut d'instruction, soit publique, soit domestique, est encore une des causes, & la plus générale de cette habitude ; si un pere honnête d'ailleurs, en connoissoit les dangers, il ne la souffriroit pas, si tel enfant foncierement bon, étoit averti à quel degré d'avilissement elle le conduit, une honte salutaire le retiendroit... si dans les écoles on

avoit soin de montrer clairement & souvent toute la turpitude de cette mendicité, elle ne seroit pas si commune.

C'est avec raison que l'auteur croit que la facilité avec laquelle les passans & les voyageurs donne quelque mince aumône, pour se débarrasser des importuns, ne contribue pas peu à les multiplier, & qu'il pose pour principe qu'il y a plus de charité bien entendue à refuser qu'à accorder cette aumône, sur-tout si l'on prenoit la peine d'apprendre amicalement à l'enfant la vraie cause de son refus. Combien plus blâmable font-ils ceux qui se complaisant dans cet abus, se font à la honte de l'humanité, un jeu cruel de jeter au milieu des enfans, quelque pièce de monnoie, qui ne font la proie que du plus fort, ou de celui qui reçoit le plus de coups dans ce combat, certes plus ignominieux pour celui qui l'excite, que pour ceux qui en sont les acteurs. L'amour sincère de l'auteur pour les enfans de ses concitoyens, son desir de conserver pure la race des francs, des loiaux Suisses des campagnes.— Sa douleur sur la dépravation visible d'êtres errans sur les grand chemins; sa conviction que les enfans des hâmaux, des fermes isolée valent moralement mieux que celles des villages & bourgs, situés sur des routes fréquentées, à cause qu'il ne mendient pas :

tous ces motifs le portent à dire avec tous les bons citoyens. “ Empêchez les enfans de telle paroisse de demander l’aumône , & mettez à la porte de l’église un tronc , chargé de cette inscription : *pour suppléer à la mendicité des enfans abolie en ces lieux ;* ” notre auteur est convaincu que ce moyen rapportera plus à la bourse des vrais pauvres que toutes les courses & les sollicitations de ces petits garçons & de ces petites filles ne rapportent à leur parens , parcé qu’on sera certain en y déposant son offrande , qu’elle servira à secourir l’indigence réelle , & non à alimenter une misere factice & vicieuse , & qu’au lieu d’entretenir un abus , elle contribuera à l’extirper plus sûrement. »

La difficulté n’est pas tant de trouver des remèdes à cet abus , que de les appliquer convenablement. Laisant à la prudence & au zele de nos magistrats les moyens repressifs. L’auteur n’a fait entrer dans son plan que les moyens moraux. Le premier ou pour mieux dire l’unique remède à ce vice est l’éducation. Cette bonne & saine instruction que tout enfans doit recevoir , & qui une fois donnée , se transmet de génération en génération.

*Education domestique de la part des parens.*  
Ils doivent inculquer à leur famille l’amour du travail , lui donner l’exemple de la frugalité ; lui défendre positivement de mendier. Punir sa

désobéissance à cet ordre , faire sentir à leurs enfans quel tort irréparable ils se font pour la vie , en se déshonorant par cette habitude corruptrice.

*Éducation civile de la part des maîtres d'écoles*, dont les devoirs sont d'inspecter avec soin l'important dépôt confié à leur vigilance, de les obliger à fréquenter assidument les leçons, de s'informer des causes pour lesquelles ils s'en dispensent, de noter ceux qui hantent les grands chemins, & s'ils y retombent, de les reprendre devant leur camarades, de mériter tellement la confiance des parens , qu'ils les secondent dans leur travail. Enfin , de mettre leur gloire à ce qu'aucun enfant de leur école ne mendie.

*Éducation religieuses de la part des ecclésiastiques* , il ne tient qu'à eux d'opérer la réforme que l'auteur désire , pour cela , ils doivent user de leur autorité , de leur ascendant sur les peres & sur les enfans. Aux conseils que leur donne notre auteur , il joint l'exemple des succès qu'ont eus à cet égard les travaux d'un digne ecclésiastique de la Suisse occidentale qu'il a consulté & qui lui écrivit. ..

\* En arrivant dans ma paroisse, j'ai trouvé que la mendicité des enfans sur les grands chemins y étoit établie de temps immémorial, quoique la plupart des paylans du lieu fussent à leur aise.

Je résolus de la détruire, sans recourir à aucun autre moyen qu'à ceux de mon ministère, & j'y suis parvenu grace à Dieu, après deux ans de peine & de soins, auquel je n'ai nul regret. J'ai d'abord parlé aux peres & aux mères, plusieurs se font rendus à mes raisons dès qu'ils en ont sentis la valeur; ceux que je n'ai pu ramener en les éclairant, & qui ont persisté à laisser vagabonner leurs enfans; je les ai après des remontrances particulière vertement censurés devant les vieillards du village. J'ai prêché sur ce texte, Ps. 37. v. 25. *J'ai été jeune, & je suis devenu vieux. Mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa famille mendier son pain.* J'ai destiné ce Sermon à les convaincre qu'ils ne pouvoit aspirer ni au titre de bon chrétien, ni à celui de bon citoyen, tant qu'ils permettoient à leur famille de demander l'aumône, au détriment des vrais pauvres. Je me suis concerté avec les deux maîtres d'école de ma paroisse, pour faire des rondes sur les chemins voisins, & pour avoir la liste des enfans habitués à la mendicité. J'ai parlé à ces derniers familièrement, en me mettant à leur portée; je leur ai persuadé qu'un Suisse devoit plutôt endurer la faim que de s'avilir en demandant l'aumône; quant au refractaires & indociles, je leur ai fait publiquement honte au milieu de l'école assemblée, leur déclarant que je ne

les regarderois plus comme mes amis & mes enfans, tant qu'ils ne se corrigeroit pas. Pour qu'on ne crut pas que l'avarice me faisoit parler & agir; j'ai donné annuellement a la bourse des pauvres. Enfin, j'ai la satisfaction de voir qu'à présent ni garçon ni fille de ma paroisse ne mendie, sans en être plus pauvre; car cet argent ne profite pas, mais ils en sont plus laborieux, plus honnêtes & mieux élevés.

Un second remède qu'on pourroit associer à l'éducation contre cet abus; ce seroit selon notre auteur, d'entretenir & de relever l'esprit national, & cela dépend beaucoup des gens élevés en autorité dans chaque district, dont les discours sont en général assez écoutés, & qui pourroient dire: voyez comme vous vous dégradés vous & vos enfans. . . On vous croit sous un mauvais gouvernement, tandis que vous vivez sous un gouvernement paternel. On vous prend pour des misérables, tandis que vous pouvez vivre honnêtement de votre travail, on vous confond avec ces gueux, ces rodeurs de professions qui font l'opprobre & le malheur de toute société bien organisée."

Il faudroit donc publier dans cet esprit une brochure claire, simple, énergique, écrite d'un stile patriotique & familier qu'on distribueroit gratis au payfans qu'on feroit lire dans les écoles, & qui raconteroit au parens les dangers

gers & toute la turpitude de la mendicité de leur famille : & pour répandre davantage ces idées , il feroit bon de les inférer fous une forme populaire , dans les divers Almanacs & Calendriers qui s'impriment en Suisse , & qui font la lecture favorite des habitans des campagnes.

Chaque idée de cet utile effai étant trop dépendante l'une de l'autre , pour que nous ayons pu nous réfoudre à les ifoler par une analife. Nous remettons à notre prochain Numéro , la notice du fecond effai qui fe trouve dans les Etrennes de l'année prochaine , fur la néceffité de reprendre en Suisse le goût & les mœurs de la campagne.

*Hiftoire de la guerre de Charles le Téméraire Duc de Bourgogne , contre les Suiffes , par un homme de lettres A Lausanne , fe trouve chez Durand , Ravanel & Comp. Libr. 1794 , fans nom d'auteur.*

**E**N regrettant que le manque d'efpace nous oblige de renvoyer à un autre N°. le compte que nous defirerions rendre de cette production ; nous croyons quelle fera lue avec intérêt des Suiffes instruit , qui y retrouveront un des plus beaux traits de leur hiftoire militaire , que ceux qui ne le font pas la liront avec profit

& qu'elle ne peut en général, qu'être favorablement accueillie, parce qu'au mérite de la vérité, elle réunit l'agrément du style.

---

*Etrennes sentimentales & champêtre. A Lausanne, chez Hignou Comp. Impr., & Fischer Libr. 1795.*

Nous annonçâmes avec plaisir l'année passée, le premier N°. de cette production; la modestie de ses jeunes auteurs, le desir qu'ils ont de plaire au Public, doit sans doute leur mériter son indulgence; ils la réclament avec grâce dans la première pièce de leurs étrennes intitulée, *Le Bouquet*; & nous ne doutons pas qu'il n'en auront plus besoin; du moment où ils se persuaderont qu'écrire facilement, n'est pas la même chose qu'écrire avec facilité. Entre les diverses pièces que contiennent ce N°. , celle qui a pour titre *les bons Dieux du petit Jacques*, se lit avec intérêt par le sentiment & la naïveté qui y regne.

---

#### A N N O N C E.

M. Develay de Félice, professeur du cabinet Socin, a ouvert le lundi premier Décembre, deux cours destinés aux personnes de l'un &

de l'autre sexe. Le premier est un cours de physique expérimentale , & le second un cours de mathématique.

Nous renvoyons les amateurs de ces deux sciences au *Prospectus* que M. Develay vient de publier du plan qu'il se propose de suivre ; le prix du cours de physique est de 2 louis par personnes pour tout le cours, qui finira au commencement ou au milieu de Mars. Le prix du cours de mathématique divisé en 3 cours, chacun de 4 mois, fera d'un louis pour les 4 premier mois.

## LA CASCADE DE LAUFFEN.

PAR M. VINCENT DE NIMES.

J'AI vu de Tivoli la cascade fameuse ,  
 Vacluse m'a montré son gouffre renommé.  
 Mais qu'à mes yeux du Rhin la chute impétueuse  
 Offre un site plus beau , plus grand , plus animé.  
 Du haut de cette roche , où voisin de la nue ,  
 S'élève de Lauffen le gothique donjon ,  
 Dans ce cercle borné d'un étroit horizon ,  
 Sur cent objets divers je promène ma vue.  
 Là, le pampre fertile enrichit les côteaux ,  
 Plus loin des noirs sapins, la sombre chevelure  
 Couvre & pare des monts les sommets inégaux.  
 Les bocages ici , mariant leur verdure  
 Embrassent le vallon d'une fraîche ceinture.  
 Parmi tous ces témoins de son cours sinueux

Calme , le Rhin s'avance à pas majestueux.  
 Tout à-coup des rochers dressant leur tête altière ,  
 En monceaux devant lui , posent une barrière.  
 Il s'indigne , & ses flots l'un par l'autre poussés  
 Sur les rocs en grondant , s'élancent courroucés ,  
 Un gouffre les attend , à grand bruit dans l'abîme ,  
 Il tombent , & brisés , boudiffans dans les airs ,  
 Leurs écume d'argent des blocs qu'elle a couverts ,  
 En humide poussière inonde encore la cime.  
 Par les traits du soleil leurs brouillards colorés ,  
 Réfléchissent l'Iris de ces feux diaprés ,  
 Des forêts d'alentour , le sombre amphithéâtre ,  
 Relève la blancheur de leur mobile albâtre ;  
 Et les rocs fourcilleux par l'onde emprisonnés ,  
 Sur le gouffre levant leur front avec audace ;  
 Géans majestueux de rameaux couronnés  
 Opposent aux fureurs des torrens mutinés ,  
 L'inmobile rempart de leur antique masse.

Vaincu , le fleuve enfin s'éloigne en murmurant :  
 Sur les bords opposés , son impuissante rage  
 Va d'un mourant effort fatiguer le rivage ,  
 Et dans son lit rentré , docile & transparent ,  
 Parmi les bois touffus qui dominent ses rives ,  
 Il roule le cristal de ses ondes captives.

Ainsi , foible mortels ! ta folle ambition  
 Au gré de ses projets égarant le vulgaire ,  
 Par les cris effrayans de la sédition ,  
 Peut bien quelques momens intimider la terre.  
 Mais tels que ces rochers , vainqueurs des flots émus ,  
 Du public intérêt , l'inebranlable empire  
 Dedaignant des partis , à ses pieds abattus  
 La rumeur passagère & le fougueux délire  
 Triomphe & les forçant à respecter ses droits ,

Les presse & les contient par la digue des loix.

Viens donc , viens infense qui trouble la patrie

Viens voir du Rhin soumis l'inutile furie ,

Et puise le remords dans ces hautes leçons !

Mais non , fuis de ces lieux ; dans ton ame flutrie

Un orgueil corrompteur à verse ses poisons :

D'un spectacle si beau seroit-elle attendrie ?

Laisse aux cœurs innocent admirer ce tableau.

Le calme du vallon , le tourbillon des eaux ,

Les sommets rembrunis , la verdure plus sombre ,

L'eclat brillant du jour , le contraste de l'ombre ,

Les rochers , les forets dans cet agreste aspect ;

Tout émeût , tout ravit , tout contraint au respect. }

L'imagination d'étonnement frappée

S'aggrandit & dan l'ame interdite , occupée

Porte le sentiment d'une douce terreur ;

Sur-tout quand poursuivant sa nocturne carrière

L'astre qui du soleil emprunte sa splendeur

Sur le ceintre des flots répandant sa lueur ,

Semble précipiter des torrens de lumière.

C'est alors que le cœur fortement pénétré

Seul avec la nature , à soi-même livré

Sent de ses mouvemens redoubler l'énergie.

Ici l'amour verroit s'accroître son ardeur ,

L'amitié ses plaisirs , la vertu son bonheur ;

Vernet de ses pinceaux , s'embellir la magie ,

Delille de sa verve augmenter la chaleur ,

Rousseau son éloquence & Buffon son génie.

L'infortuné lui seul , sur ces sauvages bords

S'étonne d'éprouver de moins cruels transports.

Sa douleur moins terrible & plus silencieuse ,

Comme ces triste lieux , caime , religieuse ,

N'a plus que des sanglots , des soupirs & des pleurs. }

Moi-même, hors de moi jetté par les malheurs,  
 De ces impressions j'ai ressenti les charmes,  
 Et mes emportemens ont fait place à mes larmes.  
 L'aspect de ces rochers des flots en vain battus ;  
 Pour vous, ô mon épouse ! ô mes fils ! dont la tête  
 Comme eux est exposée aux coups de la tempête,  
 A rendu quelque espoir à mes sens éperdus.  
 J'ai vu l'onde agitée apaiser sa colère :  
 Je me suis dit, ces jours d'opprobre & de misère :  
 Il finiront. . . j'en crois l'oracle de mon cœur :  
 Il finiront ; mais quoi du fort qui nous accable  
 D'un destin si long-temps barbare, impitoyable ;  
 Faudra-t-il voir encore se prolonger l'horreur ?  
 Faudra-t-il voir encore, l'oppression, l'outrage,  
 Le vol, l'assassinat, la cruauté, la rage ;  
 Nos amis dispersés, la patrie en lambeaux ;  
 Les meilleurs citoyens, pour prix de leurs courage,  
 Expiant leurs vertus sous le fer des boureaux ?  
 Fuyez, d'robez-vous à ces sanglantes scènes,  
 Quittez vos beaux climats de forçats obscurcis,  
 Qui par la liberté devoient être embellis,  
 Et que la tyrannie accable de ses chaînes.  
 Les plus affreux déserts font un plus doux séjour.  
 Venez dans cet exil d'où ma voix vous appelle,  
 Auprès d'un père tendre & d'un époux fidèle,  
 Retrouver le repos, la nature & l'amour.  
 Hélas ! vœux superflus, inutile espérance ;  
 Vous ne répondez pas ; je vous réclame en vain.  
 Par le crime enchaînés dans un morne silence,  
 Vous fléchissez, courbés sous un sceptre d'airain.  
 Ah ! si par les chagrins ma vie empoisonnée,  
 Ne doit plus que d'ennuis s'abreuver déformais.  
 S'il faut que du destin la rigueur obstinée

De tous ce qui m'est cher me sépare à jamais ;  
 Si condamné au joug d'un malheur indomptable,  
 Mon ame doit porter cet éternel fardeau..  
 Abime de Lauffen , abime secourable !  
 Termine mon supplice , & devient mon tombeau.

*Explication de l'Énigme , du Logogriphe & de la  
 Charade , du Numéro précédent.*

Le mot de l'énigme est *clenets* ; celui du logogriphe est *demain* , où l'on trouve *mune* , *mai* , *diane* , celui de la Charade est *banquerou e*.

## E N I G M E.

Sans r'en changer , ou b'en je vôle ,  
 Ou bien je sers a decouvrir qui vôle ,  
 Ou bien je donne un petit air fripon ,  
 A tout individu portant coeffe & jupon.

## L O G O G R I P H E.

J'existe avant les temps ; les principes divers ,  
 Qui du monde arrangé font l'ordre qu'on admire ,  
 Pele-mêle , diffus , sans liens , sans concerts ,  
 Formoient le vaste état soumis à mon empire.  
 J'ai conservé mes droits ; je règne chez les dieux ;  
 L'homme , l'être sentant & le corps insensible ,  
 Tous éprouvent les maux que je verse sur eux ,  
 Et tremblent à l'aspect de mon flambeau terrible ;  
 J'egorge le berger , je renverse les rois ;  
 La vengeance , la rage & la foule des crimes  
 Dans mon cœur plein de fiel enfantes par ma voix ,  
 Ministres assidus , immolent mes victimes.  
 Je marche sur huit pieds ; en les decomposant ,  
 Tu trouveras , Lecteur , ton souverain , ton maître ;  
 Le nom que l'on lui donne à lui-meine parlant ;  
 Ce que des ta naissance en ton cœur tu sens naitre ;  
 D'un petit peuple aile le fuit utile & pur ,  
 Un des enfans chers de l'aimable harmonie ;  
 L'attribut d'un chasseur , l'emblemme d'un cœur dur ;  
 Un mouvement affreux , vo sin de la furie ;  
 Ce qui marque la joie , exprime la douleur ;

Ce qu'amènent les ans & que corinne abhore ;  
 Le funèbre lien que craint le malfaiteur ;  
 Enfin , ce vil metal dont la soif te devore.

C H A R A D E.

Mon premier , cher Lecteur , ainsi que mon dernier ,  
 Sont dans un certain jeu d'augure favorable :  
 Malheur a qui seroit atteint de mon entier !  
 Sa blessure pourroit devenir incurable.

E R R A T A pour le N<sup>o</sup>. de Novembre.

Ode sur les tombeaux, 7<sup>eme</sup>. strophe , vers 4<sup>e</sup>.  
 perpetuant les douleurs, *lisez* en éternisant  
 ses douleurs. Strophe 10 , vers 6<sup>eme</sup>. qui  
 dans son camp transportant Rome , *lisez* , qui  
 naguere maître de Rome.

A V I S.

**N**ous prions MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de Décembre , de vouloir bien le renouveler avant le 1 Janv., s'ils ne veulent point e suyer d'interruption dans l'envoi de ce Journal , & nous les avertissons ainsi que ceux qui voudroient s'abonner , qu'on n'exécute les exemplaires qu'après avoir reçu le prix de la souscription. Les conditions toujours les mêmes sont exprimées sur l'enveloppe ; on s'abonne à Lausanne chez l'auteur M<sup>me</sup>. la Chanoinesse de POLIER.

Chez MM. HEUBACH & Comp. Imprimeur du dit Journal. Chez MM. DURAND & RAVANEL , & en général dans toutes les villes , chez MM. les Directeurs des Postes , & chez les principaux Libraires du pays & de l'étranger. On peut adresser l'argent par la poste francs de port , ainsi que les lettres & les paquets.



# T A B L E

*Des matières contenues dans le second volume.*

	N <sup>o</sup> . 7 Juillet.	page
<b>J</b> ESSID conte persan.		2
<i>Annales de l'histoire de la grande Bretagne , par M. d'Archenholtz.</i>		29
<i>Nécrologie.</i>		49
<i>Origine &amp; histoire de la diete Suisse , nommée diete de la légitimation des envoyés de France.</i>		56
<i>Annonce littéraire allemande.</i>		64
<i>Traité analytique de la méthode , par Emanuel Develay.</i>		66
<i>Annonce de livre.</i>		70
<i>Vers à l'Empereur François II.</i>		72
<i>Le lièvre &amp; le fusil , fable , idem. explication de l'énigme , du logogriphe de la charade du N<sup>o</sup>. précédent.</i>		72
<i>Enigme , logogriphe , charade.</i>		idem.
N <sup>o</sup> . 8. Août.		
<i>Le cimétière , de B***.</i>		73
<i>La raison, l'honneur, la beauté allégoric.</i>		206
<i>Bisgraphie de Holbein.</i>		213
<i>Annonce littéraire , phisique.</i>		
<i>Divertissement du peuple Russe.</i>		227

<i>Prière de Nicolas de Flue.</i>	page 135
<i>Annonce Suisse.</i>	136
<i>Stances sur la mort de M. de Fdem.</i>	137
<i>La nimphe généreuse , conte.</i>	139
<i>Sur la goûte.</i>	140
<i>Portrait de Malesherbe.</i>	141
<i>Explication de l'énigme , du logogriphe &amp; de la charade du N<sup>o</sup>. précédent.</i>	143
<i>Enigme.</i>	idem.

N<sup>o</sup>. 9. Septembre.

<i>L'heureuse gageure.</i>	145
<i>Annales de l'histoire de la grande Bretagne.</i>	174
<i>Manuel Bernois.</i>	256
<i>Itinéraire du Pays - de - Vaud.</i>	200
<i>Adresse d'un officier Suisse.</i>	205
<i>Réflexions sur le divorce, idem. annonce Suisse.</i>	206
<i>Recette tiré d'un papier Anglois.</i>	209
<i>Anecdote.</i>	210
<i>Lubin &amp; Doris, Idylle.</i>	211
<i>La colombe &amp; la tourterelle, fable.</i>	212
<i>Explication de l'énigme du logogriphe de la charade du N<sup>o</sup>. précédent.</i>	214
<i>Enigme.</i>	idem.
<i>Logogriphe.</i>	215
<i>Charade.</i>	216

N<sup>o</sup>. 10. Octobre.

<i>La soirée de campagne.</i>	217
<i>La vision du mois de Mai.</i>	229

<i>Zwingle ,drame national.</i>	page 242
<i>Annales de la grande Bretagne.</i>	255
<i>Manuel de cause seigneuriales.</i>	272
<i>Moyen pour recueillir d'excellens fruits.</i>	275
<i>Avis au peuple sur la dysenterie.</i>	281
<i>Le paon &amp; la poule , fable.</i>	282
<i>Imitation d'un morceau de catulle.</i>	283
<i>Portrait de Mlle. P**.</i>	284
<i>Explication de l'énigme , du logogriphe &amp; de la charade du N<sup>o</sup>. précédent.</i>	285
<i>Enigme.</i>	idem.
<i>Logogriphe.</i>	286
<i>Charade.</i>	287
N <sup>o</sup> . II. Novembre.	
<i>Omar.</i>	289
<i>L'aventure dans les montagnes.</i>	294
<i>Jean-André Venel.</i>	300
<i>Malheur de Genève.</i>	316
<i>Avis.</i>	324
<i>Belles-lettres.</i>	326
<i>Littérature Suisse.</i>	338.
<i>Nécrologie.</i>	345
<i>Agli amatori della tragica poesia.</i>	349
<i>A l'auteur du Journal.</i>	350
<i>Annales Britanniques.</i>	352
<i>Etat de la France au mois de Mai.</i>	353
<i>Ode sur les tombeaux.</i>	354
<i>Hercule , fable.</i>	359
<i>Epitaphe de Robespierre. ,</i>	idem.

<i>Explication de l'enigme,</i>	page 359
<i>Enigme.</i>	idem.
<i>Logogriphe.</i>	360
<i>Charade.</i>	idem.

N<sup>o</sup>. 12. Décembre.

<i>Elise , ou la bague rompue.</i>	362
<i>Supplément à la théorie des beaux arts.</i>	392
<i>A l'auteur du Journal.</i>	400
<i>Correspondance d'Edouard de Rochetour.</i>	402
<i>Littérature Suisse.</i>	409
<i>Histoire de la guerre de Charles le téméraire , duc de Bourgogne.</i>	425
<i>Etrennes champêtres &amp; sentimentales.</i>	428
<i>Annonce.</i>	idem.
<i>La cascade de Lauffen.</i>	427
<i>Explication de l'enigme , &amp;c.</i>	431
<i>Enigme.</i>	idem.
<i>Logogriphe.</i>	idem.
<i>Charade.</i>	432
<i>Errata.</i>	idem.
<i>Avis.</i>	idem.

FIN de la Table du second volume.

